



54

BIBLIOTECA
CENTRALA A
UNIVERSITĂȚII
DIN
BUCUREȘTI

208

18784

Nº Curent ~~80182~~ Format -

Nº Inventar AG8005 Anul

Secția Defect și Raftul I

0/953

1961

L

1956

UNIVERSITATEA DE STUDII
BUCURESTI
Cota: 18784 Sublet
Inventar: 128460

PC 123 / 06

B.C.U. Bucuresti



C128460

OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ

Pick Pope & Hart

ANNA KARÉNINE

1873-1876

I

Traduction
de

J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris

CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

XV

ANNA KARENINE

1873-1876

TOME PREMIER

1906

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en février 1906.

Cette édition définitive des Œuvres Complètes de
C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est révisée et annotée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tcherth.

Ce quinzième volume des Œuvres Complètes est orné de la reproduction du célèbre portrait de Tolstoï exécuté par le peintre Kramskoy en 1873.



P.-V. STOCK, Éditeur, PARIS

C^{te} Léon TOLSTOÏ
D'APRÈS KRAMSKOY
(1873)

882-21-40

ANNA KARÉNINE

ROMAN EN HUIT PARTIES

(1873-1876)

Tomme premier

« C'est à moi que la vengeance appartient,
je le rendrai.

Romains, XII-19. »

PREMIÈRE PARTIE

I.

Toutes les familles heureuses se ressemblent. Chaque famille malheureuse, au contraire, l'est à sa façon.

Tout était bouleversé dans la famille des Oblonski. La princesse, ayant appris que son mari entretenait des relations avec la gouvernante française qui était chez eux, avait déclaré à son mari qu'elle ne pouvait plus vivre sous le même toit que lui. Cette situation, qui durait déjà depuis trois jours, était pénible pour les époux eux-mêmes, pour tous les membres de la famille et le personnel de la maison.

12.8460

Tous les parents et les familiers sentaient que leur cohabitation n'avait plus de raison d'être et que les étrangers que le hasard fait se rencontrer dans une auberge sont plus liés entre eux que ne pouvaient l'être maintenant les membres de la famille Oblonski. La femme ne sortait pas de sa chambre ; le mari était absent depuis trois jours ; les enfants erraient par toute la maison comme des abandonnés ; l'Anglaise s'était querellée avec la femme de charge et avait écrit à une amie de lui trouver une nouvelle place ; le cuisinier, la veille, s'était absenté à l'heure du dîner ; la cuisinière et le cocher demandaient leur compte.

Le troisième jour après la querelle, le prince Stépan Arkadiévitch Oblonski, — Stiva comme on l'appelait dans le monde, — s'éveillait à son heure habituelle, c'est-à-dire à huit heures du matin, non dans la chambre à coucher de sa femme mais dans son cabinet de travail, sur le divan couvert de maroquin. Il retourna son corps puissant et bien soigné sur les ressorts du divan, comme s'il avait l'intention de s'endormir pour longtemps. De l'autre côté, il enlaça fortement l'oreiller et y appuya sa joue. Mais, tout à coup, il se redressa, s'assit sur le divan et ouvrit les yeux.

— « Oui, oui, comment était-il donc ? pensa-t-il, se rappelant son rêve. Oui, comment était-ce ? C'est cela : Alabine donnait un dîner à Darmstadt ; non, pas à Darmstadt, quelque part en Amérique. Si,

mais Darmstadt se trouvait en Amérique. Oui, Alabine donnait un dîner sur une table de verre et la table chantait : *il mio tesore*. Non, pas cela, quelque chose de mieux, de beaucoup mieux, et il y avait sur cette table de petites carafes qui étaient des femmes... »

Les yeux de Stépan Arkadiévitch brillèrent joyeusement et il songea, en souriant :

— « Oui, c'était très bien. Il y avait là-bas encore beaucoup de choses admirables, mais les paroles et même les idées sont impuissantes à les rendre, cela ne peut s'exprimer. »

Apercevant un rayon de lumière qui filtrait par l'entre-bâillement d'un des stores, il sortit vivement ses pieds du divan, cherchant les pantoufles de maroquin doré que sa femme lui avait brodées pour son dernier anniversaire, et les chaussa ; puis, par une habitude vieille de neuf ans, sans se lever, il tendit la main du côté où, dans sa chambre à coucher, se trouvait accrochée sa robe de chambre. Alors il se rappela comment et pourquoi il n'était pas couché dans la chambre de sa femme, mais dans son cabinet de travail. Le sourire s'effaça de son visage, son front se plissa.

— Ah ! ah ! ah ! gémit-il en se rappelant tout ce qui s'était passé. Et dans son imagination il revit tous les détails de la scène qu'il avait eue avec sa femme, et sa situation sans issue, qu'il ne devait qu'à sa propre faute, ainsi qu'il le déplorait.

— « Oui, pensait-il, elle ne pardonnera pas, elle ne peut pas pardonner. Et le plus terrible c'est que moi seul suis cause de tout. Je suis la cause, mais je ne suis pas coupable. C'est là qu'est tout le drame ! »

— Ah ! ah ! ah ! fit-il avec désespoir en se rappelant les impressions les plus pénibles pour lui de cette querelle. C'était le premier moment qui avait été le plus dur : quand, revenant du théâtre, joyeux et satisfait, tenant à la main une énorme poire, destinée à sa femme, il n'avait trouvé celle-ci ni au salon, ni dans le cabinet de travail et l'avait enfin découverte dans sa chambre à coucher, tenant le maudit billet révélateur.

Elle, cette Dolly toujours souriante et active, et qu'il jugeait peu clairvoyante, était assise immobile, le billet dans la main, et le regardait avec une expression d'horreur, mêlée de désespoir et de colère.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? demandait-elle en montrant le billet.

A ce souvenir, comme il arrive souvent, Stépan Arkadiévitch était tourmenté, moins par le fait lui-même que par la façon dont il avait répondu aux paroles de sa femme.

Il lui était arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux hommes pris à l'improviste dans quelque situation équivoque. Il n'avait pu se préparer un visage conforme à la situation dans laquelle il se trouvait, en

présence de sa femme, après la découverte de son crime. Paraître offensé, nier, se justifier, demander pardon, rester même indifférent, tout aurait été mieux que ce qu'il avait fait. Son visage, tout à fait involontairement, « par suite d'un reflexe du cerveau, » pensa Stépan Arkadiévitch qui aimait la psychologie, sourit tout à coup, de son sourire ordinaire, à la fois bon et niais.

Cette attitude déplacée, il ne pouvait se la pardonner. A ce sourire, Dolly tressaillit comme sous l'aiguillon d'une douleur physique et, avec son emportement accoutumé, laissa échapper un torrent de mots cruels puis s'enfuit de la chambre. Depuis elle n'avait pas voulu revoir son mari.

« La cause de tout, c'est ce sourire bête, se disait Stépan Arkadiévitch. Mais que faire, que faire ? » répétait-il avec désespoir sans trouver de solution.

II

Stépan Arkadiévitch était un homme franc avec lui-même. Il ne pouvait se leurrer ni se persuader qu'il se repentait de sa conduite. Il ne pouvait se faire un crime, lui, un bel homme de trente-quatre ans, de complexion ardente, de n'être pas amoureux de sa femme, qui avait donné le jour à sept enfants, dont deux étaient morts, et qui n'avait qu'un an de moins que lui. Il se repentait seulement de ne pas s'être mieux caché de sa femme ; mais il sentait tout le poids de sa situation et plaignait sa femme, ses enfants et lui-même. Peut-être eût-il mieux caché cette faute à sa femme s'il avait pu prévoir l'effet d'un tel événement sur elle. Evidemment, ils n'avaient jamais discuté cette question, mais il s'imaginait vaguement que depuis longtemps sa femme soupçonnait ses infidélités et qu'elle y était indifférente. Il lui semblait même

que sa femme, fatiguée, déjà âgée, pas jolie ni remarquable en quoi que ce soit, tout simplement bonne mère de famille, devait en toute justice être indulgente. Et il venait de découvrir que c'était tout le contraire !

— « Ah ! comme c'est terrible ! Ah ! Ah ! répétait Stépan Arkadiévitch ; et il ne pouvait trouver d'issue. Et comme tout allait bien jusque-là ! Comme nous étions heureux ! Elle était contente, heureuse avec ses enfants. Je ne la gênais en rien, je la laissais s'occuper des enfants à sa guise. Ce qui est mal en effet, c'est qu'elle était gouvernante dans notre maison. Oui, ce n'est pas bien ! Il y a quelque chose de vulgaire et de banal à faire la cour à sa gouvernante. Mais aussi quelle femme ! (Et il revoyait nettement, dans sa pensée, les yeux noirs et vifs et le sourire de mademoiselle Roland). Mais tout le temps qu'elle fut à la maison je ne me suis rien permis. Et le pire de tout c'est qu'elle... C'est un fait exprès ! Ah ! Ah ! Ah ! que faire ? que faire ? »

Il n'y avait pas d'autre réponse que celle qu'apporte la vie à toutes les questions les plus compliquées et les plus difficiles à résoudre : s'accommoder du présent, c'est-à-dire oublier. Oublier dans le sommeil, c'était impossible avant la nuit ; du moins, il était impossible de retourner à cette musique que chantaient les petites femmes-carafes de son rêve, alors il lui fallait oublier dans le sommeil de la vie.

— « Plus tard, je verrai ! » se dit Stépan Arkadiévitch ; et, se levant, il endossa une robe de chambre grise doublée de soie bleu clair, noua la ceinture, et faisant provision d'air dans sa large poitrine, de son pas habituel, ferme sur ses jarrets musclés malgré le poids de son corps puissant, il s'approcha de la fenêtre, souleva le store et sonna très fort. Aussitôt parut son vieux valet de chambre Matthieu, portant les habits, les bottes et un télégramme. Derrière lui venait le barbier avec ses instruments.

— Y a-t-il des papiers de la chancellerie ? demanda Stépan Arkadiévitch, et prenant le télégramme, il s'assit en face du miroir.

— Ils sont sur la table, répondit Matthieu en regardant son maître d'un air interrogateur et compatissant. Et, après un moment, il ajouta avec un fin sourire :

— On est venu de chez le loueur de voitures.

Stépan Arkadiévitch ne répondit rien, mais dans le miroir il regarda Matthieu. Leurs regards se rencontrèrent : ils se comprenaient. Le regard de Stépan Arkadiévitch semblait dire : Pourquoi dis-tu cela ? Ne sais-tu pas ?

Matthieu mit ses mains dans les poches de sa jaquette, les jambes un peu écartées, et, en silence, souriant à peine, regarda avec bonhomie son maître.

— J'ai donné l'ordre de revenir dimanche pro-

chain et d'ici là de ne pas vous importuner, au reste il est inutile qu'il se dérange pour rien, dit-il, ayant évidemment préparé sa phrase à l'avance.

Stépan Arkadiévitch comprit que Matthieu voulait plaisanter et se faire remarquer. Il ouvrit le télégramme et le lut en devinant les mots écorchés comme toujours ; aussitôt son visage s'éclaircit.

— Matthieu, ma sœur, Anna Arkadiévna, arrive demain ! dit-il, en arrêtant pour un moment la main luisante et épaisse du barbier qui traçait une raie rose dans sa barbe frisée.

— Grâce à Dieu ! dit Matthieu montrant par cette exclamation qu'il comprenait comme son maître l'importance de cette nouvelle : il savait qu'Anna Arkadiévna, la sœur préférée de Stépan Arkadiévitch, pouvait aider à la réconciliation des époux.

— Vient-elle seule ou avec son mari ? demanda Matthieu.

Stépan Arkadiévitch ne pouvait parler, car le barbier, tout à son travail, l'en empêchait. Il leva un doigt. Matthieu, dans le miroir, hocha la tête.

— Seule ! dit-il. Faut-il préparer la chambre d'en haut ?

— Annonce la nouvelle à Daria Alexandrovna. Elle te donnera les ordres.

— A Daria Alexandrovna ! répéta Matthieu d'un air de doute.

— Oui, annonce-lui. Tiens, prends le télégramme ; donne-le-lui, tu verras ce qu'elle dira.

« Il veut essayer », pensa Matthieu; et il répondit simplement : — Oui, monsieur.

Stépan Arkadiévitch était déjà lavé, peigné et se préparait à s'habiller; quand Matthieu, chaussé de bottes grinçantes, entra dans la chambre à pas lents, le télégramme à la main. Le barbier était parti.

— Daria Alexandrovna m'a donné l'ordre de vous dire qu'elle part et que vous agissiez comme il vous plaira, dit Matthieu, les yeux riants, en mettant les mains dans ses poches, la tête penchée de côté et le regard fixé sur son maître.

Stépan Arkadiévitch se tut; puis un sourire lent et quelque peu triste parut sur son joli visage.

— Ah ! Matthieu ! fit-il en hochant la tête.

— Ce n'est rien, monsieur, tout s'arrangera.

— Que dis-tu ?

— Parfaitement.

— Tu crois ? Qui donc est là ? demanda Stépan Arkadiévitch en entendant derrière la porte le froissement d'une robe de femme.

— C'est moi ! répondit une voix féminine, ferme et agréable.

Et dans l'ouverture de la porte parut le visage sévère et grêlé de Matriona Philémonovna, la vieille bonne.

— Eh bien, qu'y a-t-il, Matriocha ? demanda Stépan Arkadiévitch en allant vers la porte.

Bien qu'il fût absolument coupable envers sa

femme et qu'il s'en rendit compte, toute la maison, même la vieille bonne, amie de Daria Alexandrovna, était de son côté.

— Eh bien qu'y a-t-il ? fit-il tristement.

— Allez, monsieur, allez trouver Daria Alexandrovna. Dieu sera peut-être miséricordieux. Elle ne cesse de se lamenter, elle fait peine à voir, et, dans la maison, maintenant, tout va de travers. Il faut avoir pitié des enfants, monsieur. Repentez-vous, monsieur. Que faire ? Il faut expier sa faute...

— Mais elle ne me recevra pas...

— Faites quand même votre devoir. Dieu est miséricordieux, priez-le, monsieur, priez-le.

— Bon, bon, va ! fit soudain Stépan Arkadiévitch en rougissant. Allons, donne-moi mes habits, dit-il à Matthieu, et, d'un geste résolu, il enleva sa robe de chambre.

Matthieu, tout en soufflant sur une poussière imaginaire, tenait la chemise comme un collier, et avec un plaisir évident y passa le corps très soigné de son maître.

III

Une fois habillé, Stépan Arkadiévitch se parfuma, d'un geste habituel tira ses manchettes, mit dans sa poche ses cigarettes, son portefeuille, ses allumettes, sa montre et sa chaîne double à breloques, déplia son mouchoir, et, se sentant propre, parfumé, bien portant et physiquement gai malgré son malheur, tout en traînant un peu les jambes passa dans la salle à manger où l'attendaient, à côté de son café, les lettres et les papiers du ministère.

Il lut les lettres : L'une d'elles, fort désagréable, était d'un marchand qui voulait acheter la forêt et le domaine de sa femme. Il était nécessaire de vendre, mais, avant sa réconciliation avec sa femme, il n'y pouvait plus penser, et le plus désagréable c'était qu'un intérêt d'argent se mêlât à cette réconciliation. La pensée qu'il pouvait être incité à se ré-

concilier avec sa femme par une question d'argent, le blessait.

Après avoir lu les lettres, Stépan Arkadiévitch rapprocha de lui les papiers du ministère, feuilleta rapidement deux dossiers, écrivit au crayon quelques notes et, repoussant les dossiers, prit son café. Tout en buvant, il déplia le journal du matin encore humide et se mit à lire. Stépan Arkadiévitch recevait et lisait un journal libéral, non d'opinions extrêmes mais de cette moyenne où se tient la majorité. Bien que ni la science, ni l'art, ni la politique proprement dite ne l'intéressassent il avait une opinion arrêtée sur tous ces sujets : celle de la majorité et de son journal, et il n'en changeait qu'avec la majorité, ou, pour mieux dire il n'en changeait point, mais c'était les opinions elles-mêmes qui se modifiaient insensiblement en lui. Stépan Arkadiévitch ne choisissait ni la direction ni les opinions, elles venaient à lui d'elles-mêmes, de même qu'il ne choisissait pas la forme d'un chapeau ou d'un vêtement mais se conformait à la mode. Avoir des opinions, pour cet homme qui vivait dans un certain milieu, avec le besoin d'une certaine activité de pensée dont le développement s'effectue généralement à l'âge mûr, c'était aussi nécessaire que d'avoir un chapeau. S'il préférerait l'opinion libérale à la conservatrice, à laquelle se rangeaient beaucoup de personnes de son monde, c'était moins parce qu'il trouvait l'opinion libérale

plus raisonnable que parce qu'elle était plus en rapport avec son train de vie. Le parti libéral disait qu'en Russie tout allait mal, et, en effet Stépan Arkadiévitch avait beaucoup de dettes et manquait d'argent. Le parti libéral affirmait que le mariage est une institution démodée et bonne à réformer, et en effet, la vie familiale procurait peu de plaisirs à Stépan Arkadiévitch et le forçait à mentir et à feindre, au mépris de sa franchise naturelle. Le parti libéral disait, ou plutôt laissait entendre, que la religion n'est qu'un frein pour la classe illettrée de la population, et, en effet, Stépan Arkadiévitch ne pouvait écouter, sans avoir mal aux jambes, la messe la plus courte et ne pouvait comprendre l'utilité de toutes ces paroles pompeuses et terribles sur l'autre monde quand la vie ici-bas peut être si gaie. En outre, Stépan Arkadiévitch, qui aimait la plaisanterie gaie, prenait parfois plaisir à étonner un homme pacifique quelconque, en disant que si l'on s'enorgueillit de la race, il ne faut cependant pas s'arrêter au prince Rurik et renier ce premier ancêtre : le singe. Ainsi la direction libérale devenait une habitude pour Stépan Arkadiévitch, et il aimait son journal, comme un cigare après dîner, pour le léger brouillard qu'il produisait en sa tête.

Il lut le premier article. « De notre temps, y disait-on, l'on crie vainement que le radicalisme menace d'engloutir tous les éléments conserva-

teurs et que le gouvernement est obligé de prendre des mesures pour la suppression de l'hydre révolutionnaire. Au contraire, selon nous, le danger n'est pas dans l'hydre imaginaire de la révolution mais dans l'obstacle des traditions qui entravent le progrès, etc.» Il lut ensuite un article financier où étaient cités les noms de Bentham, de Mill, etc., et qui contenait des pointes à l'adresse du ministère. Avec sa vivacité habituelle d'assimilation, il saisissait le sens de chaque allusion, il voyait de qui elles venaient, à qui elles s'adressaient, au sujet de quoi, et, d'ordinaire, il en éprouvait un certain plaisir. Mais ce jour-là ce plaisir était empoisonné par le souvenir des conseils de Matriona Philémonovna et du désarroi de sa maison où tout allait si mal. Il lut aussi que le comte de Beust, comme le bruit en avait couru, était parti pour Wiesbaden; qu'il n'existait plus de cheveux gris; il lut l'annonce de la vente d'une voiture légère, et la demande d'emploi d'une jeune personne, mais ces renseignements ne lui procuraient pas, comme d'habitude, un plaisir doux, ironique. Ayant terminé son journal, il but une deuxième tasse de café, mangea un croissant beurré, puis il se leva et secoua les miettes tombées sur son gilet; ensuite, dilatant sa large poitrine, il sourit joyeusement, non qu'il eût en l'âme quelque sentiment particulièrement agréable : la bonne digestion seule était cause de ce joyeux sourire.

Mais soudain tout lui revint à la mémoire et il devint pensif.

Deux voix d'enfants se firent entendre derrière la porte. Stépan Arkadiévitch reconnut la voix de Gricha, son jeune fils, et celle de Tania, sa fille aînée. Ils traînaient quelque chose qu'ils laissèrent tomber.

— Je te disais bien de ne pas mettre les voyageurs sur l'impériale, cria la fillette, en anglais. Voilà! maintenant, ramasse!

« Tout va de travers, pensa Stépan Arkadiévitch. Maintenant les enfants ne sont plus surveillés! »

Il s'approcha de la porte et les appela. Ils quittèrent la boîte qu'ils avaient transformée en chemin de fer et vinrent près de leur père.

La fillette, favorite du père, accourut hardiment. Il l'embrassa. Toute rieuse, elle resta suspendue à son cou, ravie comme toujours de l'odeur des parfums qui se dégageait des favoris de son père. Ayant enfin embrassé son visage congestionné par la position inclinée où elle le maintenait et illuminé par la tendresse, la fillette détacha ses bras et voulut s'en aller. Son père la retint.

— Que fait maman? demanda-t-il en caressant le petit cou délicat et doux de sa fille. Puis s'adressant à son fils. « Bonjour, » lui dit-il. Il reconnaissait qu'il aimait moins le garçon et il s'efforçait toujours d'être juste; mais l'enfant sentait cette préférence, et il ne répondit pas au sourire de son père.

— Maman, répondit la fillette, elle est levée.

Stépan Arkadiévitch soupira.

« Elle n'a encore pas dormi de la nuit », pensa-t-il.

— Eh bien, est-elle gaie? poursuivit-il.

La fillette savait qu'une querelle avait eu lieu entre ses parents et que sa mère ne pouvait être gaie; elle comprit que son père dissimulait en posant cette question si délibérément et elle rougit pour lui. Il s'en aperçut aussitôt et rougit aussi.

— Je ne sais pas, dit-elle. Elle ne nous a pas ordonné d'étudier; elle nous a dit d'aller chez grand-mère avec miss Hull.

— Eh bien, va, ma petite Tanioucha. Ah, attends, dit-il, la retenant encore et caressant sa petite main délicate.

Il prit sur la cheminée une petite boîte de bonbons qu'il y avait placée la veille et lui en donna deux, en choisissant ceux qu'elle préférait: un chocolat et un fondant.

— Celui-ci est pour Gricha? demanda la fillette en montrant le chocolat.

— Oui, oui, répondit-il; et, caressant encore sa petite épaule, il lui embrassa les cheveux et le cou, puis la laissa partir.

— La voiture est avancée! dit Matthieu. Ah! il y a une solliciteuse, ajouta-t-il.

— Depuis longtemps?

TOLSTOÏ. — xv, — Anna Karénine.



— A peu près une demi-heure.

— Combien de fois t'ai-je ordonné de m'avertir aussitôt.

— Il faut au moins vous donner le temps de prendre votre café, dit Matthieu d'un ton amical et familier contre lequel on ne pouvait se fâcher.

— Eh bien, dépêche-toi de faire entrer ! dit Oblonski en fronçant les sourcils de dépit.

La solliciteuse, veuve d'un capitaine d'état-major nommé Kalinine, demandait une chose impossible et insensée. Mais Stépan Arkadiévitch, comme il en avait coutume, la pria de s'asseoir, l'écouta attentivement sans l'interrompre et lui indiqua exactement la marche à suivre ; il lui écrivit même, de sa belle écriture longue et lisible, un petit mot pour quelqu'un qui pouvait lui être utile.

Aussitôt la solliciteuse partie, Stépan Arkadiévitch prit son chapeau et s'arrêta, se demandant s'il n'avait point oublié quelque chose : il n'avait rien oublié, sauf ce qu'il voulait principalement oublier : sa femme.

— Ah ! oui ! s'écria-t-il en baissant la tête, et son joli visage prit une expression de mélancolie. Dois-je y aller ou non ?

Une voix intérieure lui disait de n'y pas aller, que tout ce qu'il dirait ne serait que feinte et mensonge, que la situation était irréparable parce qu'il était aussi impossible de rendre à sa femme le charme et l'attrait de la jeunesse que de faire de

lui un vieillard inaccessible à l'amour. Maintenant le mensonge et l'hypocrisie pouvaient seuls le tirer de ce mauvais pas, et ces moyens répugnaient à sa franchise naturelle.

— « Cependant, il faudra bien en arriver là. On ne peut laisser les choses en cet état », se dit-il en tâchant de se donner du courage.

Il se redressa, prit une cigarette, l'alluma, aspira deux bouffées et la jeta dans un cendrier de nacre ; puis, à pas rapides, il traversa le salon et ouvrit la porte de la chambre de sa femme.

IV

Daria Alexandrovna, vêtue d'une matinée, sa maigre chevelure, autrefois si belle et si épaisse, nouée en tresse sur le sommet de la tête, le visage fané, amaigri, les yeux effrayés, encore agrandis par la maigreur, était debout, entourée d'objets en désordre devant un chiffonnier ouvert dont elle triait d'autres objets. Au bruit des pas de son mari elle s'arrêta et regarda la porte en s'efforçant, en vain, de donner à son visage une expression sévère et méprisante. Elle sentait qu'elle avait peur de lui et redoutait une explication. Pour la dixième fois depuis trois jours, elle venait de se mettre à faire le triage de ce qui lui appartenait à elle et aux enfants pour l'emporter chez sa mère ; mais, de nouveau, elle ne pouvait s'y résoudre. Cependant, la fois précédente, elle s'était dit qu'il fallait en finir ; elle avait décidé qu'elle devait agir

sans hésitation, le punir, l'humilier, au moins se venger un peu du mal qu'il lui avait fait. Elle continuait à dire qu'elle allait le quitter, mais, au fond, elle se rendait compte que c'était impossible. C'était impossible parce qu'elle ne pouvait se déshabituer de le regarder comme son mari et de l'aimer. En outre, elle sentait que si chez elle, dans sa maison, elle arrivait à peine à soigner ses cinq enfants, cela lui serait encore plus difficile là où elle voulait s'en aller. Depuis trois jours le plus jeune était souffrant parce qu'on lui avait mal préparé sa bouillie, et la veille, les autres avaient à peine pu diner. Elle sentait que son départ ne pouvait avoir lieu ; néanmoins, se leurrant elle-même, elle continuait ses préparatifs, s'en donnant ainsi l'illusion.

Quand elle aperçut son mari, elle plongea les mains dans le tiroir du chiffonnier comme pour y chercher quelque chose et se retourna seulement quand il fut très près d'elle. Son visage auquel elle s'efforçait de donner une expression de sévérité n'exprimait que la souffrance et l'abattement.

— Dolly ! fit-il d'une voix douce et timide. Et enfonçant sa tête dans les épaules, il cherchait une contenance humble et soumise, mais ne parvenait pas à atténuer son apparence de fraîcheur et de parfaite santé.

D'un regard rapide, elle le toisa des pieds à la tête.

— « Oui, pensa-t-elle, il est heureux et satisfait.

Mais moi... Et cette bonté exaspérante, qui lui vaut l'amitié et les louanges de tous, m'inspire au contraire de la haine pour lui ! »

Ses lèvres se serrèrent, sa joue droite fut prise d'un tremblement convulsif, son visage devint pâle et se contracta.

— Que voulez-vous ? dit-elle d'une voix grave et brève que l'émotion rendait méconnaissable.

— Dolly, répéta-t-il la voix tremblante. Anna arrive aujourd'hui...

— Eh bien, que m'importe ? Je ne puis la recevoir, s'écria-t-elle.

— Mais cependant, Dolly, il le faut...

— Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! Allez-vous-en ! cria-t-elle sans le regarder et comme sous l'empire d'une douleur physique.

Stépan Arkadiévitch avait pu être tranquille tant qu'il avait pensé à sa femme ; il avait pu croire que, suivant l'expression de Matthieu, tout s'arrangerait, et il avait lu tranquillement le journal et bu son café, mais quand il vit ce visage tourmenté de martyr, quand il entendit le son de cette voix accablée et désespérée, ces soupirs étouffés, sa gorge se serra et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Dolly ! Au nom de Dieu !... s'écria-t-il ; mais il ne put continuer, les sanglots étouffaient sa voix.

Elle ferma brusquement le chiffonnier et le regarda.

— Dolly, que puis-je te dire ? Rien, sinon implorer mon pardon ! Souviens-toi des neuf années que nous avons vécues ; ne peuvent-elles racheter un moment, un moment...

Les yeux baissés elle écoutait, attendant ce qu'il allait dire pour la fléchir, la rassurer.

— Un moment d'entraînement ?... prononça-t-il.

Il voulut continuer, mais à ce mot, les lèvres de Dolly se crispèrent comme sous l'aiguillon d'une douleur physique, et, de nouveau, le côté droit de son visage tressaillit.

— Allez-vous-en ! Sortez d'ici ! cria-t-elle encore plus fort, et ne me parlez pas de vos entraînements et de vos turpitudes.

Elle voulut s'éloigner, mais elle chancela et s'appuya au dossier d'une chaise. Son visage se détendit, ses lèvres se gonflèrent et ses yeux s'emplirent de larmes.

— Dolly, prononça-t-il en sanglotant. Au nom de Dieu, pense aux enfants, ils ne sont pas coupables, eux ! Moi seul suis coupable ; punis-moi, ordonne-moi de racheter ma faute par n'importe quel moyen. Je suis prêt à tout ! Je suis coupable, il n'y a pas de mots pour exprimer combien je suis coupable, mais, Dolly, pardonne-moi !

Elle s'était assise. Il entendait sa respiration profonde et pénible et il la plaignait sincèrement.

Plusieurs fois elle voulut parler, mais elle ne le put. Il attendait.

— Tu te souviens des enfants pour en jouer, mais moi j'y pense sérieusement, je sais qu'ils sont perdus maintenant.

Pendant ces trois derniers jours, elle avait dû se répéter fréquemment cette phrase.

Elle l'avait tutoyé; il la regarda avec reconnaissance et s'avança pour lui prendre la main, mais elle s'écarta de lui avec dégoût.

— Oui, dit-elle, je me souviens des enfants, c'est pourquoi je ferai tout au monde pour les sauver, mais je ne sais pas moi-même de quelle façon m'y prendre pour cela : dois-je les éloigner de leur père ou les laisser vivre près d'un débauché... Voyons, après ce qui s'est passé, dites s'il nous est possible de vivre ensemble? Est-ce possible, répétait-elle en élevant la voix, quand mon mari, le père de mes enfants, a une liaison avec leur gouvernante?...

— Mais que faire? que faire? dit-il d'un ton navré, ne sachant lui-même ce qu'il disait et baissant de plus en plus la tête.

— Vous êtes vil, et vous m'inspirez du dégoût! s'écria-t-elle, s'emportant davantage. Vos larmes ne sont que de l'eau! Vous ne m'avez jamais aimée, vous n'avez ni cœur, ni fierté! Vous êtes un homme méprisable et vil; vous n'êtes plus pour moi qu'un étranger, oui, tout à fait un étranger!

Elle prononça avec une expression de souffrance

et de colère ce mot *étranger*, auquel elle attachait un sens si terrible.

Il la regardait, et la colère qui se lisait sur son visage l'effrayait et l'étonnait tout à la fois. Il ne comprenait pas que sa pitié pour elle l'exaspérait. De son côté elle voyait qu'il la plaignait mais qu'il ne l'aimait plus.

« Non, elle me hait, pensa-t-il, elle ne me pardonnera jamais ! »

— C'est affreux, affreux ! s'écria-t-elle.

A ce moment, dans une chambre voisine, un des enfants, qui probablement venait de tomber, se mit à crier. Daria Alexandrovna l'entendit, et soudain, son visage s'adoucit.

Pendant quelques secondes elle parut se ressaisir et se demander ce qu'elle devait faire, puis brusquement elle se leva et se dirigea vers la porte.

« Elle aime mon enfant, pensa-t-il, en remarquant le changement de son visage aux cris de l'enfant, *mon* enfant... Comment donc peut-elle me haïr ? »

— Dolly, encore un mot, dit-il en la suivant.

— Si vous me suivez, j'appellerai les domestiques, les enfants, afin que tout le monde sache que vous êtes un lâche ! Je pars aujourd'hui. Vous pouvez rester ici avec votre maîtresse !

Elle sortit en frappant la porte.

Stépan Arkadiévitch soupira, essuya son visage, et sortit à pas lents.

« Matthieu a dit que tout s'arrangera. Mais comment ? Je n'en vois même pas la possibilité. Hélas ! quel ennui ! Et, dans sa colère, comme elle s'est servie d'expressions vulgaires, se dit-il se rappelant ses cris et les mots *lâche* et *maîtresse*. Et la femme de chambre aura peut-être entendu. C'est mal, c'est vulgaire ; oui, c'est très mal ! »

Stépan Arkadiévitch s'arrêta pendant quelques secondes, puis essuya ses yeux, soupira, et, se redressant, sortit de la chambre.

C'était un vendredi ; dans la salle à manger, l'horloger, un Allemand, remontait la pendule. Stépan Arkadiévitch se rappela une plaisanterie qu'il avait faite un jour sur cet horloger chauve et que lui avait inspirée la régularité de cet homme.

— On a dû le remonter pour toute sa vie, avait-il dit, afin qu'il puisse remonter les pendules.

Ce souvenir le fit sourire. Stépan Arkadiévitch aimait fort la plaisanterie.

— Et puis cela s'arrangera peut-être, conclut-il. Un joli mot : *s'arrangera*. Il faut raconter cela.

— Matthieu ! s'écria-t-il. Installe le divan avec Marie pour Anna Arkadiévna.

Le domestique accourut.

— Bien, dit-il.

Stépan Arkadiévitch revêtit sa pelisse et sortit sur le perron.

— Vous ne dinerez pas à la maison ? demanda Matthieu qui l'accompagnait.

— Je ne sais pas. Tiens, voici pour la dépense, dit-il en prenant dix roubles dans son portefeuille. Est-ce assez ?

— Assez ou pas assez, il faut évidemment s'en contenter, dit Matthieu en remontant le perron après avoir fermé la portière.

Pendant ce temps, Daria Alexandrovna avait consolé l'enfant. Au roulement de la voiture, elle comprit que son mari était parti et elle revint dans sa chambre. Là seulement elle se sentait à l'abri des soucis de famille qui l'accablaient dès qu'elle en sortait. L'Anglaise et la bonne avaient profité des quelques instants qu'elle avait passés dans la chambre des enfants pour lui poser certaines questions auxquelles seule elle pouvait répondre : comment habiller les enfants pour la promenade ? Fallait-il leur donner du lait ? Ne devait-on pas envoyer chercher un autre cuisinier ?

— Ah ! laissez-moi, laissez-moi ! dit-elle en se réfugiant dans sa chambre. Elle s'assit à cette même place qu'elle occupait en causant avec son mari, joignit ses mains osseuses dont les doigts amaigris laissaient glisser les bagues, et se remémora la conversation qu'elle venait d'avoir quelques instants auparavant.

— Parti ! s'écria-t-elle, mais a-t-il rompu avec elle ? La voit-il encore ? Pourquoi ne le lui ai-je pas demandé ? Non, non, toute réconciliation est impossible. Si même nous restons sous le même toit,

nous serons des étrangers pour toujours, répétait-elle de nouveau, attachant à ce mot une signification particulièrement terrible pour elle. Ah ! comme je l'aimais ! Mon Dieu, comme je l'aimais ! Et maintenant, est-ce que je ne l'aime pas encore ? Est-ce que je ne l'aime pas plus, même, qu'auparavant ? Voilà bien le plus terrible.

Elle n'acheva pas. Matriona Philémonovna apparut à la porte.

— Madame devrait donner l'ordre d'envoyer chercher mon frère, dit-elle, il préparerait le diner ; autrement ce sera comme hier ; les enfants resteront jusqu'à six heures sans manger.

— Bien, bien, répondit-elle, je sortirai tout à l'heure et je donnerai des ordres. A-t-on envoyé chercher du lait frais ?

Et Daria Alexandrovna, se plongeant dans les soucis quotidiens, y noya momentanément sa douleur.

V

Stépan Arkadiévitch avait fait de bonnes études, grâce à ses capacités naturelles, mais il était paresseux et léger, c'est pourquoi il sortit l'un des derniers de l'école. Mais malgré sa vie toujours frivole, ses titres médiocres et son âge peu avancé, il occupait la situation très honorifique et bien appointée de chef d'une des chancelleries de Moscou. Il avait obtenu cette place par l'intervention du mari de sa sœur Anna, Alexis Alexandrovitch Karénine, qui occupait un poste très important au ministère duquel dépendait cette chancellerie. Mais s'il n'avait pas obtenu cette place par l'entremise de Karénine, alors par d'autres relations, par ses frères, sœurs, cousins, oncles ou tantes, Stépan Oblonski l'eût obtenue, ou, à défaut de celle-ci, une analogue, d'un revenu de 6.000 roubles, traitement qui lui était nécessaire, puisque ses affaires, malgré la for-

tune assez importante de sa femme, étaient peu prospères. La moitié de Moscou et de Pétersbourg avait des liens de parenté ou d'amitié avec Stépan Arkadiévitch. Il était né parmi ces gens qui étaient ou devinrent les puissants de ce monde. Un tiers des hommes d'État, âgés, amis de son père, l'avaient connu au berceau, l'autre tiers le tutoyait, et le troisième était composé de ses meilleurs amis. Ainsi les dispensateurs des biens de ce monde, des places, des concessions, des sinécures et autres, étaient de ses amis et ne pouvaient négliger un des leurs.

Oblonskî n'avait donc aucun effort à faire pour obtenir une place avantageuse. Il n'avait qu'à ne pas la refuser, à ne pas exciter de jalousies, de querelles, ni d'offenses, ce qui lui était facile en raison de sa bonté naturelle. Il eût trouvé plaisante l'idée qu'on pût lui refuser une place dont les appointements lui étaient nécessaires, d'autant plus qu'il n'exigeait rien d'extraordinaire. Il ne demandait qu'à bénéficier des mêmes faveurs que ses camarades et il ne s'en trouvait pas plus indigne que les autres.

Non seulement Stépan Arkadiévitch était aimé de tous ceux qui connaissaient son humeur bon enfant et sa parfaite affabilité, mais il y avait dans toute sa personne, dans son visage agréable et ouvert, dans ses yeux brillants, ses sourcils et ses cheveux noirs, ses joues blanches et roses, il y avait quelque

chose qui incitait à la joie et à la gaité ceux qui se trouvaient avec lui. « Ah ! ah ! Stiva ! Oblonski ! ah ! c'est lui ! » disait-on presque toujours avec un sourire joyeux quand on le rencontrait. Bien que parfois cette rencontre n'eût pas un résultat spécialement gai, on n'en éprouvait pas moins de plaisir à le rencontrer de nouveau, le lendemain.

Depuis trois ans qu'il occupait le poste de chef d'une chancellerie de Moscou, Stépan Arkadiévitch s'était acquis le respect et l'affection de ses subordonnés et de ses chefs ainsi que de tous ceux qui avaient affaire à lui.

Ce qui lui valait surtout ce respect dans son service, c'était : tout d'abord, son extrême bienveillance basée sur la conscience de ses propres défauts, puis, son complet libéralisme, non pas celui des journaux qu'il lisait, mais celui qu'il avait dans le sang et qui le faisait se conduire avec une égale aménité envers tous, quels que fussent leurs titres ; enfin, et par-dessus tout, sa complète indifférence pour la besogne qui l'occupait, indifférence grâce à laquelle il conservait tout son sang-froid et ne commettait point d'erreurs.

Arrivé à son bureau, Stépan Arkadiévitch, accompagné du suisse portant respectueusement sa serviette, entra dans son cabinet, endossa son uniforme et passa dans la chancellerie. Tous les scribes et autres employés se levèrent et le saluèrent avec plaisir et déférence.

Comme de coutume, Stépan Arkadiévitch passa rapidement à sa place, serra la main de ses subalternes et s'assit. Il plaisanta et parla dans la mesure des convenances, puis commença son travail. Personne mieux que lui ne savait observer la limite des convenances et se montrer libre et simple tout en restant correct ainsi qu'il convient pour rendre le service agréable. Le secrétaire, gaîment et respectueusement, suivant la coutume observée par tous ceux qui abordaient Stépan Arkadiévitch, s'approcha, tenant des papiers, et, du ton *familier et libéral*, dont le chef lui-même donnait l'exemple, dit :

— Nous avons enfin obtenu des renseignements de la Chambre de la province de Penza. Veuillez, s'il vous plaît, en prendre connaissance.

— Ah, les voici, enfin!... dit Stépan Arkadiévitch en posant les papiers sous sa main. Eh bien, alors, messieurs... Et la séance commença.

« S'ils savaient! — pensait-il en inclinant la tête avec importance pendant la lecture de ce rapport — s'ils savaient que leur chef, il y a à peine une demi-heure, avait l'attitude d'un enfant coupable! » Et ses yeux riaient à la lecture du rapport. Jusqu'à deux heures il devait travailler sans interruption, puis, à deux heures, il y avait une pause pour le déjeuner.

Il n'était pas encore deux heures quand la grande porte vitrée de la salle s'ouvrit brusquement; quel-

qu'un voulait entrer. Tous, heureux de cette distraction, se retournèrent, mais le gardien de service accourut et referma aussitôt la porte vitrée. Quand la lecture du rapport fut terminée, Stépan Arkadiévitch se leva en bâillant, et, payant tribut au libéralisme d'alors, prit une cigarette et s'en alla fumer dans son cabinet de travail. Deux de ses camarades, le vieux fonctionnaire Nikitine et le chambellan Grinévitich, l'y suivirent.

— Nous terminerons après le déjeuner, dit Stépan Arkadiévitch.

— Comment donc ! fit Nikitine.

— Ce doit être un fameux coquin ce Fomine, dit Grinévitich, faisant allusion à l'un des personnages en cause dans l'affaire qu'ils discutaient.

A ces paroles, Stépan Arkadiévitch fronça les sourcils, donnant à entendre par là qu'il était inconvenant de préjuger ainsi, et il ne répondit rien.

— Qui donc est entré ? demanda-t-il en s'adressant au gardien.

— Un monsieur quelconque, Votre Excellence. Il est entré sans se faire annoncer, profitant d'un instant où je m'éloignais. Il a demandé à vous entretenir. Je lui ai répondu : Lorsque la séance sera terminée, alors...

— Où est-il ?

— Il est probablement sorti dans le vestibule ; il s'est promené quelque temps par ici. Le voilà, c'est lui-même, dit le garçon en désignant un homme de

forte corpulence, aux larges épaules, à la barbe frisée, qui, sans ôter son bonnet d'astrakan, montait rapidement et avec agilité les marches usées de l'escalier de pierre. Un fonctionnaire maigre qui descendait, une serviette sous le bras, s'arrêta et regarda d'un œil peu bienveillant les jambes du visiteur, puis, d'un air interrogateur, se tourna vers Oblonski.

Stépan Arkadiévitch se trouvait en haut de l'escalier. Sa bonne figure qui souriait au-dessus du collet brodé de son uniforme s'épanouit encore davantage quand il reconnut celui qui venait à lui.

— C'est bien lui ! Lévine ! enfin ! fit-il avec un sourire amical et railleur en toisant le nouveau venu qui s'avancait vers lui. Alors tu n'as pas craint de venir me trouver dans cette *caverne* ? poursuivit-il, et, non content de serrer la main de son ami, il l'embrassa affectueusement. Y a-t-il longtemps que tu es arrivé ?

— J'arrive à l'instant et je désirais vivement te voir, répondit Lévine en jetant autour de lui un regard timide dans lequel se lisaient le dépit et l'inquiétude.

— Eh bien, passons dans mon cabinet, dit Stépan Arkadiévitch, qui connaissait le caractère à la fois timide et fier de son ami. Et, le prenant par le bras, il l'entraîna derrière lui, comme s'il l'eût guidé à travers des dangers.

Stépan Arkadiévitch tutoyait presque toutes ses

connaissances, vieillards de soixante ans ou jeunes gens de vingt ans : acteurs, ministres, marchands, généraux ou aides de camp, de sorte que dans le nombre de ceux qui le tutoyaient, il y en avait aux deux extrémités de l'échelle sociale et ceux-là s'étonnaient fort de se découvrir un trait d'union dans Oblonski. Il tutoyait tous ceux avec qui il avait bu le champagne, mais quand en présence de ses subordonnés il rencontrait un de ces « toi » honteux, comme il appelait en plaisantant beaucoup de ses connaissances douteuses, il savait, avec un tact qui lui était particulier, atténuer la mauvaise impression qu'ils en auraient pu éprouver. Lévine n'était pas un « toi » honteux mais Oblonski sentit qu'il serait gêné de montrer leur intimité devant des tiers, c'est pourquoi il se hâta de le faire passer dans son cabinet.

Lévine était presque du même âge qu'Oblonski et ne le tutoyait pas uniquement à cause du champagne. Lévine était son camarade, un ami de la première enfance. Ils s'aimaient malgré la différence de leurs caractères et de leurs goûts comme s'aiment les hommes qui se sont liés tout jeunes encore. Malgré cela, comme il arrive souvent parmi les gens qui ont choisi des genres d'activité différents, chacun d'eux, bien que comprenant l'existence de l'autre, la méprisait au fond de son âme. Chacun considérait sa propre vie comme la seule vraie et celle de son ami lui paraissait vaine. Oblonski ne

pouvait retenir un léger sourire railleur chaque fois que Lévine arrivait à Moscou venant de la campagne où il avait quelque occupation. Mais que faisait-il au juste, Stépan Arkadiévitch ne se l'expliquait pas trop et ne s'y intéressait guère. Lévine arrivait toujours à Moscou ému, pressé, un peu gêné et agacé de sa gêne, et la plupart du temps avec une opinion tout à fait nouvelle et inattendue sur les événements. Stépan Arkadiévitch se moquait de cela et s'en amusait. De son côté Lévine en lui-même méprisait la vie mondaine de son ami, et sa situation qu'il ne prenait pas au sérieux, et souvent il l'en raillait. Mais tandis qu'Oblonskī, en homme qui sent qu'il agit normalement, se contentait de rire avec confiance et bonhomie, Lévine manifestait de la crainte et surtout de la colère.

— Il y a longtemps que nous t'attendons, dit Stépan Arkadiévitch en entrant dans son cabinet et abandonnant le bras de Lévine, indiquant par là que les dangers étaient passés. Je suis très content de te voir, continua-t-il. Eh bien ! Comment vas-tu ? Quand es-tu arrivé ?

Lévine garda le silence à la vue des visages des deux camarades d'Oblonskī qu'il ne connaissait pas ; la main surtout de l'élégant Grinévitich aux doigts blancs et effilés, aux ongles longs, jaunis et courbés du bout, et les gros brillants de sa chemise ne lui laissaient évidemment pas la liberté de penser et accaparaient toute son attention.

Oblonski s'en aperçut aussitôt et sourit.

— Ah oui ! dit-il, permettez-moi de vous présenter mes collègues : Philippe Ivanitch Nikitine, Michel Stanislévitch Grinévitich, et, présentant Lévine : Un travailleur des *zemstvos*, un homme nouveau, un athlète qui soulève d'une main cinq *pouds*, un amateur de bétail, un chasseur passionné, et mon ami : Constantin Dmitriévitch Lévine, le frère de Serge Ivanitch Koznichev.

— Très heureux, dit le plus âgé.

— J'ai l'honneur de connaître votre frère Serge Ivanitch, dit Grinévitich en lui tendant sa main fine aux ongles soigneusement taillés.

Lévine fronça les sourcils, serra froidement la main qu'on lui tendait et, aussitôt, entra en conversation avec Oblonski. Bien qu'il eût beaucoup d'estime pour son demi-frère, écrivain connu dans toute la Russie, il détestait qu'on s'adressât à lui uniquement comme au frère du célèbre Koznichev.

— Non, je ne travaille plus au *zemstvo*, je me suis querellé avec tout le monde et je ne mets plus les pieds aux séances, dit-il s'adressant à Oblonski.

— Pas possible ! fit en souriant Oblonski. Mais comment ? Pourquoi ?

— C'est une longue histoire, je te la raconterai un jour, dit-il, cependant il en entama le récit aussitôt.

— Eh bien ! bref, je me suis convaincu que les *zemstvos* ne font rien et ne peuvent rien faire, se

mit-il à dire du ton de quelqu'un que l'on vient d'offenser. A certain point de vue, c'est un jeu : on joue au parlement ; or, je ne suis ni assez jeune, ni assez vieux pour m'amuser d'un jouet. D'autre part (il hésita), c'est un moyen pour la coterie de province d'amasser de l'argent. Autrefois il y avait les tutelles, les jugements, et maintenant ce sont les *zemstvos*, le pot-de-vin a fait place aux appointements injustifiés, dit-il avec chaleur comme si l'un des auditeurs l'eût contredit.

— Eh ! eh ! mais je vois que tu es dans une nouvelle phase, dans la phase conservatrice, fit Stépan Arkadiévitch. Mais laissons cela pour plus tard.

— Oui, plus tard. J'avais besoin de te voir, dit Lévine en regardant avec animosité la main de Grinéyitch.

Stépan Arkadiévitch eut un sourire imperceptible.

— Mais comment donc ! tu avais dit que tu ne porterais plus jamais l'habit européen ! dit-il en regardant le costume neuf de son ami qui sortait évidemment de chez un tailleur français. Oui, oui, je le vois, tu es dans une nouvelle phase !

Lévine rougit soudain non pas à la manière d'un homme fait dont le visage se colore légèrement, mais comme un tout jeune homme qui se sent d'une ridicule timidité, et en éprouve un trouble plus grand encore, si bien qu'il rougit jusqu'aux larmes. Et c'était si étrange de voir dans cette attitude pué-

rile ce visage intelligent et mûr qu'Oblonski détourna les yeux.

— Mais où nous verrons-nous? J'ai absolument besoin de te parler, dit Lévine.

Oblonski eut l'air de réfléchir.

— Eh bien ! Allons déjeuner chez Gourine, là-bas nous causerons ; je suis libre jusqu'à trois heures.

— Non, je dois encore faire une visite, dit Lévine après réflexion.

— Bon. Alors dinons ensemble.

— Dîner? Mais je n'ai rien de particulier à te dire, seulement deux mots, et après nous causerons.

— Alors dis tout de suite tes deux mots et nous causerons pendant le dîner.

— Ces deux mots, les voici, mais, je te le répète, ce n'est rien d'extraordinaire.

Son visage prit soudain une expression méchante due à l'effort qu'il faisait pour vaincre sa timidité.

— Que font les Stcherbatzki? Tout se passe-t-il comme de coutume? dit-il.

Stépan Arkadiévitch qui savait depuis longtemps que Lévine était amoureux de sa belle-sœur Kitty, eut un léger sourire, et ses yeux eurent un éclat de gaieté.

— A tes deux mots je ne puis répondre aussi brièvement parce que... Excuse-moi pour un moment...

Il fut interrompu par l'arrivée de son secrétaire qui entra d'un air respectueux et familier avec cette

conscience particulière, commune à tous les secrétaires, la conscience de sa supériorité sur son chef, au point de vue de l'expédition des affaires. Il s'approcha d'Oblonski avec les papiers, et, tout en lui demandant son avis, il lui exposa une difficulté quelconque.

Stépan Arkadiévitch, sans l'écouter jusqu'au bout, posa la main amicalement sur le bras de son secrétaire.

— Non, faites comme je vous l'ai dit, fit-il tout en adoucissant l'observation par un sourire, et il expliqua brièvement comment il comprenait l'affaire, puis il repoussa les papiers et dit : — Faites donc ainsi, s'il vous plaît, Zakhar Nikititch.

Le secrétaire s'éloigna confus. Lévine pendant cette conversation s'était ressaisi; maintenant il était debout, les deux mains appuyées au dossier d'une chaise, le visage empreint d'une expression moqueuse.

— Je ne comprends pas, non, je ne comprends pas, dit-il.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas? fit Oblonski en souriant gaiement et en prenant un cigare. Il attendait de la part de Lévine quelque étrange sortie.

— Je ne comprends pas ce que vous faites, fit Lévine en haussant les épaules. Comment peux-tu faire cela sérieusement?

— Pourquoi?

— Mais parce qu'au fond il n'y a rien à faire.

— Tu crois cela ? Mais nous sommes surchargés de travail...

— De paperasses. Ah oui ! cela te convient bien, ajouta Lévine.

— Dis donc tout de suite qu'il me manque quelque chose !

— Peut-être. Toutefois j'admire ta grandeur et suis fier d'avoir pour ami un si grand homme. Mais tu n'as pas répondu à ma question, ajouta Lévine, faisant un effort désespéré pour regarder droit dans les yeux d'Oblonski.

— Bon ! bon ! bon ! Attends donc ! Toi aussi, tu y viendras. Cela va bien avec trois mille *déciatines* dans la province de Karazine, des muscles comme les tiens et la fraîcheur d'une petite fille de douze ans... Mais toi aussi, tu y viendras. Et quant à ce que tu m'as demandé, il n'y a aucun changement. Mais c'est dommage que tu sois resté si longtemps sans venir.

— Pourquoi ? fit Lévine effrayé.

— Rien. Nous causerons plus tard. Oui, mais enfin dis-moi exactement pourquoi tu es venu.

— Ah ! nous en recauserons après, dit Lévine, de nouveau rougissant jusqu'aux oreilles.

— Eh bien ! c'est bon, entendu, dit Stépan Arkadiévitch. Alors, vois-tu... Je t'emmènerais bien chez nous, mais ma femme n'est pas bien portante. Maintenant voilà, si tu veux les voir, aujourd'hui elles

seront certainement au Jardin zoologique, de quatre à cinq. Kitty patine là-bas. Va, moi, je te rejoindrai et nous irons dîner ensemble quelque part.

— C'est cela. Alors, au revoir.

— Fais attention, je te connais, ne va pas oublier et tout à coup repartir à la campagne ! s'écria Stépan en riant.

— Non, c'est sûr !

Et déjà sur la porte, Lévine se rappela qu'il avait oublié de saluer les collègues de son ami.

— Ce monsieur doit être très énergique ? dit Grinévitich quand Lévine fut sorti.

— Oui, mon cher, dit Stépan Arkadiévitch en hochant la tête, voilà un homme heureux ! Trois mille déciatines dans la province de Karazine, tout l'avenir devant lui, et quelle fraîcheur ! Ah ! ce n'est pas comme nous autres !

— De quoi donc pouvez-vous vous plaindre, Stépan Arkadiévitch ?

— Moi ? Euh ? ça va mal... fit-il avec un long soupir.

VI

Quand Oblonski demanda à Lévine la raison de son voyage, celui-ci rougit et s'emporta contre lui-même, furieux d'avoir rougi et de n'avoir pu lui répondre : « Je suis venu pour demander la main de ta belle-sœur ! » puisque c'était là le seul but de son voyage. Les familles Lévine et Stcherbatzki appartenaient à la vieille noblesse de Moscou et avaient toujours entretenu des relations amicales et suivies. Ces liens s'étaient encore resserrés pendant les études de Lévine à l'Université. Il s'était préparé aux examens avec le jeune prince Stcherbatzki frère de Dolly et de Kitty, et ils avaient fait ensemble leurs études universitaires. A cette époque Lévine venait souvent chez les Stcherbatzki dont il aimait la maison. Si étrange que cela puisse paraître, Constantin Lévine aimait toute la maison des Stcherbatzki, et principalement la partie féminine

de cette famille. Lui-même ne se rappelait pas sa mère, sa sœur unique était plus âgée que lui, aussi était-ce dans la maison des Stcherbatzkï qu'il avait vu pour la première fois ce milieu instruit et honnête des vieilles familles aristocratiques, dont il avait été privé par la mort de son père et de sa mère. Tous les membres de cette famille, surtout l'élément féminin, lui semblaient entourés de quelque voile mystérieux et poétique, et non seulement il ne voyait en eux aucun défaut, mais sous ce voile poétique qui les couvrait, il supposait les sentiments les plus élevés et les perfections les plus grandes. Pourquoi ces trois demoiselles devaient-elles parler un jour le français, l'autre l'anglais, et à certaines heures jouer du piano, dont les sons montaient jusqu'à la chambre de leur frère où travaillaient les étudiants? Pourquoi recevaient-elles des professeurs de littérature française, de musique, de dessin, de danse? Pourquoi, à certaines heures, ces trois demoiselles allaient-elles avec mademoiselle Linon faire une promenade en voiture au boulevard Tverskoï en pelisses de soie, Dolly en pelisse longue, Natalie en pelisse demi-longue et Kitty en pelisse tout à fait courte, laissant voir ses petites jambes serrées dans des bas rouges bien tirés; pourquoi leur fallait-il, accompagnées d'un valet coiffé d'un bonnet à cocarde d'or, se promener au boulevard Tverskoï? Il ne comprenait point ces choses ainsi que beaucoup d'autres qui se passaient

dans ce monde mystérieux, mais il savait que tout ce qui se faisait là était beau et il était précisément amoureux de ce mystère.

Pendant ses études il fut presque épris de l'aînée, Dolly, mais bientôt elle épousa Oblonskī. Il devint ensuite amoureux de la seconde, il éprouvait le besoin d'être épris de l'une des sœurs, il ne savait au juste de laquelle, mais Natalie dès qu'on l'eut menée dans le monde épousa le diplomate Lvov.

Kitty était encore une enfant quand Lévine sortit de l'Université. Le jeune Stcherbatzkī entra dans la marine et fut envoyé sur la Baltique, de sorte que les relations de Lévine avec les Stcherbatzkī, malgré son amitié avec Oblonskī, se relâchèrent de plus en plus.

Mais, cette année, quand, au commencement de l'hiver, Lévine vint à Moscou, après avoir passé un an à la campagne, et qu'il vit les Stcherbatzkī, il comprit de laquelle des trois sœurs il lui était réservé, en effet, d'être amoureux.

Rien, semblait-il, n'était plus simple pour lui que de demander en mariage la princesse Stcherbatzkī : il était de bonne famille, plutôt riche que pauvre, avait trente-deux ans et passait pour un brillant parti. Mais Lévine était amoureux et Kitty lui semblait si parfaite sous tous les rapports, il la trouvait tellement au-dessus de tout être terrestre, il se sentait si inférieur à elle, qu'il ne pouvait penser qu'elle-même et les autres, le trouve-

raient digne d'elle. Après avoir passé dans le tourbillon de la vie moscovite deux mois, pendant lesquels il rencontrait chaque jour Kitty dans le monde où il commençait à aller dans ce but, il décida tout d'un coup que son projet était d'une réalisation impossible et il repartit à la campagne.

La conviction que Lévine avait de cette impossibilité se basait sur ce que, aux yeux des parents, il était un parti peu brillant, indigne de la charmante Kitty, et qu'elle-même ne pouvait pas l'aimer.

Aux yeux des parents il n'avait aucune situation dans le monde, tandis que ses camarades du même âge étaient déjà colonels, aides de camp, professeurs de l'Université, directeurs de banques, de chemins de fer, ou chefs d'une Chancellerie comme Oblonski. Et lui (il se rendait très bien compte de l'opinion qu'on pouvait avoir de sa personne) était un simple propriétaire terrien s'occupant de l'élevage des vaches, de la chasse aux bécassines et de bâtisses, c'est-à-dire un garçon pas très doué, n'ayant rien produit et faisant, selon les conceptions du monde, ce que font les gens de rien.

Et Kitty elle-même, cette Kitty mystérieuse, charmante, ne pouvait aimer un homme aussi laid — il se jugeait ainsi — et surtout aussi ordinaire. En outre, ses anciens rapports avec Kitty — rapports d'un homme fait envers une enfant, par suite de l'amitié qui l'unissait au frère — lui semblaient un obstacle de plus pour se faire aimer. Il suppo-

sait bien qu'on peut avoir de l'amitié pour un garçon laid mais bon, ainsi qu'il se jugeait, mais que pour inspirer un amour semblable à celui qu'il ressentait pour Kitty, il fallait être beau et surtout sortir de l'ordinaire.

Il avait bien entendu dire que les femmes aiment parfois des hommes laids et communs, mais il n'y croyait pas, parce qu'il jugeait d'après lui-même et que lui-même n'aurait pu aimer qu'une femme jolie, remarquable et distinguée. Cependant, durant les deux mois qu'il passa seul à la campagne, il se convainquit qu'il ne s'agissait pas là d'un de ces caprices d'amour comme il en avait éprouvés dans sa première jeunesse; mais bien d'un sentiment véritable, qui ne lui laissait pas un moment de repos; il sentit qu'il ne pouvait vivre plus longtemps dans le doute, qu'il lui fallait savoir si oui ou non elle serait sa femme, que son désespoir était imaginaire, n'ayant aucun motif de se voir évincer; et il arriva à Moscou fermement décidé à se déclarer et à se marier si on l'acceptait, ou... Il ne pouvait penser à ce qu'il ferait si on l'éconduisait.

VII

Lévine arrivé à Moscou par le train du matin descendit chez son demi-frère, Koznichev. Sa toilette faite, il vint le trouver dans son cabinet de travail avec l'intention de lui apprendre aussitôt le motif de son voyage et de lui demander un conseil. Mais son frère n'était pas seul : avec lui se trouvait un célèbre professeur de philosophie, venu tout exprès de Kharkov pour dissiper un malentendu qui s'était élevé entre eux au sujet d'une question de méthode très importante. Le professeur avait engagé contre les matérialistes une polémique très vive qu'avait suivie avec intérêt Serge Koznichev, et, après avoir lu le dernier article du professeur, il lui avait écrit une lettre dans laquelle il lui reprochait ses trop grandes concessions aux matérialistes. Aussitôt le professeur était venu pour s'expliquer. La question, qui était alors très à la mode,

était la suivante : Y a-t-il une limite entre les phénomènes psychologiques et physiologiques dans l'activité de l'homme, et où se trouve-t-elle ?

Serge Ivanovitch accueillit son frère avec son sourire habituel, doux et froid, puis, l'ayant présenté au professeur, il continua sa conversation. Le savant, un petit monsieur à lunettes, au front étroit, quitta un moment la conversation pour saluer le nouveau venu, puis continua l'entretien sans plus faire attention à lui. Lévine s'assit en attendant le départ du professeur, mais bientôt il se prit d'intérêt pour la conversation ; il avait remarqué, dans les revues, les articles dont il s'agissait ; il les avait lus et s'y était intéressé comme à une évolution des principes des sciences naturelles qu'il connaissait, pour avoir suivi les cours de la Faculté des sciences ; mais il n'avait jamais rapproché ses conclusions scientifiques sur l'origine zoologique de l'homme, sur les réflexes, sur la biologie et la sociologie, des questions sur l'importance de la vie et de la mort qui, depuis ces derniers temps, lui venaient fréquemment à l'esprit.

En écoutant la conversation de son frère avec le philosophe il remarqua qu'ils liaient ces questions entre elles. Par moments, il croyait qu'ils allaient enfin aborder ce sujet, mais chaque fois qu'ils s'en approchaient, aussitôt, ils s'en éloignaient, lui semblait-il, avec une certaine hâte et, de nouveau s'enfonçaient dans le domaine des distinctions subtiles,

des citations, des allusions, des renvois aux autorités, et c'est à peine s'il pouvait les comprendre.

— Je ne puis admettre avec Keis — dit Serge Ivanovitch avec la netteté, la clarté d'expression et l'élégance de diction qui lui étaient propres — que toute ma représentation du monde extérieur découle des impressions. La conception la plus fondamentale, *celle de l'être*, n'est pas perçue par mes sens, car il n'y a pas d'organe spécial pour transmettre cette conception.

— Oui : mais Wurst, Knaust et Prépasov vous répondront que votre conscience de l'être vient d'une association de toutes les sensations, que cette conscience de l'être est le résultat des sensations. Wurst dit même catégoriquement que là où la sensation est absente, la conscience de l'être n'existe pas.

— Je dirai, au contraire... commença Serge Ivanovitch.

Mais ici il sembla à Lévine qu'au moment d'atteindre le point principal il s'en écartait de nouveau, et il hasarda une question au professeur :

— Alors, si mes sensations n'existent plus, si mon corps meurt, il ne peut plus y avoir d'existence.

Le professeur eut un regard de dépit et même parut blessé de l'étrange interrogation de l'interrompteur, plus semblable à un rustre qu'à un philosophe ; puis il se retourna vers Serge Ivanovitch.

Celui-ci parlait avec moins d'efforts et plus de tolérance que le professeur et était assez capable pour répondre au philosophe et en même temps comprendre le point de vue simple et naturel qui avait inspiré la question de son frère. Il sourit et dit :

— Nous n'avons pas encore le droit de résoudre cette question.

— Nous n'avons pas de données suffisantes, appuya le professeur, et il poursuivit son raisonnement. Non, dit-il, j'arrive à ce que dit expressément Prépasov : que si la sensation a pour base l'impression, nous devons sérieusement distinguer ces deux notions ..

Lévine n'écoutait plus. Il attendait le départ du professeur.

VIII

Dès que le professeur fut parti, Serge Ivanovitch s'adressa à son frère :

— Je suis très heureux de ton arrivée... Viens-tu pour longtemps ? Comment vont les affaires ?

Lévine savait que son aîné s'intéressait peu à l'exploitation et qu'il lui posait cette question uniquement pour lui être agréable, aussi se contenta-t-il de lui parler de la vente du blé, et de l'argent. Lévine voulait faire part à son frère de son intention de se marier et lui demander conseil, il s'y était même fermement résolu, mais à la vue de son frère, à sa conversation avec le professeur, au ton involontairement protecteur qu'il avait pris en l'interrogeant sur l'exploitation (le domaine maternel était indivis et Lévine gérât les deux parts), Lévine sentit qu'il ne pourrait parler à son frère de ses projets matrimoniaux. Il sentait que son frère n'envisagerait point cela comme il le désirait.

— Eh bien, comment marchent chez vous les affaires du *zemstvo* ? demanda Serge Ivanovitch qui s'intéressait beaucoup aux *zemstvos* et leur attribuait une grande importance.

— A vrai dire, je ne sais pas...

— Comment ? Tu es pourtant membre du conseil ?

— Non, je n'en fais plus partie, j'ai donné ma démission, répondit Lévine, et je ne vais plus aux assemblées.

— C'est dommage, remarqua Serge Ivanovitch en fronçant les sourcils.

Lévine, pour se justifier, commença à raconter ce qui se faisait aux assemblées de son district.

— Voilà, c'est toujours la même chose, l'interrompit Serge Ivanovitch ; nous autres Russes, nous sommes toujours comme cela ; peut-être est-ce même là le meilleur trait de notre caractère, cette faculté de voir nos propres défauts ; mais nous exagérons, et nous nous consolons par l'ironie qui est toujours au bout de notre langue. Je ne te dirai que ceci : donne ces mêmes droits que possèdent nos *zemstvos* à un autre peuple européen, les Allemands ou les Anglais, et ils élaboreront la liberté, alors que nous, nous nous contentons de nous moquer.

— Mais que faire ? répondit Lévine comme un coupable. C'était ma dernière expérience et je m'y suis donné de toute mon âme. Je suis incapable...

— Tu n'es pas incapable, dit Serge Ivanovitch, mais tu envisages autrement l'affaire.

— Peut-être, répondit tristement Lévine.

— Ah ! tu sais, Nicolas est de nouveau ici.

Nicolas était le frère de même père et mère que Constantin Lévine, et le frère utérin de Serge Ivanovitch.

C'était un homme perdu, ayant dissipé la plus grande partie de sa fortune; il fréquentait une société des plus étranges et des plus corrompues; et était en mauvais termes avec son frère.

— Que dis-tu ? s'écria Lévine avec effroi. Comment sais-tu cela ?

— Prokofi l'a aperçu dans la rue.

— Ici... à Moscou ? Où demeure-t-il ? Le sais-tu ?

Lévine se leva de sa chaise, comme pour se préparer à partir aussitôt.

— Je regrette de t'avoir dit cela, dit Serge Ivanovitch, en hochant la tête à la vue de l'émotion de son frère cadet. Je me suis enquis de sa demeure et lui ai envoyé son billet à ordre au nom de Troubine, que j'avais payé. Et voici ce qu'il m'a répondu. — Serge Ivanovitch tendit à son frère un billet qu'il prit sous un presse-papiers.

Lévine lut le billet tracé de cette écriture étrange qu'il connaissait. « Je demande instamment qu'on me laisse tranquille. C'est la seule chose que je réclame de mes chers petits frères ! N. L. »

Lévine, sans lever la tête, le billet à la main, était debout devant Serge Ivanovitch.

Le désir d'oublier son malheureux frère luttait

en ce moment, en son âme, avec la conscience que ce serait une mauvaise action.

— Evidemment, il veut me blesser, continua Serge Ivanovitch ; cependant il ne saurait m'insulter, et de toute mon âme je désirerais lui venir en aide, mais je sais que c'est impossible.

— Oui, oui, répéta Lévine, je comprends et j'approuve tes rapports avec lui... mais j'irai le voir.

— Si tu en as envie, vas-y, mais je ne te le conseille pas, dit Serge Ivanovitch... Personnellement, je n'ai rien à craindre... il ne peut s'élever de querelle entre nous deux, mais pour toi, il vaudrait mieux n'y pas aller, je te donne ce conseil. On ne peut rien faire pour lui... Cependant tu agiras à ta guise.

— Peut-être ne peut-on rien faire, mais je sens, surtout en ce moment, que je ne puis rester indifférent.

— Ma foi, je ne comprends pas cela, dit Serge Ivanovitch. Je ne vois qu'une seule chose, ajouta-t-il : que c'est pour nous une leçon d'humilité. J'ai commencé à regarder d'un autre œil et avec plus d'indulgence ce qu'on appelle la lâcheté, depuis que Nicolas est devenu ce qu'il est... tu sais ce qu'il a fait?...

— Ah! c'est terrible, terrible, répéta Lévine.

Muni de l'adresse de son frère que lui remit le valet de Serge Ivanovitch, Lévine se prépara aussitôt à aller chez lui ; mais, après réflexion, il décida

de remettre cette visite jusqu'au soir. Avant tout, pour avoir l'esprit tranquille, il lui fallait donner une solution à l'affaire qui l'avait amené à Moscou. En sortant de chez son frère, Lévine se rendit dans la chancellerie d'Oblonski, et s'étant renseigné auprès de lui au sujet des Stcherbatzki, il se dirigea vers l'endroit où il avait des chances de rencontrer Kitty.



IX

A quatre heures, Lévine, sentant son cœur battre, descendit de voiture près du jardin zoologique et prit l'allée qui conduisait aux montagnes et au patinage, sûr de trouver là-bas celle qu'il cherchait, car il avait aperçu la voiture des Stcherbatzki près de l'entrée. Il faisait un beau froid sec. A l'entrée étaient rangés à la file des voitures de maîtres, des traîneaux, des voitures de place, des gendarmes dont les chapeaux reluisaient au soleil. Le public se pressait dans les allées nettoyées, parmi les maisonnettes russes ornées de sculptures en bois. Les vieux bouleaux branchus du jardin recouverts de givre semblaient vêtus de chasubles neuves comme pour une fête.

Tout en suivant l'allée menant au patinage, Lévine se parlait à lui-même : « Il ne faut pas se troubler, il faut être calme. Que veux-tu ? Qu'as-tu ? Tais-toi

donc, imbécile », disait-il à son cœur. Et plus il tâchait de se calmer, plus l'émotion lui serrait la gorge. Un de ses amis l'aperçut et l'appela, mais Lévine ne le reconnut même pas. Il s'approcha des montagnes le long desquelles grinçaient les chaînes des trains glissant pour remonter, et où résonnaient des voix joyeuses. Il fit encore quelques pas et se trouva devant le patinage; aussitôt, parmi tous les patineurs, il la reconnut.

Il reconnut sa présence à la joie et à la crainte qui saisirent son cœur. Elle était debout et causait avec une dame à l'autre extrémité du patinage. Il semblait n'y avoir rien de particulier tant dans son vêtement que dans sa pose, mais pour Lévine, la reconnaître dans cette foule était aussi aisé que de distinguer une rose parmi des orties. Tout semblait éclairé par elle. Elle était le sourire illuminant tout son entourage.

« Faut-il descendre là-bas sur la glace et m'approcher d'elle » ? pensa-t-il. L'endroit où elle était lui semblait un tabernacle inaccessible, et pendant un instant il fut sur le point de s'en aller, tant il était ému. Il lui fallut faire un effort; il se dit que des gens de toutes sortes circulaient autour d'elle, et que, par conséquent, lui aussi pouvait bien aller là-bas pour patiner. Il descendit donc, en évitant de la regarder, mais elle brillait pour lui comme un astre et il la voyait sans même la regarder.

Le patinage, les jours de semaine, était, à cette

heure-là, le rendez-vous des gens du monde, et, tous se connaissaient entre eux. On y rencontrait les maîtres du patinage, véritables artistes en ce sport, et aussi ceux qui apprenaient à patiner derrière des chaises, avec des mouvements timides et gauches ; des enfants et des vieilles personnes faisant du patinage un exercice hygiénique. Tous semblaient à Lévine d'heureux élus parce qu'ils étaient tout près d'elle. Tous les patineurs semblaient la joindre et la dépasser avec la plus complète indifférence, causer même avec elle, et, sans plus s'occuper de sa présence, profiter de la superbe glace et du beau temps.

Nicolas Stcherbatzki, un cousin germain de Kitty, en jaquette courte et pantalons étroits, était assis sur un banc, les patins aux pieds ; en apercevant Lévine il lui cria :

— Ah ! voici le premier patineur de la Russie !... Y a-t-il longtemps qu'on ne vous a vu !... La glace est excellente, mettez donc vite vos patins.

— Je ne les ai pas apportés, répondit Lévine littéralement fasciné par la présence de Kitty et ne la perdant pas de vue une seconde, bien que ne la regardant pas. Il lui semblait que le soleil s'approchait de lui. Elle était dans un coin, ses pieds minces chaussés de hautes bottines ; visiblement craintive, elle glissait vers lui. Un jeune garçon en costume russe faisant des gestes désespérés avec ses mains et s'inclinant jusqu'à terre cherchait à la dépasser.

Kitty ne patinait pas avec une parfaite sûreté, les mains hors du petit manchon retenu à son cou par un ruban, elle se tenait prête à saisir un appui. Elle regardait Lévine qu'elle avait reconnu, et voyant sa crainte lui souriait. Ayant pris son élan, elle donna un petit coup de talon, glissa jusqu'à son cousin et s'appuya sur lui des deux mains ; en souriant elle salua Lévine de la tête. Jamais son imagination ne la lui avait présentée plus belle.

Quand il pensait à elle, il se la représentait très nettement ; il goûtait surtout le charme de cette petite tête blonde, avec son expression de sérénité naïve et de bonté, si gracieusement posée sur ses jolies épaules de jeune fille. L'expression enfantine de son visage jointe à l'élégante beauté de son corps lui donnait un attrait particulier qu'il connaissait bien. Mais ce qui toujours surprenait Lévine et le frappait en elle, c'était l'expression douce, calme et sincère de ses yeux et surtout son sourire qui toujours le transportait dans un monde enchanté et lui procurait une douce émotion qui lui rappelait les quelques rares jours de bonheur de sa tendre enfance.

— Etes-vous arrivé depuis longtemps ? dit-elle en lui tendant la main. Merci, ajouta-t-elle quand il eut ramassé le mouchoir qui était tombé de son manchon.

— Moi ? Récemment... c'est hier... c'est-à-dire aujourd'hui... que je suis arrivé... répondit Lévine

que l'émotion avait empêché de comprendre immédiatement sa question. Je voulais aller chez vous, dit-il, et se rappelant soudain dans quelle intention il l'avait cherchée, il devint confus et rougit.

— Je ne savais pas que vous patiniez et je vous trouve très habile, ajouta-t-il.

Elle le regarda très attentivement comme pour deviner la cause de son embarras.

— Vos éloges me sont très précieux. Il est de tradition ici que vous êtes le meilleur patineur, dit-elle en secouant de sa petite main gantée de noir les aiguilles de givre qui tombaient sur son manchon.

— Oui, j'ai été autrefois un passionné du patinage. Je voulais arriver à la perfection.

— Il me semble que vous faites tout avec passion, dit-elle en souriant. Je voudrais bien vous voir patiner. Mettez donc des patins, nous patinerons ensemble.

— « Patiner ensemble ! Est-ce possible ! » pensa Lévine en la regardant. Je vais les mettre tout de suite.

Et il alla mettre des patins.

— Il y a longtemps que vous n'étiez venu chez nous, monsieur, dit le loueur tout en tenant le pied de Lévine pour visser le talon. Depuis vous, il n'y a pas eu de pareil maître. Ça va-t-il comme ça ? demanda-t-il en serrant la courroie.

— Bon ! bon ! mais pressons, s'il te plaît, l'in-

terrompit Lévine, s'efforçant de retenir le sourire de bonheur qui se montrait malgré lui sur son visage. « Oui, pensait-il, voilà la vie, voilà le bonheur ! *Ensemble*, a-t-elle dit. *Patinons ensemble*. Faut-il lui parler maintenant ? Mais voilà, je crains de dire que je suis heureux, heureux d'espérance au moins. Et alors ? Mais il le faut, il le faut, il le faut ! Du courage ! »

Lévine se dressa sur les pieds, ôta sa pelisse, puis, ayant fait quelques pas sur la glace raboteuse, près de la maisonnette du loueur, il s'élança sur la glace unie, glissant sans efforts, accélérant ou retenant la vitesse à son gré. Il s'approchait d'elle timidement, mais de nouveau, son sourire le rassura. Elle lui tendit la main ; ils coururent à l'écart, et plus vite ils allaient, plus fort elle lui serrait la main.

— Avec vous j'apprendrai plus vite ; je me sens tout à fait sûre, lui dit-elle.

— Et moi aussi, je suis sûr de moi quand vous vous appuyez sur mon bras, dit-il.

Mais aussitôt, effrayé de ses paroles, il rougit. Et en effet, aussitôt qu'il les eût prononcées, ce fut comme si le soleil disparaissait dans les nuages ; le visage de Kitty perdit sa douceur et Lévine y surprit un jeu de physionomie qu'il connaissait bien et qui indiquait un effort de pensée : sur son front se dessina un pli.

— Vous aurais-je contrariée ? Mais je n'ai pas le

droit de vous interroger, prononça-t-il rapidement.

— Pourquoi ? Non, je n'ai rien... répondit-elle froidement, et aussitôt elle ajouta :

— Vous n'avez pas encore vu mademoiselle Linnon ?

— Pas encore.

— Venez la trouver. Elle vous aime tant !

« Que signifie cela ? Je l'ai contrariée. Seigneur, ayez pitié de moi ! » pensa Lévine en glissant vers la vieille gouvernante française, au visage encadré de boucles blanches, qui était assise sur un banc.

Avec un sourire qui découvrit ses fausses dents, elle l'accueillit comme un vieil ami.

— Eh oui, nous grandissons et nous vieillissons, dit-elle en désignant des yeux Kitty. TINY BEAR est devenue grande, continua la Française en riant et en faisant allusion à une ancienne plaisanterie de Lévine sur les trois sœurs qu'il appelait les trois oursons des contes anglais. Vous rappelez-vous quand vous disiez cela ?

Il ne se le rappelait nullement, mais la vieille gouvernante aimait cette plaisanterie et depuis dix ans s'en amusait.

— Eh bien ! Eh bien ! Allez patiner. Notre Kitty commence à être assez habile, n'est-ce pas ?

Quand Lévine revint vers Kitty, son visage n'était déjà plus sévère, ses yeux avaient repris leur franchise et leur douceur coutumières, mais Lévine crut voir dans cette douceur une nuance

particulière de calme voulu et il devint triste. Tout en causant de sa vieille gouvernante, de ses originalités, elle l'interrogeait sur sa vie :

— Est-ce que vous ne vous ennuyez pas l'hiver à la campagne ? demanda-t-elle.

— Non, je ne m'ennuie pas. Je suis très occupé, dit-il, paralysé par son ton tranquille et sentant qu'il n'aurait pas la force de le rompre, ainsi que cela s'était produit au début de l'hiver.

— Êtes-vous venu pour longtemps ?

— Je ne sais pas, répondit Lévine sans réfléchir à ses paroles.

Il sentait que s'il se laissait influencer par son ton calme et amical, il s'en irait de nouveau sans rien décider, et il résolut de réagir.

— Comment, vous ne savez pas ? demanda Kitty.

— Non, je ne sais pas. Cela dépend de vous, dit-il. Mais aussitôt il fut effrayé de ses paroles.

Feignit-elle de ne pas entendre ou réellement n'entendit-elle pas ? Toujours est-il qu'elle fit semblant de s'être heurtée à quelque accident de la glace ; deux fois elle frappa du pied, et, rapidement s'éloigna de lui en glissant. Elle se dirigea du côté de mademoiselle Linon, lui dit quelques mots et se rendit à la maisonnette où les dames laissaient leurs patins.

« Mon Dieu, qu'ai-je fait ! Seigneur, mon Dieu ! Venez-moi en aide, guidez-moi ! » priait Lévine, et,

éprouvant en même temps le besoin de faire des mouvements violents, il glissait et décrivait presque avec fureur des courbes concentriques sur la glace.

A ce moment, un jeune homme, le plus fort des nouveaux patineurs, la cigarette aux lèvres, les patins aux pieds, sortit du café, et sautant les marches sur ses patins, il descendit, puis sans même changer la position de ses mains, il s'élança sur la glace.

« Ah ! c'est un nouveau tour ! » se dit Lévine, et aussitôt il courut au café pour l'imiter.

— Ne vous tuez pas ; il faut l'habitude ! lui cria Nicolas Stcherbatzki.

Lévine gravit le perron et se mit à descendre en tenant l'équilibre avec ses bras, d'un mouvement emprunté. Aux dernières marches il fit un faux pas, mais effleurant à peine la glace du bout des doigts, il fit un brusque effort, reprit son équilibre et, en riant, s'élança plus loin.

— « Quel brave garçon ! » pensa Kitty qui sortait de la maisonnette avec mademoiselle Linon, en le regardant avec le sourire doux et caressant d'une sœur pour son frère préféré : « Est-ce que je suis coupable, ai-je fait quelque chose de mal ? C'est de la coquetterie, dira-t-on. Je sais que ce n'est pas lui que j'aime, mais cependant je me sens joyeuse près de lui ; il est si brave ! Seulement pourquoi a-t-il dit cela ? » pensait-elle.

En voyant Kitty sortir avec sa mère qu'elle venait de rencontrer sur les marches, Lévine, rouge encore de la violence de l'exercice auquel il s'était livré, s'arrêta et devint pensif. Il enleva ses patins et rejoignit la mère et la fille à la sortie du jardin.

— Je suis très heureuse de vous rencontrer, lui dit la princesse. Nous recevons comme toujours le jeudi.

— Alors c'est aujourd'hui ?

— Nous serons enchantés de vous voir, répondit sèchement la princesse.

Ce ton froid attrista Kitty, et, ne pouvant résister au désir d'effacer l'impression produite, elle tourna la tête vers lui et dit avec un sourire :

— Au revoir.

A ce moment Stépan Arkadiévitch, le chapeau de côté, le visage et les yeux brillants, l'air victorieux, entra dans le jardin. Mais une fois près de sa belle-mère, ce fut avec un visage contrit et l'attitude d'un coupable qu'il répondit à sa question sur la santé de Dolly. Il parla à voix basse et d'un air triste avec sa belle-mère, puis ayant terminé, il bomba sa poitrine et prit Lévine sous le bras.

— Eh bien ! alors, partons ! fit-il. Je n'ai cessé de penser à toi et je suis très content que tu sois arrivé ; et il le regarda dans les yeux d'un air important.

— Partons, partons, répondit Lévine heureux, croyant encore entendre le son de la voix qui lui

avait dit au revoir et voir le sourire qui avait accompagné ce mot.

— A l'Angleterre ou à l'Ermitage ?

— Ça m'est égal.

— Eh bien ! A l'Angleterre ! dit Stépan Arkadiévitch, choisissant cet hôtel parce que sa dette y était plus forte qu'à l'Ermitage et que, pour cette raison, il se croyait obligé d'y aller. Tu as un fiacre ? C'est bon, parce que j'ai laissé partir ma voiture.

Pendant tout le trajet, les amis restèrent silencieux. Lévine se demandait ce que signifiait le changement d'expression du visage de Kitty et tantôt il y voyait une raison d'espérer, tantôt son espoir lui apparaissait clairement comme une folie ; et, cependant, il se sentait tout à fait différent de ce qu'il était avant ce sourire et cet au revoir.

Stépan Arkadiévitch pendant le trajet composait le menu du dîner.

— Aimes-tu le turbot ? demanda-t-il à Lévine en approchant du restaurant.

— Comment ? fit Lévine, le turbot ? Ah ! oui, je l'aime à la folie.

Quand Lévine entra au restaurant avec Oblonski, il ne put s'empêcher de remarquer l'expression particulière, une sorte de rayonnement contenu, qui émanait du visage et de toute la personne de Stépan Arkadiévitch.

Oblonski ôta son pardessus et son chapeau, passa dans la salle à manger où il donna des ordres aux Tatars en habit, la serviette sous le bras, qui s'approchèrent de lui. Saluant à droite et à gauche ses connaissances, qui, ici comme partout, le rencontraient avec plaisir, il s'approcha du buffet, prit un petit verre d'eau-de-vie, avala un petit poisson quelconque et dit quelques mots à la demoiselle du comptoir, une Française maquillée, enrubannée, ornée de fausses dents et de boucles postiches, et qui se mit à rire franchement. Cette personne avec ses faux cheveux, sa poudre de riz et

ses parfums, déplut tellement à Lévine, qu'il n'en but pas d'eau-de-vie et s'éloigna d'elle à la hâte, comme d'un endroit malpropre. Toute son âme était pleine du souvenir de Kitty et ses yeux brillaient de l'éclat du bonheur et du triomphe.

— Par ici, Excellence, s'il vous plaît ! Ici on ne dérangera pas Votre Excellence ! disait un vieux Tatar à cheveux blancs, particulièrement tenace, et dont les reins étaient si larges que les deux pans de son habit s'écartaient d'une façon exagérée.

— S'il vous plaît, Excellence, dit-il à Lévine, flattant ainsi l'invité de Stépan Arkadiévitch par déférence pour celui-ci.

Il étendit vivement une serviette blanche sur une table ronde déjà recouverte d'une nappe au-dessus de laquelle, fixée au mur, se trouvait une applique de bronze ; il approcha des chaises recouvertes de velours et s'arrêta devant Stépan Arkadiévitch, la serviette sous le bras et le menu à la main, attendant les ordres.

— Si vous le désirez, Excellence, le cabinet particulier sera bientôt libre ; il y a là le prince Galitzine avec une dame. Nous avons reçu des huîtres fraîches.

— Ah ! des huîtres !

Stépan Arkadiévitch devint pensif.

— Ne faut-il pas changer notre menu, Lévine ? dit-il en posant le doigt sur la carte ; et son visage

exprimait une hésitation sérieuse : Sont-elles bonnes les huîtres ? Faites attention.

— Elles viennent de Flensbourg, Excellence ; il n'y en a pas d'Ostende.

— Oui, de Flensbourg, c'est bien, mais sont-elles fraîches ?

— Nous les avons reçues hier.

— Eh bien, c'est entendu, nous commencerons par des huîtres, et ensuite nous changerons tout notre menu, n'est-ce pas ?

— Pour moi, cela m'est tout à fait égal. A mon goût le mieux serait du *stchi* et du gruau ; mais ici on ne trouve pas cela.

— Vous désirez du gruau à la russe ? dit le Tatar en s'inclinant vers Lévine à la façon d'une bonne vers un enfant.

— Non, sans plaisanterie, ce que tu choisiras sera bien. J'ai beaucoup patiné et je suis en appétit. Et, remarquant l'expression attristée du visage d'Oblonskī, il ajouta : — Et ne pense pas que je n'approuve pas ton choix. Je mangerai avec plaisir.

— Sans doute ! On a beau dire, c'est un des plaisirs de la vie — dit Stépan Arkadiévitch. — Eh bien, mon ami, donne-moi deux douzaines d'huîtres... Oh ! non, c'est peu... trois, et une soupe aux légumes...

— Printanière ? dit le Tatar.

Mais Stépan Arkadiévitch ne voulait évidemment

pas lui faire le plaisir de donner aux plats leurs noms français

— Avec des légumes... tu sais, répondit-il. Ensuite le turbot avec une sauce liée, ensuite... le rosbif; mais veille bien à ce qu'il soit à point... Puis après, un chapon, et après les conserves...

Le Tatar, connaissant la manie de Stépan Arkadiévitch de ne pas nommer les plats d'après le menu français, ne répétait pas après lui, mais il se donna la satisfaction de répéter le menu selon la carte : « Soupe printanière; turbot sauce Beaumarchais; poularde à l'estragon; macédoine de fruits... », et aussitôt, comme mû par un ressort, il posa la carte dans une reliure, en prit une autre, celle des vins, et la tendit à Stépan Arkadiévitch.

— Eh bien! Qu'allons-nous boire?

— Tout ce que tu voudras, seulement peu; du champagne, par exemple, dit Lévine.

— Comment? Pour commencer? Ah! cependant, c'est vrai... Tu aimes le cachet blanc?

— Cachet blanc? — demanda le Tatar..

— Eh bien! donne cette marque pour les huitres et après on verra...

— Bien. Quel vin de table choisissez-vous?

— Donne-nous du Nuits. Non, le classique Chablis, ce sera mieux...

— Entendu. Je vous servirai *votre* fromage?

— Oui. Du parmesan... Ou peut-être en préfères-tu un autre?

— Non, fais comme pour toi, dit Lévine ne pouvant retenir un sourire.

Et le Tatar, avec les pans flottants de son habit, accourut cinq minutes après, portant d'une main les huîtres ouvertes dans leurs coquilles nacrées, et de l'autre, entre ses doigts, une bouteille.

Stépan Arkadiévitch froissa sa serviette amidonnée, en passa un coin dans son gilet, et, posant tranquillement les mains sur la table, se mit à manger.

— Pas mauvaises ! fit-il, en détachant les huîtres avec une fourchette d'argent et les avalant l'une après l'autre.

— Pas mauvaises ! répéta-t-il, portant ses yeux humides et brillants tantôt sur son ami, tantôt sur le Tatar.

Lévine mangeait des huîtres, bien qu'il eût préféré du pain blanc avec du fromage ; mais il ne pouvait s'empêcher d'admirer Oblonski. Le Tatar lui-même, qui avait débouché le champagne et versait le vin mousseux dans de fines coupes de cristal, tout en redressant sa cravate blanche, regardait Stépan Arkadiévitch avec un sourire heureux.

— Ah ! tu n'aimes pas beaucoup les huîtres ? dit Stépan Arkadiévitch en vidant sa coupe. Ou bien alors, tu as des soucis.

Il aurait voulu que Lévine fût gai ; mais celui-ci, bien que n'étant pas triste, se sentait tout au moins gêné. Avec le sentiment qui emplissait son âme, il se sentait mal à l'aise dans le restaurant, parmi

les cabinets particuliers, où l'on dînait avec des femmes, parmi ce va-et-vient et ce bruit, ces bronzes, ces miroirs, ces lumières, ces Tatars et tout ce milieu qui l'offusquait. Il craignait de ternir la pureté du sentiment qui occupait toute sa pensée.

— Moi ? Oui, j'ai des soucis... Mais en outre, je me sens gêné ici, dit-il. Tu ne peux t'imaginer combien, avec mes habitudes campagnardes, tout cela me paraît étrange, comme les ongles de ce monsieur que j'ai vu chez toi.

— Oui, j'ai remarqué que les ongles de ce pauvre Grinévitich t'intéressaient beaucoup, dit en riant Stépan Arkadiévitch.

— C'est plus fort que moi, fit Lévine. Tâche de te mettre à ma place, regarde les choses de mon point de vue d'homme habitué à la campagne. Là-bas, nous tâchons d'entretenir nos mains en tel état qu'il soit commode de nous en servir, pour cela nous coupons nos ongles, parfois nous retroussons nos manches. Et ici, les hommes laissent exprès croître leurs ongles et pour être bien sûrs de ne pas pouvoir faire œuvre de leurs mains, ils s'accrochent aux poignets des soucoupes en guise de boutons.

Stépan Arkadiévitch sourit gaiement.

— Oui, cela prouve qu'il n'a besoin de se livrer à aucun travail grossier. Chez lui, c'est l'esprit qui travaille..

— Peut-être. Mais pour moi, c'est étrange ; de même je trouve bizarre qu'alors que les habitants

de la campagne s'efforcent de manger le plus vite possible afin de pouvoir faire leur besogne, toi et moi nous tâchions de rester à table le plus longtemps possible sans nous rassasier, et n'est-ce pas pour cela que nous mangeons des huîtres?...

— Certes, reprit Stépan Arkadévitch... Mais voilà justement le but de l'instruction : transformer tout en plaisir.

— Eh bien, si c'est là le but de l'instruction, je préfère être un sauvage.

— Tu l'es déjà. Vous tous, les Lévine, vous êtes des sauvages.

Lévine soupira. Il se rappela son frère Nicolas et ressentit une sorte de honte et de gêne ; il fronça les sourcils. Mais Oblonski entama aussitôt une nouvelle conversation qui changea le cours de ses idées.

— Eh bien, viendras-tu encore chez les nôtres, c'est-à-dire chez les Stcherbatzki ? demanda-t-il en repoussant les écailles vides et rapprochant le fromage avec un regard brillant et plein d'importance.

— Oui, j'irai sûrement, répondit Lévine, bien qu'il me semble que la princesse ne m'ait pas invité de bonne grâce.

— Quelle idée ! Encore des bêtises ! Mais c'est son genre... Eh bien, mon ami, donne-nous la soupe ! C'est son genre, grande dame, reprit Stépan Arkadiévitch. J'irai aussi. Mais je dois auparavant aller

chez la comtesse Bonine, à une répétition de chant. Eh bien ! toi qui prétends n'être pas un sauvage ! comment expliquer alors que tu aies subitement disparu de Moscou ? Les Stcherbatzki me demandaient sans cesse ce que tu devenais, comme si je pouvais le savoir ; à vrai dire je ne sais qu'une chose, c'est que tu agis toujours autrement que les autres.

— Oui, répondit Lévine d'une voix lente et émue ; tu as raison, je suis un sauvage ; mais ce n'est pas ma sauvagerie qui m'a forcé à partir, c'est elle au contraire qui est la cause de mon retour... Maintenant je suis revenu...

— Eh bien ! es-tu heureux ? l'interrompt Stépan Arkadiévitch, en le regardant dans les yeux.

— Pourquoi ?

— « On reconnaît les chevaux de race à leur marque et les amoureux à leurs regards », déclama Stépan Arkadiévitch. Pour toi, tout est dans l'avenir !

— Et pour toi ? pour toi, n'y a-t-il déjà plus que le passé ?

— Non, pas encore. Mais toi, tu as l'avenir et moi, le présent, et ce présent n'est pas très gai.

— Que veux-tu dire ?

— Oui, ce présent n'est pas fameux... Mais je ne veux pas parler de moi, et puis, je ne puis tout t'expliquer, dit Stépan Arkadiévitch. — Alors pourquoi es-tu venu à Moscou ? Hé ! viens donc des servir ! cria-t-il au Tatar.

— Tu le devines ! répondit Lévine, en regardant fixement Stépan Arkadiévitch de ses yeux brillants et profonds.

— Je devine, en effet, mais je ne puis commencer le premier à en parler. Par cela seul, tu peux voir si je devine juste ou non, dit Stépan Arkadiévitch en regardant Lévine avec un sourire malicieux.

— Eh bien ! que me diras-tu ? demanda Lévine d'une voix tremblante, et sentant tressaillir tous les muscles de son visage. Comment envisages-tu cela ?

Stépan Arkadiévitch vida lentement son verre de Chablis sans quitter des yeux Lévine.

— Moi, fit-il, je ne désirerais rien autant que cela ! C'est, à mon avis, tout ce qui pourrait arriver de mieux.

— Mais, ne te trompes-tu pas ? Tu sais de qui nous parlons ? prononça Lévine en dévorant des yeux son interlocuteur. Penses-tu que c'est possible ?

— Je le pense. Pourquoi donc serait-ce impossible ?

— Quoi ! Vraiment ! Tu penses que c'est possible ? Non, dis-moi franchement ta pensée ! Eh bien ! et si j'essuie un refus ? Au reste, c'est là ma conviction...

— Pourquoi penses-tu cela ? dit Stépan Arkadiévitch, souriant de son émotion.

— C'est une idée. J'y pense souvent... Ce serait terrible pour moi et pour elle...

— Oh! en tout cas, pour la jeune fille, il n'y a rien de terrible à cela; une jeune fille est toujours fière d'une demande en mariage.

— Oui, toute autre jeune fille, mais pas elle.

Stépan Arkadiévitch sourit. Il connaissait bien la pensée de Lévine; il savait que pour lui les jeunes filles de l'univers se partageaient en deux groupes: l'un formé de toutes les jeunes filles autres qu'elle, avec toutes les faiblesses humaines, en un mot très ordinaires; l'autre groupe composé d'elle seule, sans défaut et supérieure à toute créature humaine.

— Attends, prends donc de la sauce, dit-il en arrêtant la main de Lévine qui repoussait la saucière.

Lévine se servit docilement, mais ne laissa pas Stépan Arkadiévitch manger.

— Non, écoute-moi, dit-il. Comprends que c'est pour moi une question de vie ou de mort. Je n'ai jamais parlé de cela à personne et je ne puis en parler qu'à toi. Vois-tu, nous différons tous deux sur bien des points, nous avons chacun nos goûts, nos opinions. Cependant, au fond, je sais que tu me comprends et, pour cette raison, je t'aime beaucoup; mais, au nom de Dieu, sois tout à fait sincère.

— Je te dis ce que je pense, affirma Stépan Arkadiévitch en souriant. Mais je te dirai plus: ma

femme est vraiment une femme extraordinaire... Ici Stépan Arkadiévitch soupira au souvenir de sa situation actuelle vis-à-vis de sa femme, et, après un moment de silence, il continua : elle possède le don de prédiction ; elle voit à travers les gens ; mais c'est peu, elle prévoit toujours ce qui doit arriver, surtout en ce qui concerne les mariages ; par exemple, elle avait prédit que mademoiselle Chakovskaïa épouserait Brenteln ; personne n'y voulait croire, et le mariage s'est fait... Eh bien ! elle est de ton côté.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'elle est d'avis que Kitty non seulement l'aime mais sera ta femme.

A ces mots, le visage de Lévine s'éclaira d'un tel sourire qu'il en eut presque des larmes d'attendrissement.

— Elle a dit cela ! s'écria Lévine. J'ai toujours dit que ta femme était délicieuse. Eh bien, restons-en là, dit-il en se levant.

— Non, mais assieds-toi.

Lévine ne pouvait rester en place ; il traversa deux fois d'un pas ferme la petit salon, clignant des yeux pour ne pas laisser voir ses larmes. Enfin il vint se rasseoir devant la table.

— Comprends, dit-il, que ce n'est pas là de l'amour... J'ai été amoureux, mais ce n'est pas cela ; il ne s'agit pas d'un sentiment, mais d'une force extérieure inconnue qui s'est emparée de

moi. Je suis parti parce que je m'étais convaincu de l'impossibilité de réaliser mon désir, tu comprends, comme le bonheur n'existe pas sur cette terre... J'ai lutté, lutté... mais je sens que sans elle la vie m'est impossible et je veux être fixé...

— Pourquoi donc es-tu parti ?

— Ah ! attends ! Ah ! combien d'idées se pressent dans ma tête ! Combien de questions voudrais-je te poser ! Écoute... Tu ne peux t'imaginer l'effet que m'ont produit tes paroles... Elles m'ont rendu si heureux que j'en suis devenu lâche... J'ai tout oublié... Ainsi j'ai appris aujourd'hui que mon frère Nicolas... tu sais, est ici... Eh bien ! je l'ai oublié... Il me semble que lui aussi est heureux... C'est comme une sorte de folie... Mais une chose surtout me paraît terrible .. Toi, qui es marié, tu connais sans doute ce sentiment... N'est-il pas monstrueux que nous, qui sommes déjà vieux, qui avons un passé... non d'amour mais de péchés, nous osions tout à coup nous unir à un être pur et innocent, n'est-ce pas terrible, et comment ne pas se sentir indigne ?...

— Allons ! ta conscience n'est cependant pas bien chargée !

— Ah ! cependant, « Quand je repasse avec horreur le cours de ma vie, je tremble, je me maudis et me plains amèrement », déclama Lévine.

— Bah ! Le monde est ainsi fait, conclut Stépan Arkadiévitch.

— Je n'ai d'autre consolation que cette prière que j'ai toujours aimée : « Pardonne-nous en raison de ta grandeur et de ta miséricorde et non d'après nos mérites ». Il n'y a qu'ainsi qu'elle puisse me pardonner.

XI

Lévine vida son verre et, pendant quelques instants, tous deux se turent.

— Je dois te dire encore une chose, dit Stépan Arkadiévitch, rompant le premier le silence. Tu connais Vronski ?

— Non. Qui est-ce ? Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Donne-nous une autre bouteille, ordonna Stépan Arkadiévitch au Tatar qui remplissait leurs verres et qui rôdait autour d'eux précisément quand ils n'avaient pas besoin de lui.

— Il faut que tu le connaisses, car c'est précisément un de tes rivaux.

— Quel est ce Vronski ? dit Lévine dont le visage perdit soudain cette expression d'enchantement enfantin que Stépan Arkadiévitch avait admirée

quelques instants auparavant et qui, tout à coup, s'était transformée en une expression dure et désagréable.

— Vronskî est le fils du comte Cyrille Ivanovitch Vronskî, et l'un des meilleurs spécimens de la jeunesse dorée de Pétersbourg; j'ai fait sa connaissance à Tver, quand j'ai servi là-bas; il y était venu pour l'enrôlement. Il est riche et beau, il a de grandes relations, est aide de camp de l'empereur et joint à ces avantages celui d'être un bon et charmant garçon. Mais il est plus qu'un bon garçon tout court. J'ai pu m'apercevoir ici qu'il est instruit et intelligent. Il ira loin.

Lévine fronça les sourcils et se tut.

— Eh bien, il est arrivé ici peu après ton départ, et, à ce qu'il me semble, il est follement amoureux de Kitty, et tu comprends que la mère...

— Excuse-moi, mais je ne comprends rien, dit Lévine en fronçant davantage les sourcils, et aussitôt il se rappela son frère Nicolas et se reprocha de l'avoir oublié.

— Attends, attends ! dit Stépan Arkadiévitch en souriant et lui prenant la main; je te dis ce que je sais mais je te répète que dans cette affaire délicate, autant qu'on en peut juger, les chances sont de ton côté.

Lévine se renversa sur sa chaise, son visage était très pâle.

— Mais je te conseillerais de trancher la question

le plus vite possible, continua Oblonski en lui rem-
plissant son verre.

— Non, merci, je ne puis plus boire, dit Lévine en repoussant son verre, je serais ivre. Eh bien, comment cela va-t-il chez toi ? continua-t-il, désirant visiblement changer le sujet de la conversation.

— Encore un mot. En tous les cas, je te conseille de trancher la question au plus vite. Aujourd'hui je ne t'engage pas à parler, dit Stépan Arkadiévitch. Viens demain matin, fais classiquement ta demande et que Dieu te vienne en aide...

— Eh bien, si tu as toujours l'intention de venir chez moi pour la chasse, viens au printemps, dit Lévine.

Maintenant il regrettait de toute son âme d'avoir entamé cette conversation avec Stépan Arkadiévitch ; ses sentiments intimes étaient outragés parce qu'il venait d'apprendre sur la rivalité d'un officier quelconque de Pétersbourg, par les suppositions et les conseils de son ami.

Stépan Arkadiévitch sourit. Il comprenait ce qui se passait dans l'âme de Lévine.

— Je viendrai un jour, répondit-il. Oui, mon cher, la femme est le pivot sur lequel tourne toute l'existence. Vois-tu, mes affaires aussi sont très mauvaises... très mauvaises... Et toujours à cause des femmes. Parle-moi franchement — continua-t-il en prenant un cigare et posant la main sur son verre — donne-moi un conseil.

— Mais à quel sujet ?

— Voilà. Supposons que tu sois marié, que tu aimes ta femme, mais qu'entraîné par une autre...

— Excuse-moi, mais je ne comprends pas du tout cela; peut-on imaginer, par exemple, qu'un homme, après avoir bien dîné, puisse, en passant devant un boulanger, lui voler un pain ?

Les yeux de Stépan Arkadiévitch brillaient plus qu'à leur ordinaire.

— Pourquoi pas ? Le pain a parfois une si bonne odeur qu'on ne peut résister à la tentation :

Himmlich ist's, wenn ich bezwungen
Meine irdische Begier;
Aber doch wenn's nicht gelungen
Hatt' ich auch recht hübsch Plaisir.

En disant ces vers, Stépan Arkadiévitch souriait finement.

Lévine lui aussi ne put s'empêcher de sourire.

— Oui, mais sans plaisanterie, poursuivit Oblonski. Imagine qu'une femme, charmante, douce, aimante, mais pauvre et isolée, t'ait sacrifié tout... Maintenant que le mal est fait, à ton avis faut-il l'abandonner ? Supposons qu'il soit nécessaire de se séparer, pour ne pas briser la vie de famille, ne faut-il pas la plaindre, chercher un arrangement, un adoucissement ?

— Eh bien, excuse-moi ; mais tu sais, pour moi, toutes les femmes se divisent en deux catégories...

c'est-à-dire, non... pour mieux dire, il y a des femmes et il y a dès... Je n'ai pas encore vu et ne verrai jamais de nobles créatures tomber. Des femmes comme cette Française maquillée et frisée qui est à la caisse, sont pour moi des monstres, et toutes les femmes tombées le sont comme celle-ci.

— Et celle de l'Évangile ?

— Ah ! je t'en prie ! Le Christ n'aurait jamais prononcé de telles paroles s'il avait songé à l'abus qu'on en ferait. De tout l'Évangile on ne retient que ces paroles. Cependant je ne dis pas ce que je pense, mais ce que je sens ; j'ai horreur des femmes tombées. Tu as peur des araignées et moi de ces monstres. Assurément tu n'as pas étudié les araignées et tu ne connais pas leurs mœurs et, moi de même.

— C'est bien à toi de parler ainsi. Tu es comme ce personnage d'un roman de Dickens qui jette de la main gauche, par-dessus l'épaule droite, toutes les questions embarrassantes. Mais nier un fait n'est pas l'expliquer. Comment donc faire ? Conseille-moi. Ta femme vieillit, et toi tu es plein de vie. Tu n'as pas eu le temps de te retourner que déjà tu te sens incapable de l'aimer d'amour malgré tout le respect que tu as pour elle. Et tout à coup tu rencontres l'amour et tu es perdu, perdu ! prononça Stépan Arkadiévitch avec un désespoir sincère.

Lévine sourit.

— Oui, on est perdu, continua Oblonski. Mais que faut-il donc faire ?

— Ne pas voler de pain.

Stépan Arkadiévitch éclata de rire.

— Oh ! moraliste ! Mais comprends donc qu'il y a deux femmes : l'une fait valoir ses droits, or ses droits, c'est ton amour que tu ne peux lui donner, et l'autre sacrifie tout pour toi et ne te demande rien en échange. Que dois-tu faire ? Comment agir ? C'est un drame effrayant !

— Si tu veux mon opinion en cette question, je te dirai que je ne crois pas au drame et voici pourquoi : Selon moi, l'amour... les deux amours que, tu dois te le rappeler, Platon définit dans son *Banquet*, sont tous deux la pierre de touche des hommes. Ceux-ci comprennent un amour, ceux-là l'autre. Et c'est en vain que celui qui ne comprend pas l'amour platonique parle de drame. Avec un tel amour aucun drame n'est possible. « Je vous remercie beaucoup du plaisir, au revoir. » Voilà tout le drame. Avec l'amour platonique il ne peut y avoir de drame parce que dans un tel amour tout est pur, clair, parce que...

A ce moment Lévine se rappela ses fautes et la lutte intérieure qu'il avait soutenue, et il ajouta tout d'un trait :

— Et cependant, tu as peut-être raison. C'est bien possible... Mais je ne sais pas... absolument pas...

— Vois-tu, dit Stépan Arkadiévitch, tu as une âme simple, c'est ta qualité et aussi ton défaut. Tu es tout d'une pièce et tu veux que toute la vie se compose de phénomènes simples, or, c'est impossible. Par exemple tu méprises l'activité du service public parce que tu veux que l'œuvre corresponde toujours au but, et qu'en fait cela n'arrive pas... Tu veux aussi que l'activité d'un homme ait toujours un but, que l'amour et la vie de famille soient inséparables, et il n'en est rien. Toute la variété, tout le charme, toute la beauté de la vie ne sont qu'un mélange de lumière et d'ombre.

Lévine soupira et n'objecta rien. Il pensait à ses propres affaires, et n'écoutait plus Oblonski. Ainsi, tout à coup, ils sentaient tous deux qu'en dépit de leur amitié, en dépit du dîner qu'ils venaient de prendre en tête-à-tête et du vin qu'ils avaient bu, ils ne s'étaient pas rapprochés, mais que chacun d'eux ne pensait qu'à ses propres soucis, et que l'un n'apportait aucun intérêt aux affaires de l'autre. Oblonski connaissait, pour l'avoir déjà maintes fois éprouvée, cette sensation d'éloignement qui se produit après un dîner, et il savait ce qu'il faut faire en pareil cas.

— L'addition ! cria-t-il, et il passa dans le salon voisin, où aussitôt il rencontra un ami, un aide de camp, avec lequel il se mit à causer d'une actrice et de son protecteur. Et dès qu'il eut entamé la conversation avec l'aide de camp, il se sentit soulagé

et reposé de son entretien avec Lévine, qui lui causait toujours une trop grande tension spirituelle et morale.

Quand le Tatar parut avec l'addition qui se montait à vingt-six roubles et des kopeks, sans compter le pourboire, Lévine, qui en toute autre circonstance, en vrai campagnard, eût été effrayé par l'addition où son compte personnel était de quatorze roubles, n'y fit alors nulle attention, paya et se rendit chez lui afin de s'habiller pour aller chez les Stcherbatzki où devait se décider son sort.

XII

La jeune princesse Kitty Stcherbatzki avait dix-huit ans. Cet hiver, elle allait pour la première fois dans le monde ; ses succès mondains dépassaient ceux de ses sœurs aînées, et étaient même plus grands que ne l'avait espéré la princesse. Non seulement presque tous les jeunes danseurs des bals de Moscou étaient amoureux de la jeune fille, mais dès le premier hiver deux partis sérieux s'étaient présentés : Lévine et, peu après son départ, le comte Vronski.

L'apparition de Lévine au commencement de l'hiver, ses fréquentes visites et son amour visible pour Kitty furent le prétexte des premières conversations sérieuses entre les parents de Kitty sur son avenir et amenèrent des disputes entre le prince et sa femme. Le prince était pour Lévine et disait ne pas souhaiter de meilleur parti pour sa fille. La

princesse, au contraire, avec l'habitude qu'ont les femmes, en général, de tourner la question, prétendait que leur fille était trop jeune, que Lévine ne montrait pas de sérieuses intentions, que Kitty, de son côté, n'avait pas d'attachement pour lui, et autres prétextes; mais, au fond, elle cachait le vrai motif de ses hésitations : ce motif était qu'elle attendait pour sa fille un parti plus brillant, que Lévine ne lui était pas sympathique, et qu'elle ne le comprenait pas. Et quand, brusquement, Lévine partit, la princesse, ravie, dit triomphalement à son mari :

— Tu vois, j'avais raison.

Puis, quand parut Vronski, elle fut encore plus enchantée, et sa conviction que Kitty devait trouver non seulement un bon mais un brillant parti, s'affermir davantage.

Pour la princesse, on ne pouvait établir aucune comparaison entre Vronski et Lévine. Elle n'aimait pas les raisonnements de Lévine qu'elle trouvait étranges et sévères, elle réprouvait sa gaucherie dans le monde, due, croyait-elle, à son orgueil, et sa vie à la campagne qu'elle se représentait comme une existence sauvage parmi les bêtes et les paysans. Il lui déplaisait beaucoup également que Lévine, amoureux de sa fille, fût venu chez eux pendant un mois et demi, semblant hésiter, examiner, comme s'il eût craint de leur faire trop d'honneur par sa demande; et elle ne comprenait pas que, fréquen-

tant une maison où il y avait une jeune fille à marier, il ne se soit pas expliqué puis que, tout à coup, sans un mot, il soit parti.

— Heureusement, pensait-elle, qu'il est si peu attrayant que Kitty ne s'est pas éprise de lui.

Vronskî, au contraire, satisfaisait à toutes les exigences de la princesse. Il était très riche, intelligent, noble, une belle carrière militaire lui était ouverte à la cour, enfin il était charmant; bref on ne pouvait désirer mieux.

Au bal, Vronskî, très visiblement, faisait la cour à Kitty; il dansait avec elle et fréquentait assidûment sa famille; on ne pouvait donc douter qu'il n'eût de sérieuses intentions. Mais, malgré cela, la princesse fut tout l'hiver dans un état horrible d'inquiétude et d'émotion.

Elle-même s'était mariée trente ans auparavant par l'intermédiaire de sa tante. Le fiancé, sur lequel on avait pris à l'avance tous les renseignements, s'était présenté et avait vu la jeune fille; la tante, en qualité d'intermédiaire, avait recueilli et transmis l'impression produite de part et d'autre : l'impression était bonne. Ensuite, au jour fixé, la demande avait été faite aux parents et acceptée. Tout s'était passé très normalement, très simplement. C'était du moins l'opinion de la princesse. Mais pour ses filles, elle s'était rendu compte qu'un mariage qui semble un événement très simple, est en réalité difficile et compliqué. Que de craintes,

que de soucis, que d'argent dépensé, que de discussions avec son mari pour le mariage des deux aînées, Dolly et Natalie ! Maintenant, pour la cadette on revivait les mêmes craintes, les mêmes doutes, et les querelles avec le mari recommençaient plus vives encore que pour les aînées. Le vieux prince, comme tous les pères, se montrait surtout pointilleux sur l'honneur et la vertu de ses filles. Il était profondément jaloux à leur endroit, principalement pour Kitty, sa favorite, et à chaque instant, il faisait des scènes à sa femme, lui reprochant de compromettre sa fille. La princesse en avait pris l'habitude avec ses deux aînées, mais à la susceptibilité actuelle du prince elle sentait plus de fondement. Elle avait remarqué dans les derniers temps que les procédés mondains se modifiaient beaucoup, que les devoirs de la mère devenaient plus difficiles. Elle voyait que les camarades de Kitty se réunissaient en société, suivaient des cours, se montraient plus libres avec les hommes, sortaient seules dans les rues, que beaucoup ne faisaient plus la révérence, et, principalement, que toutes étaient fermement convaincues que le choix de leur mari est leur affaire personnelle et non celle des parents.

— « Maintenant on ne marie plus les filles comme autrefois », pensaient et disaient toutes ces jeunes filles et même les vieilles personnes.

Mais comment les mariait-on maintenant ? La princesse ne pouvait l'apprendre de personne. La

coutume française — qui veut que les parents décident du sort de leurs enfants — n'était plus admise, mais formellement condamnée ; la coutume anglaise, laissant aux jeunes filles la liberté complète de leur choix, était réprouvée comme impossible dans la société russe. L'usage russe des intermédiaires était considéré comme quelque chose de monstrueux ; tout le monde s'en moquait et la princesse la première. Mais comment faire pour se marier, nul ne le savait ; tous ceux à qui en parlait la princesse lui répondaient la même chose : « Permettez, de nos jours il est temps d'abandonner cette vieille coutume. En somme, ce sont les jeunes gens qui se marient, non les parents, alors, il faut les laisser s'arranger comme ils l'entendent. » Parler ainsi était commode pour ceux qui n'avaient pas de filles, mais la princesse comprenait que dans ces rapprochements sa fille pouvait devenir amoureuse d'un homme qui ne voudrait pas d'elle ou qui serait indigne d'être son mari. Et on avait beau répéter qu'« à notre temps les jeunes gens doivent arranger eux-mêmes leur vie, » il lui semblait qu'il fallait être aussi insensé pour émettre une opinion semblable que pour prétendre que des pistolets chargés sont les meilleurs jouets pour un enfant de cinq ans. C'est pourquoi la princesse était plus inquiète pour le sort de Kitty qu'elle ne l'avait été pour ses filles aînées.

Maintenant elle craignait que Vronski se con-

tentât de faire la cour à sa fille. Elle voyait que sa fille était déjà amoureuse de lui. Une seule idée la consolait, c'est que Vronskî était un honnête homme, incapable d'agir ainsi. Mais elle n'ignorait pas non plus que de nos jours, avec la liberté d'allures actuelle, il est facile à un homme de tourner la tête d'une jeune fille, et elle savait comment, en général, les hommes regardent avec légèreté cette faute. La semaine précédente, Kitty avait raconté à sa mère la conversation qu'elle avait eue avec Vronskî pendant la mazurka. Cette conversation tranquillisa en partie la comtesse, mais il lui restait toutefois quelque inquiétude. Vronskî avait dit à Kitty que lui et son frère étaient habitués à se soumettre en tout à leur mère, que jamais ils n'entreprenaient quelque chose d'important sans la consulter. « En ce moment, j'attends comme un bonheur particulier l'arrivée de ma mère de Pétersbourg, » avait-il ajouté. Kitty avait répété ces paroles sans y attacher la moindre importance. Mais sa mère les comprit autrement. Elle savait qu'on attendait la vieille comtesse d'un jour à l'autre, qu'elle serait contente du choix de son fils, et il lui semblait étrange que la crainte d'offenser sa mère empêchât le jeune homme de faire sa demande. Cependant, elle-même désirait tant ce mariage et l'apaisement de son trouble, qu'elle y croyait volontairement. Quelque amertume qu'éprouvât la princesse au sujet du malheur de sa fille aînée Dolly,

qui se préparait à quitter son mari, son inquiétude pour sa fille cadette absorbait tous ses autres sentiments. Aujourd'hui, l'apparition de Lévine avait éveillé en elle un autre souci : elle craignait que sa fille, qui, lui semblait-il, pendant un temps, avait eu quelque penchant pour Lévine, ne refusât Vronskî par un scrupule excessif, bref que l'arrivée de Lévine n'embrouillât l'affaire si près d'aboutir.

— Est-il arrivé depuis longtemps ? demanda la princesse au sujet de Lévine, tout en revenant à la maison.

— Aujourd'hui, maman.

— Je veux te dire une chose... commença la princesse, et à son visage sérieux et animé Kitty devina de quoi il s'agissait.

— Maman, dit-elle en rougissant et se tournant vivement vers elle, je vous en prie, je vous en prie, ne me dites rien... je sais, je sais tout.

Elle désirait la même chose que sa mère, mais les motifs du désir de sa mère la blessaient.

— Je veux dire seulement qu'en donnant de l'espoir à l'un...

— Maman, chère maman, au nom de Dieu, ne parlez pas. C'est si terrible d'en parler.

— Je n'en parlerai pas, dit la mère en voyant des larmes dans les yeux de sa fille. Dis-moi une seule chose, mon aimée : tu m'as promis de ne pas avoir de secrets pour moi... Tu n'en auras pas ?

— Jamais, maman, je n'aurai aucun secret, ré-

pondit Kitty en rougissant et regardant en face le visage de sa mère. — Mais je n'ai rien à dire maintenant... moi... Si même je le voulais... je ne saurais... je ne sais...

« Non, elle ne peut mentir avec de tels yeux », pensa la mère souriant de son émotion et de son bonheur. C'était justement ce qui se passait maintenant dans l'âme de Kitty, cet événement si important et si considérable pour la pauvrete, qui causait le sourire de la princesse.

XIII

Kitty éprouva après le dîner et jusqu'au commencement de la soirée un sentiment semblable à celui que ressent un jeune soldat à la veille de la bataille : son cœur battait très fort et ses idées ne pouvaient se fixer sur rien.

Elle sentait que le soir, quand tous deux se rencontreraient pour la première fois, sa destinée serait fixée. Sans cesse elle se les représentait, tantôt à part, tantôt ensemble. Quand elle songeait au passé, elle se rappelait avec un plaisir mêlé de tendresse ses anciennes relations avec Lévine ; leurs souvenirs d'enfance, ceux de l'amitié de Lévine avec le frère qu'elle avait perdu ajoutaient un charme particulièrement poétique à ses relations avec lui. Son amour pour elle, dont elle était sûre, la flattait agréablement, et le souvenir de Lévine lui était doux. Quant à Vronskî, elle ne

pouvait songer à lui sans éprouver une certaine gêne bien qu'il fût un parfait homme du monde; mais leurs rapports sonnaient faux, non que cela vint de lui, qui se montrait plein de sincérité et de charme, mais d'elle-même. — Ses relations avec Lévine étaient tout à fait naturelles et pures. Mais en revanche, aussitôt qu'elle envisageait l'avenir avec Vronski, elle entrevoyait la perspective d'une existence brillante et heureuse; avec Lévine au contraire, l'avenir restait imprécis.

Étant montée dans sa chambre afin de s'habiller pour la soirée, elle se regarda dans la glace et constata avec joie qu'elle était dans un de ses bons jours, en pleine possession de tous ses charmes; elle en fut d'autant plus heureuse, qu'elle avait besoin, ce soir-là, de tout son calme extérieur et de toute la liberté de ses mouvements.

A sept heures et demie elle descendit au salon, et aussitôt le valet annonça : « Constantin Dmitriévitch Lévine ». La princesse était encore dans sa chambre et le prince n'était pas encore descendu. « C'est lui ! » pensa Kitty et tout son sang lui afflua au cœur. Elle se vit dans la glace et fut effrayée de sa pâleur.

Maintenant elle était sûre qu'il était venu plus tôt exprès, pour la trouver seule et se déclarer aussitôt. Pour la première fois, elle envisagea la situation sous un jour tout à fait nouveau. Seulement alors, elle comprit qu'il ne s'agissait pas d'elle

seule — ni de savoir avec qui elle serait heureuse, ou qu'elle aimerait — mais, qu'à l'instant même, il lui faudrait offenser cruellement un homme qu'elle aimait... Pourquoi? parce que cet homme charmant était amoureux d'elle. Mais il n'y avait rien à faire. Il le fallait, c'était nécessaire. « Mon Dieu! dois-je moi-même lui parler? » pensait-elle. « Et que lui dirai-je? Que je ne l'aime pas? Ce n'est pas vrai. Que lui dirai-je alors? Que j'en aime un autre? Non c'est impossible, je m'en irai, je me sauverai... »

Elle était déjà près de la porte quand elle entendit ses pas. « Non, c'est absurde. De quoi ai-je peur? Je n'ai rien fait de mal. Il en adviendra ce qu'il pourra! je dirai la vérité. Oui, avec lui il n'est pas utile de dissimuler; le voilà, » se dit-elle en apercevant Lévine, si fort et en même temps si timide, dont les yeux brillants étaient fixés sur elle. Elle le regarda bien en face, d'un air suppliant, et lui tendit la main.

— Je crois que je suis venu trop tôt! dit-il en jetant un regard sur le salon vide.

Quand il se fut rendu compte que son plan avait réussi, que rien ne l'empêchait de s'expliquer, son visage s'assombrit.

— Oh! non, dit Kitty en s'asseyant près de la table.

— Mais je désirais vous rencontrer seule, commença-t-il sans s'asseoir et sans la regarder pour ne pas perdre courage.

— Maman va venir dans un instant ; hier elle a été très fatiguée. Hier...

Elle parlait, ne sachant elle-même ce qu'elle disait, son regard suppliant et caressant toujours fixé sur lui.

Il la regarda. Elle rougit et se tut.

— Je vous ai dit que je ne savais pas si j'étais venu pour longtemps... que cela dépendait de vous...

Elle baissait de plus en plus la tête, ne sachant ce qu'elle répondrait à la question qu'il allait lui poser.

— Que cela dépendait de vous... répéta-t-il. Je voulais dire... je voulais dire... Je suis venu exprès pour cela... acceptez-vous d'être ma femme?... prononça-t-il sans comprendre lui-même ce qu'il disait ; mais, sentant que le mot terrible était lâché, il s'arrêta et la regarda.

Elle respirait avec peine, sans le regarder, éprouvant au fond de l'âme une profonde sensation de bonheur.

Elle n'aurait jamais pensé que l'aveu de cet amour lui produirait une si forte impression, mais cela ne dura qu'un instant. Elle se rappela aussitôt Vronskï. Dirigeant alors vers Lévine un regard clair et sincère et, apercevant son visage désespéré, elle répondit hâtivement :

— Cela ne peut être... Pardonnez-moi...

Autant, un moment auparavant, elle était proche

de lui et tenait dans sa vie une place importante, autant maintenant, elle s'en était éloignée et lui était devenue étrangère.

— C'était fatal, prononça, sans la regarder, le malheureux Lévine. Il salua et voulut partir.

XIV

Juste à ce moment, entra la princesse. L'effroi se peignit sur son visage quand elle les vit seuls et remarqua leurs visages bouleversés. Lévine la salua sans rien dire. Kitty resta silencieuse sans lever les yeux. « Grâce à Dieu, elle a refusé ! » pensa la mère, et elle se reprit à sourire, de ce sourire spécial avec lequel elle accueillait chaque jeudi ses invités. Elle s'assit et se mit à interroger Lévine sur sa vie à la campagne. Il prit un siège, attendant l'arrivée des invités pour se retirer discrètement. Cinq minutes après, entra une amie de Kitty mariée l'hiver précédent, la comtesse Nordston.

C'était une femme maigre, jaune, aux yeux noirs et brillants, d'apparence malade et nerveuse. Elle aimait Kitty, et son affection pour elle, comme l'affection de toutes les femmes mariées pour les jeunes filles, se manifestait par le désir de la ma-

rier selon son idéal personnel : elle désirait la marier à Vronski. Lévine, qu'elle avait rencontré souvent chez eux, au commencement de l'hiver, lui avait toujours déplu. Chaque fois qu'elle le rencontrait, sa distraction favorite était de le plaisanter. « J'aime quand il me regarde du haut de sa grandeur, quand il interrompt sa conversation transcendante avec moi, parce qu'il me trouve sotte, ou quand il daigne s'abaisser jusqu'à moi. Cela m'amuse beaucoup de le voir s'abaisser ! Je suis très heureuse qu'il ne puisse pas me supporter » disait-elle de lui. Et elle avait raison, car, en effet, Lévine la détestait et la méprisait pour la raison même dont elle se glorifiait, et qu'elle s'imaginait être une supériorité : pour sa nervosité, pour son indifférence et son dédain de tout ce qu'elle jugeait matériel et grossier.

Entre la comtesse Nordston et Lévine s'étaient établis ces rapports, fréquents dans le monde, de deux personnes qui, tout en conservant des relations extérieures très cordiales, se méprisent réciproquement au point de ne plus pouvoir garder leur sérieux l'une en présence de l'autre, ni être froissées l'une par l'autre.

Le comtesse Nordston entreprit aussitôt Lévine.

— Ah ! Constantin Dmitritch ! Vous voilà revenu dans notre Babylone, dit-elle, lui tendant sa petite main jaune, et faisant allusion à ce qu'un soir, au commencement de l'hiver, Lévine avait appelé

Moscou une Babylone. — Est-ce la Babylone qui s'est amendée, ou bien vous qui vous êtes corrompu ? ajouta-t-elle, en lançant vers Kitty un regard accompagné d'un sourire.

— Je suis très flatté, comtesse, que vous vous rappeliez si bien mes paroles, répondit Lévine, qui avait réussi à se ressaisir et retrouvait immédiatement son ton habituel de plaisanteries aigres-douces avec la comtesse Nordston. — Elles vous font, probablement, beaucoup d'impression.

— Ah ! comment donc ! Mais j'en prends toujours note. Eh bien, Kitty, as-tu encore patiné ?

Et elle se mit à causer avec Kitty.

Si gênant que ce fut pour Lévine de se retirer maintenant, c'était cependant plus facile pour lui de commettre cette maladresse, que de rester toute la soirée et de voir Kitty, qui levait rarement les yeux sur lui et évitait son regard. Il voulait se lever, mais la princesse remarquant qu'il se taisait, s'adressa à lui :

— Etes-vous venu pour longtemps à Moscou ? Il me semble que vous vous occupez des *Zemstvos* et que vous ne pouvez vous absenter longtemps.

— Non, princesse, je ne m'occupe plus des *Zemstvos*, dit-il ; je suis venu pour quelques jours.

« Il se passe en lui quelque chose de particulier, pensa la comtesse en examinant son visage sérieux et sévère, il n'entreprend pas de grandes discussions. Mais j'arriverai bien à le faire parler.

J'aime beaucoup à le rendre ridicule en présence de Kitty et je n'y manquerai pas. »

— Constantin Dmitritch, lui dit-elle, expliquez-moi, s'il vous plaît, vous qui connaissez tout, pour quoi chez nous, à la campagne, dans le gouvernement de Kalouga, tous les paysans et toutes les femmes ont dépensé au cabaret tout ce qu'ils possédaient et sont actuellement dans l'impossibilité de payer ce qu'ils doivent? Trouvez une explication à cela, vous qui prenez toujours la défense des paysans?

A ce moment, une dame entra encore au salon et Lévine se leva.

— Excusez-moi, comtesse, mais vraiment je n'en sais rien et ne puis vous sortir d'embarras, fit-il en regardant un officier qui entraît derrière la dame. « Ce doit être Vronski, » pensa Lévine, et, pour s'en convaincre, il jeta un coup d'œil sur Kitty. Celle-ci l'avait déjà aperçu et dirigeait un regard vers Lévine. Et à ce seul regard, à la façon dont ses yeux brillèrent malgré elle, Lévine comprit qu'elle aimait cet homme, et il en fut aussi convaincu que si elle le lui eût dit elle-même. Mais quel était cet homme?

Etait-ce à tort ou à raison, Lévine ne pouvait maintenant se décider à partir. Il avait besoin de savoir ce qu'était celui qu'elle aimait. Beaucoup d'hommes, en rencontrant un rival heureux, sont prêts à lui dénier toute qualité et à ne voir en lui

que des défauts ; d'autres, au contraire, s'ingénient à trouver dans ce rival heureux les qualités par lesquelles il les a vaincus, et, avec un serrement de cœur, ne cherchent en lui que des qualités. Lévine était de ces derniers. Mais il ne lui était pas difficile de découvrir le bon côté et l'attrait de Vronski ; cela sautait aux yeux du premier coup : c'était un jeune homme brun, de taille moyenne, bien bâti, au visage agréable, calme et assuré. Tout dans sa personne, depuis les cheveux noirs coupés court et le menton fraîchement rasé jusqu'à l'uniforme neuf et de coupe impeccable, tout en lui était à la fois simple et élégant.

Laissant le passage à une dame qui entrait, Vronski se dirigea vers la princesse et ensuite vers Kitty.

Au moment où il s'approcha d'elle, ses beaux yeux brillèrent d'une tendresse particulière et elle ébaucha un sourire heureux, à la fois modeste et triomphant. Ce fut du moins l'impression qu'éprouva Lévine. Il s'inclina respectueusement et élégamment devant elle et lui tendit une main petite, mais un peu large. Après avoir salué les personnes présentes et échangé quelques mots avec elles, il s'assit sans regarder une seule fois Lévine, qui ne le quittait pas des yeux.

— Permettez-moi de vous présenter, dit la princesse en désignant Lévine : Constantin Dmitritch Lévine, le comte Alexis Kirilovitch Vronski.

Vronski se leva, regarda amicalement Lévine et lui serra la main.

— Il me semble que je devais dîner avec vous cet hiver, dit-il, avec son sourire simple et ouvert, mais vous êtes parti subitement à la campagne.

— Constantin Dmitritch hait et méprise la ville et ses habitants, dit la comtesse Nordston.

— Mes paroles vous impressionnent sans doute bien fortement que vous vous les rappelez si bien, objecta Lévine.

Et s'apercevant qu'il se répétait, il rougit.

Vronski regarda Lévine et la comtesse Nordston et sourit.

— Et vous vivez toujours à la campagne ? lui demanda-t-il. Vous devez vous ennuyer l'hiver.

— Nullement, quand on a des occupations, on ne s'ennuie pas seul, répondit Lévine d'un ton sec.

— J'aime la campagne, dit Vronski feignant de ne pas avoir remarqué le ton de Lévine.

— Mais j'espère, comte, que vous ne consentiriez pas à y vivre toujours ? dit la comtesse Nordston.

— Je ne sais pas. Je n'y suis jamais resté longtemps. Cependant, j'ai éprouvé une fois un sentiment étrange, continua-t-il, je n'ai jamais tant regretté la campagne russe, avec ses *lapti* et ses paysans, que lorsque j'ai passé un hiver à Nice, avec ma mère. Nice, comme vous le savez, est une ville assez ennuyeuse, de même que Naples ou Sorrente, c'est bien pour peu de temps ; eh bien !

là-bas, précisément, je ne cessais de penser à la Russie et surtout à la campagne russe. C'est comme...

Il parlait en s'adressant à Kitty et à Lévine, portant de l'un à l'autre son regard calme et amical. Il disait évidemment ce qui lui venait à l'esprit.

Remarquant que la comtesse Nordston voulait parler, il s'arrêta sans achever la phrase commencée et se mit à l'écouter attentivement.

La conversation ne chôma pas un seul moment, si bien que la vieille princesse, qui tenait toujours, en cas de silence, deux grosses pièces en réserve : l'enseignement classique et moderne, et le service militaire obligatoire, n'eut pas l'occasion de les mettre en avant, non plus que la comtesse Nordston celle d'agacer Lévine.

Celui-ci, malgré son désir, ne pouvait se mêler à la conversation générale et se disait à chaque instant : « Maintenant c'est le moment de partir. » Mais il ne s'en allait pas comme s'il attendait quelque chose.

La conversation tomba sur les tables tournantes et le spiritisme. La comtesse Nordston y croyait et elle se mit à raconter les prodiges qu'elle avait vus.

— Ah ! comtesse ! Au nom du ciel, initiez-moi ! Je n'ai jamais rien vu d'extraordinaire, malgré tous mes efforts ! dit en souriant Vronski.

— Eh bien ! venez samedi prochain, répondit la comtesse Nordston. Et vous, Constantin Dmitritch, y croyez-vous ? demanda-t-elle à Lévine.

— Pourquoi cette question? Vous savez bien ce que je vous répondrai.

— Mais je désire connaître votre opinion.

— Mon opinion, la voici, dit Lévine : les tables tournantes prouvent que la société, soi-disant instruite n'est pas supérieure aux moujiks. Ceux-ci croient au mauvais œil, aux sorts, aux métamorphoses et vous...

— Comment vous ne croyez pas?

— Je n'y puis croire, comtesse.

— Mais si je vous dis ce que j'ai vu moi-même?

— Les paysans racontent aussi qu'ils ont vu de leurs yeux le *damavoï*.

— Alors vous pensez que je ne dis pas la vérité!

Et elle se mit à rire gaîment.

— Mais non, Macha, Constantin Dmitritch dit qu'il ne peut y croire, fit Kitty en rougissant pour Lévine.

Lévine s'en rendit compte, et, plus agacé encore, voulut répondre, mais Vronski, avec son sourire cordial et sa bonne humeur, intervint dans la discussion qui menaçait de tourner à l'aigre.

— Vous n'en admettez nullement la possibilité? Pourquoi? demanda-t-il. Nous admettons bien l'existence de l'électricité que nous ne connaissons pas; pourquoi donc ne pourrait-il exister une nouvelle force inconnue de nous, qui...

— Quand l'électricité a été découverte, l'interrompit Lévine, seul le phénomène était révélé; sa

provenance, ses causes restaient inconnues, et des siècles s'écoulèrent avant qu'on ait pensé à son application. Les spirites, au contraire, commencent par dire que les tables écrivent, que les esprits manifestent leur présence et ce n'est qu'après qu'ils invoquent une force inconnue.

Vronski écoutait attentivement Lévine, comme il écoutait toujours, s'intéressant évidemment à ses paroles.

— Oui, mais les spirites disent : « Présentement nous ignorons quelle est cette force, mais elle existe, voilà dans quelles conditions elle agit, aux savants maintenant de découvrir en quoi elle consiste. » Non, je ne vois pas pourquoi ce ne pourrait être une force nouvelle, si elle...

— Parce que, interrompit de nouveau Lévine, dans l'électricité, chaque fois que vous frottez la résine avec la laine, il se produit toujours le même phénomène, tandis que dans le cas qui nous occupe le même phénomène ne se produit pas chaque fois... ce n'est donc pas un phénomène naturel.

Sentant probablement que la conversation prenait un tour trop sérieux pour un salon, Vronski ne discuta plus, et, tâchant de changer de sujet, en souriant gaîment, il se tourna vers les dames.

— Voulez-vous que nous essayions tout de suite, comtesse ?

Mais Lévine voulait achever son raisonnement :

— Je pense, poursuivit-il, que cette tentative des

spirites d'expliquer ce prodige par une force nouvelle est malheureuse. Ils parlent nettement en effet d'une force spirituelle et veulent la soumettre à l'expérience matérielle.

Tous attendaient qu'il finit et il le sentit.

— Je crois que vous feriez un merveilleux médium, dit la comtesse Nordston. Il y a en vous quelque chose de si enthousiaste...

Lévine ouvrit la bouche, pour répondre, mais il rougit et garda le silence.

— Voyons, mesdames, éprouvons la table tout de suite, s'il vous plaît, dit Vronski. Princesse, vous permettez ?

Et Vronski se leva, cherchant des yeux le meuble en question. Kitty se tenait debout derrière la table, et, en passant devant, ses yeux rencontrèrent ceux de Lévine. Elle le plaignait de tout son cœur, d'autant plus qu'il s'agissait d'un malheur dont elle-même était la cause. « Si vous le pouvez, pardonnez-moi, disait le regard, je suis si heureuse. »

« Je déteste tout le monde, vous aussi comme moi-même », répondait son regard, et il prit son chapeau. Mais il ne pouvait réussir à s'en aller. A peine commençait-on à s'installer à la table et Lévine allait-il en profiter pour sortir que le vieux prince entra; il salua les dames et s'adressant à Lévine :

— Ah ! commença-t-il joyeusement. Depuis quand

êtes-vous arrivé ? Je ne vous savais pas ici ! Je suis très heureux de vous voir.

Le vieux prince tutoyait Lévine par intermittences. Il l'embrassa, et tout occupé de lui ne remarqua pas Vronskï qui s'était levé et attendait tranquillement qu'il lui adressât la parole. Kitty sentait combien, après ce qui s'était passé, l'amabilité de son père devait être pénible à Lévine. Elle remarqua aussi que son père répondait froidement au salut de Vronskï et que celui-ci regardait le prince avec un étonnement bienveillant, s'efforçant de comprendre, sans y parvenir, comment et pourquoi on pouvait être mal disposé envers lui. Et elle rougit.

— Prince, laissez-nous Constantin Dmitritch, dit la comtesse Nordson. Nous voulons faire une expérience.

— Quelle expérience ? Faire tourner la table ? Eh bien, excusez-moi, mesdames et messieurs, mais à mon avis, le furet est un jeu plus amusant, dit le prince en regardant Vronskï, en qui il devinait l'auteur de cette invention. — Ce jeu a au moins quelque bon sens.

Vronskï regardait avec étonnement le prince, les yeux mi-clos, et s'efforçant de sourire, il se mit aussitôt à causer avec la comtesse Nordson du grand bal qui devait avoir lieu la semaine suivante.

— J'espère que vous y serez ? dit-il à Kitty.

Aussitôt que le prince se fut éloigné de lui, Lévine sortit sans être remarqué, et la dernière impression qu'il emporta de cette soirée, fut le visage souriant et heureux de Kitty répondant à Vronski à propos du bal.

XV

Après la soirée, Kitty raconta à sa mère sa conversation avec Lévine ; malgré tout le chagrin qu'elle éprouvait pour lui, elle était heureuse à la pensée qu'on lui avait fait une *déclaration*. Elle avait la conviction d'avoir bien agi, mais une fois couchée, elle fut longtemps avant de s'endormir. Une vision la poursuivait obstinément : c'était le visage de Lévine, les sourcils froncés, ses yeux pleins de bonté, assombris et tristes, restant obstinément baissés quand il se tenait debout en face de son père, et promenant son regard d'elle-même à Vronski. Elle avait tant de peine pour lui que des larmes lui vinrent aux yeux. Mais aussitôt elle pensa à celui à qui elle l'avait sacrifié : elle se rappela vivement son visage mâle et assuré, sur lequel se lisaient son noble calme et sa bonté à l'égard de

tous. Elle se rappela l'amour de celui qu'elle aimait, et de nouveau, son âme devint joyeuse, et avec un sourire de bonheur, elle appuya sa tête sur l'oreiller : « C'est triste, oui c'est triste, mais que faire ? Je ne suis pas coupable », se disait-elle. Pourtant une voix intérieure l'inquiétait. Elle ne savait si elle devait se repentir d'avoir attiré Lévine ou de l'avoir repoussé, et son bonheur était empoisonné de ce doute. « Seigneur ayez pitié de moi ! Seigneur ayez pitié de moi ! Seigneur ayez pitié de moi ! » se répétait-elle, sans pouvoir parvenir à s'endormir. Au même moment, en bas, dans le petit cabinet du prince, il se passait une scène comme il avait coutume de s'en produire entre les parents de Kitty au sujet de leur fille préférée.

— Comment ? ce qu'il y a ! criait le prince en agitant les bras et en croisant sa robe de chambre fourrée. Il y a que vous n'avez ni fierté, ni dignité ; il y a que vous perdez votre fille par cette sotte et répugnante course au mari.

— Mais au nom du ciel, prince, expliquez-vous, qu'ai-je fait ? disait la princesse les larmes aux yeux.

Toute heureuse de la conversation qu'elle venait d'avoir avec sa fille, elle était venue chez le prince, comme à l'ordinaire, pour lui dire bonsoir, et bien qu'elle n'eût pas l'intention de parler de la demande de Lévine ni du refus de Kitty, elle fit cependant allusion à Vronskï, disant que l'affaire lui semblait

tout à fait arrangée et qu'il se prononcerait dès l'arrivée de sa mère.

Mais précisément, en entendant ces mots, le prince s'emporta tout à coup et commença à proférer de violentes paroles.

— Ce que vous avez fait ! Je vais vous le dire ! Premièrement, vous avez relancé un fiancé, ce dont tout Moscou parlera et avec raison. Si vous donnez des soirées, invitez alors tout le monde et non pas seulement des prétendants choisis, invitez tous ces *blancs becs* (le prince appelait ainsi les jeunes gens de Moscou). Faites venir un *tapeur* et qu'ils dansent, mais n'agissez pas comme aujourd'hui. Vous invitez des prétendants et ménagez des entretiens ; j'en ai honte, honte ; et vous avez atteint votre but, vous avez tourné la tête à la petite. Lévine vaut mille fois mieux que ce petit fat de Pétersbourg ; on les fait au moule là-bas, ils sont tous les mêmes, et pas un ne vaut quelque chose. Et quand bien même il serait prince du sang, ma fille n'a besoin de personne...

— Mais qu'ai-je donc fait ?

— Je vous le dis !... s'écria le prince avec colère.

— Je sais que si l'on t'écoutait, interrompit la princesse, nous ne maririons jamais notre fille. En ce cas, mieux vaut partir à la campagne.

— Oui, cela vaut mieux.

— Mais, enfin... Peux-tu me reprocher de faire des avances ? Je ne cherche nullement. Mais un

jeune homme, un jeune homme très bien, s'est épris de notre fille, et il me semble qu'elle...

— Oui, voilà, il vous semble ! Et si elle est éprise réellement, et si lui songe à se marier autant que moi ? Oh ! je préférerais perdre la vue... « Ah ! le spiritisme ! Nice ! Ah ! le bal ... » — Le prince imitant sa femme, faisait des révérences à chaque mot. — Et voilà ! Si nous faisons le malheur de Kitty, si, en effet, elle se met en tête...

— Mais pourquoi penses-tu cela ?

— Ce n'est pas une supposition, mais une certitude que ces choses-là. Nous autres hommes, nous avons des yeux que les femmes n'ont pas : je vois d'un côté un garçon qui a des intentions sérieuses et de l'autre un oiseau qui, comme ce monsieur, ne pense qu'à s'amuser.

— Voilà bien des idées à toi...

— Eh bien ! Souviens-toi de ce que je te dis... Mais il sera trop tard, comme pour Dolly...

— C'est bien, c'est bien, n'en parlons plus, conclut la princesse, au souvenir du malheur de Dolly.

— Eh bien ! Bonsoir.

Ils se signèrent et après s'être embrassés se séparèrent sans être parvenus à se convaincre ni l'un ni l'autre.

La princesse avait eu d'abord la ferme conviction que ce soir-là s'était décidé le sort de Kitty et qu'on ne pouvait douter des intentions de Vronski, mais les paroles de son mari la troublèrent.

Une fois dans sa chambre, effrayée comme Kitty devant l'incertitude de l'avenir, elle répéta plusieurs fois mentalement : « Seigneur ayez pitié de nous ! Seigneur ayez pitié de nous ! Seigneur ayez pitié de nous ! »

XVI

Vronski n'avait jamais connu la vie de famille. Sa mère, dans sa jeunesse, était une mondaine brillante qui avait eu, pendant son mariage et surtout après, beaucoup d'aventures que personne n'ignorait. Il ne se rappelait pas son père ; il avait été élevé dans le corps des pages.

Sorti de l'école très jeune avec le grade d'officier, il se trouva aussitôt dans le cercle des officiers riches de Pétersbourg. Il fréquentait parfois le monde, mais ses intérêts de cœur ne l'y attiraient pas.

Quand il vint à Moscou, après la vie luxueuse et débauchée de Pétersbourg, il éprouva pour la première fois le charme de la société d'une jeune fille du monde gracieuse et éprise de lui. Il ne lui vint pas en tête qu'il pouvait y avoir quelque chose de mal dans ses relations avec Kitty. Au bal il dansait

fort souvent avec elle. Il fréquentait sa famille, il lui parlait comme on parle ordinairement dans le monde, de banalités quelconques mais auxquelles, sans y penser, il attachait un sens particulier pour elle. Bien qu'il ne lui dit rien qu'il ne pût dire devant tout le monde, il la sentait de plus en plus attachée à lui, et à mesure qu'il le constatait, il en éprouvait plus de plaisir et ses sentiments pour elle devenaient plus tendres. Il ne savait pas que sa façon d'agir envers Kitty avait un nom défini, que cela s'appelle séduire une jeune fille sans avoir l'intention de l'épouser, et que cette séduction malhonnête est fort usitée des jeunes gens qui, comme lui, cherchent à briller. Il lui semblait avoir le premier découvert ce plaisir, et il jouissait de sa découverte.

S'il avait pu entendre la conversation du prince et de la princesse ce soir-là, s'il avait pu se mettre à la place de la famille et comprendre que Kitty serait malheureuse si elle ne l'épousait pas, il eût été très étonné et n'y aurait pu croire. Il ne s'imaginait pas que ce qui lui causait un si vif plaisir à lui-même pouvait avoir des conséquences fâcheuses en général, et que la jeune fille risquait d'en être affectée. Encore moins songeait-il à se marier. Le mariage ne lui était encore jamais apparu comme une possibilité. Non seulement il n'aimait pas la vie de famille, mais il réprouvait surtout le rôle de mari, qui, selon l'opinion du

monde célibataire au milieu duquel il vivait, lui semblait un être étrange, désagréable, et par-dessus tout ridicule.

Mais, bien que Vronski ne soupçonnât pas l'entretien des parents de Kitty, en sortant, ce soir-là, de chez les Stcherbatzki, il sentait que ce lien spirituel, mystérieux, qui existait entre lui et la jeune fille s'était resserré si fortement qu'il fallait aviser. Mais que devait-il faire ? il ne savait.

« Voilà précisément ce qui est charmant », pensait-il en revenant de chez les Stcherbatzki, emportant de là, comme toujours, une impression agréable de pureté et de fraîcheur, due en partie à ce qu'il ne fumait pas de la soirée, en même temps qu'un sentiment nouveau d'attendrissement pour l'amour qu'il inspirait. « Ce qui est charmant, c'est précisément que, sans prononcer un mot, nous nous sommes compris par cette conversation insaisissable des regards et des intonations ; aujourd'hui, plus nettement que jamais, elle m'a dit qu'elle m'aimait. Et avec quel charme, quelle simplicité et surtout quelle confiance ! Je me sens moi-même meilleur, et comme purifié ; je sens que j'ai un cœur et qu'il y a au fond de moi beaucoup de bon. Quels jolis yeux amoureux, quand elle disait : Et *beaucoup*... Eh bien ! Alors, quoi ? Eh bien, rien... C'est agréable pour moi et pour elle... »

Et il songea où il allait finir sa soirée. Il passa en revue les endroits où il pourrait aller : « Le club ?

La partie de bésigue... Le champagne avec Ignatov ? Non, je n'irai pas... Au Château de fleurs ? Là je trouverai Oblonski... les chansons et le cancan ? Non, ça m'assomme. Voilà précisément pourquoi j'aime aller chez les Stcherbatzki... J'y deviens meilleur... Je rentrerai chez moi. » Il alla droit à sa chambre, chez Dussaut, se commanda à souper et, après s'être déshabillé, aussitôt la tête sur l'oreiller, il s'endormit d'un profond sommeil.

XVII

Le lendemain, à onze heures du matin, Vronski se rendit à la gare de Saint-Pétersbourg pour y attendre sa mère, et la première personne qu'il rencontra, sur les marches du grand escalier, fut Oblonski qui attendait sa sœur par le même train.

— Bonjour ! Excellence ! cria Oblonski, qui viens-tu donc chercher ?

— Ma mère, répondit Vronski en souriant comme tous ceux qui rencontraient Oblonski ; et, s'étant serré la main, ils montèrent ensemble l'escalier. Elle doit venir aujourd'hui de Pétersbourg.

— Je t'ai attendu hier jusqu'à deux heures. Où es-tu donc allé en sortant de chez les Stcherbatzki ?

— Chez moi, répondit Vronski. A vrai dire, je me sentais si bien, hier, après cette soirée, que je n'avais envie d'aller nulle part.

« On reconnaît les chevaux de race à leur

marque, les amoureux à leurs regards, » déclama Stépan Arkadiévitch, comme il l'avait fait la veille à Lévine.

Vronski se contenta de sourire sans chercher à nier. Mais aussitôt changeant le sujet de la conversation, il demanda :

— Et toi ? qui attends-tu ?

— Moi ! Une jolie femme, dit Oblonski.

— Ah ! vraiment ?

— Honni soit qui mal y pense ! Ma sœur, Anna.

— Ah ! madame Karénine ?

— Tu la connais, probablement ?

— Je crois la connaître... ou plutôt non... A vrai dire je ne me rappelle pas, répondit distraitement Vronski, auquel ce nom de Karénine représentait vaguement quelqu'un d'ennuyeux et de poseur.

— Mais tu connais sans doute mieux mon excellent beau-frère : Alexis Alexandrovitch ; tout le monde le connaît !

— C'est-à-dire que je le connais de réputation, je sais que c'est un homme éminent, un savant... mais, tu sais, ce n'est pas de ma compétence : NOT IN MY LINE, dit Vronski.

— Oui, c'est un homme très remarquable, un peu timoré, mais un bon garçon, remarqua Stépan Arkadiévitch.

— Eh bien, tant mieux pour lui ! dit Vronski en riant.

— Ah ! tu es ici ? s'écria-t-il s'adressant au grand

et vieux valet de sa mère qui se tenait près de la porte ; eh bien ! entre !

Ces derniers temps, Vronski, en outre du charme particulier que Stépan Arkadiévitch exerçait sur lui, se sentait attiré encore davantage vers lui, parce que, dans son imagination, il l'unissait à Kitty.

— Eh bien ! alors, dimanche nous donnons un souper pour *la diva* ! lui dit-il avec un sourire en le prenant sous le bras.

— Certainement, je ferai une souscription. Voyons ! as-tu fait connaissance, hier, avec mon ami Lévine ? demanda Stépan Arkadiévitch.

— Oui, mais il est parti très vite.

— C'est un brave garçon, n'est-ce pas ? continua Oblonski.

— Je n'en sais rien, dit Vronski. Pourquoi donc tous les Moscovites, exception faite, bien entendu, de ceux à qui je parle, dit-il d'un ton plaisant, ont-ils quelque chose de tranchant dans leur attitude ? Ils se dressent toujours sur leurs ergots et se fâchent comme s'ils voulaient vous faire la leçon.

— Oui, il y en a comme cela, c'est vrai... confirma Stépan Arkadiévitch en riant gaîment.

— Eh bien ! Le train arrive-t-il bientôt ? demanda Vronski à un employé.

— Il vient de quitter la dernière station, répondit celui-ci.

L'approche du train se faisait de plus en plus sentir par le mouvement des préparatifs à la sta-

tion; des facteurs allaient et venaient, des gendarmes et des employés firent leur apparition; des gens arrivaient à chaque instant attendant des voyageurs. A travers le brouillard glacé on apercevait les ouvriers en pelisses courtes, en bottes molles, qui passaient entre les rails des voies croisées.

On entendit enfin le bruit lointain de la locomotive sur les rails et l'ébranlement sourd d'une masse pesante.

— Non, — reprit Stépan Arkadiévitch que démangeait l'envie de raconter à Vronskî les sentiments de Lévine pour Kitty, — tu n'apprécies pas bien mon Lévine. C'est un garçon très nerveux et parfois un peu désagréable, mais au fond, il est charmant. C'est une nature très droite, très sincère, et un cœur d'or. Seulement hier, il avait des raisons particulières... continua-t-il avec un fin sourire, oubliant tout à fait la compassion sincère qu'il ressentait la veille pour Lévine et éprouvant maintenant le même sentiment pour Vronskî... Il avait des raisons pour être particulièrement heureux ou particulièrement malheureux.

Vronskî s'arrêta et demanda carrément :

— C'est-à-dire ? Peut-être a-t-il demandé hier la main de ta belle-sœur ?...

— Peut-être, dit Stépan Arkadiévitch, j'en ai comme un pressentiment. Oui, s'il est parti de bonne heure et surtout de mauvaise humeur, ce

doit être pour cela. Il est amoureux depuis si longtemps, et je le plains beaucoup.

— Vraiment ! Il me semble qu'elle peut prétendre à un meilleur parti, dit Vronskī, et bombant sa poitrine, — il se remit à marcher. Cependant je ne le connais pas, ajouta-t-il. Mais c'est une situation stupide ! C'est pourquoi la majorité préfère s'en tenir aux Claras. Avec elles, l'insuccès ne tient qu'au manque d'argent et la dignité n'est pas en jeu. Ah ! voilà le train !

En effet la locomotive sifflait déjà au loin. Quelques minutes après le quai tremblait et la locomotive, chassant devant elle la vapeur alourdie par le froid, s'avavançait lentement, pliant et dépliant la bielle de la grande roue, pendant que le mécanicien, tout emmitouflé et couvert de givre, saluait la gare.

Derrière le tender, suivait de plus en plus lentement en ébranlant le quai, le fourgon aux bagages dans lequel un chien hurlait, enfin, tremblant un peu avant l'arrêt, les voitures des voyageurs s'approchèrent.

Un conducteur à l'allure dégagée donna un coup de sifflet en sautant du train en marche, et, après lui, commencèrent à descendre l'un après l'autre les voyageurs impatients : un officier de la garde qui se redressait et regardait autour de lui d'un œil sévère ; un petit marchand affairé, portant un sac et souriant gaiement ; un paysan avec une besace sur l'épaule...

Vronskî debout à côté d'Oblonskî, examinait les wagons et ceux qui en sortaient et oubliait tout à fait sa mère. Ce qu'il avait appris tout à l'heure au sujet de Kitty l'excitait et l'égayait. Instinctivement, il bombait sa poitrine et ses yeux brillaient. Il se sentait vainqueur.

— La comtesse Vronskî est dans ce compartiment, dit l'élégant conducteur en s'approchant de Vronskî.

Ces paroles l'éveillèrent et lui rappelèrent sa mère au-devant de laquelle il était venu.

Au fond il ne respectait pas sa mère, et, bien qu'il ne s'en rendit pas compte, il ne l'aimait pas.

Cependant, selon les usages de son milieu et par suite de son éducation, il ne se serait pas permis de lui manquer de soumission et de respect; et plus il se montrait soumis et respectueux extérieurement, moins il l'aimait et la respectait en lui-même.

XVIII

Vronskî suivit le conducteur jusqu'au wagon et à la portière du coupé, il s'arrêta pour laisser passer une dame qui descendait.

Avec le tact particulier d'un homme du monde, Vronskî reconnut du premier coup d'œil que cette personne appartenait à la haute société. Il s'excusa et pénétra dans la voiture ; mais il éprouva le besoin de la regarder encore une fois, non à cause de sa beauté, de son élégance ou de la grâce discrète qui émanait de toute sa personne, mais parce qu'il avait remarqué, au moment où elle passait devant lui, l'expression douce et tendre de son joli visage. Quand il se retourna, elle aussi tourna la tête. Ses yeux gris et brillants, qui semblaient noirs à cause des sourcils très épais, s'arrêtèrent amicalement et attentivement sur son visage, comme si elle l'eût reconnu, et aussitôt se transportèrent sur la foule

en mouvement comme y cherchant quelqu'un. Dans ce regard rapide, Vronski remarqua aussitôt l'animation retenue qui se peignait sur son visage et dans ses yeux brillants et le sourire à peine visible qui glissa sur ses lèvres rouges.

Tout son être semblait déborder malgré elle dans l'éclat de son regard et la joie de son sourire. Elle s'efforça d'atténuer le feu de son regard, mais il continua de briller à son insu dans un imperceptible sourire.

Vronski pénétra dans le wagon. Sa mère, une petite femme maigre aux yeux noirs, aux cheveux en papillotes, clignait des yeux en regardant fixement son fils, et souriait en pinçant ses lèvres fines.

Elle se leva de son fauteuil et après avoir remis à sa femme de chambre un petit sac, elle tendit à son fils sa petite main sèche, et lui prenant la tête entre les mains, lui baisa le visage.

— As-tu reçu mon télégramme ? Te portes-tu bien ? Dieu merci.

— Avez-vous fait un bon voyage ? Etes-vous en bonne santé ? lui demanda son fils, s'asseyant près d'elle et écoutant malgré lui la voix féminine qui parlait près de la portière. Il savait que c'était la voix de cette dame qu'il venait de rencontrer sur le marchepied.

— Non, je ne suis pas de votre avis, disait la dame.

— C'est une façon de voir pétersbourgeoise, madame.

— Non, pas pétersbourgeoise, tout simplement féminine, répondait-elle.

— Eh bien ! Permettez-moi de baiser votre main.

— Au revoir, Ivan Petrovitch. Regardez donc, je vous prie, si mon frère n'est pas ici et envoyez-le-moi, dit la dame près de la portière, et elle rentra dans le coupé.

— Eh bien ! Avez-vous trouvé votre frère ? demanda la comtesse Vronskï s'adressant à la dame.

Vronskï comprit alors que c'était madame Karénine.

— Votre frère est ici, dit-il en se levant. Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnue ; au reste, nous avons eu si peu l'occasion de nous rencontrer que probablement vous ne vous rappelez pas non plus de moi, dit Vronskï en saluant.

— Oh ! non, dit-elle, je vous ai reconnu parce qu'avec madame votre mère pendant tout le voyage nous n'avons fait que parler de vous, dit-elle, laissant enfin libre cours à son animation dans un sourire.

— Et mon frère n'est toujours pas là.

— Appelle-le donc, Alexis, dit la vieille comtesse.

Vronskï sortit sur le quai et cria :

— Oblonskï ! Par ici !

Mais madame Karénine n'attendit pas son frère, dès qu'elle l'aperçut, d'un pas décidé et léger, elle sortit du wagon, et, aussitôt qu'il fut près d'elle, d'un mouvement qui frappa Vronski par sa résolution et sa grâce, elle l'attira rapidement en passant sa main gauche à son cou et l'embrassa fortement.

Vronski ne la quittait pas des yeux, et sans savoir pourquoi, il souriait. Mais se rappelant que sa mère l'attendait, il remonta dans le wagon.

— N'est-ce pas qu'elle est charmante ? dit la comtesse. Son mari l'a installée avec moi et j'en ai été très contente. Toute la route nous avons bavardé ensemble. Eh bien ! et toi, on dit QUE VOUS FILEZ LE PARFAIT AMOUR. TANT MIEUX, MON CHER, TANT MIEUX.

— Je ne sais pas à quoi vous faites allusion, maman, répondit-il froidement. Eh bien, partons-nous ?

Madame Karénine entra de nouveau dans le wagon pour dire adieu à la comtesse.

— Eh bien, voilà, comtesse, vous avez trouvé votre fils et moi, mon frère, fit-elle gaiement ; au reste toutes mes histoires sont épuisées, je n'aurais plus rien à vous raconter.

— Mais non, dit la comtesse en lui prenant la main, avec vous je ferais le tour du monde et ne m'ennuierais pas. Vous êtes une de ces femmes charmantes avec qui l'on peut agréablement causer ou se taire. Et je vous en prie, ne pensez pas trop

à votre fils ; il est impossible de ne jamais se séparer.

Madame Karénine se tenait debout, très droite, et ses yeux souriaient.

— Anna Arkadieвна a un bambin de huit ans, expliqua la comtesse à son fils, et c'est la première fois qu'elle se sépare de lui ; elle se reproche sans cesse de l'avoir quitté.

— Oui, tout le temps nous avons causé avec la comtesse, elle de son fils et moi du mien, dit Anna Karénine, et de nouveau un sourire éclaira son visage, sourire plein de tendresse à son égard.

— Cela probablement vous a fort ennuyée, dit-il, lui renvoyant aussitôt la balle dans cet assaut de coquetterie.

Mais elle ne désirait évidemment pas continuer sur ce ton et elle s'adressa à la vieille comtesse :

— Je vous remercie beaucoup. Je ne me suis même pas aperçue comment la journée d'hier a passé. Au revoir, comtesse.

— Adieu, chère amie, répondit la comtesse. Permettez-moi de baiser votre joli visage et laissez-moi vous dire tout simplement, comme une vieille, que je vous aime.

Si banale que fût cette phrase, madame Karénine sembla y croire et s'en réjouit. Elle rougit, se pencha un peu, tendit son visage aux lèvres de la vieille comtesse, se dressa de nouveau et souriant toujours à la fois des yeux et des lèvres, elle tendit

sa main à Vronskî. Il serra cette petite main et se réjouit, comme d'une faveur toute particulière, de la forte poignée de main qu'elle lui donna. Elle sortit d'un pas rapide et la légèreté de son allure offrait un singulier contraste avec la prestance majestueuse de sa personne.

— Charmante, dit la comtesse.

C'était également l'opinion de Vronskî. Il la suivit des yeux jusqu'au moment où disparut sa gracieuse silhouette, et le sourire s'arrêta sur son visage. Par la portière, il la vit s'approcher de son frère, poser sa main sur la sienne et lui parler avec animation; évidemment la conversation roulait sur un sujet qui lui était tout à fait étranger; il en éprouva un vif dépit.

— Eh bien, maman? Vous êtes tout à fait bien portante? répéta-t-il en s'adressant à sa mère.

— Tout va à merveille. Alexandre est charmant et Marie est devenue très belle; elle est très intéressante.

Et de nouveau elle se mit à parler de ce qui l'occupait le plus: le baptême de son petit-fils, cause de son voyage à Pétersbourg, et la faveur particulière de l'empereur pour son fils aîné.

— Voici Laurent! dit Vronskî en regardant par la portière. Voulez-vous que nous partions maintenant?

Le vieux domestique qui voyageait avec la comtesse vint dans la voiture annoncer que tout était prêt et celle-ci se leva pour sortir.

— Allons, maintenant la foule s'est écoulée, dit Vronski.

La femme de chambre prit le sac et le petit chien, le domestique et un porteur se chargèrent des autres colis. Vronski donna le bras à sa mère. Mais tout à coup, comme ils sortaient du wagon, quelques hommes, la mine effarée, passèrent en courant devant eux, et à leur suite le chef de gare, coiffé d'un bonnet d'une couleur voyante, accourut aussi.

Evidemment, quelque chose d'extraordinaire venait de se passer. Les voyageurs du train couraient également.

— Quoi!... Qu'y a-t-il?... Où s'est-il jeté?...

— Est-il écrasé? criait-on dans la foule.

Stépan Arkadiévitch, tenant sa sœur par le bras, était revenu aussi, tout effrayé; et, pour éviter la foule, ils s'arrêtèrent à l'entrée du wagon. Les dames y entrèrent, Vronski et Stépan Arkadiévitch suivirent la foule pour savoir ce qui s'était passé: un homme d'équipe, probablement ivre, ou trop emmitoufflé à cause du grand froid, n'avait pas entendu le mouvement de recul du train et avait été écrasé.

Avant le retour de Vronski et d'Oblonski les dames apprirent ces détails par le domestique.

Oblonski et Vronski avaient vu tous deux le cadavre mutilé. Oblonski en était tout bouleversé: son visage se contractait et il semblait prêt à pleurer.

— Ah ! quelle horreur ! Ah ! Anna, si tu avais vu ! Ah ! quelle horrible chose ! disait-il.

Vronskî se taisait, son beau visage était sérieux mais il gardait tout son calme.

— Ah ! si vous voyiez, comtesse ! disait Stépan Arkadiévitch... Et sa femme est ici !... C'est horrible de la voir !... Elle s'est jetée sur le corps... On dit qu'il nourrissait à lui seul une nombreuse famille... Ah ! quel malheur !

— Ne peut-on faire quelque chose pour elle ? fit d'une voix émue madame Karénine.

Vronskî la regarda et aussitôt sortit du wagon.

— Je reviens dans un instant, maman, ajouta-t-il en se retournant à la portière.

Quelques minutes après, quand il revint, Stépan Arkadiévitch parlait déjà à la comtesse de la nouvelle cantatrice, et la vieille femme regardait impatiemment vers la porte, attendant son fils.

— Maintenant, partons, dit Vronskî en entrant.

Ils sortirent ensemble. Vronskî marchait devant avec sa mère ; madame Karénine avec son frère les suivait.

Près de la voiture de Vronskî, le chef de gare le rejoignit :

— Vous avez remis au sous-chef deux cents roubles, veuillez spécifier à qui vous les destinez ? lui demanda-t-il.

— Mais à la veuve, dit Vronskî en haussant les

épaules. Je suis étonné que vous me posiez cette question.

— Vous avez donné cela ? cria derrière lui Oblonski ; et, serrant la main de sa sœur il ajouta : Très bien, très bien ! N'est-ce pas un brave garçon ? Au revoir, comtesse.

Et avec sa sœur, il s'arrêta cherchant la femme de chambre.

Quand ils sortirent, la voiture de Vronski était déjà partie. Les voyageurs sortaient, causant encore de l'accident qui venait d'arriver.

— Voilà une mort terrible ! disait un monsieur, en passant devant eux. On dit qu'il a été coupé en deux...

— Je trouve au contraire que c'est la mort la plus belle ; elle est instantanée... remarquait un autre.

— Pourquoi donc ne prend-on pas plus de précautions ? objectait un troisième.

Madame Karénine s'assit dans la voiture et Stépan Arkadévitch remarqua avec étonnement que ses lèvres tremblaient et qu'à grand peine elle retenait ses larmes.

— Qu'as-tu, Anna ? lui demanda-t-il quand ils eurent parcouru une centaine de mètres.

— C'est un mauvais présage, répondit-elle.

— Quelle sottise ! Te voici arrivée, c'est le principal... Tu ne peux t'imaginer combien j'espère en toi...

— Tu connais Vronski depuis longtemps, demanda-t-elle ?

— Oui. Tu sais, nous espérons qu'il épousera Kitty.

— Ah ! fit doucement Anna. Eh bien, maintenant, causons de toi, ajouta-t-elle secouant la tête, comme pour en chasser quelque idée importune. Causons de tes affaires. J'ai reçu ta lettre et me voilà, je suis venue.

— Oui, tout mon espoir est en toi, dit Stépan Arkadiévitch.

— Eh bien, raconte-moi tout.

Et il la mit au courant de tout ce qui s'était passé.

Arrivés à la maison, Oblonski fit descendre sa sœur, et avec un soupir, lui serra la main, puis il partit à son bureau.

XIX

Quand Anna entra dans la maison, Dolly était assise, dans le petit salon, en compagnie d'un gros bébé qui avec sa chevelure blonde ressemblait déjà à son père, et auquel elle donnait une leçon de français. L'enfant tirait et tournait entre ses doigts le bouton de sa veste qui tenait à peine et qu'il s'efforçait d'arracher. Sa mère, plusieurs fois, avait chassé cette main, mais la menotte potelée ressaisissait toujours le bouton. A la fin la mère l'arracha et le mit dans sa poche.

— Tiens donc ta main tranquille, Gricha, dit-elle. Et, de nouveau, elle se mit à travailler à sa couverture, un travail ancien qu'elle prenait toujours dans les moments difficiles ; nerveusement, elle tricotait, jetant ses mailles et comptant ses points. Bien que la veille elle eût fait savoir à son mari qu'elle ne s'intéressait nullement à la venue de sa

sœur, elle avait cependant tout préparé pour la recevoir et c'est avec émotion qu'elle attendait sa belle-sœur. Dolly était écrasée par sa douleur qui l'absorbait tout entière... Néanmoins elle se rappelait qu'Anna, sa belle-sœur, était la femme d'un des personnages les plus importants de Russie et une grande dame de Pétersbourg. Aussi, contrairement à ce qu'elle avait dit à son mari, elle n'oublia pas l'arrivée de celle-ci : « En somme, Anna n'est nullement coupable... pensait-elle. Je ne puis dire que du bien d'elle, et elle s'est toujours montrée envers moi tendre et affectueuse. » Il est vrai qu'autant qu'elle pouvait analyser son impression, à Pétersbourg, l'intérieur des Karénine ne lui avait pas plu ; il y avait quelque chose de faux dans leur vie de famille. « Mais pourquoi donc ne la recevrais-je pas ? Pourvu seulement qu'elle n'essaye pas de me consoler, pensait Dolly. Toutes les consolations, toutes les exhortations au pardon que prescrit la religion chrétienne, j'y ai déjà mille fois pensé, mais en vain. »

Tous ces derniers jours Dolly était restée seule avec ses enfants. Elle ne pouvait parler de sa douleur à personne et cependant dans son chagrin elle ne pouvait avoir de conversation sur d'autres sujets. Elle savait que d'une façon ou de l'autre elle dirait tout à Anna, et si d'un côté elle se réjouissait à la pensée de tout lui raconter, d'un autre, elle était contrariée de la nécessité de parler

de son humiliation à sa sœur, de lui entendre prononcer des phrases toutes prêtes de consolation et de résignation. Comme il arrive souvent quand on regarde fréquemment sa montre, elle suivait chaque minute et laissa passer précisément celle de l'arrivée, de sorte qu'elle n'entendit pas la sonnette.

Le frou-frou d'une robe et le bruit d'un pas léger à la porte la firent retourner, et involontairement son visage souffrant exprima moins de joie que d'étonnement.

Elle se leva et embrassa sa belle-sœur.

— Comment, tu es déjà arrivée? fit-elle en l'embrassant.

— Dolly, je suis heureuse de te voir.

— Et moi aussi, je suis heureuse, dit Dolly en souriant faiblement et tâchant de deviner à l'expression du visage d'Anna si elle connaissait ou non son malheur. — « Elle doit savoir », pensa-t-elle, lisant la compassion sur le visage d'Anna. — Eh bien, viens, je vais te conduire dans ta chambre, dit-elle, voulant reculer le plus possible le moment de l'explication.

— C'est Gricha! Mon Dieu comme il est grand! dit Anna en embrassant le petit garçon sans perdre des yeux Dolly; puis s'arrêtant et toute rougissante: Permets-moi de rester ici, dit-elle.

Elle ôta son châle et son chapeau qui accrocha une mèche de ses cheveux noirs, bouclés; elle secoua la tête pour dégager ses cheveux.

— Et toi, tu es resplendissante de bonheur et de santé ! dit Dolly presque avec envie.

— Moi !... mais oui... dit Anna. Mon Dieu... Tania est du même âge que mon Sérioja — ajouta-t-elle en s'adressant à la fillette qui accourait. Elle la prit dans ses bras et l'embrassa. — Quelle charmante fillette, elle est délicieuse ! Mais montre-les moi tous.

Non seulement elle se souvenait de leurs noms et de leurs âges, mais de leurs caractères, des maladies qu'ils avaient eues, et Dolly en était très touchée.

— Eh bien, alors, allons auprès d'eux, dit-elle. C'est dommage que Vassia dorme en ce moment.

Après avoir vu tous les enfants, elles revinrent s'asseoir seules au salon, pour prendre le café. Anna avança le plateau puis le repoussa.

— Dolly, dit-elle, il m'a parlé...

Dolly la regarda froidement. Elle s'attendait à des phrases de fausse sympathie, mais Anna ne dit rien de pareil.

— Dolly, ma chérie, dit-elle, je ne veux ni intervenir en sa faveur, ni chercher à te consoler, à mon avis c'est impossible. Pauvre chérie, je te plains, tout simplement, je te plains de tout mon cœur !

A travers les cils épais de ses yeux brillants, perlèrent des larmes. Elle se rapprocha de sa belle-sœur et lui prit la main.

Dolly la laissa faire ; mais son visage conserva son expression indifférente.

— Oui, on ne peut me consoler, dit-elle. Tout est fini pour moi, après ce qui s'est passé. Tout est fini !

Et aussitôt l'expression de son visage s'adoucit. Anna souleva la main sèche et maigre de Dolly, y mit un baiser et dit :

— Mais Dolly que faire, que faire ? Quel est le meilleur parti à prendre dans cette affreuse situation ? C'est à cela qu'il faut réfléchir.

— Tout est fini, voilà tout, dit Dolly. Mais le pire, comprends-tu, c'est que je ne peux le quitter ; à cause des enfants... je suis liée... Et vivre avec lui m'est impossible... Sa vue est pour moi une souffrance.

— Dolly, ma chérie ; il m'a tout dit... mais je veux entendre le récit de toi-même... Raconte-moi tout.

Dolly la regarda d'un air interrogateur.

Le visage d'Anna était empreint d'une vive compassion et d'une affection sincère.

— Soit, dit-elle tout à coup, mais je raconterai tout depuis le commencement. Tu sais comment je me suis mariée. Avec l'éducation que m'avait donnée ma mère, j'étais non seulement innocente mais sotte ; je ne savais rien du tout. On dit que les maris racontent à leur femme leur vie de garçon ; pourtant Stiva — elle se reprit, — Stepan Arkadiévitch ne me raconta rien. Tu me croiras si tu veux, mais jusqu'à présent, je pensais être la seule

femme qu'il eût connue. J'ai vécu dans cette illusion pendant huit ans. Remarque que non seulement je ne soupçonnais pas l'infidélité de mon mari, mais que je la croyais impossible ; et imagine-toi, l'effet, qu'avec de pareilles idées peut produire la révélation subite d'une telle infamie, d'une telle lâcheté... Me comprends-tu... Etre absolument sûre de son bonheur, et tout d'un coup... — continua Dolly retenant ses sanglots — recevoir la lettre... sa lettre... à sa maîtresse... à ma gouvernante... Non, c'est par trop horrible !

Elle tira hâtivement son mouchoir et s'en couvrit le visage.

— Je comprendrais encore un moment d'entraînement, poursuivit-elle après un silence ; mais me tromper, avec ce sang-froid, cette ruse... et avec qui ? C'est affreux, mon mari avec elle... c'est horrible !... Tu ne peux comprendre...

— Oh ! si, je comprends ! Je comprends, chère Dolly, dit vivement Anna en lui serrant la main.

— Et tu crois qu'il comprend toute l'horreur de ma situation ? continua Dolly. Nullement ! Il est heureux et content.

— Oh ! que non, interrompit vivement Anna. Il mérite bien quelque pitié ; il est accablé de remords...

— Est-il seulement capable de se repentir ? fit Dolly regardant attentivement le visage de sa belle-sœur.

— Oui, je le connais. Je ne pouvais le regarder sans pitié. Nous le connaissons toutes deux. Il est bon, mais il est orgueilleux, et maintenant il est si humble. Ce qui m'a principalement touché (Anna avait deviné ce qui pouvait être le plus sensible à Dolly) c'est que deux choses le tourmentent : la honte qu'il éprouve devant les enfants, et le fait de t'avoir fait de la peine et de t'avoir brisée, toi qu'il aime le plus au monde, prononça-t-elle rapidement arrêtant Dolly qui voulait objecter. « Non, non, elle ne me pardonnera jamais ! » ne cesse-t-il de répéter.

Dolly, pensive, regardait au loin, tout en écoutant les paroles de sa belle-sœur.

— Oui, je comprends, sa situation est terrible. Pour le coupable c'est pire que pour l'innocent, s'il sent que lui seul est cause de tant de malheur ! Mais comment lui pardonner ? Comment redevenir sa femme après elle ! Vivre avec lui maintenant sera pour moi une souffrance, précisément parce que j'aime mon amour passé pour lui.

Les sanglots interrompirent ses paroles.

Mais comme un fait exprès, chaque fois qu'elle s'attendrissait, elle recommençait à parler de ses ennuis.

— Elle est jeune, elle est belle ! continua-t-elle, Comprends-tu, Anna ? ma jeunesse, ma beauté à moi ont été prises, par qui ? Par lui et par ses enfants. Je lui ai appartenu, je me suis usée pour

lui, et maintenant il lui est sans doute plus agréable de posséder une créature plus fraîche et plus jeune. Ils devaient parler de moi entre eux, ou, ce qui pire, ils se taisaient. Comprends-tu?

De nouveau ses yeux brillèrent de haine.

— Et quand après cela, il me parlera... Pourrai-je le croire? Jamais. Non tout est fini, tout, tout ce qui faisait la consolation, la récompense des peines et des souffrances... Le croirais-tu? tout à l'heure je donnais une leçon à Gricha. Autrefois c'était une joie pour moi, maintenant c'est une souffrance. Pourquoi me donner de la peine, pourquoi travailler? A quoi bon avoir des enfants? C'est affreux, mon âme s'est tout d'un coup retournée et au lieu d'amour, de tendresse, je n'ai plus pour lui que de la haine, de la colère; je le tuerai et...

— Dolly, ma pauvre chérie, je te comprends, mais ne t'excite pas... Tu es si offensée, si irritée, que tu ne vois plus les choses sous leur aspect réel.

Dolly se tut.

Toutes deux, pendant quelques instants, gardèrent le silence.

— Que faire? Réfléchis, Anna, aide-moi. J'ai beaucoup réfléchi de mon côté mais je ne vois rien.

Anna ne savait qu'inventer, mais son cœur répondait directement à chaque parole, à chaque expression du visage de sa belle-sœur.

— Je ne puis te dire qu'une chose, commença

Anna, je suis sa sœur et je connais son caractère et sa capacité d'oublier tout, absolument tout — d'un geste elle montra son front. — Cette capacité est la cause de ses moments d'égarement, mais aussi de son repentir sincère. Il ne peut croire ni comprendre qu'il ait pu agir comme il l'a fait.

— Non, il le comprend, et il le comprenait, l'interrompit Dolly. Mais moi... tu m'oublies... Est-ce une consolation pour moi?

— Attends. Quand il m'a parlé, je t'avoue que je n'ai pas envisagé toute l'horreur de la situation, je ne voyais que lui et la famille détruite. J'avais pitié de lui, mais après ce que tu m'as dit, en ma qualité de femme, je vois les choses autrement. Je vois tes souffrances et je ne puis te dire combien je te plains! Mais Dolly, ma chérie, si je comprends parfaitement tes souffrances, j'ignore pourtant une chose, j'ignore combien ton âme renferme encore d'amour pour lui... Cela, tu es seule à le savoir; toi seule sais s'il y en a assez pour pardonner. S'il en est ainsi, pardonne.

— Non, commença Dolly; mais Anna l'interrompit en lui baisant de nouveau la main.

— Je connais le monde mieux que toi, dit-elle. Je connais des hommes comme Stiva, et leur façon d'envisager ces choses. Tu dis qu'il a parlé de toi avec elle? Eh bien! non, les hommes peuvent être infidèles, mais leur foyer et leur famille sont pour eux choses sacrées. Ils trouvent que ces femmes

sont méprisables et doivent être écartées de la famille. Ils tracent une ligne de démarcation entre elles et leur foyer. Je ne comprends pas cela, mais c'est ainsi.

— Mais il l'a embrassée...

— Attends, ma chère Dolly. J'ai vu Stiva quand il était amoureux de toi ; je me le rappelle quand il venait chez moi et pleurait en parlant de toi ; je sais quel idéal plein de poésie tu étais pour lui, et je sais aussi que plus il a vécu avec toi, plus tu as grandi à ses yeux. Il nous arrivait de nous moquer de lui quand à chaque mot il ajoutait : « Dolly est une femme remarquable ! » Tu fus toujours pour lui une idole, tu l'es restée, et cet entraînement n'est pas venu de l'âme...

— Mais si cet entraînement se renouvelle ?

— Il me semble que cela ne peut être...

— Et toi, tu pardonnerais ?

— Je ne sais pas... Je ne puis juger... Si, je puis... dit Anna réfléchissant ; elle s'imaginait la situation et la pesait en elle-même ; elle ajouta : Oui, je puis... je pardonnerais... mais je ne serais plus la même ; oui, mais je pardonnerais, et je pardonnerais pour que tout fût comme si rien n'était arrivé...

— Oui, sans doute, interrompit vivement Dolly, comme pour répondre à une question qu'elle s'était souvent posée. Autrement ce n'est pas le pardon. Si l'on pardonne, il faut pardonner tout à fait.

Eh bien, allons, je vais te conduire à ta chambre.

Elle se leva et embrassa Anna :

— Ma chérie, que je suis heureuse que tu sois là.
Je me sens beaucoup mieux, oui beaucoup mieux.

Tout ce jour Anna resta chez elle, c'est-à-dire chez les Oblonski; et ne reçut personne, bien que quelques-unes de ses connaissances, ayant appris son arrivée, fussent venues le jour même. Anna passa toute la matinée avec Dolly et les enfants. Elle envoya seulement un petit mot à son frère, le priant instamment de venir dîner à la maison. « Viens, Dieu est clément », écrivit-elle.

Oblonski dîna à la maison ; la conversation fut générale et sa femme lui parla en le tutoyant, ce qu'elle ne faisait plus depuis ces derniers temps. Le même éloignement subsistait toujours entre les époux, mais il n'était déjà plus question de séparation, et Stépan Arkadiévitch entrevoyait la possibilité de l'explication et de la réconciliation. Aussitôt après le dîner arriva Kitty. Elle connaissait peu Anna Karénine etc'est avec une certaine crainte

qu'elle venait maintenant chez sa sœur, se demandant comment l'accueillerait cette dame du monde de Pétersbourg dont on disait tant de bien. Mais elle plut tout de suite à Anna Arkadieвна, et s'en aperçut.

Anna, évidemment, admirait sa beauté, sa jeunesse, et Kitty n'avait pas encore eu le temps de se ressaisir qu'elle avait subi le charme de cette femme, et que déjà elle l'aimait de cette amitié qu'ont souvent les jeunes filles pour les femmes mariées, et plus âgées qu'elles. A voir Anna, on n'eût jamais soupçonné une femme du monde et encore moins la mère d'un jeune garçon de huit ans.

La souplesse de ses mouvements, la fraîcheur et l'animation de son teint lui auraient donné plutôt l'air d'une jeune fille de vingt ans, sans l'expression sérieuse et parfois triste de ses yeux dont Kitty fut frappée et charmée tout à la fois. Kitty sentait qu'Anna était tout à fait simple et pleine de franchise, mais qu'elle appartenait à un monde spécial, supérieur, aux intérêts compliqués, inaccessible pour elle. Après le dîner, quand Dolly sortit de la salle à manger, Anna se leva rapidement et s'approchant de son frère qui allumait un cigare :

— Stiva, lui dit-elle, en clignant gaiement les yeux et lui désignant du regard la porte, va et que Dieu te vienne en aide.

Il comprit, posa son cigare et disparut derrière la porte.

Quand Stépan Arkadiévitch fut sorti, sa sœur retourna sur le divan où elle était assise au milieu des enfants. Ceux-ci avaient-ils vu que leur mère aimait cette tante, ou bien trouvaient-ils en elle un charme particulier, toujours est-il que les deux aînés puis ensuite les cadets, comme font souvent les enfants, s'accrochèrent dès avant le dîner à la nouvelle tante et ne la quittèrent plus. C'était à qui serait assis le plus près d'elle possible ; ils ne cessaient de la toucher, de lui embrasser les mains, de jouer avec ses bagues ou avec les plis de sa robe.

— Eh bien ! Asseyons-nous comme tout à l'heure, dit Anna Arkadiévna, s'installant de nouveau à sa place.

Et aussitôt Gricha tout fier et tout heureux glissait sa tête sous sa main et appuyait son visage contre sa robe.

— Alors, à quand le prochain bal ? demanda-t-elle à Kitty.

— La semaine prochaine, et un bal charmant, un de ces bals où l'on s'amuse toujours.

— Est-ce qu'il y a de pareils bals ? dit Anna avec une légère et tendre moquerie.

— C'est étrange, mais il y en a. Chez les Bobristchev, c'est toujours gai. Chez les Nikitine aussi, mais chez les Miejkov, on s'ennuie toujours. N'avez-vous pas remarqué ?

— Non, ma petite, pour moi il n'y a déjà plus de bals gais, dit Anna ; et Kitty eut l'illusion d'entre-

voir dans ses yeux ce monde particulier qui était fermé pour elle. Pour moi il y a des bals plus ou moins supportables, plus ou moins ennuyeux.

— Comment un bal peut-il être ennuyeux pour vous ?

— Pourquoi ne serait-il pas ennuyeux *pour moi* ? demanda Anna.

Kitty comprit qu'Anna devinait la réponse.

— Parce que vous êtes toujours la plus belle.

Anna avait l'émotion facile. Elle rougit et dit :

— Premièrement, cela n'est pas, et ensuite, en admettant que cela soit, il m'importerait peu.

— Vous irez à ce bal ? demanda Kitty.

— Je crois qu'il me sera impossible de faire autrement. Tiens prends celle-ci, dit-elle à Tania, qui lui ôtait une de ses bagues qui glissait librement le long de son doigt fuselé.

— Je serais très heureuse si vous y veniez. Je voudrais tant vous voir au bal.

— Au moins, si je suis obligée d'y aller, je me consolerais à la pensée que cela vous fera plaisir... Gricha, je t'en prie, ne touche pas mes cheveux ; ils doivent être déjà assez défaits comme cela.

Et elle rattacha une mèche de cheveux avec laquelle jouait le petit garçon.

— Je vous vois au bal en robe mauve, dit Kitty.

— Pourquoi mauve ? demanda en souriant Anna.

— Eh bien, enfants, allez, allez. Vous entendez, miss Hull vous appelle pour le thé, dit-elle en re-

poussant les enfants et les envoyant dans la salle à manger.

— Et moi, je sais pourquoi vous désirez me voir à ce bal. Ce sera pour vous un événement considérable, et vous voulez que tous y soient, que tous y prennent part.

— Oui ! Comment savez-vous ?

— Quel heureux âge ! continua Anna. Je vois encore ce brouillard bleu, semblable à celui qui couvre les montagnes de la Suisse, ce brouillard au travers duquel on voit tout à cette heureuse époque du terme de l'enfance, et je me souviens de ce vaste horizon plein de gaieté et de bonheur, de ce chemin qui se resserre de plus en plus, et dans lequel on s'engage avec une joie mêlée de crainte, bien qu'il semble rempli de clarté et de charme... Qui n'a pas passé par là ?

Kitty sourit en silence : « Mais quoi, elle aussi a passé par là ? Comme je voudrais connaître toute sa vie », pensait-elle, se rappelant combien était peu poétique Alexis Alexandrovitch son mari.

— Oui, je suis au courant... Stépan m'a parlé, et je vous félicite ; je trouve Vronski très bien, continua Anna. Je l'ai rencontré à la gare.

— Ah ! il était là ? demanda Kitty en rougissant. Eh bien ! que vous a dit Stiva ?

— Des bavardages. Je serais très heureuse que cela réussît. J'ai voyagé hier avec la mère de Vronski, et elle n'a cessé de me parler de lui. C'est

son préféré. Je sais combien les mères sont partiales, mais...

— Qu'est-ce que sa mère vous a donc raconté ?

— Ah ! beaucoup de choses ! Je sais qu'il est son préféré ! mais on voit bien que c'est un gentleman... Par exemple, elle m'a raconté qu'il avait voulu donner toute sa fortune à son frère ; qu'étant tout enfant, il avait accompli un acte de bravoure extraordinaire, qu'il avait sauvé une femme qui se noyait. En un mot c'est un héros, dit Anna en souriant.

Et elle se rappela les deux cents roubles donnés à la gare, mais elle n'en parla pas. Elle ne savait pourquoi il avait agi ainsi et il lui était désagréable de se le rappeler. Elle se sentait trop mêlée à cet acte et elle en éprouvait de la gêne.

— Elle m'a beaucoup priée de venir chez elle, continua Anna. Je serai contente de la revoir, et demain j'irai lui rendre visite... Mais Stiva reste bien longtemps chez Dolly ; Dieu soit loué, ajouta-t-elle, changeant de conversation, et elle se leva ; mais il sembla à Kitty qu'elle était contrariée.

— Non, moi, d'abord ! Non, moi ! criaient les enfants qui après avoir pris leur thé accouraient de nouveau près de leur tante Anna.

— Tous ensemble ! dit Anna, et en riant, elle courut à leur rencontre, enlaçant et renversant ce tas d'enfants qui s'agitaient en poussant des cris de joie.

XXI

Dolly sortit de sa chambre pour le thé. Stépan Arkadiévitch ne parut pas. Il était probablement sorti de chez sa femme par l'autre porte.

— J'ai peur que tu n'aies froid en haut, dit Dolly s'adressant à Anna; je veux te mettre en bas; nous serons plus près.

— Ah! je t'en prie, ne vous inquiétez pas pour moi, répondit Anna en regardant fixement le visage de Dolly et tâchant d'y voir si, oui ou non, la réconciliation avait eu lieu.

— Ici tu auras la lumière, reprit la belle-sœur.

— Je te dis que je dors partout et toujours comme une marmotte.

— Qu'y a-t-il? demanda Stépan Arkadiévitch sortant tout à coup de son cabinet, et s'adressant à sa femme.

Au ton de sa voix Kitty et Anna comprirent que la paix était faite.

— Je veux mettre Anna en bas, mais il faut replacer les rideaux. Personne ne pourra le faire, je vais le faire moi-même, lui répondit Dolly.

— « Dieu sait s'ils se sont complètement réconciliés ! » pensa Anna en entendant son ton froid et tranquille.

— Ah ! Dolly, pourquoi faire toujours des complications ? lui dit son mari. Eh bien ! veux-tu, moi, je ferai ce qu'il faut.

— « Oui : ils doivent être réconciliés ! » pensa Anna.

— Oui, je sais comment tu feras tout, répondit Dolly. Tu diras à Matthieu de faire ce qu'il ne peut pas faire, toi-même tu fileras et lui embrouillera tout. Et en disant cela son sourire habituel et moqueur lui plissait le bout des lèvres.

— « La réconciliation est complète, oui, complète, se dit Anna. Dieu soit loué ! » et heureuse de son œuvre elle s'approcha de Dolly et l'embrassa.

— Mais non ! Pourquoi es-tu si injuste pour Matthieu ? dit à sa femme Stépan Arkadiévitch avec un sourire à peine remarqué.

Toute la soirée, Dolly fut comme d'habitude un peu moqueuse envers son mari et Stepan Arkadiévitch se sentait heureux et gai, mais moins cependant d'avoir obtenu son pardon que d'avoir oublié sa faute.

Vers neuf heures et demie, alors que la conversation était particulièrement joyeuse et animée,

autour de la table, chez les Oblonski, elle fut tout à coup interrompue par un événement d'apparence très simple, mais qui, on ne sait pourquoi, parut étrange à tout le monde. On parlait des connaissances communes de Pétersbourg et Anna se leva subitement.

— J'ai ce portrait dans mon album, et par la même occasion je vous montrerai mon Serioja, dit-elle avec un sourire de fierté maternelle.

C'était à dix heures qu'ordinairement elle disait bonsoir à son fils, et souvent même, avant de partir au bal, elle l'endormait; soudain, elle devint triste à la pensée qu'elle était loin de lui, et, bien que l'on parlât d'autre chose, elle ne cessait de penser à son Serioja aux cheveux bouclés. Elle éprouvait le besoin de regarder sa photographie et de parler de lui. Profitant du premier prétexte, elle se leva et, de son allure légère et décidée, alla chercher l'album.

L'escalier par où l'on montait chez elle donnait dans le grand vestibule chauffé qui servait d'entrée. Au moment où elle quittait le salon, un coup de sonnette retentit dans l'antichambre.

— Qui cela peut-il être ? dit Dolly.

— Pour qu'on vienne me chercher, c'est encore trop tôt et pour un étranger, c'est déjà tard, remarqua Kitty.

— Ce sont probablement des papiers pour moi, ajouta Stépan Arkadiévitch ; et comme Anna passait

devant l'escalier, la domestique montait pour annoncer le visiteur qui se tenait lui-même près de la lampe. Anna regarda en bas et reconnut aussitôt Vronski. Un sentiment étrange de plaisir mêlé de crainte envahit soudain son âme. Lui, debout, en pardessus, tirait quelque chose de sa poche... Alors qu'elle se trouvait au milieu de l'escalier, il leva les yeux, l'aperçut, et une expression de gêne et de crainte se peignit sur son visage. Elle inclina légèrement la tête et passa; peu après elle entendit la voix haute de Stépan Arkadiévitch qui l'invitait à entrer et celle plus basse, plus douce et plus calme du jeune officier qui refusait.

Quand Anna revint avec l'album, il était déjà parti et Stépan Arkadiévitch racontait qu'il était venu se renseigner sur le dîner qu'on donnait le lendemain à une artiste.

— Et il a absolument refusé d'entrer; une bizarrerie quelconque, ajouta Stépan Arkadiévitch.

Kitty rougit. Elle pensait savoir seule pourquoi il était venu et n'avait pas voulu entrer.

« Il aura été chez nous, pensait-elle, et ne nous ayant pas trouvés, il aura supposé que j'étais ici, mais il n'a pas voulu entrer parce qu'il est tard et qu'Anna est ici. »

Tous se regardèrent sans rien dire et on examina l'album d'Anna.

Il n'y avait rien d'extraordinaire ni d'étrange en ce fait qu'un homme soit venu chez son ami à neuf

heures et demie pour s'enquérir des détails d'un banquet projeté et n'ait pas voulu entrer ; cependant tout cela parut bizarre, et produisit surtout une mauvaise impression sur Anna.

XXII

Le bal venait de commencer lorsque Kitty et sa mère gravirent le grand escalier inondé de lumières, bordé de plantes vertes, et de valets poudrés, en habit rouge.

Il arrivait des salons un bourdonnement régulier, semblable à celui d'une ruche, et pendant que, sur le palier, parmi les plantes, ces dames, devant une glace, jetaient un dernier coup d'œil à leurs coiffures et à leurs robes, on entendit nettement, du salon, le son des violons de l'orchestre qui entamaient la première valse. Un petit vieillard en habit, qui lissait ses tempes grises devant un autre miroir et dégageait un violent parfum, se rencontra avec elles sur l'escalier et leur laissa le passage, tout en jetant un regard d'admiration sur Kitty qu'il ne connaissait pas. Un jeune homme imberbe, un de ces jeunes mondains que le vieux prince Stcher-

batzkî appelait des *blancs becs*, en gilet trop ouvert, mettait tout en marchant une dernière main à sa cravate blanche; il les salua puis revint sur ses pas pour inviter Kitty au quadrille. Le premier était déjà promis à Vronskî, elle accorda le second à ce jeune homme. Un officier qui boutonnait ses gants s'effaça devant elles près de la porte, et, en roulant sa moustache, admira Kitty toute charmante dans sa robe rose.

Bien que la toilette, la coiffure, et tous les préparatifs du bal eussent valu à Kitty beaucoup de soucis et de tracas, maintenant, dans sa toilette compliquée de tulle doublé de rose, elle entrait au bal avec aisance et simplicité comme si toutes ces rosettes, ces dentelles et tous les détails de sa toilette n'eussent pas demandé une minute d'attention à elle-même ni à ses familiers, comme si elle fût née dans ce tulle, ces dentelles, avec sa haute coiffure ornée d'une rose et d'un feuillage.

Quand la vieille princesse voulut, avant d'entrer au salon, arranger un ruban à la ceinture de Kitty, celle-ci se recula un peu; elle sentait que tout en elle devait être parfait et gracieux et qu'il n'y avait rien à retoucher. Kitty était dans un de ses jours heureux. Sa robe ne la gênait de nulle part, la berthe de dentelle tombait à merveille, les rosettes ne se détachaient pas, ses souliers roses à hauts talons ne lui serraient pas les pieds mais les soutenaient d'une façon agréable; les lourds bandeaux

de ses cheveux blonds se tenaient bien sur sa petite tête ; les trois boutons du long gant qui moulait sa petite main étaient bien attachés ; le velours noir du médaillon entourait gracieusement son cou ; ce petit ruban de velours était délicieux, et Kitty, en le regardant dans le miroir, en sentait tout le charme. Pour le reste on pouvait à la rigueur trouver à redire, mais le ruban de velours était au-dessus de toute critique.

En entrant au bal, Kitty lui adressa un sourire dans la glace. Sur ses épaules et ses bras nus elle sentait une fraîcheur marmoréenne et cette sensation lui était particulièrement agréable ; ses yeux brillaient ; ses lèvres roses souriaient involontairement ; elle sentait qu'elle était charmante.

A peine entrée dans le salon, et avant qu'elle n'ait eu le temps d'arriver jusqu'au groupe des dames toutes couvertes de tulle, de rubans, de velours et de dentelles, qui attendaient d'être invitées à danser, (Kitty ne restait jamais dans cette foule), quelqu'un vint l'inviter pour la valse ; c'était précisément le meilleur cavalier, le premier, selon la hiérarchie du bal, le célèbre directeur du cotillon, le chef du protocole mondain, le beau, l'élégant Georges Korsounski, un homme marié, qui l'invitait. Après avoir quitté la comtesse Banina, avec laquelle il avait dansé le premier tour de valse, il jeta les yeux sur les quelques couples qui commençaient à danser, et aperçut Kitty qui entrait ; il accourut vers

elle de cette allure particulière et aisée, exclusivement propre aux directeurs de cotillons, puis la saluant, sans même lui faire d'invitation, il arrondit son bras pour enlacer sa fine taille. Elle se retourna pour remettre à quelqu'un son éventail et ce fut la maîtresse du logis qui, en souriant, le lui prit.

— Vous avez eu raison de venir de bonne heure, dit-il en passant son bras autour d'elle. Je réprouve cette mode d'arriver toujours en retard.

Elle appuya sa main gauche sur son épaule, et ses petits pieds chaussés de rose, légèrement et en mesure, glissèrent sur le parquet brillant.

— On se repose en valsant avec vous, lui dit-il en faisant lentement les premiers tours de valse. C'est délicieux ! quelle légèreté et quelle PRÉCISION, lui disait-il, répétant la phrase qu'il disait invariablement à presque toutes ses danseuses.

Ce compliment la fit sourire et, par-dessus l'épaule de son danseur, elle continua d'observer la salle. Elle n'était déjà plus la jeune fille qui paraît pour la première fois dans le monde et pour laquelle toutes les physionomies se confondent en une impression générale ; elle n'était pas encore non plus la jeune fille blasée, ennuyée de retrouver toujours, dans les bals, invariablement les mêmes têtes ; elle tenait le milieu entre les deux, si bien que tout en prenant du plaisir, elle observait avec calme.

A gauche de la salle, dans un coin, elle voyait se grouper l'élite de la société. Là se trouvaient la belle

Lydie, la femme de Korsounski, outrageusement décolletée, la maîtresse de la maison, et Krivine, qui, avec son crâne dénudé, était toujours au milieu de la plus brillante société.

Des jeunes gens jetaient des regards d'envie vers ce groupe privilégié, n'osant s'en approcher. Ce fut là que Kitty aperçut Stiva et, près de lui, Anna, toujours gracieuse, en robe de velours noir. Lui aussi était là. Kitty ne l'avait pas revu depuis qu'elle avait éconduit Lévine.

Elle le reconnut aussitôt, du plus loin qu'elle l'aperçut, et remarqua même qu'il la regardait.

— Faisons encore un tour? Vous n'êtes pas fatiguée? demanda Korsounski un peu essoufflé.

— Non, merci.

— Où faut-il vous conduire?

— Il me semble que madame Karénine est ici, conduisez-moi près d'elle.

— Volontiers.

Et Korsounski se remit à valser en modérant le pas tout en se dirigeant vers le groupe du coin gauche de la salle en répétant : « Pardon, pardon, mesdames », et, en manœuvrant habilement entre les dentelles, les tulles et les rubans, sans accrocher le moindre duvet, il fit faire à sa dame un brusque demi-tour, si bien que la robe repliée en éventail couvrit les genoux de Krivine et laissa voir les jambes fines de Kitty moulées dans des bas à jours. Korsounski la salua, se redressa et lui offrit la main.

pour la conduire à Anna Karénine. Kitty toute rouge débarrassa les genoux de Krivine de sa jupe et, se tournant un peu, chercha des yeux Anna. Celle-ci n'était pas en robe mauve comme se l'était imaginé Kitty, mais en robe de velours noir, très décolletée, laissant voir ses belles épaules, qui semblaient taillées dans de l'ivoire, sa poitrine, ses bras ronds, et ses fins poignets. Toute la robe était garnie de point de Venise. Sur ses cheveux noirs était posée sans prétention une petite guirlande de pensées, et un bouquet semblable attachait le ruban noir qui lui servait de ceinture. La coiffure était simple; on remarquait seulement les petites boucles courtes de ses cheveux qui tombaient sur la nuque et les tempes; elle avait au cou un collier de perles.

Kitty voyait Anna chaque jour et l'aimait; mais elle se la représentait absolument en toilette mauve; cependant, maintenant, en la voyant en noir, elle sentit qu'elle n'avait pas compris tout son charme; elle lui apparaissait soudain sous un jour nouveau et tout à fait inattendu.

Elle comprit qu'Anna ne pouvait pas être en mauve et que son charme consistait précisément à rester toujours indépendante de sa toilette; que la parure ne comptait pas pour elle, et que la robe noire avec la riche dentelle ne faisait que l'encadrer, mais que l'on ne voyait qu'elle, simple, naturelle, élégante, tout en étant gaie et pleine d'animation.

Elle se tenait comme toujours debout et droite, et

quand Kitty s'approcha du groupe où elle se trouvait, elle parlait au maître de la maison, tenant la tête tournée vers lui.

— Ah! je ne jetterai pas la première pierre, lui disait-elle, répondant sans doute à une question qu'il lui posait, bien que je ne comprenne pas..... continua-t-elle en soulevant les épaules; et, apercevant Kitty, elle l'accueillit aussitôt avec un sourire de tendre protection.

De ce rapide regard, particulier aux femmes, elle détailla la toilette de la jeune fille, et inclina légèrement la tête, faisant comprendre à Kitty qu'elle la trouvait très réussie et elle-même tout à fait en beauté.

— Vous faites votre entrée dans la salle en dansant, lui dit-elle.

— C'est une de mes plus fidèles danseuses, répondit Korsounski, en saluant Anna Arkadiévna qu'il n'avait pas encore vue. Un bal où se trouve la princesse est toujours gai et animé; un tour de valse, Anna Arkadiévna? ajouta-t-il en s'inclinant.

— Vous vous connaissez donc? demanda l'hôte.

— Qui ne connaissons-nous pas? Ma femme et moi, nous sommes comme des loups blancs, tout le monde nous connaît, répondit Korsounski. Un tour de valse, Anna Arkadiévna?

— Je ne danse pas quand je puis m'en dispenser, dit-elle.

— Mais aujourd'hui vous ne pouvez pas, reprit Korsounski.

A ce moment Vronski s'approcha.

— Eh bien ! puisque aujourd'hui on ne peut se dispenser de danser, dansons, dit-elle en remarquant le salut de Vronski ; et, rapidement, elle appuya sa main sur l'épaule de Korsounski.

« Qu'a-t-elle contre lui ? » pensa Kitty remarquant qu'Anna, volontairement, n'avait pas répondu au salut de Vronski.

Celui-ci s'approcha de Kitty, lui rappela sa promesse pour le premier quadrille et lui exprima ses regrets de n'avoir pas eu, depuis longtemps, le plaisir de la voir. Tout en lui parlant, Kitty regardait avec admiration valser Anna. Elle s'attendait à valser avec Vronski, mais il ne l'invitait pas, et elle le regarda avec étonnement. Le jeune homme rougit et, hâtivement, l'invita ; mais à peine eut-il enlacé sa taille fine et fait les premiers pas, que la musique s'arrêta. Leurs visages étaient près l'un de l'autre, Kitty tourna vers lui son regard plein d'amour ; mais lui demeura impassible, et longtemps après ce jour elle fut obsédée par ce souvenir qui lui déchirait le cœur d'une honte ineffaçable.

— Pardon ! Pardon ! La valse ! La valse ! s'écria Korsounski à l'autre bout de la salle et, enlaçant la première jeune fille qu'il rencontra, il se mit à danser.

XXIII

Vronski fit quelques tours de valse avec Kitty, puis la reconduisit auprès de sa mère; elle eut à peine le temps de dire quelques mots avec madame Nordston que Vronski revint la chercher pour le premier quadrille.

Pendant le quadrille ils ne se dirent rien d'important, la conversation roula sur des banalités; ils parlèrent de Korsounski et de sa femme que Vronski très drôlement appelait de charmants enfants de quarante ans, puis aussi du théâtre qui devait être prochainement organisé dans leur société; une seule fois la conversation la toucha vivement, ce fût quand il lui demanda si Lévine était là, ajoutant qu'il lui plaisait beaucoup. Mais Kitty ne fondait aucun espoir sur le quadrille. Elle attendait avec un battement de cœur le cotillon. Il lui semblait qu'à ce moment-là tout se déciderait. Pendant le quadrille il ne l'invita pas pour le cotillon,

mais elle ne s'en émut pas ; elle était sûre de le danser avec lui comme à tous les bals précédents, et elle l'avait déjà refusé à cinq cavaliers, en leur disant qu'elle était retenue. Tout le bal, jusqu'au dernier quadrille, fut pour Kitty un rêve éblouissant de couleurs, de sons joyeux et de mouvements. Elle ne cessait de danser que quand elle était trop fatiguée et avait absolument besoin de se reposer un peu. Mais en dansant le dernier quadrille avec un petit jeune homme ennuyeux, à qui elle n'avait pu refuser, il lui arriva d'avoir pour vis-à-vis Vronskï et Anna. Elle n'avait pas revu Anna depuis le commencement du bal, et subitement, elle lui apparaissait de nouveau, mais sous un aspect tout à fait différent et inattendu. Il lui sembla remarquer en elle ce genre d'excitation qu'elle connaissait si bien par expérience et que provoque généralement le succès. Elle voyait qu'elle était grisée de l'admiration qu'elle avait soulevée ; elle connaissait ce sentiment pour l'avoir éprouvé, et il lui semblait qu'Anna en révélait tous les symptômes ; elle voyait l'éclat tremblant dont brillaient ses yeux, le sourire de bonheur et de béatitude qui s'épanouissait sur ses lèvres et la grâce particulière, pleine de sûreté et d'élégance, de ses mouvements.

— « Pour qui tout cela ? » se demanda-t-elle, « pour tous ou pour un seul ? » Et, sans venir en aide au jeune homme avec qui elle dansait, et qui ne sa-

vait comment renouer la conversation dont il avait perdu le fil, obéissant machinalement, joyeusement, aux cris aigus et impérieux de Korsounski tantôt entraînant tous les danseurs dans une grande ronde, tantôt organisant une chaîne, elle observait, et son cœur se serrait de plus en plus : « Non, ce n'est pas l'admiration de la foule qui l'excite ainsi, c'est l'admiration d'un seul. Mais lequel ? Serait-ce lui ? » Chaque fois qu'il reparaisait avec Anna, ses yeux brillaient d'un éclat joyeux et un sourire de bonheur contractait ses lèvres rouges. Elle semblait faire un effort sur elle-même pour ne pas laisser transparaître sa joie, mais elle se décélait d'elle-même sur son visage. Et lui ? Kitty le regardait et s'effrayait. Ce qu'elle avait vu clairement sur le visage d'Anna, elle le remarqua également sur le sien. Où donc était sa contenance tranquille et assurée, l'expression inconsciente et calme de son visage ? A présent, chaque fois qu'il s'adressait à elle, il baissait un peu la tête comme s'il eût voulu se prosterner à ses pieds et son regard exprimait la soumission et la crainte : « Je ne veux pas vous blesser, semblait-il dire, mais je veux me sauver et je ne sais comment. » Jamais, jusqu'à ce jour, elle n'avait observé l'expression dont actuellement était empreint son visage.

Ils parlaient de leurs connaissances communes, et, bien que leur conversation fût des plus simples, il semblait à Kitty que chaque parole qu'ils pro-

nonçaient avait une influence décisive sur leur sort et sur le sien. Chose étrange, en effet, ils parlaient d'Ivan Ivanitch qu'ils trouvaient ridicule avec son français, et de mademoiselle Eletzkaia dont ils blâmaient le mariage, et ces paroles, cependant banales, prenaient pour eux une signification toute particulière dont ils se rendaient compte comme Kitty. Celle-ci, dans son trouble, voyait tout comme au travers d'un brouillard : le bal, les invités, tout était confus pour elle et il lui fallait toute la puissance de son éducation pour la soutenir et la forcer à agir comme il convenait, c'est-à-dire à danser, à répondre aux questions, à parler, même à sourire. Mais avant le cotillon, pendant qu'on commençait à placer les chaises et que quelques couples se dirigeaient du salon dans la grande salle, elle fut prise d'un accès de désespoir. Elle avait refusé cinq cavaliers et maintenant elle ne dansait pas le cotillon ! Même il n'y avait plus d'espoir que quelqu'un vint l'inviter, précisément parce qu'elle avait toujours un grand succès et que personne ne pouvait s'imaginer qu'elle n'était pas encore engagée. Elle aurait voulu dire à sa mère qu'elle était souffrante et rentrer à la maison, mais elle n'en avait pas le courage. Elle se sentait anéantie.

Elle se dirigea au fond du petit salon et tomba sur une chaise. Sa robe légère se souleva comme un nuage autour de sa fine taille, et son bras gauche tomba sans force, noyant sa chair délicate

dans les plis de sa jupe rose ; de l'autre main, elle tenait son éventail dont, par mouvements courts et nerveux, elle éventait son visage brûlant. On eût dit un papillon venant de se poser sur l'herbe et prêt à reprendre son vol, développant ses ailes ; mais un désespoir amer lui serrait le cœur.

« Et si je me trompais ! Ce n'est peut-être pas vrai ! » pensait-elle ; et de nouveau, elle se rappelait tout ce qu'elle venait de voir.

— Kitty ? qu'y a-t-il donc ? dit la comtesse Nordston en s'approchant d'elle, sans qu'elle eût entendu le bruit de ses pas étouffés par le tapis. Je ne comprends pas.

Kitty se leva rapidement ; sa lèvre inférieure tremblait.

— Tu ne dances pas le cotillon ?

— Non, non, dit Kitty la voix étranglée par les larmes.

— Il l'a invitée devant moi pour le cotillon, — dit madame Nordston sachant que Kitty comprendrait de qui elle voulait parler. — Elle lui a dit : « Est-ce que vous ne dansez pas avec la princesse Stecherbatzki ? »

— Ah ! qu'est-ce que cela me fait ? prononça Kitty.

Personne, sauf elle-même, ne comprenait sa situation ; personne ne savait que la veille elle avait éconduit un homme qu'elle aimait peut-être, le sacrifiant à un autre.

La comtesse Nordston alla trouver Korsounski avec qui elle devait danser le cotillon et le pria d'inviter Kitty.

Kitty dansait en premier, et, par bonheur pour elle, elle n'avait pas à causer, parce que son cavalier, obligé de diriger, devait courir sans cesse pour donner des ordres. Vronski et Anna étaient assis presque en face d'elle. Ils étaient sous ses yeux, elle les voyait de près quand ils se rencontraient pendant la danse, et plus elle les voyait, plus elle était convaincue de son malheur. Elle comprenait qu'ils s'isolaient, que rien n'existait plus pour eux dans cette salle comble; et, sur le visage de Vronski toujours si calme et si assuré, elle aperçut de nouveau cette expression de soumission qui l'avait frappée et qui rappelait celle d'un chien intelligent qui se sent coupable. Lorsque Anna souriait, il lui répondait en souriant aussi; devenait-elle pensive, il reprenait son sérieux. Une force, en quelque sorte surhumaine, attirait les yeux de Kitty sur le visage d'Anna. Elle était ravissante dans sa robe noire, si simple; tout en elle, ses bras ronds ornés de bracelets, son cou ferme entouré d'un rang de perles, ses cheveux bouclés légèrement dérangés, les mouvements gracieux et souples de ses pieds et de ses mains, son beau visage plein d'animation, tout en elle était charmant; mais il y avait quelque chose de terrible et de cruel dans ce charme.

Kitty l'admirait encore plus qu'auparavant et sa

souffrance en était d'autant plus vive. Elle se sentait vaincue et ne pouvait dissimuler sa pénible impression. Quand Vronskî passa près d'elle pendant le cotillon, tout d'abord il ne la reconnut pas tant elle était changée.

— Un beau bal ! lui dit-il, pour dire quelque chose.

— Oui, répondit-elle.

Au milieu du cotillon, en répétant une figure compliquée, inventée par Korsounskî, Anna sortit au milieu du cercle et choisit deux cavaliers ; elle appela d'abord une dame, puis Kitty. Cette dernière s'avança, le regard plein d'effroi. Anna lui fit un signe d'amitié et lui sourit en lui serrant la main. Mais s'apercevant que le visage de Kitty ne répondait à son sourire que par une expression de désespoir et d'étonnement, elle se détourna d'elle et engagea gaiement la conversation avec l'autre dame : « Oui, il y a en elle quelque chose d'étrange, de charmant et de diabolique », se dit Kitty.

Anna ne voulait pas rester au souper, mais le maître du logis l'en pria instamment.

— Restez donc, Anna Arkadiévna, dit Korsounskî en prenant sa main élégante et l'appuyant sur la manche de son habit. — Ce que j'ai inventé pour le cotillon c'est *un bijou*, vous verrez.

Et il se déplaçait doucement, tâchant de l'entraîner.

Le maître du logis souriait approbativement.

— Non, je ne resterai pas, répondit Anna en souriant; mais malgré ce sourire, Korsounski et le maître de la maison comprirent à son ton décisif qu'elle ne resterait pas.

— Non, et du reste j'ai plus dansé à votre bal que pendant tout l'hiver à Pétersbourg, dit Anna en se retournant vers Vronski qui était près d'elle. Il faut se reposer avant le voyage.

— Et vous partez décidément demain ? demanda Vronski.

— Oui, je pense, répondit Anna étonnée de la hardiesse de sa question, mais ses yeux brillaient d'un éclat vif et tremblant, et son visage s'épanouissait dans un sourire.

Anna Arkadiévna ne resta pas au souper et partit.

XXIV

« Oui, il y a en moi quelque chose de répulsif », pensait Lévine en quittant les Stcherbatzki et se dirigeant à pied chez son frère. « Oui, je ne suis pas bon pour mon prochain. Orgueil, dira-t-on !... Non, je n'ai pas d'orgueil. Si j'en avais eu je ne me serais pas mis en pareille posture. » Et il se représentait Vronski heureux, bon, intelligent, assuré, incapable, certainement, de jamais se mettre dans la situation où lui-même se trouvait ce soir. « Oui ! elle devait le préférer. C'était fatal, et je n'ai pas raison de me plaindre. Je suis seul coupable ; avais-je le droit de penser qu'elle voudrait unir sa vie à la mienne ? Qui suis-je, et que sais-je ? Un homme nul, inutile. » Et il pensait à son frère Nicolas, s'arrêtant avec joie à ce souvenir. « N'a-t-il pas raison lorsqu'il dit que tout au monde est mauvais et vilain ? Certes nous sommes injustes envers Nicolas. Sans doute, à son point de vue, Prokofi, qui l'a vu

avec sa pelisse déchirée, peut croire que c'est un homme perdu, mais moi qui le connais autrement, qui ai sondé le fond de son âme, je sais que nous nous ressemblons. Et cependant, au lieu de m'empresser de me rendre auprès de lui je suis allé dîner, et ensuite à cette soirée. » Lévine s'approcha d'un réverbère, lut l'adresse de son frère qu'il avait dans son portefeuille et appela un cocher. Durant tout le trajet, Lévine repassait dans sa tête les événements qu'il connaissait de la vie de son frère Nicolas. Il se rappelait comment, étant à l'Université et une année après l'avoir quittée, son frère, malgré les railleries de ses camarades, vivait en cénobite, observant strictement toutes les prescriptions de la religion, assistant aux services, pratiquant les jeûnes, évitant tous les plaisirs; fuyant surtout les femmes. Puis tout d'un coup, un revirement s'était produit en lui, il s'était mis à fréquenter les gens les plus vils, à s'adonner à la débauche la plus crapuleuse. Il se rappelait aussi comment, ayant pris à la campagne un jeune garçon pour l'élever, il l'avait un jour, dans un accès de fureur, tellement battu, que les parents avaient dû lui faire un procès; c'était ensuite l'histoire de ce grec qui lui fit perdre tant d'argent, lui fit signer des billets à ordre, et déposa alors contre lui, entre les mains du procureur, une plainte en escroquerie (c'étaient ces billets que payait Serge Ivanitch); puis il se souvenait que son frère avait une fois passé la nuit au poste pour

tapage dans la rue. Il se rappelait encore le procès honteux qu'il avait intenté à son frère Serge Ivantitch, accusant celui-ci de ne pas lui avoir donné sa part de l'héritage maternel ; et sa dernière affaire enfin, quand il était parti servir dans l'ouest où il s'était vu traduire devant les tribunaux pour avoir frappé un *starosta*... Tout cela était bas et honteux, mais Lévine ne le voyait pas sous un jour aussi noir que ceux qui ne connaissaient pas l'histoire de Nicolas et ignoraient son cœur.

Lévine se rappelait qu'en cette période de piété, d'abstinence monacale, de dévotions, alors que Nicolas cherchait dans la religion un appui et un frein pour sa nature passionnée, personne ne l'avait encouragé ; au contraire, tout le monde, et lui-même, Lévine, se moquait de lui. On le tournait en ridicule ; on l'appelait Noé ou le moine, et quand il était déguenillé, au lieu de lui venir en aide, tous se détournaient de lui avec horreur et dégoût.

Lévine sentait bien que Nicolas, tout au fond de son âme, malgré l'apparente laideur de sa vie, n'était pas plus blâmable que ceux qui le méprisaient. Il n'était pas coupable d'être né avec son caractère insociable et son esprit mécontent ; il avait, au contraire, toujours voulu être bon. « Je lui dirai tout ; lui-même se confiera à moi et je lui ferai entendre que je l'aime et que, par conséquent, je le comprends », concluait-il en arrivant, après dix heures, à l'hôtel indiqué dans l'adresse.

— C'est en haut, nos 12 et 13, répondit le concierge à Lévine, qui s'informait de l'endroit où demeurait son frère.

— Est-il chez lui ?

— Il doit y être.

La porte du n° 12 était entr'ouverte et par l'entrebâillement, dans une raie de lumière, s'échappait une fumée épaisse de mauvais tabac et s'entendait une voix inconnue de Lévine. Mais celui-ci reconnut bientôt la présence de son frère, à sa petite toux nerveuse. Au moment où il poussa la porte, la voix enrouée disait :

— Tout dépend de la façon dont l'affaire sera menée, raisonnablement, consciemment...

Constantin Lévine jeta un coup d'œil à travers la porte et vit que celui qui parlait ainsi était un jeune homme en lévite, à la chevelure épaisse ; il aperçut aussi une jeune femme légèrement grêlée, vêtue d'une robe de lainage, sans manchettes ni col, et qui se tenait assise sur le divan. Il ne voyait pas son frère. Son cœur se serra à la pensée qu'il vivait au milieu d'étrangers.

Personne ne l'avait entendu, et Constantin, en retirant ses galoches, écoutait ce que disait l'homme en lévite. Il parlait d'une entreprise quelconque.

— Que le diable emporte la classe privilégiée ! prononçait avec un toussotement la voix de son frère. Macha, sers-nous à souper et donne du vin s'il en reste, sinon va en chercher.

La femme se leva, vint derrière le paravent et aperçut Constantin.

— Un monsieur, Nicolas Dmitritch, dit-elle.

— Que veut-il ? fit méchamment Nicolas Lévine.

— C'est moi, répondit Constantin en sortant de l'ombre où il se tenait.

— Qui, moi ? répéta Nicolas d'une voix encore plus agressive.

On l'entendit se lever rapidement en accrochant quelque chose et Lévine aperçut devant lui, dans l'encadrement de la porte, la haute stature de son frère qui lui était bien familière ; il le vit maigre et voûté avec son aspect sauvage et souffrant et ses grands yeux hagards.

Il avait encore maigri pendant ces trois années que Lévine était resté sans le voir. Il était vêtu d'un veston court ; ses larges mains décharnées semblaient encore élargies par la maigreur. Ses cheveux étaient plus rares, sa moustache toujours la même, droite, masquant les lèvres, ses yeux qui n'avaient pas changé jetaient sur le nouvel arrivant un regard plein d'étrangeté et d'ironie.

— Ah ! Kostia ! prononça-t-il tout à coup en reconnaissant son frère, et ses yeux brillèrent de joie. Mais aussitôt il se retourna vers le jeune homme et imprima à sa tête et à son cou des mouvements nerveux que Constantin lui avait souvent vu faire, et qui donnaient l'impression qu'il était gêné par sa cravate ; en même temps une expression sau-

vage, souffrante et cruelle se peignit sur son maigre visage.

— Je vous ai écrit, à vous et à Serge Ivanitch, que je ne vous connais plus et ne veux plus vous connaître. Que te... Que vous faut-il ?

Il n'était pas du tout tel que se l'imaginait Constantin.

Quand celui-ci pensait à son frère, il oubliait le côté dur et mauvais de son caractère, cause de ses relations si difficiles avec tout le monde, et maintenant qu'il avait devant les yeux son visage peu accueillant et surtout qu'il voyait ses mouvements nerveux de la tête, tout lui revenait à la mémoire.

— Il ne me faut rien. Je veux seulement te voir, répondit-il timidement. Je suis venu tout simplement pour cela.

La timidité de son frère adoucit visiblement Nicolas.

Il fit un mouvement des lèvres.

— Ah ! vraiment ! Eh bien, entre, assieds-toi. Veux-tu souper ? dit-il. Macha, apporte trois portions. Non, attends ! Connais-tu monsieur ? demanda-t-il à son frère, lui désignant l'homme en lévite. C'est M. Kritzkî, un ami de Kiev, un homme très remarquable. Naturellement la police le poursuit puisque ce n'est pas un lâche.

Et, par habitude, il regarda tous ceux qui étaient dans la chambre. Apercevant que la femme qui était près de la porte se disposait à sortir, il

lui cria : Je t'ai dit d'attendre ! Et, sans transition, ainsi que Constantin l'avait vu faire maintes fois, il jeta un regard circulaire et se mit à raconter à son frère l'histoire de Kritzkī, comment il avait été chassé de l'Université pour avoir fondé une société de secours pour les étudiants pauvres et des écoles du dimanche, comment ensuite il était entré en qualité de maître dans une école populaire, comment on l'en avait chassé, et comment après il avait été jugé pour une affaire quelconque.

— Vous êtes de l'Université de Kiev ? demanda Constantin Lévine à Kritzkī pour rompre le silence qui s'était établi.

— Oui, de l'Université de Kiev, dit sèchement Kritzkī, en fronçant les sourcils.

— Et cette femme, l'interrompit Nicolas, en la désignant, c'est la compagne de ma vie, Maria Nikolaïevna. Je l'ai prise dans une maison, — et il accompagna ces paroles d'un mouvement nerveux de son cou, — mais je l'aime et l'estime et je prie quiconque veut me fréquenter, ajouta-t-il en haussant le cou et fronçant les sourcils, de l'aimer et de la respecter. C'est vraiment une femme dans toute l'acception du mot. Ainsi maintenant, tu sais à qui tu as affaire, et si tu crains de trop t'abaisser en restant parmi nous, voici la porte, tu es libre.

Et son regard interrogateur fit de nouveau le tour des assistants.

— Pourquoi serais-je humilié ? Je ne comprends pas.

— Alors, Macha, fais apporter le souper, trois portions, de l'eau-de-vie et du vin... Non, attends... Non, il ne faut pas... Va...

XXV

— Vois-tu, continua Nicolas Lévine en fronçant les sourcils avec effort et en se secouant.

Il était visiblement embarrassé et ne savait que dire et que faire.

— Voilà, vois-tu... il désigna dans un coin de la chambre un morceau de fer attaché avec des cordes. Vois-tu cela, c'est le commencement d'une nouvelle affaire à laquelle nous nous mettons... C'est un *artel* de production...

Constantin l'écoutait à peine. Il regardait attentivement son visage maladif de phtisique ; il le plaignait de plus en plus et ne pouvait s'astreindre à écouter ce que son frère racontait sur l'artel. Il voyait que cette œuvre avait pour but principal de l'empêcher de se mépriser lui-même. Nicolas continuait :

— Tu sais que le capital opprime l'ouvrier. Chez nous, les ouvriers, les paysans portent tout le far-

deau du travail et sont placés dans une telle situation qu'ayant beau travailler ils ne peuvent s'élever au-dessus de l'état d'animal. Tous les gains avec lesquels ils pourraient améliorer leur situation, se donner des loisirs et s'instruire, tout le superflu de salaire leur est enlevé par les capitalistes. Et la société est ainsi formée que plus ils travaillent, plus les patrons s'enrichissent, tandis qu'eux restent pour toujours des bêtes de somme. Et il faut changer cet état de choses ! conclut-il en regardant son frère d'un air interrogateur.

— Oui, sans doute, opina Constantin, regardant fixement la rougeur qui montait aux pommettes des joues de son frère.

— Et voilà, nous organisons un artel de quincailliers, où tous les produits, les gains et les outils de travail seront communs.

— Où sera cet artel ? demanda Constantin.

— Au village Vosdremo, dans la province de Kazan.

— Mais pourquoi dans un village ? Il me semble qu'à la campagne il y a, sans cela, beaucoup à faire. Pourquoi un artel de quincaillerie au village ?

— Parce que les paysans sont toujours aussi esclaves qu'auparavant, et c'est pourquoi il vous est désagréable, à vous et à Serge Ivanovitch, qu'on veuille les tirer de cet esclavage, dit Nicolas Lévine agacé par l'objection.

Constantin Lévine soupira en regardant la

chambre obscure et sale. Ce soupir sembla irriter encore davantage Nicolas.

— Je connais vos opinions, à toi et à Serge Ivanovitch. Je sais qu'il emploie toutes les forces de son esprit pour justifier le mal qui nous opprime.

— Non, mais pourquoi parles-tu de Serge Ivanovitch ? fit en souriant Lévine.

— Serge Ivanovitch ! Voilà pourquoi ! — s'écria-t-il tout à coup à ce nom. — Voilà pourquoi j'en parle !... Mais à quoi bon ? Dis-moi seulement... Pourquoi es-tu venu chez moi ? Tu méprises tout cela ; c'est bon ! Dieu t'accompagne. Va-t'en ! — s'écria-t-il en se levant de sa chaise. — Oui, va-t'en ! Va-t'en !

— Je ne méprise rien, dit timidement Constantin ; même je ne discute pas.

A ce moment rentra Maria Nikolaïevna. Nicolas Lévine se tourna vers elle avec colère. Elle s'approcha rapidement de lui et chuchota quelques mots.

— Je suis souffrant, je deviens irritable, — prononça Nicolas en se calmant et en soupirant péniblement — et avec cela tu me parles de Serge Ivanovitch et de son article. C'est un tel galimatias, un tel tissu de mensonges, une telle duperie ! Que peut écrire sur la justice un homme qui ne la connaît pas ? Vous avez lu son article ? — demanda-t-il en s'adressant à Kritzkî ; il revint s'asseoir près de la table et pour faire de la place re-

poussa les cigarettes dont elle était pleine jusqu'à moitié.

— Je ne l'ai pas lu, répondit froidement Kritzkī, qui, évidemment, ne voulait pas prendre part à la conversation.

— Pourquoi? demanda-t-il tournant alors sa mauvaise humeur contre Kritzkī.

— Parce que je ne crois pas nécessaire de perdre mon temps à cela.

— Mais, permettez... Comment donc savez-vous que vous perdriez votre temps? Cet article est inaccessible à beaucoup de gens, en ce sens qu'il leur est de beaucoup supérieur. Mais pour moi c'est autre chose, je lis à travers les lignes et je vois son point faible.

Tous se turent. Kritzkī se leva lentement et prit son chapeau.

— Vous ne voulez pas souper? Eh bien, adieu, venez demain avec le serrurier.

Aussitôt qu'il fut sorti, Nicolas Lévine sourit et cligna des yeux.

— Pas fameux, non plus celui-là, prononça-t-il, je le vois bien...

A ce moment Kritzkī qui était à la porte l'appela.

— Qu'y a-t-il encore? dit-il, et il sortit avec lui dans le corridor.

Resté seul avec Maria Nikolaïevna, Lévine s'adressa à elle.

— Êtes-vous depuis longtemps avec mon frère ? lui demanda-t-il.

— Oui, voilà déjà deux ans. Sa santé est devenue très mauvaise. Il boit, répondit-elle.

— Que dites-vous ? Comment, il boit ?

— Il boit de l'eau-de-vie et c'est très mauvais pour lui.

— Boit-il beaucoup ? chuchota Lévine.

— Oui, fit-elle timidement en voyant rentrer Nicolas.

— De quoi avez-vous causé ? demanda-t-il en fronçant les sourcils et promenant des yeux inquiets de l'un à l'autre. De quoi ?

— De rien, répondit Constantin gêné.

— Ah ! vous ne voulez pas le dire ! Comme il vous plaira ! Seulement tu n'as rien à lui dire : c'est une fille, et toi un monsieur, prononça-t-il en faisant un mouvement du cou. — Je vois que tu as tout compris et apprécié et que tu regardes en pitié mes erreurs, continua-t-il en haussant la voix.

— Nicolas Dmitritch ! Nicolas Dmitritch ! murmura de nouveau Maria Nikolaïevna en s'approchant de lui.

— Eh bien, bon, bon ! Mais où est le souper ? Ah ! voilà ! fit-il en apercevant le valet avec le plateau. — Mets-le ici, dit-il d'un air maussade ; et aussitôt il s'empara de l'eau-de-vie, en emplit un petit verre et le vida avidement. — Bois, veux-tu ? dit-il, s'adressant à son frère, d'un ton redevenu

gai. Eh bien, ne parlons plus de Serge Ivanovitch. Tout de même je suis heureux de te voir. Il aura beau dire, nous ne sommes pas des étrangers. Eh bien, bois donc. Raconte-moi ce que tu fais ! continua-t-il en mâchant gloutonnement un morceau de pain et en vidant un autre petit verre. — Comment vis-tu ?

— Je vis seul à la campagne, comme auparavant. Je m'occupe de l'exploitation, répondit Constantin, regardant avec horreur l'avidité avec laquelle son frère buvait et mangeait, et s'efforçant de dissimuler l'attention qu'il mettait à l'observer.

— Pourquoi ne te maries-tu pas ?

— Je ne me marierai pas, répondit en rougissant Constantin.

— Pourquoi ? Pour moi c'est fini ! J'ai gâché ma vie. J'ai toujours dit et répété que si l'on m'avait donné ma part quand elle m'était nécessaire, ma vie aurait été toute différente...

Constantin se hâta de changer de conversation.

— Et tu sais, ton Vanuchka est chez moi, à Prokovskoïé, dans le bureau, dit-il.

Nicolas tira son cou et devint pensif.

— Mais raconte-moi ce qui se fait à Prokovskoïé. Voyons, la maison existe toujours, et les bouleaux, et notre salle de classe ? Et le jardinier Philippe vit-il encore ? Comme je me souviens du pavillon, et du divan ! Mais surtout, ne change rien dans la maison... marie-toi au plus vite, et arrange tout

comme c'était autrefois; alors je viendrai chez toi, si ta femme est bonne...

— Mais viens donc chez moi, maintenant, dit Lévine. Comme nous pourrions bien nous arranger!

— Je viendrais volontiers, si je savais n'y pas rencontrer Serge Ivanovitch.

— Tu ne le rencontreras pas, je vis tout à fait en dehors de lui.

— Oui, mais tu auras beau dire, il te faut choisir entre nous deux, — dit-il en regardant timidement dans les yeux de son frère.

Cette timidité toucha Constantin.

— Si tu veux connaître, sous ce rapport, le fond de ma pensée, je dois te dire que dans ta querelle avec Serge Ivanovitch, je ne prends parti ni pour l'un ni pour l'autre. Vous avez des torts tous les deux. Toi, tu as tort du point de vue de la forme et lui au fond.

— Ah! ah! Tu l'as compris! Tu l'as compris! s'écria joyeusement Nicolas.

— Mais moi, personnellement, si tu désires être renseigné... je tiens davantage à ton amitié...

— Pourquoi? Pourquoi?

Constantin ne pouvait dire qu'il tenait davantage à lui parce qu'il était malheureux et qu'il avait besoin d'affection, mais Nicolas comprit sa pensée et, en fronçant les sourcils, il reprit de l'eau-de-vie.

— Assez, Nicolas Dmitritch, dit Maria Niko-

laievna en tendant son gros bras nu vers le carafon d'eau-de-vie.

— Laisse ! Ne t'en mêle pas, ou je te battrai ! cria-t-il.

Maria Nikolaievna eut un bon sourire, plein de douceur qui se communiqua à Nicolas, et elle retira l'eau-de-vie.

— Mais tu crois qu'elle ne comprend rien ? dit Nicolas. — Elle comprend tout cela mieux que nous. N'est-ce pas qu'il y a en elle quelque chose de bon, de touchant.

— Vous n'avez jamais été à Moscou auparavant ? lui demanda Constantin pour dire quelque chose.

— Mais ne lui dis pas *vous*, ça lui fait peur. Personne, à part le juge de paix qui l'a jugée lorsqu'elle voulait partir de la maison de tolérance, ne lui a dit *vous*. Mon Dieu que d'insanités en ce monde, fit-il tout à coup. — Ces nouveaux tribunaux, ces juges de paix, ces zemstvos, quelle monstruosité !

Et il se mit à déblatérer contre les nouvelles institutions.

Constantin Lévine l'écoutait et la critique de ces absurdités inhérentes aux institutions sociales, lui était désagréable maintenant dans la bouche de son frère, bien que lui-même partageât son avis.

— Dans l'autre monde nous comprendrons tout cela, fit-il en plaisantant.

— Dans l'autre monde ! Ah ! je n'aime pas l'autre

monde ! Je ne l'aime pas ! fit-il fixant des yeux hagards et effrayés sur le visage de son frère. — Et pourtant il semble que se soustraire à toute cette lâcheté si compliquée où nous vivons tous, doive être bon ; mais moi, j'ai peur de la mort, j'en ai une peur terrible ! (Il tressaillit !) Mais bois donc quelque chose. Veux-tu du champagne ? Ou bien allons quelque part. Allons chez les tziganes ! Tu sais, je commence à beaucoup aimer les tziganes et les chansons russes.

Sa langue commençait à s'empâter. Il se mit à sauter d'un sujet à un autre. Constantin et Macha l'exhortèrent à n'aller nulle part et le mirent au lit tout à fait ivre.

Macha promit à Constantin de lui écrire en cas de besoin, et elle exhorta Nicolas à aller vivre chez son frère.

XXVI

Le lendemain matin, Constantin Lévine quitta Moscou et vers le soir arriva chez lui.

Pendant le voyage, il avait causé avec ses compagnons de route de la politique et des nouveaux chemins de fer, et, comme à Moscou, il éprouvait de l'embrouillement dans les idées, un certain mécontentement de lui-même et une honte qu'il ne savait comment expliquer. Mais quand il descendit à sa station, et qu'il reconnut son cocher, le brave Ignace, avec le col de son caftan relevé, quand il aperçut dans la faible lumière qui traversait les vitres de la gare, son traîneau avec son tablier de tapisserie, et ses chevaux avec leurs queues ficelées et leurs grelots, quand le cocher Ignace, tout en chargeant la malle dans le traîneau, lui raconta les nouvelles du pays, l'arrivée de l'entrepreneur, et lui annonça que Pava, sa plus belle vache avait vélé, il sentit ses idées s'éclaircir peu à peu, sa honte

et son mécontentement s'effacer. La vue seule d'Ignace et des chevaux était cause de ce changement. Il endossa le *touloupe* qu'on lui avait apporté, s'assit dans le traîneau, s'enveloppa, et partit en songeant aux ordres à donner en rentrant ; quand il regarda le cheval de volée, un ancien cheval de selle du Don, maintenant usé mais qui avait été beau, il commença à comprendre tout à fait autrement ce qui lui était arrivé. Il se sentit à sa place, et résolut de s'accommoder de sa situation présente ; il ne désirait plus qu'une chose : devenir meilleur qu'il n'avait été jusque-là. Premièrement, il décida, à dater de ce jour, de ne plus songer au bonheur extraordinaire que devait lui donner le mariage et, par conséquent, de moins négliger le présent ; deuxièmement, de ne plus jamais se laisser entraîner par les mauvaises passions dont le souvenir l'avait fait tant souffrir quand il se préparait à faire sa déclaration ; enfin, de ne plus oublier son frère Nicolas. Il se promettait de ne jamais l'oublier, de le suivre, de ne pas le perdre de vue, afin d'être prêt à l'aider quand il en aurait besoin, ce qui, il n'en pouvait douter, arriverait bientôt. La conversation sur le communisme qu'il avait si légèrement traité avec son frère le faisait aussi réfléchir. Il ne croyait point à la transformation des conditions économiques, mais il avait toujours senti l'injustice de son abondance en comparaison de la pauvreté du peuple, et il se pro-

mettait, pour agir selon sa conscience, — bien qu'il eût toujours beaucoup travaillé et vécu sans luxe, — de travailler à l'avenir davantage et de vivre encore plus simplement. Et tout cela lui semblait si facile à réaliser que tout le long de la route ils s'abandonna aux rêves les plus agréables ; et c'est le cœur plein de l'espoir d'une vie nouvelle et meilleure, qu'il arriva chez lui à huit heures du soir.

Des fenêtres de la chambre d'Agafia Mikhaïlovna, la vieille bonne qui remplissait chez lui les fonctions de gouvernante, la lumière tombait sur la neige qui couvrait le petit perron. Elle ne dormait pas encore. Kouzma, éveillé par elle, accourut à la porte, endormi et pieds nus. La chienne de chasse Laska, en renversant presque Kouzma, bondit aussi ; jappant et se frottant contre les jambes de son maître, elle se dressait avec le désir apparent de lui poser ses pattes sur la poitrine mais n'osait le faire.

— Vous êtes revenu bien vite, petit père, dit Agafia Mikhaïlovna.

— Je me suis ennuyé, Agafia Mikhaïlovna. Chez les autres on est bien, mais on est encore mieux chez soi, lui répondit-il ; et il passa dans son cabinet de travail.

Le cabinet s'éclaira lentement à la lueur d'une bougie ; les détails parurent peu à peu : d'abord les bois d'un cerf, des rayons chargés de livres, un miroir, puis un poêle avec des bouches de chaleur

qui, depuis longtemps, avaient besoin d'être réparées, le divan de son père, enfin une grande table sur laquelle se trouvaient un cendrier cassé et un cahier couvert de son écriture. Quand il se retrouva au milieu de ces objets familiers, il douta pendant un moment de la possibilité de réaliser cette nouvelle vie qu'il avait rêvée en route. Toutes ces traces du passé semblaient le saisir et lui dire : « Non, tu ne nous quitteras pas, tu ne seras pas un autre, tu resteras ce que tu es, avec tes doutes, ton éternel mécontentement de toi-même, avec tes vaines tentatives de perfectionnement, avec tes chutes et l'attente perpétuelle d'un bonheur auquel tu n'es pas destiné et qui constitue pour toi l'impossible. »

Les objets qui l'entouraient semblaient lui dire cela, mais une voix intérieure lui disait au contraire qu'il ne faut pas rester l'esclave du passé et que l'on peut faire de soi tout ce qu'on veut. Tout en écoutant cette voix, il s'approcha du coin où se trouvaient des haltères d'un poud et se mit à les soulever d'un mouvement systématique, tâchant de se retrouver fort et courageux. Des pas grincèrent derrière la porte. Il reposa hâtivement les haltères. L'intendant entra. Il l'informa que, grâce à Dieu, tout allait bien, mais que le blé avait brûlé dans le nouveau séchoir qui avait coûté si cher. Cette communication irrita Lévine; la nouvelle machine avait été bâtie et en partie inventée par

lui-même; l'intendant avait toujours critiqué ce séchoir et maintenant, avec une joie mal dissimulée, il déclarait que le blé avait brûlé.

Lévine était convaincu que si le blé avait brûlé, c'était parce que l'intendant n'avait pas pris les mesures qu'il avait prescrites plus de cent fois. Il en fut dépité et admonesta sévèrement l'intendant. Sa mauvaise humeur fut compensée par un événement important et heureux : Pava, sa meilleure vache, qu'il avait payée fort cher à l'exposition, venait de vèler.

— Kouzma, donne-moi mon *touloupe*, et vous, faites allumer une lanterne, je vais aller la voir, dit-il à l'intendant.

L'étable des vaches de prix était tout près de la maison. Il traversa la cour et, près des lilas, s'approcha de l'étable. Une forte odeur de fumier et une buée chaude le saisirent quand il ouvrit la porte, et les vaches, étonnées par la clarté soudaine de la lanterne, s'agitèrent sur la paille fraîche. On apercevait la croupe luisante, noire, tachetée de blanc de la vache hollandaise. Le taureau Berkout, un anneau aux lèvres, était couché; il voulut se dresser mais se ravisa, et se contenta de souffler deux fois quand on passa devant lui. La rouge et belle Pava, large comme un hippopotame, le dos tourné, cachait de l'entrée son petit veau qu'elle flairait.

Lévine pénétra dans la stalle, regarda Pava, sou-

leva le petit veau blanc et roux sur ses longues pattes branlantes. Pava fit entendre un beuglement, mais elle se rassura quand Lévine poussa vers elle son petit, qu'elle se mit à lécher de sa langue rugueuse, tout en soufflant avec force. Le petit veau cherchait, en poussant du nez, sa mère et agitait sa petite queue.

— Eclaire-moi, Fédor, dit Lévine en examinant le petit veau. Tout à fait la mère, mais la robe du père... Très bien, jolie bête, longue, fine. Il est beau, hein ? Vassili Fédorovitch ? dit-il, s'adressant à l'intendant, et oubliant dans la joie que lui causait le petit veau, son mécontentement contre lui à cause du blé.

— Comment pourrait-il en être autrement ? répondit celui-ci. — Siméon, l'entrepreneur, est venu le lendemain de votre départ. Il faudra s'entendre avec lui, Constantin Dmitritch. J'ai déjà eu l'honneur de vous parler de la machine...

Cette seule phrase rappela à Lévine tous les détails de l'exploitation, qui était vaste et compliquée, et, au sortir de l'étable, il alla droit au bureau où il eût un entretien avec l'intendant et l'entrepreneur Siméon, puis il rentra à la maison et monta dans le salon.

XXVII

La maison était vieille, spacieuse, et, bien qu'y vivant seul, Lévine la chauffait et l'occupait en entier. Il savait que c'était absurde, que ce n'était pas bien et même que c'était contraire à ses nouveaux projets, mais cette maison était pour lui tout un monde. C'était là qu'avaient vécu et étaient morts son père et sa mère ; leur vie était pour Lévine l'idéal de toute perfection et il avait rêvé de la revivre avec sa femme et ses enfants.

Lévine se rappelait à peine sa mère, mais le souvenir qu'il en avait était pour lui sacré. Dans son imagination, sa future femme devait ressembler à cet idéal féminin qu'était sa mère. Non seulement il ne pouvait s'imaginer l'amour sans le mariage, mais il se représentait d'abord la famille, et ensuite la femme qui lui donnerait cette famille. En cela, ses conceptions sur le mariage différaient complètement de celles de la plupart de ses amis qui con-

sidéraient le mariage comme un des multiples actes de la vie sociale. Pour lui c'était l'acte principal de la vie, d'où devait dépendre tout son bonheur. Et maintenant, il lui fallait y renoncer !

Il entra dans le petit salon, où il prenait toujours le thé, et s'assit dans son fauteuil avec un livre ; Agafia Mikhaïlovna lui apporta le thé, en lui disant comme de coutume : « Permettez-moi de m'asseoir, petit père », et elle s'assit sur une chaise près de la fenêtre ; chose étrange, il ne se détacha pas de ses rêves et sentit qu'il ne pouvait vivre sans eux. « Que ce soit avec elle ou avec une autre, pensait-il, il faut que cela soit ! » Il lisait avec attention, puis s'arrachait à sa lecture pour écouter Agafia Mikhaïlovna qui bavardait sans cesse et, en même temps, les divers tableaux du mariage, et de la future vie de famille se présentaient à son imagination. Il sentait que, dans le fond de son âme, quelque chose se fixait, se modérait et se calmait.

Il écoutait les bavardages d'Agafia Mikhaïlovna. Elle disait que Prokhor avait oublié Dieu, qu'il buvait sans trêve, dépensant ainsi l'argent que lui avait donné Lévine pour acheter un cheval, et qu'il avait battu sa femme jusqu'à la tuer presque. Il l'écoutait tout en lisant son livre et se rappelait tout l'enchaînement des pensées qu'avait éveillées en lui sa lecture. C'était un ouvrage de Tyndall sur la chaleur. Il se souvint d'avoir critiqué Tyndall, lui reprochant d'être trop satisfait de la réussite de ses

expériences, de manquer de sens philosophique. Et tout à coup lui vint une pensée joyeuse : « Dans deux ans, j'aurai deux vaches hollandaises dans mon troupeau. Pava sera sans doute encore vivante, douze filles de Berkout seront peut-être mêlées au troupeau. Ce sera superbe ! »

Il reprit son livre : « Bon ! L'électricité et la chaleur ne font qu'un, mais pour résoudre une question, peut-on, dans l'équation, remplacer l'une par l'autre ? Non. Et bien alors ? Il n'est besoin que de l'instinct pour saisir le lien qui existe entre toutes les forces de la nature... Ce sera surtout agréable quand la fille de Pava sera devenue une belle vache rousse et que le troupeau se sera augmenté de ces trois bêtes ! Ce sera superbe ! J'irai avec ma femme et les invités au-devant du troupeau... Ma femme dira : Kostia et moi nous avons soigné cette petite génisse comme un enfant. — Comment cela peut-il vous intéresser autant ? demandera quelqu'un. — Tout ce qui l'intéresse m'intéresse aussi... Mais qui sera-t-elle ? »

Ensuite, il se rappela tout ce qui s'était passé à Moscou. « Eh bien, que faire ? pensait-il. Je n'y peux rien. Mais maintenant tout ira autrement. C'est stupide d'être enchaîné par le passé ! Il faut lutter pour vivre mieux, beaucoup mieux... »

Il leva la tête et réfléchit. La vieille Laska, encore tout heureuse de son retour et qui venait de courir dans la cour en jappant, rentra en agitant la queue

et apportant avec elle l'odeur fraîche du dehors. Elle s'approcha de son maître, glissa la tête sous sa main avec un gémissement plaintif, mendiant des caresses.

— Il ne lui manque que la parole, dit Agafia Mikhaïlovna. Ce n'est qu'une bête, et pourtant elle comprend que le maître est de retour et qu'il s'ennuie.

— Pourquoi dis-tu que je m'ennuie ?

— Ah ! est-ce que je ne le vois pas, petit père ! Il est temps que je connaisse mes maîtres ; depuis mon enfance je suis à leur service. Ce n'est rien, petit père. Il n'y a de nécessaire que la santé et une conscience sans reproche.

Lévine la regardait attentivement, étonné qu'elle eût si bien compris sa pensée.

— Eh bien ? faut-il encore du thé ? demanda-t-elle ; et prenant les tasses, elle sortit.

Laska tenait toujours sa tête sous sa main. Lui la caressait ; elle se coucha en rond à ses pieds, la tête appuyée sur ses pattes de derrière, puis tranquille désormais, elle ouvrit un peu la gueule, glissa la langue entre ses vieilles dents, claquades lèvres et s'installa en un repos plein de béatitude. Lévine regarda attentivement son dernier mouvement.

— C'est cela, dit-il. J'en ferai autant. C'est comme moi, tout à fait comme moi ! Allons ce n'est rien... Tout ira bien.

XXVIII

Le lendemain du bal, de grand matin, Anna Arkadiévna envoya un télégramme à son mari, lui annonçant son départ de Moscou le jour même.

— Non, il faut que je parte, il le faut, dit-elle à sa belle-sœur, étonnée de cette décision.

Elle semblait, en disant cela, se rappeler qu'elle avait une foule de choses à faire.

— Non, il vaut mieux que je parte aujourd'hui !

Stépan Arkadiévitch ne dînait pas à la maison, mais il avait promis de venir accompagner sa sœur à sept heures.

Kitty n'était pas venue, elle avait envoyé un billet, prétextant un mal de tête. Dolly et Anna dînèrent seules avec l'Anglaise et les enfants. Ceux-ci, soit inconstance, soit qu'ils eussent compris que leur tante Anna n'était plus aujourd'hui la même que la veille quand ils l'aimaient tant, et que déjà elle ne s'intéressait plus à eux, cessèrent

tout d'un coup de jouer avec elle, et ne se soucièrent nullement de son départ.

Toute la matinée, Anna s'occupa des préparatifs de son départ ; elle écrivit des billets à ses connaissances de Moscou, inscrivit ses comptes et fit ses malles. Dolly ne la trouvait pas calme et remarquait en elle cet état d'âme inquiet, qu'elle-même connaissait par expérience, et qui a généralement pour cause une sorte de mécontentement de soi-même. Après le dîner, Anna alla s'habiller dans sa chambre ; Dolly l'accompagna.

— Comme tu es étrange aujourd'hui ! lui dit-elle.

— Moi ? Tu trouves ? Je ne suis pas étrange, mais je suis mauvaise ; cela m'arrive quelquefois ; j'ai envie de pleurer. C'est très bête, mais cela passera, dit rapidement Anna en penchant son visage rougissant vers un petit sac où elle mettait sa coiffure de nuit et un mouchoir de batiste. Ses yeux avaient un éclat particulier et se remplissaient de larmes.

— Je ne voulais pas quitter Pétersbourg et maintenant je ne voudrais plus m'en aller d'ici.

— En venant ici, tu as fait une bonne œuvre, dit Dolly en l'examinant attentivement.

Anna la regarda, les yeux gonflés de larmes.

— Ne dis pas cela, Dolly : je n'ai rien fait et ne pouvais rien faire. Je me demande souvent pourquoi tout le monde me gâte ainsi. Qu'ai-je fait ? Que pouvais-je faire ? Dans ton cœur il y avait assez d'amour pour pardonner...

— Sans toi, Dieu sait ce qui serait arrivé! Que tu es heureuse, Anna! dit Dolly. Tout dans ton âme est pur et bon.

— Chacun a dans son âme des « SKELETONS » comme disent les Anglais.

— Quels « SKELETONS » peux-tu avoir? Dans ton âme tout est si pur.

— Il y en a! fit tout à coup Anna, et, tout à fait inattendu après les larmes, un sourire moqueur plissa ses lèvres.

— Eh bien, alors, ils sont gais tes « SKELETONS », ils ne sont pas tristes, dit en souriant Dolly.

— Non, ils sont tristes. Sais-tu pourquoi je pars aujourd'hui, et non demain? C'est un aveu qui m'étouffe et que je veux te faire, dit Anna en s'allongeant sur la chaise et regardant droit dans les yeux de Dolly.

Et, avec un vif étonnement, Dolly s'aperçut qu'Anna rougissait jusqu'aux oreilles, jusqu'à la racine des petits cheveux noirs qui bouclaient sur son cou.

— Oui, continua-t-elle, sais-tu pourquoi Kitty n'est pas venue dîner? Elle est jalouse de moi; j'ai été cause que ce bal a été pour elle une souffrance au lieu d'un plaisir. Mais vraiment, vraiment je ne suis pas coupable. Ou plutôt si, je suis *un peu* coupable, fit-elle d'une voix basse en traînant sur les mots « un peu ».

— Oh ! tu as dit cela tout à fait comme Stiva ? dit en riant Dolly.

Anna se montra offensée.

— Oh ! non, non ! Je ne suis pas Stiva, dit-elle en fronçant les sourcils. Je te dis cela parce que je ne permets pas un seul instant que l'on doute de moi.

Mais, tout en prononçant ces paroles, elle se rendait compte qu'elles n'étaient pas justes. Non seulement elle doutait d'elle-même, mais elle ne pouvait songer à Vronski sans émotion et elle avançait son départ uniquement pour ne pas se retrouver avec lui.

— Oui, Stiva m'a dit que tu as dansé le cotillon avec lui et qu'il...

— Tu ne peux t'imaginer comme c'est drôle. Je pensais faire un mariage et c'est juste le contraire qui arrive ; peut-être malgré moi...

Elle rougit et s'arrêta.

— Oh ! ces choses se sentent tout de suite ! dit Dolly.

— Je serais au désespoir, si c'était sérieux de son côté... Mais je suis convaincue que tout cela sera vite oublié et que Kitty cessera de m'en vouloir.

— A vrai dire, Anna, ce mariage ne me souriait guère pour Kitty, et d'ailleurs si lui, Vronski, peut devenir amoureux de toi en une journée, il vaut mieux qu'il ne se fasse pas.

— Ah ! mon Dieu, ce serait si bête ! fit Anna, et,

de nouveau, en entendant formuler la pensée qui la préoccupait, la rougeur du plaisir parut sur son visage.

— De sorte que je pars en me faisant une ennemie de Kitty que j'aime tant. Elle est si charmante ! Mais tu arrangeras cela, Dolly, n'est-ce pas ?

Dolly put à peine retenir un sourire. Elle aimait Anna, mais il lui était agréable de lui reconnaître, à elle aussi, des faiblesses.

— Une ennemie ? Ce n'est pas possible.

— Je voudrais tant que vous tous m'aimiez comme je vous aime, et maintenant je vous aime encore davantage, dit Anna, les larmes aux yeux. Ah ! que je suis sotte aujourd'hui !

Anna passa son mouchoir sur son visage et commença à s'habiller.

Au moment du départ, Stépan Arkadiévitch, en retard, arriva la face rouge et animée, sentant le vin et le cigare.

L'émotion d'Anna s'était communiquée à Dolly et quand, pour la dernière fois, elle embrassa sa belle-sœur, elle lui chuchota :

— Souviens-toi, Anna, que je n'oublierai jamais ce que tu as fait pour moi, et sache que je t'aime et t'aimerai toujours comme ma meilleure amie.

— Je ne sais pourquoi, répondit Anna en l'embrassant et en cachant ses larmes.

— Si, tu m'as comprise, je le sais. Adieu, ma chérie.

XXIX

« Enfin ! tout est fini ! Dieu merci ! » Telle fut la première pensée qui vint à Anna Arkadiévna, quand elle eut dit un dernier adieu à son frère qui, jusqu'au signal du départ, était resté à la portière du wagon. Elle s'assit sur le fauteuil à côté d'Annouchka et jeta un regard circulaire sur le wagon-lit noyé dans une demi-obscurité. « Grâce à Dieu, je verrai demain Serioja et Alexis Alexandrovitch et je reprendrai ma vie douce et calme, comme auparavant. »

Toujours sous l'empire de cette surexcitation dans laquelle elle avait vécu toute la journée, Anna, toutejoyeuse, commença à s'installer pour le voyage. De ses mains adroites elle ouvrit et referma son petit sac rouge ; elle y prit un oreiller, le posa sur ses genoux, s'enveloppa soigneusement les jambes, et s'assit commodément. Une dame malade s'installait pour dormir ; deux autres dames parlèrent

à Anna, l'une d'elles, une grosse dame âgée, en s'enveloppant les jambes, fit des remarques sur le chauffage. Anna leur répondit quelques mots, mais, ne prévoyant pas une conversation intéressante, elle demanda à Annouchka de lui donner sa petite lanterne, et l'ayant posée près d'elle, elle tira de son sac un coupe-papier et un roman anglais. Tout d'abord elle ne put lire, le remue-ménage et les allées et venues l'en empêchaient ; puis, quand le train fut en marche, le bruit la gêna ; la neige frappait la portière de gauche et recouvrait la vitre, le conducteur tout emmitoufflé passait, couvert de neige, et les conversations sur le mauvais temps égarèrent son attention. Enfin, tout devint monotone ; toujours les mêmes secousses avec le même bruit, la même neige frappant la vitre, les mêmes silhouettes des mêmes personnes dans la demi-obscurité et les mêmes voix ; et Anna se mit à lire et à comprendre ce qu'elle lisait. Annouchka sommeillait déjà, tenant sur ses genoux la sacoche rouge dans ses grosses mains couvertes de gants, dont l'un était déchiré.

Anna Arkadiévna lisait et comprenait sa lecture, mais elle était lasse de s'intéresser à la vie des autres ; elle brûlait de vivre elle-même. Lisait-elle que l'héroïne du roman soignait un malade, elle eût voulu marcher à pas légers dans la chambre du patient ; voyait-elle un membre du Parlement prononcer un discours, elle-même eût désiré prendre

la parole; le passage où lady Mary, en montant à cheval, agaçait sa belle-sœur et étonnait tout le monde par sa hardiesse, lui suggérait l'envie d'en faire autant. Mais c'était impossible et, retournant le coupe-papier entre ses doigts, elle s'efforçait de poursuivre sa lecture.

Le héros du roman atteignait enfin l'apogée de son bonheur d'Anglais, — le titre de baronnet et la propriété d'un domaine, — et Anna désirait le suivre dans ce domaine quand, tout à coup, elle sentit qu'il devait en avoir honte ainsi qu'elle-même. « Mais de quoi doit-il être honteux? Et moi-même, de quoi ai-je honte? » se demanda-t-elle, puis étonnée et mécontente, elle laissa le livre et se rejeta sur le dossier du fauteuil, en serrant fortement entre ses mains le coupe-papier. Qu'y avait-il de honteux? Elle se remémorait tous ses souvenirs de Moscou : tous étaient doux et agréables. Elle se rappelait le bal, Vronski, et son visage amoureux et soumis; elle se souvenait des conversations qu'elle avait eues avec lui; il n'y avait là rien qui pût la rendre honteuse. Et en même temps, à ce point de ses souvenirs, le sentiment de la honte grandissait, comme si une voix intérieure, précisément à propos de Vronski, lui eut dit : « Attention ! Attention ! ça brûle ! » « Eh bien ! Quoi ? » se dit-elle résolument en s'installant dans son fauteuil. « Qu'est ce que cela signifie ? Ai-je peur de regarder tout cela en face ? Voyons ! Entre moi

et ce jeune officier existe-t-il et peut-il exister d'autres relations que celles que j'ai avec n'importe laquelle de mes connaissances? » Elle sourit avec mépris et se remit à lire. Mais, maintenant, il lui était impossible de comprendre ce qu'elle lisait. Elle fit glisser le coupe-papier sur la vitre, puis le posa sur sa joue et, presque à haute voix, se mit à rire prise soudain et sans cause, d'une joie intempestive. Elle sentait que ses nerfs se tendaient de plus en plus; elle sentait que ses yeux s'ouvraient davantage, que ses mains et ses pieds s'agitaient nerveusement, que quelque chose l'étouffait, et que les visages et les sons, dans cette demi-obscurité, prenaient pour elle un aspect et une importance extraordinaires. A chaque instant, elle était prise de doutes. « Le train avance-t-il ou s'arrête-t-il? se demandait-elle. Est-ce Annouchka ou une étrangère qui est près de moi? Qu'y a-t-il là-bas? Une pelisse ou un animal? Qui suis-je? Suis-je bien moi-même, ne suis-je pas une autre? » Cet état d'esprit lui était pénible, mais une force inconnue l'y entraînait : elle sentait qu'il lui fallait faire un effort de volonté pour s'y soustraire. Elle se leva pour se ressaisir, rejeta son plaid et ôta la pèlerine de son manteau de voyage. Pour un moment elle se remit et comprit que le paysan maigre, vêtu d'un long pale-tot de nankin auquel manquaient des boutons, était le chauffeur qui venait regarder le thermomètre et entraient livrant passage au vent et à la neige. Mais

ensuite, de nouveau, tout s'embrouilla. Ce paysan de haute taille se mit à gratter quelque chose dans le mur, la vieille dame allongea ses jambes en travers du wagon soulevant une poussière noire ; puis elle entendit des coups et des grincements épouvantables, semblables à un déchirement ; un feu rouge l'aveugla, enfin tout se confondit en une sensation douloureuse. Anna se sentit tomber dans un précipice. Mais tout cela était plus amusant qu'effrayant. La voix de l'homme emmitoufflé et couvert de neige lui cria quelque chose à l'oreille. Elle se souleva et se reprit à la réalité. Elle comprit qu'on arrivait à une station et que cet homme était le conducteur. Elle demanda à Annouchka de lui donner sa pèlerine et son châle, les mit sur elle et se dirigea vers la portière.

— Vous voulez sortir ? demanda Annouchka.

— Oui, je veux respirer un peu ; ici il fait très chaud.

Elle poussa la portière. Le vent et la neige tourbillonnaient autour d'elle, lui disputant le passage et cela l'amusa.

Elle ouvrit et descendit.

Le vent semblait n'attendre qu'elle. Il sifflait joyeusement comme s'il voulait l'étreindre et l'emporter, mais elle saisit la froide poignée du wagon, et, retenant son châle de sa main restée libre, elle descendit du train. Le vent était fort sur la plateforme, mais sur le quai, devant le train, l'air était

calme. Avec délices, elle respirait à pleins poumons l'air froid plein de neige, et, se tenant près du wagon, regardait le quai et la station tout éclairée.

XXX

Un vent violent soufflait en bourdonnant entre les roues des wagons, les poteaux, et autour de la station. Les wagons, les poteaux, les gens, tout ce qu'on voyait était couvert d'un côté par la neige qui s'y déposait en couche de plus en plus épaisse. Le vent se calma un instant mais il reprit bientôt avec une violence telle qu'il semblait que rien ne pourrait lui résister. Pendant ce temps des gens couraient en s'interpellant gaiement, glissant sur les planches du quai, et ne cessant d'ouvrir et de fermer les larges portes de la gare.

L'ombre d'un homme courbé passa ; on entendait le son du marteau sur le fer. « Donne la dépêche ! » cria de l'autre côté, dans l'obscurité, une voix irritée. « Venez par ici, n° 28 ! » criaient encore d'autres voix, et des gens, enveloppés, couverts de neige, couraient en avant. Deux messieurs quelconques, passèrent la cigarette aux lèvres. Elle

respira encore une fois, et sortait déjà la main de son manchon pour saisir la poignée et remonter dans le wagon quand la lumière vacillante du réverbère lui fut cachée par un monsieur en capote militaire.

A ce moment elle se retourna et reconnut le visage de Vronski. La main à la visière de sa casquette, il s'inclina devant elle, et lui demanda si elle n'avait besoin de rien, s'il ne pouvait lui être utile. Sans rien répondre, elle le regarda longtemps, fixement, et, malgré l'ombre où il se tenait, elle vit, ou il lui sembla voir, l'expression de son visage et de ses yeux.

C'était encore cette expression d'admiration respectueuse qui l'avait tant impressionnée la veille. Ces derniers jours, elle s'était dit plusieurs fois, et elle venait de se répéter encore quelques instants auparavant, que pour elle Vronski était un de ces jeunes gens, dont il existe des centaines, tous semblables, que l'on rencontre partout et qu'elle ne se permettrait jamais même de penser à lui. Mais, maintenant, au premier moment de sa rencontre avec lui, un sentiment de fierté joyeuse la saisit. Il n'était pas nécessaire de demander pourquoi il était ici, elle le savait aussi sûrement que s'il le lui eût dit : il était là pour être où elle était.

— Je ne savais pas que vous partiez aussi ? Pourquoi partez-vous ? dit-elle en abaissant la main déjà prête à saisir la poignée. Et son visage

exprima une joie et une animation des plus vives.

— Pourquoi je pars ? répéta-t-il regardant droit dans ses yeux. Je pars pour être où vous êtes. Je ne puis faire autrement, dit-il.

A ce moment, le vent, semblant avoir vaincu les obstacles, balayait la neige du toit des wagons ; une plaque de tôle détachée grinça et, en avant, la locomotive poussa un sifflement lugubre et plaintif. Toute l'horreur de la tourmente lui semblait maintenant plus belle. Il avait prononcé juste les mots que désirait son âme, mais que redoutait sa raison.

Elle ne répondit rien ; il voyait sur son visage la lutte qui se passait en elle.

— Pardonnez-moi si mes paroles vous ont déplu, lui dit-il humblement.

Il parlait d'une voix timide et respectueuse, mais avec tant de franchise et de fermeté que, pendant longtemps, elle ne put dire une parole.

— C'est mal ce que vous dites là, répondit-elle enfin, et, si vous êtes un galant homme, je vous prie d'oublier ce que vous m'avez dit comme je l'oublierai moi-même.

— Je n'oublierai jamais aucune de vos paroles, ni aucun de vos gestes... Je ne le puis...

— Assez ! Assez ! s'écria-t-elle, tâchant en vain de donner à son visage qu'il fixait avidement une expression sévère, et, saisissant de nouveau la poignée glacée du wagon, elle gravit le marche-pied et entra rapidement dans le vestibule du comparti-

ment. Là elle s'arrêta, réfléchissant en elle-même à ce qui venait de se passer ; sans se rappeler exactement ses paroles à elle ni les siennes, elle sentait que cette conversation d'une minute les avait rapprochés l'un de l'autre et elle en était à la fois effrayée et heureuse. Après quelques secondes, elle pénétra dans le wagon et reprit sa place. Le trouble qui l'agitait auparavant, loin de disparaître, grandissait au contraire et lui occasionnait une telle tension nerveuse qu'elle craignait à chaque instant que quelque chose ne se rompit en elle.

Elle ne dormit pas de la nuit, mais l'état de surexcitation dans lequel elle se trouvait et qui peuplait de rêves son imagination, n'avait rien de pénible ni de triste, au contraire elle se sentait pleine de joie et d'animation.

Vers le matin, elle s'endormit dans son fauteuil et quand elle s'éveilla il faisait grand jour et le train s'approchait de Pétersbourg. Aussitôt la pensée de sa maison, de son mari et de son fils et les soucis de la prochaine journée et des suivantes l'envahirent.

La première personne qui attira son attention quand le train stoppa à Pétersbourg et qu'elle en descendit, ce fut son mari. « Ah ! mon Dieu ! Pourquoi a-t-il de pareilles oreilles ? » pensa-t-elle en regardant son visage froid, imposant et solennel. C'étaient surtout les ourlets des oreilles où s'arrêtaient les bords du chapeau rond qui maintenant

la frappaient. Dès qu'il l'aperçut il alla à sa rencontre, les lèvres pincées dans son sourire moqueur habituel et la regardant en face avec ses grands yeux fatigués. Une sensation pénible lui serra le cœur quand elle rencontra son regard fixe et fatigué, comme si elle se fût attendue à le trouver tout autre.

Elle se sentait surtout mécontente d'elle-même en se retrouvant en sa présence. Ce sentiment ne lui était pas inconnu car elle avait toujours éprouvé une certaine gêne dans ses relations avec son mari, mais jamais encore elle ne s'en était rendu compte si nettement ; aussi en fut-elle péniblement affectée.

— Oui, tu vois que je suis un mari tendre comme la première année de notre mariage ; je brûlais du désir de te revoir, lui dit-il de sa voix lente, et de ce ton moqueur dont il lui parlait toujours, comme s'il voulait tourner en ridicule ceux qui parlaient ainsi.

— Sériouja va bien ? demanda-t-elle.

— C'est là toute la récompense de mon ardeur ? dit-il. Il se porte bien, très bien.

XXXI

Vronski, de toute cette nuit, n'avait pas même essayé de s'endormir. Assis dans son fauteuil, tantôt il regardait fixement devant lui, tantôt il examinait les gens qui entraient et sortaient, et si, autrefois, il étonnait les gens par son calme imperturbable, il semblait maintenant encore plus hautain et plus impassible. Il regardait les gens comme s'ils étaient des choses.

Un jeune homme nerveux, appartenant à la magistrature, qui était assis en face de lui, était agacé de son air. Il essaya de lui demander du feu, d'entamer la conversation, et même le bouscula pour lui faire comprendre qu'il n'était pas un objet mais un homme, mais Vronski le regardait toujours du même air qu'il aurait eu en face d'un bec de gaz, et le jeune homme faisait des grimaces, sentant son sang-froid l'abandonner, trouvant humiliante cette obstination à ne pas le prendre pour un être animé.

Rien au monde n'existait plus pour Vronski. Il se sentait un héros; non qu'il pensât avoir fait impression sur Anna, il ne le croyait pas encore, mais parce que l'effet qu'elle avait produit sur lui le remplissait de joie et d'orgueil.

Qu'en adviendrait-il, il l'ignorait et ne s'en faisait même pas une idée. Il sentait que toutes ses forces, jusqu'ici dispersées, étaient maintenant réunies et tendaient, avec une incommensurable énergie, vers un but unique. Et il en était heureux. Il ne savait qu'une chose, qu'il lui avait dit la vérité — qu'il allait où elle était, qu'il ne comprenait d'autre bonheur, n'éprouvait d'autre désir que de la voir et de l'entendre. Et quand il sortit du wagon à Bologoïé pour prendre un verre d'eau de seltz et qu'il aperçut Anna, malgré lui, dès le premier mot, il lui exprima cette pensée, la seule qu'il eût. Et il était satisfait de le lui avoir dit, content qu'elle le sût. Il ne dormit pas de la nuit. Revenu dans son wagon, il se rappelait sans cesse l'attitude dans laquelle il l'avait vue, ainsi que toutes ses paroles; et son imagination lui laissait entrevoir la possibilité d'un avenir qui bouleverserait son cœur.

Quand, à Pétersbourg il descendit du train, il se sentit, malgré cette nuit sans sommeil, aussi frais et aussi dispos qu'après un bain froid.

Il s'arrêta près de son wagon, attendant sa sortie.

— Je la verrai encore une fois, se dit-il en sou-

riant malgré lui ; je verrai son allure, sa physiologie ; elle parlera, tournera la tête, sourira peut-être.

Mais avant même de la voir, il aperçut son mari que le chef de gare conduisait respectueusement en lui frayant un chemin à travers la foule.

— Hélas ! c'est le mari !

Pour la première fois seulement, Vronski comprit clairement que le mari était une personne liée à elle. Il savait qu'elle était mariée, mais il ne croyait pas en l'existence du mari, il n'y songea que quand il aperçut son visage, ses épaules, ses jambes en pantalon noir, surtout quand il remarqua avec quel sentiment de dignité il lui prit tranquillement la main.

En apercevant la sévère et haute stature d'Alexis Alexandrovitch, ce Pétersbourgeois au visage frais, en chapeau rond, le dos légèrement voûté, il eût conscience de son existence et éprouva une sensation désagréable, semblable à celle qu'éprouverait un homme tourmenté par la soif qui, arrivé enfin près d'une source, y trouverait un chien, un mouton ou un porc en train de boire et de troubler l'eau. La démarche d'Alexis Alexandrovitch, avec son léger déhanchement et ses jambes courtes, impressionna surtout Vronski. Il ne reconnaissait qu'à lui-même le droit d'aimer Anna. Quand il aperçut celle-ci, il constata qu'elle était toujours la même et il éprouva intérieurement la même émotion, la

même sensation de bonheur. Il donna l'ordre à son valet allemand, qui accourait vers lui des secondes classes, de prendre les bagages, et il s'avança vers elle. De loin il vit les époux s'aborder et, avec la perspicacité d'un amoureux, remarqua l'attitude légèrement gênée d'Anna lorsqu'elle parla à son mari.

— « Non, elle ne l'aime pas et ne peut l'aimer », décida-t-il.

Comme il s'approchait d'Anna Arkadiévna, il remarqua avec joie qu'elle avait senti son approche ; elle se retourna et le reconnut puis continua de causer avec son mari.

— Avez-vous bien passé la nuit ? dit-il quand il se fut approché, en s'inclinant devant elle et son mari, laissant à Alexis Alexandrovitch la possibilité de prendre ce salut pour lui et de l'agréer s'il lui semblait bon.

— Je vous remercie beaucoup, répondit-elle.

Son visage fatigué avait perdu son animation et ses yeux ne souriaient plus. Mais quand elle l'aperçut, un éclair traversa son regard et, bien que cette flamme durât peu, il en éprouva de la joie. Elle se tourna vers son mari, cherchant à voir s'il connaissait Vronski. Alexis Alexandrovitch regarda le jeune officier d'un air mécontent et parut chercher à se rappeler qui il était. Le calme et l'assurance de Vronski se heurtèrent cette fois comme une faux sur la pierre au calme et à l'assurance glaciale d'Alexis Alexandrovitch.

— Le comte Vronskî, prononça Anna.

— Ah ! il me semble que nous nous connaissons, dit avec indifférence Alexis Alexandrovitch en lui tendant la main. Tu es partie avec la mère et tu reviens avec le fils, dit-il en martelant chaque syllabe. Vous rentrez probablement de congé ? dit-il, et, sans attendre la réponse, il s'adressa à sa femme d'un ton ironique :

— Eh bien, a-t-on versé beaucoup de larmes à Moscou pour la séparation ?

En parlant ainsi à sa femme, il laissait comprendre à Vronskî qu'il désirait rester en tête-à-tête avec elle ; et, touchant son chapeau, il lui tourna le dos. Mais Vronskî s'adressa à Anna Arkadiévna.

— J'espère avoir l'honneur de vous faire une visite, dit-il.

Alexis Alexandrovitch lui jeta un de ses regards fatigués.

— Enchanté, dit-il froidement. Nous recevons le lundi.

Là-dessus, donnant définitivement congé à Vronskî, il s'adressa à sa femme.

— Quelle chance d'avoir eu précisément cette demi-heure de liberté pour venir te chercher et te prouver ainsi ma tendresse, dit-il d'un ton plaisant.

— Tu soulignes vraiment trop ta tendresse pour que je l'apprécie beaucoup, dit-elle du même ton

plaisant, écoutant involontairement le bruit des pas de Vronskî qui marchait près d'elle. « Mais que m'importe ! » pensa-t-elle ; et elle se mit à demander à son mari comment s'était comporté Serioja en son absence.

— Ah ! parfaitement ! MARIETTE dit qu'il a été très gentil, très doux et... je dois te le dire .. il n'était pas très attristé de ton absence, ce n'est pas comme ton mari. Mais encore une fois merci d'avoir avancé ton retour d'un jour. Notre chère *samovar* sera enchantée.

Il appelait ainsi la célèbre comtesse Lydie Ivanovna qui toujours et à tout propos s'agitait et entraînait en ébullition.

— Elle s'est informée de toi, et, sais-tu, je te donnerai un conseil, tu ferais bien d'aller chez elle aujourd'hui ; tu sais que son cœur souffre à tout propos. Maintenant, pour augmenter ses soucis, elle se préoccupe de la réconciliation des Oblonskî.

La comtesse Lydie Ivanovna était l'amie d'Alexis Alexandrovitch et le centre d'un certain monde de Pétersbourg, que, pour son mari, Anna était obligée de fréquenter.

— Mais je lui ai écrit.

— Oui, mais elle a besoin de connaître tous les détails. Va chez elle, mon amie, si tu n'es pas trop fatiguée. Eh bien, Kondratî te donnera la voiture et moi je file au comité. Enfin, je ne dînerai plus seul, fit Alexis Alexandrovitch, cette fois sans

plaisanter. Tu ne saurais croire combien je suis habitué...

Et avec un sourire particulier, il lui serra longuement la main et l'installa dans sa voiture.

XXXII

La première personne que rencontra Anna à la maison fut son fils. Il se précipita vers elle dans l'escalier, malgré les cris de sa gouvernante, et se mit à appeler, tout joyeux : Maman ! maman ! enfin l'ayant jointe, il lui sauta au cou.

— Je vous disais bien que c'était maman ! Je le savais ! criait-il à la gouvernante.

De même que le mari, l'enfant éveilla en Anna une sorte de désenchantement. Elle se l'était imaginé mieux qu'il n'était réellement, elle devait descendre jusqu'à la réalité pour éprouver de la joie à le voir tel qu'il était. Mais néanmoins, tel quel, il était charmant avec ses boucles blondes, ses yeux bleus, ses petites jambes rondes, gracieuses, dans les bas bien tirés. Anna ressentait une sorte de plaisir physique à se trouver près de lui et à recevoir ses caresses ; elle retrouva tout son calme quand elle rencontra son regard naïf, confiant,

aimant, tendre, quand elle entendit ses questions enfantines.

Anna sortit les cadeaux envoyés par les enfants de Dolly et raconta à son fils qu'il y avait à Moscou une petite fille nommée Tania qui savait lire et apprenait même à lire aux autres enfants.

— Est-ce que je suis moins gentil qu'elle ? demanda Serioja.

— Pour moi, il n'y a rien au monde au-dessus de toi.

— Je le sais, fit Serioja en souriant.

Anna n'avait pas encore eu le temps de prendre son café, qu'on annonçait la comtesse Lydie Ivanovna.

C'était une femme grande, forte, au teint jaune, et maladif, avec de beaux yeux noirs pensifs. Anna l'aimait, cependant, mais aujourd'hui, pour la première fois, elle la voyait avec tous ses défauts.

— Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau, mon amie ? Avez-vous apporté le rameau d'olivier ? demanda la comtesse Lydie Ivanovna aussitôt entrée.

— Oui, tout s'est arrangé, mais cela n'était pas aussi grave que nous le pensions, répondit Anna. En général, ma belle-sœur est trop prompte.

Mais la comtesse Lydie Ivanovna qui s'intéressait à tout ce qui ne la concernait pas, avait pour habitude de ne jamais écouter ce qui, soi-disant, l'intéressait ; elle interrompit Anna.

— Oui, il y a bien des maux et des souffrances en ce monde, et je suis très tourmentée aujourd'hui.

— Ah ! Qu'y a-t-il donc ? demanda Anna, s'efforçant de retenir un sourire.

— Je commence à être fatiguée de lutter inutilement pour la vérité, et parfois, je suis tout à fait découragée. L'affaire des bonnes sœurs (il s'agissait d'un établissement philanthropique, religieux et patriotique) marchait très bien, mais, avec ces messieurs, on ne peut rien faire, dit la comtesse Lydie Ivanovna, sur un ton de résignation ironique. Ils se sont emparés de cette idée, l'ont déformée, et maintenant la jugent à un point de vue mesquin et misérable. Deux ou trois d'entre eux, et votre mari est de ce nombre, comprennent seuls l'importance de cette œuvre ; les autres ne font que bafouiller. Hier, Pravdine m'a écrit...

Pravdine était un panslaviste très connu à l'étranger. La comtesse Lydie Ivanovna raconta le contenu de sa lettre. Elle exposa ensuite les pièges et les embûches tendus à l'œuvre de l'Union des Églises et partit à la hâte, car ce jour elle devait assister encore à la réunion d'une société et passer au comité slave.

« Tout cela existait auparavant, pourquoi ne l'ai-je pas remarqué ? se dit Anna. Est-elle plus nerveuse que d'habitude, aujourd'hui ? Et, en effet, c'est ridicule. Son but est la vertu, c'est une chré-

tienne, et elle ne fait que se fâcher sans cesse et ne voit que des ennemis, et c'est toujours le Christ et la vertu qui sont en jeu. »

Après la comtesse Lydie Ivanovna, Anna eut encore la visite de la femme du directeur, qui lui raconta tous les potins de la ville et partit à trois heures en promettant de revenir pour le dîner. Alexis Alexandrovitch était à son ministère. Restée seule, Anna, avant le dîner, s'occupa du repas de son fils (l'enfant dinait à part), mit en ordre ses affaires et répondit, après les avoir lus, aux billets et lettres qui s'étaient accumulés sur sa table pendant son absence.

Le sentiment de honte inexplicable qu'elle avait éprouvé pendant la route et son émotion disparaissaient complètement ; en reprenant sa vie habituelle, elle se retrouvait de nouveau calme et irréprochable.

Elle se rappelait avec étonnement son état de la veille.

« Qu'avais-je donc ? Rien, en somme. Vronski a dit une folie à laquelle il est très facile de ne pas donner suite, et j'ai répondu comme il le fallait. En parler à mon mari ? Non, ce n'est pas la peine, ce serait attacher de l'importance à ce qui n'en a pas. » Elle se rappela lui avoir raconté une fois qu'un de ses jeunes subordonnés lui avait presque fait une déclaration et qu'Alexis Alexandrovitch lui avait répondu alors que la même chose pouvait

arriver à toute femme vivant dans le monde, mais que sa confiance en elle était trop grande pour qu'il se permit jamais de s'humilier et de l'humilier elle-même par la jalousie. « Alors, Dieu merci, il n'est pas nécessaire de parler ! » se dit-elle.

XXXIII

Alexis Alexandrovitch revint du ministère à quatre heures, mais, comme cela lui arrivait souvent, n'ayant pas le temps d'entrer chez Anna, il passa directement dans son cabinet pour recevoir les solliciteurs qui l'attendaient et signer quelques papiers apportés par son secrétaire. Pour le dîner (presque chaque jour trois personnes dinaient chez les Karénine), arrivèrent une vieille cousine d'Alexis Alexandrovitch, un directeur de département avec sa femme et un jeune homme recommandé à Alexis Alexandrovitch pour le service. Anna se rendit au salon pour les recevoir. Le dernier coup de cinq heures sonnait à peine à la vieille pendule de bronze du temps de Pierre I^{er}, lorsqu'Alexis Alexandrovitch parut, en habit noir et cravate blanche, avec deux décorations. Il était obligé de sortir aussitôt après le dîner. Chaque instant de la vie d'Alexis Alexandrovitch était pris

et compté, et pour parvenir à faire ce qu'il devait faire chaque jour, il s'était astreint à la plus stricte ponctualité. « Sans hâte et sans repos », telle était sa devise. Il entra au salon, salua tout le monde, et s'assit hâtivement, en souriant à sa femme.

— Oui, ma solitude a pris fin, dit-il. Tu ne croirais pas combien il est gênant de dîner seul !

Pendant le repas, il causa à sa femme des affaires de Moscou. Il l'interrogeait, avec un sourire moqueur, sur Stepan Arkadiévitch ; mais la conversation roulait principalement sur le service et la société de Pétersbourg. Après le dîner, il passa une demi-heure avec les hôtes, puis, de nouveau, avec un sourire, il serra la main de sa femme et sortit pour aller au Conseil. Ce soir-là, Anna ne sortit pas, elle n'alla ni chez la princesse Betsy Tverskaïa qui, ayant appris son retour, l'avait invitée pour le soir, ni au théâtre où, ce jour-là, elle avait une loge ; elle resta chez elle, principalement parce que le costume qu'elle devait mettre n'était pas prêt. Après le départ des convives, elle s'occupa de ses toilettes, mais elle fut vivement contrariée. Avant son départ pour Moscou, selon son habitude de s'habiller à peu de frais, elle avait donné à sa couturière trois robes à transformer ; elles devaient être complètement refaites et livrées depuis trois jours ; or, deux d'entre elles n'étaient pas prêtes et la troisième n'était pas faite à son goût. La couturière vint pour s'excuser, affirmant que c'était

mieux ainsi ; mais Anna l'admonesta si vivement qu'elle en fut ensuite toute honteuse. Pour se calmer tout à fait, elle alla dans la chambre de son fils et passa toute la soirée avec lui ; elle le mit au lit, lui souhaita le bonsoir et borda ses couvertures. Elle était heureuse d'avoir si bien passé la soirée et de n'être pas sortie. Elle se sentait très à l'aise maintenant, elle voyait clairement que tout ce qui, en chemin de fer, lui avait paru si grave, n'était qu'une aventure très ordinaire et sans importance, dont il n'y avait point à avoir honte, ni devant personne, ni devant elle-même. Anna s'assit près de la cheminée avec un roman anglais et attendit son mari. A neuf heures et demie, la sonnette retentit et Alexis Alexandrovitch entra dans sa chambre.

— Enfin toi ! dit-elle en lui tendant la main.

Il baisa cette main et s'assit près d'elle.

— En somme, je vois que ton voyage a réussi ! dit-il.

— Oui, parfaitement, répondit-elle ; et elle se mit à tout lui raconter : le voyage avec madame Vronski, son arrivée, l'accident de chemin de fer, ensuite la pitié que lui avait inspirée d'abord son frère et ensuite Dolly.

— Bien qu'il soit ton frère, un tel homme est à mon avis sans excuse, dit sévèrement Alexis Alexandrovitch.

Anna sourit. Elle comprit qu'il disait cela préci-

sément pour montrer que, même les liens de parenté, ne pouvaient atténuer la franchise de son opinion. Elle connaissait ce trait de caractère de son mari et l'appréciait.

— Je suis heureux que tout se soit bien terminé et que tu sois de retour. Eh bien ! que dit-on là-bas du nouveau projet que j'ai fait accepter au Conseil ?

Anna n'avait pas entendu parler de ce projet ; elle se sentit confuse d'avoir pu oublier si facilement ce qui, pour lui, était si important.

— Ici, au contraire, cela fait grand bruit, dit-il avec un sourire satisfait.

Elle sentit qu'Alexis Alexandrovitch avait à lui faire part de quelque chose de flatteur pour lui-même à propos de cette affaire, et, par ses questions, elle l'y amena. Lui, avec le même sourire satisfait, raconta les ovations que lui avait values le vote de ce projet.

— Je suis très heureux, cela prouve qu'enfin, chez nous, on commence à se former une opinion raisonnable et sérieuse sur ce sujet.

Ayant terminé, avec de la crème et du pain, sa deuxième tasse de thé, Alexis Alexandrovitch se leva et passa dans son cabinet.

— Et toi, tu n'es donc pas sortie ? Tu as dû t'ennuyer ? dit-il.

— Oh ! non, répondit-elle en se levant derrière lui et l'accompagnant à travers le salon jusqu'à

son cabinet. Que lis-tu maintenant? lui demanda-t-elle.

— En ce moment, je lis la *Poésie des Enfers*, du duc de Lille, un ouvrage remarquable.

Anna sourit, comme on sourit aux faiblesses des êtres aimés; et, le bras appuyé sur celui de son mari, elle le conduisit jusqu'à la porte de son cabinet de travail. Elle connaissait cette habitude, devenue pour lui une nécessité, de lire le soir; elle savait que malgré les obligations de son service, qui prenaient presque tout son temps, il regardait comme un devoir de se tenir au courant de ce qui se faisait dans le domaine des sciences et de la littérature; elle savait aussi qu'il s'intéressait réellement aux ouvrages politiques, philosophiques, théologiques, que l'art lui était tout à fait étranger et que, malgré cela, ou à cause de cela, il se faisait un devoir de ne rien laisser passer de ce qui faisait quelque bruit dans le monde des arts. Elle savait que dans le domaine de la politique, de la philosophie, de la théologie, Alexis Alexandrovitch doutait et cherchait; mais en art, en poésie et surtout en musique, qu'il ne comprenait pas du tout, il avait les opinions les plus fermes et les plus arrêtées. Il aimait à parler de Shakspeare, de Raphaël, de Beethoven, de l'importance des nouvelles écoles de poésie et de musique qui, chez lui, étaient toutes cataloguées avec clarté et précision.

— Eh bien! Dieu te bénisse, lui dit-elle près de

la porte du cabinet où étaient déjà préparés la lumière avec l'abat-jour, une carafe d'eau et son fauteuil ; moi, je vais écrire à Moscou.

Il lui serra la main que, de nouveau, il baisa.

« C'est vraiment un brave homme, juste, bon et remarquable dans sa sphère, se dit Anna en retournant chez elle, comme si elle eût eu à le défendre contre un adversaire qui l'aurait accusé, prétendant qu'il était impossible de l'aimer. « Mais pourquoi ses oreilles sont-elles si drôlement placées ? Peut-être s'est-il fait couper les cheveux ! »

A minuit précis, Anna encore assise à son bureau achevait d'écrire à Dolly, quand elle entendit les pas réguliers de son mari, et Alexis Alexandrovitch, lavé et peigné, en pantoufles, un livre sous le bras, s'approcha d'elle.

— Il est temps ; il est temps ! dit-il avec un sourire particulier ; et il passa dans la chambre à coucher. « Et de quel droit l'a-t-il regardé d'une telle façon », pensait Anna se rappelant le regard de Vronski sur Alexis Alexandrovitch.

Elle se déshabilla et entra dans la chambre ; son visage n'avait plus cette animation qui, durant son séjour à Moscou, brillait dans ses yeux et dans son sourire ; maintenant au contraire, la flamme semblait éteinte ou tout au moins cachée, bien cachée.

XXXIV

En quittant Pétersbourg, Vronski avait laissé son grand appartement de Morskaia à son camarade Petritzki

Ce Pétritzki, un jeune lieutenant, n'était pas de grande noblesse ; non seulement il n'était pas riche, mais il était criblé de dettes. Ivre chaque soir, il était sans cesse aux arrêts par suite d'aventures tantôt drôles, tantôt scandaleuses ; néanmoins il avait su se concilier l'amitié de ses camarades et de ses chefs.

Vers midi, quand Vronski, venant de la gare, arriva à son appartement, il aperçut près du peron une voiture qu'il connaissait bien. De la porte, pendant qu'il sonnait, il entendit des voix d'hommes riant aux éclats et les exclamations d'une voix de femme ; la voix de Petritzki cria : « Si c'est un de ces misérables, ne laisse pas entrer ! »

Vronski ordonna de ne pas l'annoncer et, sans

bruit, entra dans la première pièce. La baronne Schilton, l'amie de Petritzkī, en robe de satin mauve, son minois éveillé encadré de boucles blondes, faisait le café, assise devant une table ronde et emplissait toute la chambre de son gazouillis parisien. Petritzkī en paletot, et le capitaine Kamerovskī en uniforme, — il était probablement de service, — étaient assis près d'elle.

— Bravo Vronskī ! Bravo Vronskī ! s'écria Petritzkī bondissant tout à coup en bousculant les chaises.

— Le maître de céans lui-même ! Baronne, donnez-lui du café de la cafetière neuve. En voilà une surprise ! J'espère que tu es satisfait de l'ornement de ton cabinet de travail ? dit-il, en désignant la baronne. Vous vous connaissez ?

— Sans doute ! dit Vronskī en souriant gaîment et en serrant la petite main de la baronne. Comment donc ! De vieux amis.

— Vous êtes revenu chez vous, dit la baronne ; alors je me sauve. Oui, oui ! je pars de suite. Je vous gêne.

— Vous êtes ici chez vous, baronne, dit Vronskī. Bonjour Kamerovskī, ajouta-t-il en serrant froidement la main de ce dernier.

— Vraiment ! vous ne dites jamais d'aussi gracieuses paroles ! dit la baronne à Petritzkī.

— Pourquoi donc ? Après dîner j'en dirai tout autant.

— Oui, après le dîner, le mérite n'est pas grand ! Eh bien ! allez, je vais préparer le café. Allez faire votre toilette, dit la baronne, en se rasseyant et tournant le petit robinet de la cafetière neuve. — Pierre, donnez-moi du café ! dit-elle, s'adressant à Petritzkî, qu'elle appelait Pierre, à cause de son nom de famille, sans chercher à dissimuler ses relations avec lui. J'en rajouterai.

— Vous le gâterez.

— Non ! non ! Eh bien ! et votre femme ? dit tout à coup la baronne en interrompant la conversation de Vronskî avec son camarade. Ici nous vous avons marié ; l'avez-vous amenée votre femme ?

— Non, baronne, je suis né bohème et je mourrai bohème.

— Tant mieux, tant mieux ! Donnez-moi votre main.

Et la baronne, sans lâcher Vronskî, se mit à lui raconter, en y intercalant des plaisanteries, ses derniers projets, lui demandant conseil.

— Il se refuse toujours au divorce. Eh bien ! Que dois-je faire ? (*Il c'était son mari*). Je vais engager un procès. Que me conseillez-vous ? Kameronvskî ! Veillez au café ! il déborde, vous voyez, je suis occupée... Je veux faire un procès pour avoir ma fortune. Comprenez-vous cette bêtise, parce que soi-disant, je le trompe — fit-elle avec mépris, — il veut s'approprier mes biens !

Vronskî écoutait avec plaisir le gai bavardage de

la jolie femme, tombait d'accord avec elle, lui donnait des conseils demi plaisants, en un mot reprenait le ton et les façons dont il usait en général avec les femmes de cette sorte. Dans son monde, à Pétersbourg, les gens se partageaient en deux catégories tout à fait différentes l'une de l'autre : une catégorie inférieure, composée de gens ordinaires, sots et surtout ridicules, croyant que les maris doivent être fidèles à leurs femmes, les jeunes filles innocentes, les femmes pudiques, les hommes sérieux, rangés et courageux, prétendant qu'il faut élever ses enfants, gagner sa vie, payer ses dettes et autres bêtises de ce genre. C'étaient les démodés, les raseurs.

L'autre catégorie était celle à laquelle Vronskï et ses amis appartenaient ; pour en faire partie il suffisait d'être élégant, généreux, hardi et gai ; de s'adonner à ses passions sans rougir, et de se moquer du reste.

Au premier moment Vronskï, encore sous l'influence du milieu dans lequel il avait vécu à Moscou, se trouva dépaysé ; mais bientôt, il se ressaisit et, comme s'il chaussait de vieilles pantoufles, rentra dans son ancien milieu, plein de gaité et d'attraits.

Le café ne se faisait pas ; tout à coup, il déborda sur le précieux tapis et tacha la robe de la baronne ; mais ce fut un prétexte au tapage et au rire et personne ne s'en plaignit.

— Eh bien ! maintenant, adieu, autrement vous ne

vous habillerez jamais, et j'aurai sur la conscience d'avoir fait commettre à un homme distingué le plus grand crime, celui de ne pas se laver. Alors, vous me conseillez de lui mettre le couteau sur la gorge ?

— Absolument, et que votre main soit bien près de ses lèvres : il baisera cette main et tout finira bien, répondit Vronskî.

— Alors, à ce soir, au Théâtre français !

Et, avec un froufrou de robe, elle disparut.

Kamerovskî se leva aussi et Vronskî, sans attendre sa sortie, lui serra la main et passa dans le cabinet de toilette. Pendant qu'il se lavait, Pétritzkî lui narrabrièvement sa situation et quels changements étaient survenus depuis son départ. Plus d'argent, son père a déclaré n'en plus vouloir donner et ne pas payer les dettes ; un tailleur veut le faire arrêter, un autre menace de le poursuivre ; le colonel a déclaré que s'il ne mettait fin au scandale, il l'obligerait à démissionner ; la baronne l'embête, sans compter qu'elle veut lui donner de l'argent ; et puis il y a une femme — il la lui montrera — une beauté, un charme, la beauté sévère de l'Orientale, genre de *l'esclave* Rebecca « comprends-tu ; » enfin il s'est querellé avec Berkhachev, il veut lui envoyer ses témoins, mais il est probable que l'affaire n'aura pas de suites. Bref en un mot, tout va admirablement et très gaiement... Et, sans donner à son camarade le temps de s'informer au-

trement de sa situation, Pétritzkî, se mit à lui raconter toutes les nouvelles intéressantes. Les récits de Petritzkî, cet appartement qu'il connaissait si bien, depuis trois ans qu'il l'habitait, charmaient Vronskî, et il se sentait peu à peu repris par la vie habituelle et insouciant de Pétersbourg.

— Pas possible ! s'écria-t-il en baissant la pédale de son lavabo d'où il laissait couler l'eau sur son large cou rouge. Pas possible ! répéta-t-il, Laure a quitté Fertinov et s'est collée à Miléiev. Et Fertinov est-il toujours aussi bête et aussi content de lui ? Et Bousouloukov, comment va-t-il ?

— Ah ! Bousouloukov ! c'est toute une histoire, s'écria Pétritzkî. Il a une passion pour le bal et il n'en manque pas un à la cour. Dernièrement il est allé à un grand bal avec le nouveau casque. As-tu vu les nouveaux casques ? Très bien, très léger. Il se tenait debout... Non, mais écoute donc.

— Mais j'écoute, répondit Vronskî en s'essuyant avec sa serviette-éponge.

— Passe une grande-duchesse avec un ambassadeur quelconque et, pour son malheur, ils causaient du nouveau casque. On le regarde, notre ami se tient droit. (Et Pétritzkî prit la position de Bousouloukov, debout, tenant son casque) ; la grande-duchesse le prie alors de la laisser examiner le casque. Il ne bouge pas. Qu'est-ce que cela signifie ? On lui fait des signes ; il hoche la tête, fronce les sourcils. Donne donc ! Il n'en fait rien.

Peux-tu t'imaginer... Alors l'autre... comment l'appelle-t-on?... Veut lui prendre son casque... il s'y oppose... Mais il le lui arrache et le donne à la grande-duchesse... Ah ! ah ! voilà le nouveau modèle, dit la grande-duchesse ; elle retourne le casque et figure-toi qu'il en tombe des bonbons, deux livres de bonbons. C'était sa provision.

Vronski éclata de rire, et longtemps après, en causant de tout autre chose, il se rappelait l'histoire du casque et riait de son rire franc, découvrant des dents saines et régulières.

Quand il eut appris toutes les nouvelles, Vronski, aidé de son valet, revêtit son uniforme et partit se présenter à la Place. Il avait l'intention d'aller ensuite chez son frère, chez Betsy, et de faire une tournée de visites dans l'espoir de rencontrer madame Karénine. Suivant l'habitude qu'il avait à Pétersbourg, il sortit et ne rentra que fort tard dans la nuit.

DEUXIÈME PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

I.

Vers la fin de l'hiver les Stcherbatzkï se concertèrent sur le parti à prendre au sujet de la santé de Kitty, qui avait besoin de rétablir ses forces affaiblies. Elle était malade, et, à l'approche du printemps, son état s'aggravait. Le médecin de la famille lui avait ordonné successivement de l'huile de foie de morue, du fer, puis du nitrate d'argent ; mais aucune amélioration ne s'était produite, et maintenant il conseillait de partir au printemps pour l'étranger. Un célèbre médecin fut appelé en consultation ; l'éminent docteur, un très bel homme, encore jeune, exigea un examen minutieux de la malade. A son avis, et il insistait avec complaisance sur cette idée, la pudeur des jeunes filles n'était

qu'un reste de barbarie et rien n'était plus naturel pour un jeune médecin que d'examiner une jeune femme nue. Cela lui semblait d'autant plus naturel qu'il le faisait chaque jour comme un acte ordinaire de la vie et, sans penser à mal, de sorte que la pudeur d'une jeune fille, qu'il attribuait à un reste de barbarie, lui faisait l'effet d'une offense personnelle.

Il fallut se soumettre. Tous les médecins cependant fréquentent la même école, étudient les mêmes livres et connaissent les mêmes sciences, de l'avis même de certaines gens le célèbre docteur n'était pas aussi habile qu'on voulait bien le dire, néanmoins et malgré toutes ces raisons, dans la maison de la princesse et dans tout son entourage, il était considéré, on ne sait pourquoi, comme l'unique médecin capable, et tous faisaient dépendre de lui seul le salut de Kitty. Ayant examiné sérieusement et avec soin la malade, toute confuse et accablée de honte, le célèbre médecin se lava minutieusement les mains et passa dans le salon pour causer avec le prince. Celui-ci fronçant les sourcils et tousotant, écoutait le médecin. En homme qui a beaucoup vécu, et n'a jamais été malade, il ne croyait point à la médecine, et, en lui-même, il était à la fois fâché et honteux de cette comédie, d'autant plus que lui seul peut-être comprenait la véritable cause de la maladie de Kitty : « Voilà un chasseur qui m'a tout l'air de rentrer bredouille », pensait-il

en appliquant cette expression du langage cynétique au célèbre médecin, dont il écoutait distraitement le bavardage sur les indices de la maladie de sa fille.

Le docteur, tout en s'efforçant de ne pas laisser paraître son mépris pour ce vieux gentilhomme, n'essayait que faiblement de lui faire comprendre ses explications. Il comprenait qu'avec le vieux prince il perdait sa peine et que la mère était vraiment la tête de la maison. C'est devant elle qu'il comptait développer ses arguments. A ce moment la princesse entra au salon avec le médecin de la famille. Le prince s'éloigna, cherchant à dissimuler combien toute cette comédie lui semblait ridicule.

La princesse était troublée et indécise : elle se sentait coupable envers Kitty.

— Eh bien, docteur, décidez de notre sort, dit-elle, ne me cachez rien. « Y a-t-il de l'espoir ? » voulait-elle dire, mais ses lèvres tremblaient et elle ne put articuler cette question. — Eh bien ! docteur, quelle est votre opinion ?

— Un moment, princesse ; je vais m'entretenir avec mon confrère et ensuite j'aurai l'honneur de vous exposer mon opinion.

— Alors il faut que nous vous laissions ?

— S'il vous plaît.

La princesse sortit en soupirant.

Quand les docteurs furent seuls, le médecin de la famille commença timidement à exprimer son

opinion : il diagnostiquait un commencement de tuberculose... etc. Le célèbre docteur l'écoutait ; soudain au milieu de son discours il regarda sa montre d'or.

— Ah ! dit-il, mais...

Le médecin de la famille, respectueusement, s'interrompt.

— Définir le commencement de la tuberculose, comme vous le savez, c'est impossible ; avant l'apparition des cavernes il n'y a rien de certain ; mais nous pouvons faire des hypothèses. Nous avons des indices : le manque d'appétit, l'excitation nerveuse, etc. La question se pose ainsi : Si nous soupçonnons la tuberculose que faut-il faire pour relever l'appétit ?

— Mais vous le savez, il y a toujours quelque cause morale... dit avec un fin sourire le médecin de la famille se permettant d'interrompre son éminent confrère.

— Oui, naturellement, répondit celui-ci en regardant de nouveau sa montre. — Pardon, savez-vous si le pont de Jaousa est réparé ou bien est-il toujours nécessaire de faire un détour ? demandait-il. Ah ! il est réparé, eh bien, dans ce cas j'y serai en vingt minutes. Alors nous disions que la question se pose ainsi : relever l'appétit et calmer les nerfs, l'un s'unit à l'autre, il faut agir des deux côtés.

— Mais le voyage à l'étranger ? demanda le médecin de la famille.

— Je suis un ennemi des voyages à l'étranger. Remarquez du reste que s'il y a commencement de tuberculose, ce que nous ne pouvons savoir, un voyage à l'étranger n'y fera rien. Il faut trouver un moyen pour ramener l'appétit sans nuire d'autre part.

Et le célèbre médecin exposa son plan ; il était d'avis d'une saison d'eaux de Soden dont le mérite principal à ses yeux, était, évidemment, d'être absolument inoffensives.

Le médecin de la famille écoutait attentivement, respectueusement, puis il objecta :

— En faveur du voyage à l'étranger, je ferai observer l'influence du changement d'habitudes, l'éloignement des conditions coutumières qui avivent le souvenir, et enfin le désir de la mère.

— Ah ! Eh bien, en ce cas, soit, qu'ils aillent à l'étranger, seulement qu'ils se méfient de ces charlatans d'Allemands... Il est nécessaire qu'elle suive mes prescriptions... Eh bien, soit, qu'elle y aille.

De nouveau il regarda sa montre.

— Oh ! il est l'heure ! et il se dirigea vers la porte.

Le célèbre médecin déclara à la princesse (un sentiment de convenance le lui dictait) qu'il désirait voir encore une fois la malade.

— Comment ! Examiner encore mon enfant ! s'écria avec effroi la mère.

— Oh ! non ; princesse, seulement quelques détails.

— Alors, c'est bon.

Et la mère accompagna le docteur dans le salon de Kitty.

La jeune fille amaigrie, toute rouge encore, les yeux empreints de cet éclat particulier que provoque la honte, se tenait debout au milieu de la chambre. Quand le docteur entra, elle rougit encore davantage, et ses yeux s'emplirent de larmes.

Sa maladie et tous les soins qu'on lui donnait, tout cela lui semblait sot et ridicule ; que signifiaient ces traitements ? N'était-ce pas aussi puéril que de vouloir rajuster les morceaux d'un vase brisé ! Son cœur était brisé et ils voulaient la guérir avec des pilules et des cachets ! Mais elle ne pouvait attrister sa mère, d'autant plus que celle-ci se sentait coupable.

— Veuillez vous asseoir, princesse, dit le célèbre médecin.

Avec un sourire il s'assit en face d'elle, lui tâta le pouls et, de nouveau, se mit à lui poser des questions gênantes. Elle lui répondit d'abord, mais tout-à-coup, elle se leva impatientée.

— Excusez-moi, docteur, mais vraiment tout cela ne mène à rien. Voilà trois fois que vous me demandez la même chose.

Le célèbre docteur ne s'offensa point.

— Irritation malative, — dit-il à la princesse

quand Kitty fut sortie. — Du reste, j'avais fini.

Et le docteur, devant la princesse qu'il considérait comme une femme excessivement intelligente, exposa sérieusement la situation de la jeune malade et, comme conclusion, donna une ordonnance sur la façon de prendre ces eaux, qui, pour lui, n'étaient pas nécessaires.

Sur la question du voyage à l'étranger, le docteur se mit à réfléchir, comme s'il se fût trouvé en présence d'un cas embarrassant : Il prononça enfin sa décision : « Allez à l'étranger, mais ne vous fiez pas aux charlatans et, en tous les cas, adressez-vous à moi. »

Comme après quelque événement heureux, aussitôt que le docteur fut parti, la princesse se sentit plus joyeuse ; elle alla retrouver sa fille et celle-ci s'efforça de paraître plus gaie ; il lui fallait maintenant souvent dissimuler :

— Vraiment, je me porte bien maman ; mais si vous voulez partir, partons, dit-elle, tâchant de montrer qu'elle s'intéressait au voyage ; et elle se mit à causer de leurs préparatifs.

II

Après le départ du docteur, Dolly arriva. Elle savait qu'une consultation devait avoir lieu ce jour-là ; aussi, bien que récemment remise de la naissance d'une fille et malgré tous ses soucis et ses ennuis personnels, elle avait laissé à la maison la nourrice avec la petite fille malade et elle venait s'informer du sort de Kitty qui devait se décider ce jour-là.

— Eh bien ! quoi de nouveau ? dit-elle en entrant dans le salon et sans ôter son chapeau. — Vous êtes tous gais, c'est signe que tout va bien ?

On essaya de lui raconter ce qu'avait dit le docteur, mais bien que celui-ci eût parlé avec sagesse et très longuement, personne ne fut capable de répéter ses paroles. Une seule chose importante avait été décidée : le départ à l'étranger.

Dolly soupira involontairement : Sa meilleure amie, sa sœur allait partir, et sa vie n'était pas

gaie. Ses rapports avec Stépan Arkadiévitch, après la réconciliation, étaient devenus humiliants; le raccommodage fait par Anna n'était pas solide et le lien familial cédait de nouveau à la même place. Elle n'avait aucune certitude, mais Stépan Arkadiévitch n'était jamais à la maison, l'argent aussi manquait sans cesse, et le soupçon d'infidélité hantait toujours Dolly; elle le chassait par crainte des souffrances de la jalousie. Une fois le premier accès de jalousie passé, il ne pouvait revenir et même la découverte de l'infidélité ne pouvait agir sur elle comme la première fois; une telle découverte la priverait seulement de ses habitudes familiales; et elle lui permettait de la tromper en le méprisant et surtout se méprisant elle-même pour cette faiblesse.

En outre, les soucis d'une nombreuse famille l'assaillaient sans cesse : tantôt l'allaitement du nourrisson ne marchait pas; tantôt c'était une bonne qui la quittait; tantôt, comme maintenant, l'un des enfants tombait malade.

— Eh bien ! comment cela va-t-il chez toi ? demanda la mère.

— Ah ! maman, nous avons aussi nos peines ; Lili est tombée malade et je crains une scarlatine. Je suis sortie pour prendre des nouvelles de Kitty ; mais si c'est une scarlatine — Dieu nous en préserve — je m'installe près de ma petite malade et je n'en bouge plus.

Le vieux prince, après le départ du médecin, sortit aussi de son cabinet; il embrassa Dolly, lui dit quelques mots puis s'adressant à sa femme :

— Eh bien, qu'avez-vous décidé ? Partez-vous ? Que faites-vous de moi ?

— Je crois que tu devrais rester, Alexandre, dit la princesse.

— Comme vous voudrez.

— Maman, pourquoi donc papa ne partirait-il pas avec nous ? dit Kitty, ce serait plus gai pour lui et pour nous.

Le vieux prince se leva, caressa de la main la chevelure de Kitty. Elle leva la tête, et s'efforça de sourire en le regardant. Il lui semblait toujours que son père, le meilleur de la famille, la comprenait, bien qu'il lui parlât peu. En sa qualité de cadette elle était la préférée du père et il lui semblait que son affection pour elle le rendait perspicace. Quand son regard rencontrait maintenant ses bons yeux bleus qui la fixaient, il lui semblait qu'il lisait en elle et comprenait tout ce qui s'y passait de mauvais. En rougissant elle se pencha vers lui pour un baiser, mais il caressa seulement ses cheveux et dit :

— Quelle mode inepte que ces chignons ! On ne peut même pas toucher la tête de sa propre fille, on caresse les cheveux de quelque femme défunte ; puis, s'adressant à sa fille aînée : Eh bien, Dolenka, comment vas-tu ? Ton *atout*, que fait-il ?

— Rien, papa, répondit Dolly, comprenant qu'il s'agissait de son mari. — Il est toujours dehors, je le vois à peine, ajouta-t-elle avec un sourire railleur.

— Comment ! il n'est pas encore parti à la campagne vendre la forêt ?

— Non, il s'y prépare toujours.

— Ah ! dit le prince. Puis s'asseyant et s'adressant à sa femme : Alors il me faut boucler les malles ! J'obéis. — Et toi Kitty, voilà ce que tu devrais faire : Éveille-toi un beau jour et dis-toi : « Je suis tout à fait bien portante et gaie, reprenons avec papa, de bon matin, sous la gelée, nos grandes promenades. Hein ?

Cela semblait très simple, mais à ces mots Kitty se troubla comme une criminelle prise en faute. « Mais il sait tout, il comprend tout, se dit-elle, et par ces paroles il me fait entrevoir que tout cela est honteux et qu'il faut vaincre sa honte. » Dans son trouble elle ne put répondre, puis, tout à coup, elle fondit en larmes, et s'enfuit de la chambre.

— Voilà bien tes plaisanteries ! s'écria la princesse. Toujours tu... et elle éclata en reproches contre son mari.

Le prince l'écouta assez longtemps en silence, mais son visage s'assombrissait de plus en plus.

— Elle est si malheureuse la pauvre enfant, si malheureuse ! Et tu ne sens pas qu'elle souffre de

chaque allusion à la cause de son chagrin. Ah ! se tromper ainsi sur les hommes ! — s'exclama la princesse et au changement du ton de sa voix, Dolly et le prince comprirent qu'elle voulait parler de Vronski. — Je ne comprends pas qu'il n'y ait pas de lois contre des hommes si vils, si ingrats !

— Ah ! je ferai mieux de ne pas t'écouter, dit d'une voix sombre le prince, en se levant de sa chaise pour s'en aller ; mais s'arrêtant dans la porte il ajouta : Il y a des lois, ma chère, et si tu m'y forces, je te dirai que la seule coupable en toute cette affaire, c'est toi. Des lois contre de tels gaillards il y en eut et il y en a toujours. Oui, il s'est indignement conduit ; moi je suis un vieillard mais je le mettrai au pas, ce freluquet. Oui, et maintenant soignez-la, consultez vos charlatans...

Le prince paraissait avoir encore beaucoup à dire, mais aussitôt que la princesse entendait que son mari le prenait de haut comme il arrivait toujours dans les questions sérieuses, elle redevenait soumise et repentante.

— Alexandre, Alexandre ! gémit-elle en s'avancant toute en larmes.

Aussitôt le prince se tut. Il s'approcha d'elle !

— Eh bien ! dit-il, en voilà assez ! C'est pénible aussi pour toi, je le sais. Mais que faire ? Ce n'est pas un malheur irréparable, Dieu est miséricordieux...

— Merci... disait-il, ne sachant plus lui-même ce

qu'il disait et répondant au baiser mouillé de larmes de la princesse qu'il sentait sur sa main.

Le prince sortit de la chambre. Au moment où Kitty en larmes était partie, Dolly, avec ses habitudes maternelles et familiales, comprit qu'il y avait là du travail pour une femme, et elle se disposa à l'accomplir.

Elle ôta son chapeau et, se prépara à agir. Pendant la discussion entre ses parents, elle essaya, autant que le respect filial le lui permettait, de retenir sa mère ; puis, quand le prince s'emporta, elle se tut, ressentant de la honte pour sa mère et de la tendresse pour son père dont la bonté sautait aux yeux. Mais dès que le prince sortit elle sentit que son devoir était d'aller près de Kitty et de la calmer.

— Il y a longtemps que je voulais vous dire quelque chose, maman... Savez-vous que Lévine voulait demander la main de Kitty quand il est venu à Moscou la dernière fois ? Il en a parlé à Stiva.

— Eh bien, mais ? je ne comprends pas...

— Alors, Kitty l'a peut-être éconduit ? Elle ne vous a rien dit ?

— Non, elle ne m'a parlé ni de l'un ni de l'autre ; elle est trop fière. Mais je sais tout cela, parce que..

— Mais vous comprenez que si elle a refusé Lévine, c'est à cause de l'autre, je le sais... Et celui-ci l'a déçue si cruellement.

La princesse avait horreur de s'avouer combien

elle était coupable envers sa fille. Elle se fâcha.

— Ah ! je n'y comprends plus rien ! Maintenant tout le monde veut vivre à sa guise, on ne dit rien à sa mère et après, voilà ce qui arrive...

— Maman, je vais aller la trouver.

— Vas-y, je ne t'en empêche pas, dit la princesse.

III

En entrant dans le boudoir de sa sœur, une jolie petite pièce, rose, ornée de statuette de vieux saxe, pleine de fraîcheur et de joie comme Kitty elle-même deux mois auparavant, Dolly se rappelait vivement avec quelle joie et quel plaisir, l'année précédente, toutes deux avaient arrangé cette chambre. Son cœur se serra quand elle aperçut Kitty assise sur une chaise basse, près de la porte, les yeux immobiles fixés sur un coin du tapis. La jeune fille regarda sa sœur et l'expression froide et un peu sévère de son visage ne changea point.

— Je vais partir et m'installer à la maison pour n'en plus bouger, tu ne pourras pas venir chez moi, dit Dolly en s'asseyant près d'elle : je veux causer avec toi.

— De quoi ? demanda Kitty avec effroi en relevant rapidement la tête.

— De ton chagrin.

— Je n'en ai pas.

— De grâce, Kitty, crois-tu que je puisse ignorer ? Je sais tout, et, crois-moi, cela est peu de chose... Nous avons toutes passé par là.

Kitty se taisait et son visage avait une expression sévère.

— Il ne mérite pas que tu souffres à cause de lui, dit Dolly allant droit au but.

— Oui, parce qu'il m'a dédaignée, — prononça Kitty d'une voix tremblante. — Ne dis rien je t'en prie, ne parle pas !

— Mais qui te dit cela ? Personne. Je suis convaincue qu'il était amoureux de toi, qu'il l'est encore, mais...

— Ah ! rien ne m'est plus pénible que ces condoléances ! s'écria Kitty se fâchant tout à coup.

Elle se tourna sur sa chaise, rougit et agita rapidement les doigts, serrant tantôt dans une main, tantôt dans l'autre, la boucle de ceinture qu'elle tenait.

Dolly connaissait cette habitude de sa sœur d'agiter les doigts quand elle était surexcitée ; elle savait que Kitty, dans un moment d'emportement, était capable de s'oublier jusqu'à prononcer des paroles déplacées et désagréables, elle voulut la calmer mais il était trop tard.

— Quoi ! que veux-tu me dire ? prononça rapidement Kitty, que j'ai été amoureuse d'un homme qui s'est moqué de moi et que je meurs d'amour pour lui ? Et c'est ma sœur qui me dit cela ?... qui

pense me montrer que... que... qu'elle compatit... Je ne veux pas de ces condoléances et de ces feintes !

— Kitty, tu es injuste.

— Pourquoi me tourmentes-tu ?

— Mais, au contraire... je vois que tu es triste...

Mais Kitty, dans son emportement, ne l'écoutait pas.

— Je n'ai pas besoin de condoléances et de consolations, je suis assez fière pour ne pas aimer un homme qui ne m'aime pas.

— Mais je n'en doute pas... Dis-moi une seule chose, dis-moi la vérité, continua Dolly en lui prenant la main. Lévine t'a-t-il parlé ?

Au souvenir de Lévine, Kitty cessa d'être maîtresse d'elle-même ; elle bondit de son siège et jetant à terre la boucle qu'elle tenait, elle se mit à parler en agitant rapidement les mains.

— A quoi bon parler encore de Lévine ! Je ne comprends pas le besoin que tu as de me torturer ainsi. Je t'ai déjà dit et je te le répète que je suis fière et que jamais, *jamais* je ne ferai ce que tu fais : retourner à un homme qui t'a trahie, qui a été épris d'une autre femme, je ne comprends pas cela. Tu le peux toi, moi, j'en suis incapable.

En prononçant ces mots Kitty regarda sa sœur, et voyant que Dolly baissait tristement la tête et se taisait, au lieu de sortir de la chambre comme elle en avait l'intention, elle s'assit près de la porte et

cachant ses yeux dans son mouchoir baissa la tête.

Le silence dura deux minutes. Dolly pensait à elle-même, à son humiliation qu'elle sentait toujours et que lui ramenaient péniblement à la mémoire les paroles de sa sœur. Elle n'attendait pas tant de cruauté de sa part et lui en voulait. Mais tout à coup, avec le bruissement de la robe elle entendit un sanglot étouffé et sentit des mains lui entourer le cou. Kitty, à genoux, était devant elle.

— Dolenka, je suis si malheureuse ! gémissait-elle comme une coupable.

Et son charmant visage baigné de larmes se cachait dans la jupe de Daria Alexandrovna.

Comme si les larmes étaient le baume nécessaire à l'union des deux sœurs elles cessèrent de causer de ce qui les occupait, mais tout en parlant de choses étrangères elles se comprenaient.

Kitty comprenait que ce qu'elle avait dit, dans son emportement, au sujet de l'infidélité du mari de Dolly et de l'humiliation de celle-ci, avait frappé sa pauvre sœur en plein cœur, mais qu'elle lui avait pardonné. Dolly, de son côté, comprenait tout ce qu'elle voulait savoir : elle se convainquit de l'exactitude de ses suppositions et acquérait la certitude que l'immense et incurable douleur de Kitty venait principalement de ce que Lévine lui avait fait une demande qu'elle avait refusée et qu'elle était prête maintenant à aimer Lévine et à

haïr Vronski. Kitty ne soufflait pas un mot de cela, elle parlait seulement de son état d'âme.

— Je ne souffre pas, disait-elle en se calmant, mais tu dois comprendre que tout me semble maintenant vil et grossier, que je suis dégoûtée de tout et de moi-même. Tu ne peux t'imaginer les mauvaises idées qui hantent mon cerveau.

— Mais quelles mauvaises pensées peux-tu avoir? fit en souriant Dolly.

— Les plus vilaines, les plus grossières, je ne puis te dire. Ce n'est pas du chagrin, c'est bien pire; tout ce qui était bon en moi semble s'être évanoui, et il ne reste plus que le mal. Voyons, comment te dirais-je?

— continua-t-elle en lisant l'étonnement dans les yeux de sa sœur — papa m'a parlé tout à l'heure... Il m'a semblé comprendre qu'il croit que j'ai seulement besoin de me marier. Maman me conduit au bal, et il me semble aussi que ce n'est qu'afin de me marier le plus vite possible et de se débarrasser de moi. Je sais que ce n'est pas vrai, mais je ne puis chasser ces idées. Ceux qu'on appelle les partis, je ne puis les voir. Il me semble qu'ils me mettent à prix. Autrefois, aller quelque part en costume de bal était pour moi un plaisir, je m'admirais moi-même; maintenant je me sens gênée, honteuse. Eh bien! que veux-tu? Le docteur... Eh bien...

Kitty s'arrêta. Elle voulait dire encore que depuis le changement survenu en elle, Stépan Arka-

diévitch lui était désagréable, insupportable et que sa vue seule lui suggérait des idées mauvaises et viles.

— Eh bien ! oui, tout me semble laid et vil, continua-t-elle. C'est une maladie, cela passera peut-être...

— N'y pense plus...

— Je ne peux pas. Il n'y a qu'avec les enfants que je me sente bien et seulement chez toi.

— C'est dommage que tu ne puisses y venir.

— Mais si, j'irai ; j'ai déjà eu la scarlatine, j'insisterai auprès de maman.

Kitty insista comme elle l'avait dit et vint s'installer chez sa sœur où, durant la scarlatine, qui en effet se déclara, elle soigna les enfants.

Les deux sœurs soignèrent heureusement les six enfants, mais l'état de Kitty ne s'améliora pas, et au moment du carême, les Stecherbatzki partirent pour l'étranger.

IV

Il n'y a, à vrai dire, à Pétersbourg, qu'un seul grand cercle : tous ceux qui en font partie se connaissent et se fréquentent, mais, dans ce grand cercle, il y a des subdivisions. Anna Arkadiévna Karénine avait des amis et des liens étroits dans les trois groupes qui existaient. Le premier se recrutait dans le milieu officiel, celui de son mari ; il était composé de ses collègues et de ses subordonnés, liés ou divisés, dans les conditions sociales, de la façon la plus diverse et la plus capricieuse. Anna avait peine à se rappeler ce sentiment de pieux respect qu'elle éprouvait les premiers temps pour ces personnages ; maintenant qu'elle les connaissait tous, comme on se connaît dans les villes de province, elle remarquait le fort et le faible de chacun, et savait où le bât les blessait ; elle connaissait leurs relations réciproques, leurs protections, leurs liaisons et leurs querelles. Mais ce

cercle des intérêts gouvernementaux et sérieux ne l'avait jamais attirée, malgré les exhortations de la comtesse Lydie Ivanovna, et au contraire elle cherchait à l'éviter.

L'autre groupe, que fréquentait Anna, était celui par lequel Alexis Alexandrovitch avait fait sa carrière : la comtesse Lydie Ivanovna en était le pivot. C'était le cercle des femmes âgées, laides, riches, pieuses, et des hommes intelligents, savants et ambitieux. Un des hommes éminents de ce cercle l'appelait « la conscience de la société pétersbourgeoise. » Alexis Alexandrovitch appréciait fort ce cercle et Anna, qui s'accommodait si facilement de tout le monde, les premières années de son séjour à Pétersbourg, s'y créa aussi des amis. Mais, depuis son retour de Moscou, cette société lui était insupportable ; parmi tous ces gens, dont l'attitude lui semblait feinte, elle se trouvait si mal à l'aise et si ennuyée, qu'elle allait le moins possible chez la comtesse Lydie Ivanovna.

Enfin, le troisième groupe où Anna avait des relations, constituait ce qu'on appelle plus particulièrement le monde, le monde des bals, des diners, des brillantes toilettes ; cette société se rattachait d'un côté à la cour, évitant ainsi de tomber jusqu'au demi-monde qu'elle méprisait mais dont les goûts offraient non seulement de l'analogie mais une parfaite identité avec les siens. Elle était liée à ce cercle par la princesse Betsy Tverskaïa, la

femme de son cousin germain, qui avait cent mille roubles de rente et qui, dès la première apparition d'Anna dans le monde, lui témoigna une amitié particulière, lui fit le meilleur accueil et l'introduisit dans son monde en raillant la société de la comtesse Lydie Ivanovna.

— Quand je serai vieille et laide, je ferai comme elle, disait Betsy ; mais pour une femme jeune et jolie comme vous, ce refuge est prématuré.

Au commencement, Anna évita le plus possible la société de la princesse Tverskaïa, parce qu'elle l'obligeait à des dépenses que ses moyens ne lui permettaient pas ; d'ailleurs, au fond de son âme, elle préférait l'autre cercle ; mais, à son retour de Moscou, ce fut tout le contraire. Elle évita ses amis austères et fréquenta le grand monde. Là elle rencontrait Vronski et cette rencontre lui causait une joyeuse émotion. Elle le voyait surtout fréquemment chez sa cousine, Betsy, qui était parente du jeune officier.

Au reste, Vronski était partout où il pouvait rencontrer Anna et lui parler de son amour. Elle ne l'encourageait nullement, mais chaque fois qu'elle le voyait, elle ressentait dans son âme le même sentiment d'émotion qu'elle avait éprouvé dans le train, quand elle l'avait aperçu pour la première fois. Elle sentait elle-même qu'à sa vue, la joie éclairait son regard et contractait ses lèvres en un sourire, et elle ne pouvait dissimuler l'expression de cette joie.

Les premiers temps, Anna se crut sincèrement mécontente de Vronskî parce qu'il se permettait de la poursuivre, mais un soir, ne l'ayant pas rencontré à une soirée où elle comptait le voir, elle comprit clairement, à la tristesse qui la saisit, qu'elle s'était trompée et que cette poursuite non seulement ne lui était pas désagréable mais constituait au contraire tout l'intérêt de sa vie.

Une cantatrice en renom chantait pour la seconde fois ce soir-là, et toute la haute société de Pétersbourg était au théâtre. Vronskî ayant aperçu de son fauteuil, situé au premier rang, sa cousine, se rendit dans sa loge sans attendre l'entr'acte.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner, lui dit-elle. Cette clairvoyance des amoureux est vraiment étonnante, — ajouta-t-elle avec un sourire, et de façon à être entendue de lui seul, — *elle n'y était pas*. Mais venez après la représentation.

Vronskî la regarda d'un air interrogateur. Elle inclina la tête; lui, avec un sourire, la remercia et s'assit près d'elle.

— Ah ! comme je me rappelle vos railleries ! — continua la princesse Betsy qui trouvait un plaisir particulier à suivre le progrès de cette passion. — Qu'est devenu tout cela maintenant ? Vous êtes pincé, mon cher.

— C'est mon seul désir, répartit Vronskî avec un

sourire bon et calme. Si je me plains, à dire vrai, c'est d'être trop peu pincé. Je commence à perdre espoir.

— Quel espoir pouvez-vous avoir? — dit Betsy offensée pour son amie. — Entendons-nous... Mais dans ses yeux couraient de petites flammes qui disaient qu'elle comprenait très bien, aussi bien que lui, l'espoir qu'il pouvait avoir.

— Aucun, dit Vronskï en riant et en montrant ses dents blanches. — Pardon, ajouta-t-il en lui prenant sa jumelle et se mettant à regarder, par-dessus son épaule nue, le rang en face de la loge; j'ai peur de devenir ridicule.

Il savait très bien, qu'aux yeux de Betsy et de tous les gens du monde, il ne risquait pas d'être ridicule; il n'ignorait pas que dans ce milieu le rôle d'amoureux d'une jeune fille, et, en général, d'une femme libre, peut être ridicule, mais que celui de l'homme qui poursuit une femme mariée et met tout en jeu pour l'entraîner à l'adultère, et cela avec quelque chance, a quelque chose de beau, de grand et ne peut jamais donner prise à la raillerie. C'est pourquoi, quittant sa jumelle, il regarda sa cousine, en souriant finement sous sa moustache.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas venu dîner? dit-elle en l'admirant.

— Il faut que je vous raconte cela. J'étais occupé; je vous le donne en cent, en mille, vous ne devinerez

pas à quoi : j'ai raccommodé un mari avec l'amant de sa femme. Oui ! parfaitement !

— Et vous avez réussi ?

— Presque.

— Il faut que vous me racontiez cela, dit-elle en se levant, venez au prochain entr'acte.

— Impossible, je vais au Théâtre français.

— Vous quittez Nilsonn ? fit avec dédain Betsy qui n'avait jamais pu distinguer Nilsonn d'une choriste quelconque.

— Comment faire ? J'ai un rendez-vous là-bas, toujours à cause de mon affaire de pacification.

— Bénis soient les pacificateurs, le salut est à eux, dit Betsy, se rappelant avoir entendu dire quelque chose de semblable. — Eh bien, alors, asseyez-vous et contez-moi la chose.

Elle se rassit.

V

— C'est un peu scabreux mais si charmant que j'ai un désir fou de vous le raconter, dit Vronski en la regardant avec des yeux souriants. Je ne vous dirai pas les noms.

— Je les devinerai, ce sera mieux.

— Écoutez donc. Deux jeunes gens gais sont en voiture...

— Des officiers de votre régiment, sans doute?

— Je n'ai pas dit des officiers, mais tout simplement des jeunes gens qui ont bien déjeuné.

— Traduisez qui ont bien bu.

— Peut-être. Ils vont dîner chez un camarade, dans la disposition d'esprit la plus gaie. Ils aperçoivent une jolie femme qui les dépasse en voiture, et il leur semble qu'elle leur fait un signe de la tête et sourit; naturellement ils la suivent. Ils vont à toute bride. A leur grand étonnement la belle s'arrête devant le perron de cette même mai-

son où ils allaient. La belle monte rapidement à l'étage supérieur... Ils n'ont que le temps d'apercevoir des lèvres rouges au-dessous de la voilette courte et de jolis petits pieds.

— Votre récit est si enthousiaste, que je crois que vous-même êtes un des deux jeunes gens.

— Et que me disiez-vous à l'instant? Eh bien, les jeunes gens entrent chez leur camarade, c'est son dîner d'adieu. Là, en effet, ils boivent peut-être un peu trop, comme il arrive toujours à un dîner d'adieu. Pendant le repas, ils s'informent, cherchant à savoir qui habite à l'étage supérieur. Personne ne le sait; seul le valet, à qui ils demandent s'il y a en haut des *demoiselles*, répond qu'il y en a beaucoup dans la maison. Après le dîner, les jeunes gens passent dans le cabinet de travail de leur hôte où ils écrivent à l'inconnue une déclaration passionnée et eux-mêmes la portent à l'étage supérieur pour expliquer ce qui, dans la lettre, ne serait pas tout à fait compréhensible.

— Pourquoi me racontez-vous une vilaine histoire? Ensuite?

— On sonne. Paraît la femme de chambre; ils remettent la lettre et affirment à la bonne que tous deux sont amoureux et prêts à mourir sur-le-champ. Mais de la porte, la femme de chambre, étonnée, engage des pourparlers. Tout à coup paraît un monsieur à favoris en saucissons, rouge comme une écrevisse, qui déclare qu'il n'y a chez

lui que sa femme et chasse les deux jeunes gens.

— Comment savez-vous qu'il a des favoris « en saucissons, » comme vous dites?

— Attendez ! J'y arrive. Aujourd'hui je suis allé les reconcilier.

— Et alors?

— Voilà justement le plus intéressant. Il paraît que c'est un heureux couple : le mari est fonctionnaire, actuellement conseiller ; il porte plainte et moi je deviens le médiateur, et quel médiateur ! Je vous assure que Talleyrand n'est rien auprès de moi !

— Mais en quoi consistait la difficulté ?

— Écoutez... Nous nous sommes excusés comme il faut : « Nous sommes désespérés, nous vous demandons pardon de ce fâcheux malentendu. » Le fonctionnaire aux petits saucissons commença à se départir de son flegme ; lui aussi voulait exprimer ses sentiments, mais aussitôt qu'il commença, il s'emballa et se mit à dire des injures, et de nouveau je dus jouer de tous mes talents de diplomate : « Je suis d'accord avec vous, leur acte est blâmable, mais je vous prie de prendre en considération le malentendu, la jeunesse des délinquants, les circonstances : ils venaient de déjeuner, vous comprenez. Ils se repentent de toute leur âme et implorent de vous leur pardon... » Le conseiller s'adoucit de nouveau : « Je consens, comte, et suis prêt à pardonner, mais vous com-

prenez que ma femme, une femme honnête qui a subi les poursuites, les grossièretés, les injures de ces gamins, de... » Or, vous comprenez, les « gamins » en question sont présents et je dois les apaiser. De nouveau je fais appel à toute ma diplomatie, et de nouveau, dès que l'affaire semble s'arranger, le fonctionnaire s'échauffe, s'empourpre, les saucissons s'agitent, et me voilà encore contraint de replonger dans les finesses diplomatiques.

— Ah ! il faut vous raconter cela ! dit Betsy en riant à une dame qui entraît dans la loge. Il m'a tant fait rire ! Eh bien, bonne chance ! ajouta-t-elle, donnant à Vronski le doigt resté libre de la main qui tenait l'éventail ; elle fit un mouvement pour faire tomber les épaulettes de sa robe et, les épaules nues, elle s'avança à la lumière du gaz et s'offrit à tous les regards.

Vronski se rendit au Théâtre Français où, en effet, il avait besoin de voir le commandant de son régiment, qui ne manquait pas une seule représentation de ce théâtre ; il désirait lui parler de sa médiation qui l'occupait et l'amusait déjà depuis trois jours. Dans cette histoire étaient mêlés son ami Petritzki et un autre brave garçon, un gentil camarade arrivé récemment, le jeune prince Kédrov ; mais le principal dans cette affaire, c'est que les intérêts du régiment s'y trouvaient engagés. Tous les deux étaient de l'escadron de Vronski. Le fonctionnaire, conseiller actuel, Wenden, était venu trouver le commandant

et avait porté plainte contre les officiers qui avaient insulté sa femme. Sa jeune femme, racontait-il, — il était marié depuis six mois — était à l'église avec sa mère, lorsque se sentant souffrante, par suite de l'état intéressant dans lequel elle se trouvait, elle était sortie pour revenir chez elle et avait pris la première voiture qu'elle avait trouvée. Sa voiture ayant dépassé les officiers, ceux-ci la poursuivent ; effrayée alors et, encore plus souffrante, elle gravit l'escalier en courant. Wenden, rentré de son bureau, entendit la sonnette et des voix inconnues ; il sortit, aperçut les officiers avec la lettre et les chassa. Il exigeait une punition exemplaire.

— Tout ce que vous voudrez, dit le commandant à Vronski en l'invitant chez lui, mais Petritzki devient insupportable. Il ne se passe pas une semaine sans qu'il n'ait des histoires. Ce fonctionnaire n'en restera pas là, il ira plus loin.

Vronski voyait toute la gravité de cette histoire : un duel était impossible et il fallait tout faire pour adoucir le conseiller actuel et étouffer l'affaire. Le commandant avait mandé Vronski précisément parce qu'il le connaissait comme un homme distingué et intelligent qui tenait, en outre, à l'honneur du régiment. Ils causèrent ensemble et décidèrent que Petritzki et Kédrov iraient avec Vronski présenter leurs excuses au conseiller actuel. Le commandant et Vronski comprenaient

que son nom et son titre d'aide de camp de l'empereur aideraient beaucoup à amadouer le conseiller actuel. Et, en effet, ces deux choses furent efficaces, mais le résultat de la réconciliation, d'après Vronskî, restait douteux.

Au Théâtre Français, Vronskî emmena le commandant à l'écart, dans le foyer, et lui raconta ce qu'il avait obtenu. Après réflexion, le commandant décida de laisser l'affaire sans suites et, pour son propre plaisir, se mit à interroger Vronskî sur les détails de l'entrevue; et pendant longtemps, il ne pouvait s'empêcher de rire au récit de Vronskî racontant comment le conseiller actuel tantôt s'adoucissait, tantôt s'emportait au souvenir des détails, et comment Vronskî, en manœuvrant aux derniers mots de la réconciliation, se retirait poussant devant lui Petritzkî.

— Une mauvaise histoire, mais très drôle. Pourtant Kédrov ne peut pas se battre avec ce monsieur! Alors il s'est emballé tant que cela? demanda-t-il en riant. Et comment trouvez-vous Claire aujourd'hui? demanda-t-il, parlant d'une nouvelle actrice française. On a beau l'entendre chaque jour, elle se transforme, il n'y a que les Françaises pour cela.

VI

La princesse Betsy partit du théâtre sans attendre la fin du dernier acte. A peine avait-elle eu le temps de passer dans son cabinet de toilette pour se couvrir le visage de pâte et de poudre puis rajuster sa toilette et d'ordonner de servir le thé dans le grand salon, que déjà l'une après l'autre s'arrêtaient les voitures devant son vaste hôtel de la grande Morskaia. Les invités gravissaient le large perron, et le suisse monumental, qui lisait le matin les journaux derrière la porte vitrée, ouvrait sans bruit l'énorme porte, s'effaçant pour laisser passer les invités.

La maîtresse de la maison, recoiffée et le visage rafraîchi, entra par une porte au même instant que de l'autre les invités pénétraient dans le grand salon aux tentures sombres, aux tapis moelleux. Sur la table, brillamment éclairée, à la lumière des bougies resplendissaient le samovar d'argent

et la porcelaine transparente du service à thé. La maîtresse s'assit devant le samovar et ôta ses gants. Les invités prirent des sièges, avec l'aide des valets qui se tenaient dissimulés, et s'installèrent en deux groupes : les uns près du samovar, à côté de la maîtresse du logis, et les autres, à l'autre bout du salon, autour de la jolie femme d'un ambassadeur, vêtue d'une robe de velours noir et dont les sourcils foncés offraient une courbe délicate. Dans les deux groupes, la conversation, comme il arrive toujours, fut d'abord très vague, interrompue par les saluts, par l'offre de thé, comme si l'on cherchait sur quoi s'arrêter.

— Elle est remarquablement belle comme actrice ; on dit qu'elle a étudié Kaulbach, disait un diplomate dans le groupe de l'ambassadrice. Avez-vous remarqué comme elle est tombée !

— Ah ! s'il vous plaît, ne parlez pas de Nilsonn on ne peut rien dire de nouveau sur elle, reprit une grosse femme blonde, rouge, sans sourcils ni chignon, vêtue d'une vieille robe de soie. C'était la princesse Miagkaïa, connue pour la simplicité, la vulgarité de ses manières et surnommée L'ENFANT TERRIBLE.

La princesse Miagkaïa était assise entre les deux groupes et se mêlait à la conversation de l'un et de l'autre.

— Aujourd'hui trois personnes m'ont dit cette même phrase sur Kaulbach, comme s'ils s'étaient

donné le mot. Je ne sais pourquoi cette phrase leur a tant plu.

La conversation étant interrompue par cette observation, il fallait de nouveau trouver un thème.

— Racontez-nous quelque chose d'amusant mais de pas méchant, dit la femme de l'ambassadeur, grande virtuose de cette conversation élégante, que l'on surnomme en anglais *small-talk*; elle s'adressait au diplomate qui ne savait lui non plus par quoi commencer.

— On dit que c'est très difficile, que seules les choses méchantes sont drôles, fit-il avec un sourire; cependant j'essayerai, donnez-moi un sujet. Tout est dans le sujet; si le canevas est donné, broder est déjà facile. Je pense souvent que les célèbres causeurs du siècle passé seraient maintenant fort embarrassés de causer avec esprit. Toutes les choses spirituelles sont maintenant si ennuyeuses...

— On l'a dit depuis longtemps, l'interrompit en riant la femme de l'ambassadeur.

La conversation commençait d'une façon charmante, mais précisément, parce qu'elle l'était trop, elle cessa de nouveau. Il fallut avoir recours à un moyen infaillible, la médisance.

— Vous ne trouvez pas que Toutchevitch a quelque chose de Louis XV? dit-il en désignant des yeux un beau jeune homme blond près de la fenêtre.

— Oh! oui, il est de même style que le salon, c'est pourquoi il vient si souvent ici.

Cette conversation se poursuivit par des allusions à ce dont, précisément, on n'aurait pas dû parler dans ce salon : les relations de Toutchevitch avec la maîtresse du logis.

Autour du samovar et de l'hôtesse, la conversation avait hésité pendant un moment entre trois thèmes inévitables : les derniers potins, le théâtre et la médisance ; finalement, elle s'était arrêtée à ce dernier.

— Savez-vous que madame Maltistchev, pas la fille, la mère, se fait un costume de *diablotin rose* ?

— Pas possible ! Non, c'est délicieux !

— Je m'étonne qu'avec son intelligence elle ne s'aperçoive pas qu'elle est ridicule.

Chacun disait son mot sur la malheureuse madame Maltistchev, et la conversation pétilla gaiement comme un bûcher qui s'enflamme.

Le mari de la princesse Betsy, un bon gros collectionneur, passionné de gravures, apprenant que sa femme avait des invités, entra au salon avant de se rendre au club. Sans bruit, sur le tapis moelleux, il s'approcha de la princesse Miagkaïa.

— Comment avez-vous trouvé la Nilsonn ? lui demanda-t-il.

— Ah ! peut-on glisser ainsi ! Vous m'avez effrayée, répondit-elle. Ne me parlez pas d'opéra, je vous prie, vous n'entendez rien à la musique ; mieux vaut que je descende jusqu'à vous et vous parle de majoliques et de gravures. Eh bien ! quel

dernier trésor avez-vous acheté au bric-à-brac ?

— Si vous le voulez, je vous le montrerai ! Mais vous n'y connaissez rien.

— Montrez toujours. J'ai fait mon apprentissage chez ces... comment appelle-t-on ces banquiers... ils ont de magnifiques gravures. Ils nous les ont montrées.

— Comment ! Vous êtes allée chez Schutzbour ? demanda la maîtresse de la maison qui était près du samovar.

— Oui, ma chère. Ils nous ont invités à dîner, moi et mon mari, et on m'a dit que la sauce, que l'on servit à ce dîner, coûtait mille roubles, dit à haute voix la princesse Miagkaïa, sentant que tout le monde l'écoutait. Et cette sauce était très vilaine, d'une couleur verdâtre. Moi, j'ai eu des invitations et j'ai fait une sauce pour quatre-vingt-cinq kopeks dont tout le monde était très content. Je ne puis pas servir des sauces de mille roubles.

— Elle est unique ! dit la maîtresse de la maison.

— Admirable ! ajouta quelqu'un.

L'effet produit par les paroles de la princesse Miagkaïa était toujours le même ; tout son secret consistait à dire, bien que pas toujours à propos, des choses simples et sensées. Dans la société où elle vivait, ces paroles produisaient l'effet des mots les plus spirituels.

La princesse Miagkaïa ne pouvait comprendre pourquoi elle avait autant de succès, mais elle

constatait ce fait et en profitait. La conversation de la femme de l'ambassadeur s'étant interrompue pendant les paroles de la princesse Miagkaïa que tout le monde avait écoutée, la maîtresse du logis voulut en profiter pour réunir les deux groupes, et s'adressant à la femme de l'ambassadeur :

— Vraiment, vous ne voulez pas de thé ? Venez donc de notre côté ?

— Non, nous sommes très bien ici, répondit celle-ci avec un sourire, et elle reprit la conversation commencée.

Cette conversation était très agréable : on critiquait monsieur et madame Karénine.

— Anna a beaucoup changé depuis son voyage à Moscou ; elle a quelque chose d'étrange, disait son amie.

— Le principal changement, c'est qu'elle a ramené avec elle l'ombre d'Alexis Vronski, dit la femme de l'ambassadeur.

— Mais qu'est-ce que cela fait ? Vous connaissez la fable de Grimm : *L'homme qui a perdu son ombre*. Cette perte est pour lui la punition de quelque faute. Je n'ai jamais bien compris pourquoi. Mais pour une femme, ce doit être désagréable d'être sans ombre.

— Oui, mais d'ordinaire la femme qui a une ombre finit mal, dit l'amie d'Anna.

— Que votre langue se dessèche ! fit tout à coup la princesse Miagkaïa qui avait entendu ces pa-

roles, madame Karénine est une femme admirable. Je n'aime pas son mari, mais elle, je l'aime beaucoup.

— Pourquoi n'aimez-vous pas son mari ? C'est un homme si supérieur, dit la femme de l'ambassadeur. Mon mari affirme qu'il y a en Europe peu d'hommes comme lui.

— Mon mari me dit aussi la même chose, mais je ne le crois pas, répartit la princesse Miagkaïa. Je respecte son opinion, mais, selon moi, Alexis Alexandrovitch est tout simplement un sot. Je dis cela tout bas... C'est vraiment bien simple. Auparavant, quand on m'ordonnait de le trouver intelligent, je cherchais à le trouver tel, me trouvant sotte moi-même de ne pas découvrir son esprit, mais dès l'instant où je me suis dit : *c'est un sot*, mais tout bas, j'ai cessé d'être aveugle, n'est-ce pas ?

— Comme vous êtes méchante, aujourd'hui ?

— Nullement. Il n'y a pas d'autre issue : l'un de nous deux est sot, voilà tout. Eh bien ! le choix est tôt fait, car on ne peut guère le dire de soi-même.

— Personne n'est content de sa fortune, chacun est satisfait de son esprit, déclara le vieux diplomate.

— Voilà, voilà, précisément ! lui répondit vivement la princesse Miagkaïa. Mais Anna, je ne vous l'abandonne pas. Elle est charmante, exquise. Qu'y peut-elle si tous les hommes sont amoureux d'elle et la suivent comme son ombre ?

— Mais je ne songe nullement à la blâmer ! se justifia l'amie d'Anna.

— Si aucune ombre ne nous suit, ce n'est pas une raison suffisante pour avoir le droit de la blâmer.

Et ayant ainsi remis à sa place l'amie d'Anna, la princesse Miagkaïa se leva et, avec la femme de l'ambassadeur, se joignit à la table où l'on causait du roi de Prusse.

— De qui avez-vous encore médité ? demanda Betsy.

— Des Karénine. La princesse faisait la caractéristique d'Alexis Alexandrovitch, répondit la femme de l'ambassadeur, avec un sourire, en s'asseyant à la table.

— C'est dommage que nous n'ayons pas entendu, répartit la maîtresse du logis, le regard fixé sur la porte d'entrée.

— Ah ! vous voilà enfin ! dit-elle à Vronski qui entra.

Non seulement Vronski connaissait toutes les personnes présentes, mais il les voyait chaque jour. C'est pourquoi il entra avec l'air indifférent qu'on a en revenant chez des gens qu'on vient de quitter.

— Vous semblez désirer savoir d'où je viens ? fit-il, répondant à la question de la femme de l'ambassadeur. Pas moyen d'inventer, il faut avouer. Des Bouffes. Je crois que c'est pour la centième fois et c'est toujours avec un nouveau plaisir. C'est

délicieux. Je sais que c'est honteux, mais à l'Opéra je dors, tandis qu'aux Bouffes je reste jusqu'à la dernière minute et m'y amuse. Aujourd'hui...

Il nomma une actrice française et voulut raconter quelque histoire sur elle, mais avec une horreur plaisante, la femme de l'ambassadeur l'interrompit :

— Je vous en prie, ne racontez pas ces abominations !

— Eh bien ! soit, d'autant plus que tout le monde les connaît.

— Et tous iraient là-bas si c'était aussi admis que l'Opéra, dit la princesse Miagkaïa.

VII

Des pas se firent entendre près de la porte d'entrée et la princesse Betsy, sachant que c'était madame Karénine, regarda Vronskï. Lui se tourna vers la porte et son visage prit une expression nouvelle et étrange. Il regardait fixement, avec une joie mêlée de timidité, celle qui entrait, et il se leva lentement. Anna entra au salon, très droite, comme toujours, sans changer la direction de son regard ; de son pas rapide, ferme et léger, qui distinguait son allure de celle de toutes les autres femmes du monde, elle franchit le court espace qui la séparait de la maîtresse de la maison, lui serra la main, sourit, et, avec ce même sourire, regarda Vronskï. Celui-ci la salua cérémonieusement et lui avança un siège.

Elle ne répondit que par un salut de la tête, rougit et fronça les sourcils, mais aussitôt, saluant rapidement de la tête ses connaissances et serrant

les mains tendues, elle s'adressa à la maîtresse de la maison.

— Je voulais venir plus tôt, mais j'étais chez la comtesse Lydie et me suis attardée chez elle. J'y ai rencontré sir John, un homme très intéressant.

— Ah ! ce missionnaire ?

— Oui, il a raconté des choses curieuses sur la vie des Indiens.

La conversation, interrompue par son arrivée, reprit bientôt, comme la flamme d'une lampe qu'on souffle.

— Sir John ! Oui, sir John, je l'ai vu. Il parle bien. Madame Vlassieva est tout à fait amoureuse de lui.

— Est-ce vrai que la cadette des Vlassieva épouse Topov ?

— Oui, on dit que c'est décidé.

— Cela m'étonne des parents. On dit que c'est un mariage d'amour.

— D'amour ? Quelle idée antédiluvienne ! Qui parle aujourd'hui d'amour ? dit la femme de l'ambassadeur.

— Que voulez-vous, cette vieille mode stupide n'est pas encore désuète, dit Vronski.

— Tant pis pour ceux qui la gardent. Je ne connais d'heureux que les mariages de raison.

— Oui, mais que de fois le bonheur de tels mariages se disperse-t-il en poussière, précisément

par suite de l'apparition de cet amour que nous n'admettons pas ! dit Vronski.

— Mais ce que nous appelons mariages de raison, ce sont ceux dans lesquels les deux partis sont déjà blasés de l'amour. C'est comme la scarlatine, il faut y passer.

— Alors, il faut trouver un vaccin pour l'amour comme il en existe un pour la variole.

— Dans ma jeunesse, j'ai été amoureuse d'un chantre, dit la princesse Miagkaïa. Je ne sais pas si cela m'a aidée.

— Non, sans plaisanterie, je pense que pour connaître l'amour il faut se tromper et ensuite se raviser, dit la princesse Betsy.

— Même après le mariage ? demanda en plaisantant la femme de l'ambassadeur.

Le diplomate plaça un proverbe anglais :

« Il n'est jamais tard pour se repentir. »

— Précisément, opina Betsy, il faut se tromper et se corriger. Qu'en pensez-vous ? s'adressa-t-elle à Anna qui, avec un léger sourire sur les lèvres, écoutait cette conversation.

— Je pense, dit-elle en jouant avec ses gants qu'elle avait retirés, je pense que si, comme l'on dit, plus il y a de tête plus il y a d'esprit, de même, plus il y a de cœur, plus il y a de sortes d'amour.

Vronski regardait Anna, attendant avec un battement de cœur ce qu'elle allait dire. Il soupira,

comme après un danger évité, quand elle eut prononcé ces paroles.

Tout d'un coup, elle s'adressa à lui :

— J'ai reçu une lettre de Moscou, dit-elle, on m'écrit que Kitty Stcherbatzki est très malade.

— Vraiment ! fit-il en fronçant les sourcils.

Anna le regardait sévèrement.

— Cela ne vous intéresse pas ?

— Au contraire, beaucoup ? Que vous écrit-on de particulier ? Peut-on savoir ? demanda-t-il.

Anna se leva et s'approcha de Betsy.

— Donnez-moi une tasse de thé, dit-elle en s'arrêtant derrière sa chaise.

Pendant que Betsy versait le thé, Vronski s'approcha d'Anna.

— Que vous écrit-on ? répéta-t-il.

— Je pense souvent que les hommes ne comprennent pas ce qui n'est pas noble, bien qu'ils en parlent toujours, dit Anna sans répondre à sa question. Je voulais vous le dire depuis longtemps, ajouta-t-elle et, faisant quelques pas, elle s'assit près de la table du coin, où étaient les albums.

— Je ne comprends pas ce que signifient vos paroles, dit-il en lui donnant sa tasse.

Elle regarda près d'elle le canapé ; il s'assit aussitôt.

— Oui, j'ai voulu vous dire, commença-t-elle sans le regarder, que vous avez mal agi, très mal agi.

— Je le sais ! Mais qui en est cause ?

— Pourquoi me dites-vous cela? fit-elle en le regardant sévèrement.

— Vous le savez, répondit-il hardiment et joyeusement, en supportant son regard sans baisser les yeux.

Ce ne fut pas lui, mais elle qui se troubla.

— Cela prouve seulement que vous n'avez pas de cœur, dit-elle.

Mais son regard démentait ses paroles, et disait qu'elle n'avait peur de lui qu'à cause de cela.

— Ce dont vous parliez tout à l'heure était une erreur, et non de l'amour.

— Rappelez-vous que je vous ai défendu de prononcer ce mot, ce vilain mot, dit Anna en tressaillant; — mais immédiatement elle sentait qu'avec ce seul mot *défendu*, elle avait certains droits sur lui et, par cela même, l'encourageait à parler de l'amour. — Je voulais vous dire cela depuis longtemps, continua-t-elle en le regardant résolument en face et toute brûlante de la rougeur qui couvrait son visage, et aujourd'hui je suis venue exprès, sachant vous rencontrer. Je suis venue pour vous dire qu'il faut briser là; je ne rougis jamais devant personne et vous me feriez rougir à me sentir coupable de quelque chose.

Il la regardait et s'étonnait de la nouvelle beauté de son visage.

— Que voulez-vous de moi? dit-il simplement, et sérieusement.

— Je veux que vous alliez à Moscou, et demandiez pardon à Kitty, dit-elle.

— Vous ne le voulez pas.

Il voyait qu'elle faisait effort pour dire cela, mais qu'au fond d'elle-même, elle ne le voulait pas.

— Si vous m'aimez comme vous le dites, murmura-t-elle, faites que je sois tranquille.

Son visage rayonnait.

— Ne savez-vous pas que vous êtes toute ma vie; mais la tranquillité je ne sais pas... Je ne puis pas vous la donner, je suis à vous tout entier, oui; mon amour vous appartient, je ne puis imaginer de séparation entre nous, car vous et moi ne sommes qu'un. Il ne saurait y avoir de calme, ni pour vous, ni pour moi, mais au contraire, le désespoir, le malheur... au lieu du bonheur... et quel bonheur! N'est-il pas possible? ajouta-t-il très bas; mais elle l'entendit.

Elle concentra toutes les forces de son esprit pour lui répondre ainsi qu'elle l'aurait dû faire, mais au lieu de cela, elle arrêta sur lui son regard plein d'amour et ne répondit pas.

« Voilà! pensa-t-il avec enthousiasme. Alors que je désespérais et croyais tout fini, voilà! Elle m'aime! Elle l'avoue! »

— Allons, faites cela pour moi; ne me dites jamais ce mot et nous serons amis, prononça-t-elle; mais son regard disait tout autre chose.

— Nous ne serons pas amis, vous le savez vous-

même, mais nous serons les êtres les plus heureux ou les plus malheureux ? Cela dépend de vous.

Elle voulut dire quelque chose, mais il l'interrompit : — Je ne demande qu'une chose : le droit d'espérer, de souffrir comme maintenant ; si ce n'est pas possible, ordonnez-moi de disparaître et je disparaîtrai. Vous ne me verrez plus, si ma présence vous est pénible.

— Je ne veux point vous chasser.

— Alors ne changez rien, laissez aller les choses comme elles vont, dit-il d'une voix tremblante. Voici votre mari.

En effet, à ce moment, Alexis Alexandrovitch, de son allure calme et disgracieuse, entraît au salon.

Il aperçut sa femme et Vronski, et s'approcha de la maîtresse de la maison, s'assit devant une tasse de thé et se mit à parler de sa voix lente, distincte et sur son ton habituel de plaisanterie moqueuse :

— Votre Rambouillet est au complet, dit-il en regardant toute la société : les Grâces et les Muses.

Mais la princesse Betsy détestait son ton *sneering*, comme elle l'appelait, et, en maîtresse de maison intelligente, elle l'amena aussitôt sur un sujet sérieux : le service militaire obligatoire.

Aussitôt Alexis Alexandrovitch s'anima et se mit à défendre chaleureusement le nouvel ukase qu'attaquait la princesse Betsy.

Vronski et Anna étaient toujours assis devant la petite table.

— Cela devient inconvenant, chuchota une dame, désignant des yeux Vronski, Anna et son mari.

— Qu'y pouvons-nous? répondit l'amie d'Anna.

Non seulement ces dames, mais presque tous ceux qui étaient là, y compris la princesse Miagkaïa et Betsy, regardèrent plusieurs fois ceux qui s'éloignaient du cercle commun, comme si cela les gênait. Seul Alexis Alexandrovitch ne regarda pas une seule fois de leur côté et ne fut pas distrait de l'intéressante conversation.

S'apercevant de l'impression désagréable produite sur tous, la princesse Betsy mit à sa place une personne capable de tenir tête à Alexis Alexandrovitch, et s'approcha d'Anna.

— Je m'étonne toujours de la clarté et de la netteté des expressions de votre mari, dit-elle. Les idées les plus transcendantes me deviennent accessibles quand il parle.

— Ah oui! dit Anna le visage éclairé d'un sourire de bonheur et ne comprenant pas un mot de ce que lui disait Betsy.

Elle passa à la grande table et prit part à la conversation générale.

Alexis Alexandrovitch resta une demi-heure, s'approcha de sa femme et lui proposa de rentrer. Mais sans le regarder, elle lui répondit qu'elle resterait au souper.

Alexis Alexandrovitch salua et sortit.

Le vieux cocher de madame Karénine, un gros

Tatar enveloppé d'un tablier de cuir, retenait avec peine le trotteur gris qui piaffait près du perron. Le valet tenait la portière ouverte, et le suisse était debout près de la porte d'entrée. Anna Arkadieвна décrochait d'une main habile les agrafes de la manche de sa pelisse et, la tête inclinée, écoutait ce que Vronskî lui disait en l'accompagnant.

— Supposez que vous n'avez rien dit ; je ne demande rien, mais vous savez que ce n'est pas l'amitié qui m'est nécessaire. Pour moi un seul bonheur est possible, ce mot que vous n'aimez pas, oui, l'amour !

— L'amour!... — répéta-t-elle lentement d'une voix profonde, et, en même temps qu'elle décrochait sa dentelle, elle ajoutait : — Je n'aime pas ce mot parce qu'il signifie trop pour moi, beaucoup plus que vous ne pouvez croire. Et elle le regarda en face. Au revoir !

Elle lui tendit la main, et, d'un pas rapide et ferme, passa devant le suisse et disparut dans la voiture. Son regard, l'attouchement de sa main le brûlaient ; il baisa sa main à l'endroit qu'elle avait touché, et partit chez lui heureux à la pensée de s'être, ce soir-là, plus rapproché de son but que pendant les deux derniers mois.

VIII

Alexis Alexandrovitch ne trouvait rien de particulier ni d'inconvenant à ce fait que sa femme fût assise avec Vronski à une table à part, et lui parlât avec animation, mais il remarqua qu'aux autres personnes, la chose avait paru inconvenante, c'est pourquoi lui aussi la jugea telle. Il résolut d'en parler à sa femme.

En rentrant à la maison, il passa dans son cabinet comme il le faisait ordinairement, s'assit dans un fauteuil, et ouvrit un livre sur la papauté, au passage marqué d'un coupe-papier. Il lut, comme à son habitude, jusqu'à une heure ; seulement de temps en temps, il frottait son large front et hochait la tête comme s'il eût été étonné de quelque chose. À l'heure habituelle il se leva, et fit sa toilette de nuit.

Anna Arkadieвна n'était pas encore rentrée.

Le livre sous le bras, il monta, mais, ce soir-là,

au lieu de songer comme d'habitude aux affaires du service, il ne pensait qu'à sa femme, et cette pensée s'accompagnait de réflexions désagréables.

Contrairement à son habitude, il ne se mit pas au lit, mais les mains derrière le dos, il commença à marcher à travers les chambres.

Quand Alexis Alexandrovitch avait décidé qu'il était nécessaire de parler à sa femme, cela lui avait paru très facile et très simple, mais maintenant, en y réfléchissant, cela lui semblait difficile et embarrassant.

Il n'était pas jaloux. La jalousie, selon lui, était une offense pour la femme, et il fallait avoir confiance. Pourquoi fallait-il avoir confiance, c'est-à-dire avoir l'assurance complète d'être toujours aimé de sa femme, il ne se le demandait pas, mais il ne ressentait pas de méfiance, c'est pourquoi il avait confiance et se disait qu'on doit en avoir. Et maintenant, bien que sa conviction fût que la jalousie est honteuse et que la confiance est nécessaire, il se sentait en face d'une situation illogique, embrouillée et ne savait que faire. Il était en face de la vie, il envisageait la possibilité que sa femme en aime un autre que lui et cela lui semblait un fait incohérent et incompréhensible, parce que c'était la vie elle-même.

Alexis Alexandrovitch avait toujours vécu et travaillé dans les sphères du fonctionnarisme, où l'on ne rencontre qu'une vie factice, et chaque fois

qu'il se heurtait à la vie elle-même, il s'en écartait. Maintenant il éprouvait un sentiment semblable à celui qu'éprouverait un homme qui, d'ordinaire, franchit un abîme sur un pont et, tout à coup, s'aperçoit que ce pont est détruit et que l'abîme est à ses pieds. L'abîme c'était la vie elle-même, le pont, cette vie artificielle que vivait Alexis Alexandrovitch. Pour la première fois, se présentait à lui la possibilité que sa femme aimât quelqu'un et cette idée l'effrayait.

Sans se déshabiller, il marchait à pas réguliers et sonores, sur le parquet de la salle à manger, éclairée seulement d'une lampe, sur le tapis du salon obscur où la lumière se reflétait seulement sur son grand portrait fait récemment et suspendu au-dessus du divan, et à travers son cabinet de travail où brûlaient deux bougies éclairant les portraits de ses parents et de ses amis et les jolis bibelots si familiers de sa table de travail. Traversant la chambre de sa femme, il arrivait jusqu'à la porte de sa chambre à coucher et retournait sur ses pas. A chaque instant, surtout sur le parquet de la salle à manger, il s'arrêtait et se disait : « Oui, il faut élucider la question et se décider. » Et il retournait sur ses pas. « Mais qu'élucider ? Quelle décision prendre ? » se disait-il au salon, et il ne trouvait pas la réponse. « Enfin, se demandait-il avant d'entrer dans son cabinet, qu'est-il arrivé ? Rien. Elle a causé longtemps avec lui. Eh

bien, quoi? Une femme ne peut-elle pas parler à quelqu'un dans le monde? Et puis, la jalousie est humiliante pour elle comme pour moi. » Mais ce raisonnement qui, auparavant, avait pour lui tant de poids, lui paraissait maintenant dénué de sens. Arrivé à la porte de la chambre à coucher, il retournait de nouveau sur ses pas et aussitôt qu'il entra dans l'ombre du salon, une voix intérieure lui disait que cette idée était fausse et que si les autres avaient fait des remarques, c'est qu'il y avait quelque chose. Et de nouveau dans la salle à manger, il se disait : « Oui, il faut décider, exprimer mon opinion », puis à l'entrée du salon il se demandait : « Que décider? » et ensuite : « Qu'est-il arrivé? Rien », et il se rappelait que la jalousie est un sentiment humiliant pour la femme; mais de nouveau, dans le salon, il se persuadait que quelque chose était arrivé. Ces idées, comme son corps, tournaient dans un cercle sans pouvoir en sortir. Il le remarqua, se frotta le front et s'assit dans son cabinet.

Là, en regardant sa table avec le buvard posé dessus et le billet commencé, ses idées, soudain, prirent un autre cours. Il commença à penser à sa femme, à ce qu'elle pouvait penser et sentir. Pour la première fois, il se représentait vivement sa vie personnelle, ses pensées, ses désirs, et l'idée qu'elle pût avoir sa vie particulière lui sembla si terrible, qu'il se hâta de la chasser. C'était cet abîme qu'il

avait peur de regarder. Envisager les pensées et les sentiments d'un autre être lui était un acte moral étranger, il le considérait comme quelque chose de nuisible et de dangereux. « Et le plus terrible, pensa-t-il, c'est que c'est peut-être maintenant, au moment où je touche au but de mon œuvre (il pensait au projet de loi qu'il était en train de faire passer), alors que j'ai besoin de tout mon calme, de toute ma force morale, que tombe sur moi ce trouble insensé. Mais que faire? Je ne suis pas de ces gens qui n'ont pas la force de regarder en face les ennuis et les dangers! Je dois réfléchir, décider et agir », termina-t-il à haute voix.

« Ses sentiments, ce qui se passe ou peut se passer dans son âme, c'est affaire de sa conscience et cela relève de la religion », se dit-il soudain, soulagé d'avoir trouvé cette section du code à laquelle appartenait la nouvelle circonstance qui l'occupait.

« Ainsi, se dit-il, la question de ses sentiments relève de sa conscience, où je n'ai rien à voir, et mon devoir est très clairement défini. Comme chef de la famille, je suis obligé de la guider, et c'est pourquoi j'ai quelque responsabilité; je dois lui montrer le danger que je vois, l'en garantir, même en usant de mon autorité ». Et dans la tête d'Alexis Alexandrovitch s'élaborait tout ce qu'il dirait à sa femme. En y réfléchissant, il regrettait de devoir dépenser son temps et son esprit aux choses qui

n'intéressaient que la famille ; cependant, dans sa tête, se formait clairement et nettement, comme un rapport, la forme et la logique de ce qu'il dirait :

« Je dois dire et exposer les choses suivantes : D'abord, l'impression de l'opinion publique ; les convenances ; ensuite, l'importance religieuse du mariage ; puis, s'il le faut, l'aperçu des malheurs qui pourraient menacer l'enfant ; enfin, mettre en jeu son propre malheur » ; et joignant les mains, Alexis Alexandrovitch fit craquer ses doigts aux articulations.

Cette mauvaise habitude de joindre les mains et de faire craquer les doigts le calmait toujours et le ramenait à l'état de calme qui maintenant lui était si nécessaire. Soudain, il entendit le bruit d'une voiture qui s'approchait du perron ; il s'arrêta au milieu de la salle. Des pas de femme se faisaient entendre dans l'escalier. Alexis Alexandrovitch, prêt à prononcer son discours, était debout, les mains croisées, écoutant si quelque articulation n'allait point craquer.

À un bruit des pas légers dans l'escalier, il la sentait s'approcher et, bien que satisfait de son discours, il ressentait quelque gêne devant l'explication à faire.

IX

Anna s'avancait la tête inclinée, jouant avec les glands de son capuchon. Son visage brillait, mais cet éclat, loin d'être gai, rappelait les reflets sinistres d'un incendie au milieu de la nuit sombre. En apercevant son mari, Anna releva la tête, parut s'éveiller et sourit :

— Tu n'es pas encore au lit ? En voilà un miracle ! dit-elle en rejetant son capuchon ; et sans s'arrêter, elle se dirigea vers le cabinet de toilette. — Il est temps, Alexis Alexandrovitch ! prononça-t-elle à travers la porte.

— Anna, j'ai besoin de te parler.

— A moi ! fit-elle étonnée, sortant de la porte et le regardant. Qu'y a-t-il donc ? A quel propos ? demanda-t-elle en s'asseyant. Eh bien, causons, si c'est tellement nécessaire ; mais il vaudrait mieux aller dormir.

Anna disait les mots qui lui venaient aux lèvres,

et s'étonnait elle-même de sa capacité de mentir. Ses paroles semblaient simples et naturelles; il était très vraisemblable qu'elle eût envie de dormir, mais elle se sentait revêtue d'une cuirasse impénétrable de mensonge. Elle sentait qu'une force invincible et inconnue l'aidait, la soutenait.

— Anna, je dois te mettre en garde, dit-il.

— Me mettre en garde? Contre quoi?

Elle le regardait avec tant de simplicité, de gaieté, que celui qui ne l'aurait pas aussi bien connue que son mari n'aurait rien remarqué d'anormal dans le sens et le son de ses paroles. Mais pour lui qui la connaissait, qui savait que, quand il se couchait cinq minutes plus tard qu'à l'ordinaire, elle le remarquait et lui en demandait la cause, pour lui qui connaissait toutes ses joies, tous ses plaisirs, toutes ses peines, dès qu'il vit qu'elle feignait de ne pas remarquer son état et qu'elle ne voulait pas dire un mot d'elle-même, il comprit qu'il y avait quelque chose.

Il voyait que le fond de son âme qu'elle ne lui avait jusqu'alors jamais caché, lui était fermé. En outre, à son ton, il comprenait qu'elle n'était pas gênée et paraissait lui dire carrément : « Oui, tu ne verras rien, cela doit être et sera dorénavant. » Il éprouvait actuellement un sentiment semblable à celui de l'homme qui reviendrait à sa demeure et la trouverait fermée. « Mais j'en ai peut-être encore la clef », pensa Alexis Alexandrovitch.

— Je veux te mettre en garde, répéta-t-il d'une voix basse ; par légèreté, par inconséquence, tu pourrais donner prétexte à la calomnie. Ce soir, ta conversation si animée avec le comte Vronski (il prononça ce nom d'une voix ferme et calme) a attiré l'attention.

Il parlait en regardant ces yeux souriants, devenus terribles pour lui par leur impénétrabilité, et, il comprenait toute l'inutilité de ses paroles.

— Tu es toujours ainsi, répondit-elle, comme si elle ne comprenait pas du tout, et volontairement ne retenait que la dernière phrase qu'il avait dite. Tantôt, il t'est désagréable que je sois triste, tantôt, tu es mécontent de me voir gaie. Je ne me suis pas ennuyée. Cela te contrarie ?

Alexis Alexandrovitch tressaillait et joignait les mains pour faire craquer ses doigts.

— Ah ! je t'en prie, ne fais pas craquer tes doigts, je n'aime pas entendre cela, dit-elle.

— Anna, est-ce toi ? dit doucement Alexis Alexandrovitch, faisant un effort sur soi-même et retenant le mouvement de ses mains.

— Mais que signifie cela ? fit-elle avec un étonnement franc et amusé ; que me veux-tu ?

Alexis Alexandrovitch se tut et passa sa main sur son front et ses yeux. Il voyait qu'au lieu de préserver sa femme de sa faute, aux yeux du monde, il s'était ému malgré lui de ce qui touchait sa conscience et luttait contre un obstacle imaginaire.

— Voici ce que j'avais l'intention de te dire, continua-t-il froidement, et avec calme, et je te prie de m'écouter. Tu sais que je tiens la jalousie pour un sentiment blessant et humiliant, par lequel je ne me permettrai jamais de me laisser guider, mais il y a certaines lois, certaines convenances qu'on ne peut enfreindre impunément. Aujourd'hui ce n'est pas moi seul qui l'ai remarqué mais, à en juger par l'impression produite sur la société, tout le monde a remarqué que tu ne te conduis pas et ne te tiens pas comme il conviendrait.

— Je ne comprends absolument rien, dit Anna, en haussant les épaules. « Personnellement cela lui est égal, mais que le monde remarque, cela le dérange », pensa-t-elle. Tu es malade, Alexis Alexandrovitch, ajouta-t-elle en se levant et se dirigeant vers la porte. Mais il s'avança avec l'intention de l'arrêter.

Son visage était laid et sombre comme jamais Anna ne l'avait vu. Elle s'arrêta, pencha la tête de côté et d'une main rapide retira ses épingles.

— Eh bien j'écoute, fit-elle avec calme, d'une voix moqueuse. Et même j'écoute avec intérêt parce que je désire comprendre de quoi il s'agit.

Elle s'étonnait de son ton naturel, tranquille et sûr, et des mots qu'elle employait.

— Entrer dans tous les détails des sentiments, je n'en ai pas le droit, et, en général, je trouve

cela inutile et nuisible, commença Alexis Alexandrovitch. En fouillant dans notre âme, souvent nous en exhumons ce qui pour toujours y serait resté enfoui. Tes sentiments relèvent de ta conscience ; mais je suis obligé, devant nous et devant Dieu, de te montrer tes devoirs. Nos vies sont liées non par les hommes mais par Dieu ; le crime seul peut rompre ces liens, et pareil crime entraîne le châtement.

— Mon Dieu ! je ne comprends rien, et comme un fait exprès j'ai sommeil, dit-elle rapidement en passant la main dans ses cheveux, cherchant les épingles qui y restaient.

— Anna, au nom de Dieu, ne parle pas ainsi, dit-il doucement, je me trompe peut-être, mais sois persuadée que je parle autant pour toi que pour moi. Je suis ton mari et je t'aime.

Pour un moment son visage s'était incliné, et l'étincelle de raillerie avait disparu de son regard. Mais le mot « t'aime », de nouveau la révoltait... Elle pensa : « Il aime ! Peut-il aimer ? S'il n'avait pas entendu dire que l'amour existe, jamais il n'emploierait ce mot. Il ne sait pas même ce que c'est que l'amour. »

— Alexis Alexandrovitch, vraiment je ne comprends pas, prononça-t-elle. Explique-toi plus clairement.

— Permets-moi de finir. Je t'aime, mais je ne parle pas de moi-même. Les principaux intéressés

ici sont toi et notre fils. Il est possible, je te le répète, que mes paroles te semblent tout à fait inutiles et déplacées ; peut-être sont-elles basées sur une erreur, en ce cas je t'en demande pardon ; mais si tu sens toi-même qu'elles ont la moindre raison d'être, je te demande de réfléchir, et si ton cœur te le dit, de te confier à moi...

Sans le remarquer, Alexis Alexandrovitch disait tout autre chose que ce qu'il avait préparé.

— Je n'ai rien à dire. Et... — fit-elle tout à coup, rapidement, en retenant à peine un sourire, — et vraiment il est temps de dormir.

Alexis Alexandrovitch soupira et sans rien ajouter passa dans la chambre à coucher.

Quand elle entra dans la chambre, il était déjà au lit ; ses lèvres étaient serrées sévèrement et ses yeux ne la regardaient pas. Anna se mit au lit, elle attendait d'un moment à l'autre qu'il se remit à lui parler ; elle le désirait et le craignait tout à la fois. Mais il se taisait. Elle attendit longtemps immobile et enfin ne pensa plus à lui ; elle pensait à l'autre ; elle le voyait, et à cette pensée elle sentait son cœur s'emplir d'une émotion et d'une joie criminelles. Tout à coup, elle entendit un sifflement nasal régulier et calme. Au commencement Alexis Alexandrovitch, paraissant gêné de son ronflement, s'arrêtait, mais à la seconde inspiration le sifflement reprenait de nouveau, régulier et calme.

— C'est trop tard, murmura-t-elle avec un sourire.

Elle était allongée immobile, les yeux ouverts, croyant elle-même en voir l'éclat dans l'obscurité.

X

A dater de ce jour une nouvelle vie commença pour Alexis Alexandrovitch et sa femme, vie terne, monotone. Anna comme toujours allait dans le monde, fréquentait assidûment la princesse Betsy et se rencontrait partout avec Vronski. Alexis Alexandrovitch s'en apercevait mais n'y pouvait rien faire. A toutes ses tentatives pour provoquer une explication, elle opposait le mur impénétrable d'une incompréhension joyeuse. Extérieurement rien n'était changé, mais leurs relations intimes s'étaient tout à fait modifiées. Alexis Alexandrovitch, l'homme si fort dans les affaires de l'État se sentait impuissant devant ces événements... Comme un bœuf, baissant douloureusement la tête, il attendait le choc du maillet soulevé au-dessus de lui. Chaque fois qu'il repensait à son ennemi, il sentait la nécessité de faire une nouvelle tentative, se disant qu'avec la bonté, la ten-

dresse et la persuasion, il y avait encore espoir de la sauver, de la forcer à se ressaisir, et, chaque fois, il se promettait de lui parler. Mais dès qu'il commençait à causer il sentait cet esprit du mal et du mensonge, qui s'emparait d'elle, s'emparer aussi de lui, et il lui parlait d'un tout autre ton qu'il aurait voulu. Malgré lui il causait avec elle de son ton habituel, railleur, et de cette façon il ne pouvait lui dire ce qui était nécessaire.

.

XI

Ce qui pendant toute une année avait été pour Vronski le seul désir de sa vie, remplaçant tous les autres, ce qui pour Anna était un rêve de bonheur impossible, terrible et d'autant plus séduisant, était réalisé. Pâle, la lèvre inférieure tremblante, il était près d'elle et la suppliait de se calmer, ne sachant lui-même de quoi ni par quel moyen.

— Anna ! Anna ! disait-il d'une voix tremblante. Anna ! Au nom de Dieu !

Et plus il parlait haut, plus elle baissait sa tête autrefois si fière et si gaie, maintenant accablée de honte. Affaissée sur elle-même elle glissait du divan, où elle était assise, sur le sol, à ses pieds. S'il ne l'eût retenue, elle serait tombée de tout son long sur le tapis.

— Mon Dieu ! Pardonnez-moi ! disait-elle en sanglotant et serrant ses mains contre sa poitrine.

Elle se sentait si criminelle et si coupable qu'il ne lui restait qu'à s'humilier et à demander pardon; maintenant, sauf lui, il ne lui restait personne, et elle lui adressait sa prière de pardon. En le regardant elle sentait physiquement sa propre humiliation et ne pouvait rien dire de plus.

Lui, de son côté éprouvait une sensation semblable à celle de l'assassin en présence du corps inanimé de sa victime. Ce corps immolé par eux c'était leur amour. La honte qu'elle éprouvait devant sa nudité morale l'opprimait et se communiquait à lui. Mais malgré toute l'horreur du meurtrier en face du cadavre, il fallait dépecer ce corps, le cacher, tirer profit de ce meurtre.

Ainsi que l'assassin, emporté par la brutalité de la passion, se jette sur le corps de sa victime, le traîne et le met en pièces, de même il couvrait de baisers le visage et les épaules d'Anna. Elle, le tenait par les mains et restait immobile.

« -Oui, pensait-elle, ces baisers sont le prix de la honte. Oui, cette main qui serre la mienne est celle de mon complice. »

Elle prit cette main et la baisa. Il tomba à genoux et voulut voir son visage, mais elle le cachait et gardait le silence. Enfin, faisant un effort sur elle-même, elle se leva et le repoussa. Son visage était toujours beau mais on ne pouvait le regarder sans la plaindre.

— Tout est fini, dit-elle. Toi seul me restes. Souviens-t'en.

— Je ne puis oublier ce qui est ma vie. Pour ce moment de bonheur...

— Quel bonheur ! fit-elle avec dégoût et horreur ; et ce dégoût, involontairement, se communiqua à lui. Au nom de Dieu, pas un mot, pas un mot de plus.

Elle se leva brusquement et s'éloigna de lui.

— Pas un mot de plus, répéta-t-elle, et, avec une expression de désespoir froid dont l'étrangeté le frappa, elle s'éloigna de lui. Elle sentait qu'en ce moment, les paroles étaient impuissantes à exprimer le sentiment de honte mêlé de joie et d'horreur qu'elle éprouvait au seuil de cette nouvelle vie, et elle préférait se taire que de traduire ce sentiment par des paroles inexactes. Cependant, même dans la suite, le lendemain et le troisième jour, non-seulement elle ne trouvait pas de mots pour exprimer toute la complexité de ses sentiments, mais encore elle ne paraissait pas capable de s'expliquer à elle-même l'état de son âme.

Elle se disait : « Non, pour le moment il m'est impossible d'y songer ; plus tard, quand je serai plus calme » ; mais ce calme de l'esprit ne venait jamais. Chaque fois qu'elle pensait à ce qu'elle avait fait, aux conséquences qui en résulteraient et à ce qu'elle devait faire, elle était saisie d'horreur et chassait au loin cette pensée.

« Plus tard, se disait-elle, quand je serai plus calme ». Mais en s'endormant, alors qu'elle n'était plus maîtresse de sa pensée, sa situation lui apparaissait dans toute son effroyable réalité. Le même rêve la hantait presque chaque nuit : ils étaient tous deux ses époux, tous deux lui prodiguaient leurs caresses ; Alexis Alexandrovitch pleurait en baisant ses mains et disait : « Comme tout va bien maintenant ! » Vronskî, était là aussi, il était aussi son mari, et elle s'étonnait que cela lui ait paru jadis impossible ; elle leur expliquait en riant qu'ainsi c'était beaucoup plus simple, et que tous deux, maintenant, devaient être contents et heureux. Mais cette vision l'étouffait comme un cauchemar et elle s'éveillait terrifiée.

XII

Les premiers temps qui suivirent son retour de Moscou, chaque fois qu'il arrivait à Lévine, tremblant et rougissant, de se rappeler la honte du refus, il se disait : « Il m'est arrivé déjà de rougir et de trembler ; et j'ai cru tout perdu lorsque j'ai pensé rester au deuxième cours, pour avoir été mal noté en physique. Je me suis également cru perdu quand j'ai gâté l'affaire de ma sœur qui m'était confiée. Eh bien ! maintenant que des années sont passées, quand j'évoque ces souvenirs, je m'étonne d'avoir pu m'attrister pour cela. Il en sera de même pour cette douleur. Le temps passera, et j'oublierai. »

Cependant, après trois mois, il n'était pas encore devenu indifférent à son chagrin et il lui était pénible comme au premier jour d'y songer. Il ne pouvait en prendre son parti. Lui qui avait rêvé si longtemps à la vie de famille, pour laquelle il se

sentait si mûr, il n'était pas marié, et se sentait plus loin que jamais du mariage. Il sentait maladivement, comme le sentaient tous ceux de son entourage, qu'à son âge il n'est pas bien pour un homme d'être seul. Il se rappelait comment, avant son départ pour Moscou, il avait dit une fois à son bouverier Nicolas, un paysan naïf avec qui il aimait causer : « Hein ! Nicolas, je veux me marier ! » et Nicolas avait répondu sans hésiter, comme s'il s'agissait d'un fait indiscutable : « Il y a longtemps que ça devrait être fait, Constantin Dmitritch. » Mais maintenant, le mariage était plus loin de lui que jamais. La place était prise, et quand, en imagination, il se représentait à cette place quelque jeune fille de ses connaissances, il sentait que c'était absolument impossible. En outre, le souvenir du refus et du rôle qu'il avait joué le tourmentait incessamment, comme une honte. Il avait beau se dire qu'il n'avait rien à se reprocher, qu'il n'était pas coupable, ce souvenir, à l'égal de ceux qui lui semblaient les plus honteux, le faisait tressaillir et rougir.

Dans son passé, comme en celui de chaque homme, il y avait des actes mauvais, qu'il reconnaissait pour tels et au sujet desquels sa conscience devait le tourmenter. Mais le souvenir de ces mauvaises actions ne l'avait jamais tourmenté autant que ce souvenir mesquin et humiliant. La blessure ne se cicatrisait pas et sur ces souvenirs

venaient se greffer, maintenant, le refus et cette situation misérable dans laquelle il avait dû se présenter aux hôtes pendant cette soirée. Mais le temps et le travail font leur œuvre. Ces souvenirs pénibles étaient atténués pour lui par les événements inaperçus, mais importants de la vie rurale. De semaine en semaine il pensait de moins en moins à Kitty. Il attendait avec impatience qu'on lui annonçât son mariage, espérant que cette nouvelle, comme l'extraction d'une dent, le guérirait radicalement.

Le printemps arriva dans toute sa splendeur, sans retard ni fausses promesses, un de ces rares printemps qui réjouissent les plantes, les animaux et les hommes. Ce beau printemps affermit encore plus Lévine dans son intention de renoncer à tout le passé pour arranger d'une façon définitive sa vie solitaire. Bien qu'il n'eût pas réalisé tous les plans avec lesquels il était revenu à la campagne, il observait cependant celui qu'il s'était tracé comme le principal, la pureté de la vie. Il n'éprouvait pas cette honte qui le tourmentait ordinairement lorsqu'il avait succombé et il pouvait hardiment lever la tête.

Encore en février, il avait reçu une lettre de Maria Nikolaïevna lui donnant des nouvelles de la santé de son frère : Nicolas allait plus mal et ne voulait pas se soigner. Cette lettre décida Lévine à aller à Moscou chez son frère. Il réussit à le per-

suader de voir un médecin et d'aller aux eaux à l'étranger.

Il s'y prit si bien que, sans blesser son frère, il parvint à lui faire accepter l'argent du voyage, et, sous ce rapport, il était content de lui. En dehors de l'exploitation agricole qui exigeait au printemps des travaux particuliers, en outre de la lecture, Lévine, pendant l'hiver, avait entrepris un travail sur l'exploitation, dont le plan se résumait à ceci : que le travail de l'ouvrier, dans l'exploitation, soit accepté comme une donnée absolue, au même titre que le climat et la terre, et que toutes les propositions de la science qui sont tirées seulement des données de la terre et du climat, envisagent aussi le caractère connu, immuable, de l'ouvrier. De sorte que, malgré la solitude, ou peut-être en raison de la solitude, sa vie était extrêmement remplie ; il n'éprouvait que rarement le désir, et sans le satisfaire, de communiquer à quelqu'un les idées qui germaient dans sa tête, sauf à Agafia Mikhaïlovna avec qui il lui arrivait assez souvent de discuter sur la physique, sur les théories d'économie rurale et surtout sur la philosophie. La philosophie était le thème favori d'Agafia Mikhaïlovna.

Le printemps fut assez tardif. Les dernières semaines du carême, le temps fut clair, mais froid. Pendant la journée, la neige fondait au soleil, et la nuit la température descendait à 7° au-dessous de 0°. La croûte de glace était si ferme qu'on allait

en chariot en dehors de toute route. Le jour de Pâques il neigea, mais tout d'un coup, après la semaine sainte, un vent chaud s'éleva, les nuages s'amoncelèrent et, pendant trois jours et trois nuits une pluie chaude tomba à torrents. Le jeudi, le vent se calma et un brouillard épais et gris, se forma comme pour cacher les mystères des champs qui s'accomplissaient dans la nature.

Dans le brouillard bleuâtre, craquaient des morceaux de glace, et des torrents écumeux coulaient rapidement; après les fêtes du soir le brouillard se dissipa : les nuages devinrent moutonneux, le temps s'éclaircit; le vrai printemps était venu.

Le matin, le soleil se levait clair, fondait rapidement la glace très fine qui recouvrait les eaux, et l'atmosphère échauffée tremblait, toute remplie des vapeurs de la terre ravivée. La vieille herbe jaunie verdissait, les bourgeons des groseilliers, des framboisiers, des bouleaux se gonflaient, et sur les champs couleur d'or bourdonnaient les abeilles. Les alouettes, qu'on ne voyait pas, chantaient sur les chaumes, les vanneaux pleuraient au-dessus des mares pleines d'eau trouble, et en haut, tout en haut, volaient avec des cris printaniers les grives et les oies. Le bétail mugissait dans les champs, les agneaux jouaient autour de leurs mères bélantes, perdant leur toison; les gamins couraient à grands pas sur les sentiers qui commençaient à sécher; au bord de l'étang éclataient

les voix joyeuses des femmes lavant le linge, et dans les cours, résonnaient les marteaux des paysans réparant leurs herses et leurs charrues.

Le vrai printemps était arrivé.

XII

Lévine chaussa de gros sabots, et, pour la première fois, au lieu de sa pelisse, il endossa un pale-tot de drap, puis il partit visiter son domaine ; il enjambait les ruisselets qui réfléchissaient le soleil avec une éclat éblouissant, et marchait tantôt sur la glace, tantôt dans une boue visqueuse.

Le printemps est la saison des plans, des projets. Une fois dans la cour, Lévine, comme l'arbre au printemps qui ne sait pas encore où et comment pousseront ses jeunes branches, ignorait lui-même ce qu'il allait entreprendre dans son domaine de prédilection, mais il se sentait la tête pleine de projets et les plus beaux. Avant tout il alla voir le bétail. Les vaches au poil nouveau, uni et brillant, étaient sorties dans l'enclos et se chauffaient au soleil ; elles mugissaient, demandaient à aller aux champs.

Après avoir admiré les vaches qu'il connaissait

jusqu'aux moindres détails, Lévine donna l'ordre de les conduire dans les prés et d'amener les jeunes veaux dans l'enclos. Le berger, gaiement, courut se préparer pour partir aux champs. Les femmes qui soignaient le bétail, les jupes retroussées, enfonçaient dans la boue leurs jambes nues, que le soleil n'avait pas encore brunies, et une gaule à la main elles couraient derrière les jeunes veaux qui mugissaient de la joie du printemps, et les chassaient dans la cour.

En admirant la progéniture de cette année qui était extraordinairement belle, — les veaux avaient déjà la taille d'une vache de paysan et la fille de Pava, âgée de trois mois, avait la taille d'un veau d'un an, — Lévine donna l'ordre d'apporter l'auge et de leur mettre du foin au râtelier ; mais dans l'enclos qui ne servait pas l'hiver, le râtelier, fait en automne, était cassé. Il envoya chercher le charpentier qui devait, comme c'était convenu, construire une machine à battre ; mais le charpentier réparait les herses, ce qui aurait dû être fait en carême.

Lévine était très mécontent. Il l'était surtout parce qu'il ne pouvait réagir contre cette négligence qu'il combattait de toutes ses forces depuis bien des années. Il apprit que le râtelier, qui n'était pas nécessaire pendant l'hiver, avait été transporté à l'écurie où il s'était cassé, parce qu'il était en bois trop peu résistant pour les petits veaux.

En outre, les herses et tous les outils aratoires

qu'il avait ordonné d'inspecter et de réparer durant l'hiver, engageant à cet effet trois charpentiers, n'étaient pas mis en état, et les herses étaient en réparation quand on en avait besoin pour les herbes.

Lévine fit mander le gérant, mais aussitôt, lui-même partit à sa recherche. Celui-ci tout reluisant, en *touloupe*, venait de la grange ; il brisait entre ses doigts un brin de paille.

— Pourquoi le charpentier ne s'est-il pas occupé de la machine à battre ?

— Je voulais vous le dire hier : il faut réparer les herses ; voilà qu'il est temps de labourer.

— Et qu'a-t-on fait de tout l'hiver ?

— Pourquoi avez-vous besoin du charpentier ?

— Où sont les râteliers des veaux ?

— J'ai donné l'ordre de les mettre à leur place ! Que voulez-vous faire avec ce peuple ? dit le gérant avec un geste de la main.

— Il ne s'agit pas de ce peuple mais bien de ce gérant, s'emporta Lévine. Pourquoi donc êtes-vous à mon service ? s'écria-t-il.

Mais, se rappelant que cela n'aiderait à rien, il s'arrêta sans achever et se contenta de soupirer. Eh bien ! peut-on ensemençer ? demanda-t-il après un court silence.

— Derrière Tourkino, on pourra demain ou après-demain.

— Et le trèfle ?

— J'ai envoyé Vassili et Michka, ils le sèment. Seulement, je ne sais pas s'ils pourront; il y a beaucoup de boue.

— Pour combien de *déciatines* ?

— Pour six.

— Pourquoi pas tout ? fit Lévine. Ce fait qu'on aitensemencé six déciatines au lieu de vingt l'irritait encore davantage. Selon la théorie, selon sa propre expérience, les semailles de trèfle n'étaient bonnes que faites le plus tôt possible, presque sur la neige. Et jamais il ne pouvait obtenir cela.

— Il n'y a pas de bras. Que peut-on faire avec ce peuple ? Trois d'entre eux ne sont pas venus. Voilà par exemple Sémion...

— Eh bien ! il fallait libérer ceux qui rangent la paille.

— Je l'ai fait.

— Où donc sont les gens ?

— Cinq sont au compost, quatre retournent l'avoine; elle pourrait pourrir, Constantin Dmitritch.

Lévine savait très bien que ces mots « elle pourrait pourrir » signifiaient que l'avoine anglaise était déjà tout à fait gâtée. De nouveau on n'avait pas exécuté ses ordres.

— Mais j'avais dit de faire cela pendant le carême. Et les cheminées ? continua-t-il.

— Ne vous inquiétez pas, tout sera fait en son temps.

Lévine irrité fit un geste de la main et se dirigea vers les hangars pour examiner l'avoine, et de là à l'écurie.

L'avoine n'était pas encore gâtée, mais les ouvriers la retournaient avec des pelles tandis qu'on pouvait la faire glisser directement à l'étage inférieur.

Il donna les ordres conséquents et prit deux des ouvriers pour ensemençer le trèfle.

Son dépit contre le gérant tomba ; la journée était si belle qu'on ne pouvait pas se fâcher.

— Ignate ! cria-t-il au cocher qui, les manches retroussées, lavait la voiture près du puits. Selle-moi...

— Qu'ordonnez-vous de seller ?

— Eh bien, Kolpik, s'il te plaît.

— Bien.

Pendant qu'on sellait le cheval, Lévine appela de nouveau le gérant qui se tenait à proximité afin de se réconcilier avec son maître, et il se mit à lui parler des futurs travaux de printemps et de ses projets d'exploitation.

— Il faut commencer à fumer plus tôt pour que tout soit fini de bonne heure. Et il faut nécessairement labourer les champs les plus éloignés, pour qu'ils soient tout prêts ; les fauchages seront rangés partout, mais pas à moitié ; il faudra louer des ouvriers.

Le gérant écoutait attentivement et faisait des

efforts visibles pour approuver les projets du maître, mais il gardait un air désespéré et triste que Lévine connaissait et qui toujours l'agaçait. Cet air semblait dire : tout cela est bon, mais nous verrons ce que Dieu voudra.

Rien n'attristait tant Lévine que cet air ; mais il était commun à tous les gérants qu'il avait eus. Tous écoutaient de la même façon ses propos, c'est pourquoi il ne s'en fâchait plus ; mais il s'en attristait et se sentait encore plus excité par la lutte contre cette malheureuse inertie qu'il ne pouvait appeler autrement que « comme Dieu voudra » et qui toujours lui faisait obstacle.

— Comment arriverons-nous, Constantin Dmitch ? dit le gérant.

— Pourquoi n'y arriverons-nous pas ?

— Il faut absolument embaucher encore quinze journaliers et, comme toujours, ils ne viennent pas. Aujourd'hui, il en est venu qui ont demandé soixante-dix roubles pour l'été.

Lévine se tut. De nouveau cette force s'imposait à lui. Il savait que malgré tous ses efforts, il ne pouvait louer plus de quarante journaliers à un prix raisonnable et cependant il ne pouvait ne point lutter.

— Envoyez à Soura, à Tchésirovka, s'ils ne viennent pas. Il faut chercher.

— J'enverrai, dit tristement Vassili Feodorovitch. Mais les chevaux sont fatigués.

— Nous en achèterons. Oui je sais, ajouta-t-il en riant, avec vous il y a toujours des obstacles à tout ; mais cette année je ne vous laisserai pas faire tout à votre guise. Je veillerai à tout moi-même...

— Mais déjà, semble-t-il, vous dormez bien peu. C'est plus gai pour nous de travailler sous les yeux du maître...

— Alors, derrière Beriosovi-Dol le trèfle est semé ? J'irai voir, dit-il en enfourchant le petit bai Kolpitk que lui amenait le cocher.

— Vous ne pourrez pas passer les ruisseaux, Constantin Dmitritch ! cria le cocher !

— Eh bien ! j'irai par le bois.

Et avec la belle allure d'un bon cheval longtemps inactif, qui reniflait devant les mares et auquel il fallait laisser la bride, Lévine traversa la cour pleine de boue, et franchit la porte ouvrant dans le champ.

Lévine, déjà gai dans la cour du bétail, se sentit encore plus gai dans les champs. Balancé régulièrement sur son bon cheval, respirant l'odeur chaude et fraîche de l'air et de la neige, il traversait la forêt, sur la neige qui restait encore en certaines places, et il se réjouissait devant chaque arbre couvert de mousse et de bourgeons. Au sortir de la forêt, s'étendait devant lui un vaste espace, comme un tapis de verdure uni et velouté, sans une tache, sauf celles que, par-ci, par-là, dans les creux, faisaient des restes de neige fondue. Il ne se sentait

irrité ni par la vue d'un cheval de paysan et de son poulain qui piétinaient la verdure (il avait ordonné aux paysans qui les rencontreraient de les chasser), ni par la réponse railleuse et sotte d'un paysan nommé Ipate, qu'il avait rencontré et à qui il avait demandé : « Eh bien, Ipate, il est bientôt temps de semer ? » et qui lui avait répondu : « Auparavant, Constantin Dmitritch, il faut labourer. » Plus il avançait, plus il devenait gai, et des projets d'exploitation, tous meilleurs les uns que les autres, se présentaient à lui : il faudrait planter une haie tout autour du champ, afin que la neige n'y puisse rester longtemps ; diviser les terres labourables en neuf parties dont six seraient fumées et trois consacrées à la culture fourragère ; construire une cour pour le bétail à l'extrémité du champ ; creuser un étang ; avoir des clôtures portatives pour le bétail afin d'utiliser l'engrais sur les prairies. Et alors il y aura trois cents *déciatines* de blé, cent de pommes de terre, cent cinquante de trèfle, et pas une seule *déciatine* ne sera épuisée. »

Ainsi rêvant, en engageant soigneusement son cheval dans les dérayures, pour ne pas piétiner les champs, il s'approcha des ouvriers qui semaient le trèfle. La charrette qui contenait le grain, au lieu d'être sur le chemin, était dans le champ et les semences d'automne se trouvaient écrasées par les roues et piétinées par le cheval. Les deux ouvriers étaient assis sur la dérayure, fumant probablement

une pipe qu'ils avaient en commun ; la terre du chariot à laquelle était mélangée le grain, était en tas et gelée. Apercevant le maître, le journalier Vassili s'approcha de la charrette et Michka se mit à semer. Ils étaient en défaut, mais Lévine grondait rarement les ouvriers. Quand Vassili s'approcha, Lévine lui donna l'ordre de conduire le cheval sur le chemin.

— Ce n'est rien, monsieur, ça ira, répondit Vassili.

— Je t'en prie, ne discute pas, mais fais ce qu'on te dit.

— J'obéis, répondit Vassili ; et il prit la tête du cheval.

— Et quelles semailles, Constantin Dmitritch, dit-il pour le flatter, la meilleure sorte. Seulement il est difficile de marcher ; on traîne un poud sous sa semelle.

— Et pourquoi votre terre n'est-elle pas tamisée ? reprit Lévine.

— Mais nous la remuons, répondit Vassili en prenant les grains et une poignée de terre.

Vassili n'était pas responsable qu'on lui ait donné de la terre gelée, néanmoins Lévine était fâché.

Ayant trouvé déjà plusieurs fois, avec succès, le moyen d'étouffer son dépit et de considérer comme bon ce qui lui semblait mauvais, Lévine, maintenant encore, y parvint.

Il regarda comment marchait Michka, en détachant les énormes mottes de terre qui s'attachaient à chaque pied, puis il descendit de cheval, prit les semailles des mains de Vassili et se mit au travail.

— Où t'es-tu arrêté? demanda-t-il.

Vassili montra l'endroit avec son pied et Lévine commença, comme il le savait, à jeter la terre avec les grains.

Il était aussi difficile de marcher que sur une mare, et Lévine, bientôt couvert de sueur, s'arrêta et rendit le semoir.

— Eh bien, not' maître, vous n'aurez pas de reproches à me faire pour cette partie des semailles, dit Vassili.

— Quoi donc? fit gaiement Lévine, sentant déjà l'effet du moyen employé.

— Vous verrez l'été: ça ira bien; vous regarderez où j'ai semé le printemps dernier. Comme j'ai semé! Moi, Constantin Dmitritch, quand je travaille pour vous, il me semble que je travaille pour mon propre père; moi-même je n'aime pas travailler mal et je ne le permets pas aux autres. Quand on regarde là-bas, dit Vassili contemplant le champ, le cœur se réjouit.

— Le printemps est beau, Vassili?

— Oui, un tel printemps que les anciens n'ont point souvenance d'un pareil. Mais j'étais à la maison alors là-bas, chez nous, un vieux a aussi semé

trois *osminik* (1) de froment; il dit qu'on ne peut pas le distinguer du seigle.

— Et il y a longtemps que vous avez commencé à semer le froment?

— C'est vous-même qui nous l'avez appris, l'avant-dernière année. Vous m'en avez même fait présent de deux pouds; nous en avons vendu deux sacs et nous en avons ensemencé trois *osminik*.

— Eh bien ! prends donc garde, effrite les mottes, dit Lévine en revenant vers son cheval, et veille à Michka. Si le travail est bien fait, je te donnerai cinquante kopeks par déciatine.

— Merci beaucoup, nous n'avons pas à nous plaindre de vous.

Lévine monta à cheval et alla dans le champ planté de trèfle de l'année passée et dans celui qui était préparé pour le froment.

La pousse du trèfle sur le chaume était merveilleuse. Il était déjà tout vert à travers les tiges cassées du froment de l'année précédente. Le cheval enfonçait dans le champ et avait peine à se dégager de la terre à demi-fondue. Sur la terre labourée il était tout à fait impossible de passer, on ne pouvait se tenir que là où il y avait de la glace, ailleurs on enfonçait jusqu'aux genoux.

Le labourage était parfait; dans deux jours on pourrait ensemencer. Tout était beau, tout était

(1) Un *osminik* égale un demi-hectare.

joyeux. Au retour, Lévine prit du côté du ruisseau, espérant que l'eau s'était écoulée. Là il effraya deux canards. « Il y a probablement des bécasses, » pensa-t-il, et juste au tournant de la maison, il rencontra son garde qui confirma cette supposition.

Lévine partit au trot vers la maison pour avoir le temps de diner et de préparer son fusil pour le soir.

XIV

Comme il s'approchait de la maison, d'excellente humeur, Lévine entendit des clochettes du côté du perron principal de la maison. « Mais c'est du côté du chemin de fer, pensa-t-il; c'est juste l'heure du train de Moscou... Qui cela peut-il être? Mon frère Nicolas? Il a bien dit : Je partirai peut-être aux eaux et je passerai peut-être chez toi. » Au premier moment il eut peur que sa belle humeur, engendrée par le printemps, ne fût gâtée par la présence de son frère Nicolas. Mais, honteux de ce sentiment, il ouvrit toute son âme à la joie attendrie de revoir son frère, et il désira de tout son cœur que ce fût lui.

Il poussa son cheval, sortit derrière l'allée d'acacias et aperçut une troïka de poste qui arrivait de la gare avec un monsieur en pelisse. Ce n'était pas son frère. « Ah! pourvu que ce soit un homme agréable avec qui l'on puisse causer! » pensa-t-il.

— Ah ! dit joyeusement Lévine en tendant ses deux bras. Voilà un hôte gai ! Ah ! comme je suis heureux de te voir ! s'écria-t-il en reconnaissant Stépan Arkadiévitch.

« Je vais savoir si elle est mariée ou quand elle se marie ! » pensa-t-il. Et, par ce beau jour de printemps, il constata que son souvenir ne lui était pas du tout pénible.

— Hein ! tu ne m'attendais pas ? dit Stépan Arkadiévitch en sortant du traîneau, le nez, le front et les sourcils tachés de boue, mais brillant de joie et de santé. Je suis venu pour te voir, premièrement, dit-il en l'embrassant ; pour chasser, deuxièmement ; et troisièmement pour vendre la forêt d'Ergouchov.

— Très bien ! quel beau temps. Comment as-tu pu venir en traîneau ?

— En voiture c'est encore pire, Constantin Dmitritch, répondit le postillon qu'il connaissait.

— Eh bien, je suis ravi de te voir, dit Lévine en souriant franchement d'un sourire enfantin et joyeux.

Lévine conduisit son hôte dans la chambre d'amis où furent apportés les bagages : la valise, le fusil dans son étui, une petite sacoche à cigares, et, le laissant se laver et s'habiller, Lévine alla au bureau donner des ordres pour le labourage et le trèfle.

Agafia Mikhaïlovna, toujours très soucieuse de l'honneur de la maison, le rencontra dans le vestibule et le questionna au sujet du dîner.

— Faites ce que vous voudrez, seulement hâtez-vous, répondit-il ; et il alla chez l'intendant.

Quand il revint, Stépan Arkadiévitch peigné, lavé, souriant, sortait de sa chambre ; ils montèrent ensemble.

— Ah ! comme je suis heureux d'être arrivé jusqu'à toi ! Je connaîtrai donc le mystère de la vie que tu mènes ici. Vraiment, je t'envie ! Quelle maison ! Comme tout est beau, clair, gai, disait Stépan Arkadiévitch oubliant que ce n'est pas toujours le printemps et qu'il n'y a pas toujours un beau ciel clair comme ce jour-là. Et ta vieille bonne, elle est exquisite ! Ce serait mieux d'avoir une belle femme de chambre en tablier, mais avec ton style sévère, monacal, c'est très bien.

Stépan Arkadiévitch narra beaucoup de nouvelles intéressantes et une surtout intéressante pour Lévine : son frère Serge Ivanovitch voulait venir passer l'été avec lui à la campagne.

Stépan Arkadiévitch ne dit pas un seul mot ni de Kitty, ni des Sicherbatzki, en général ; il lui transmit seulement les compliments de sa femme. Lévine lui était très reconnaissant de sa délicatesse et était enchanté de son hôte. Comme toujours, pendant son isolement, nombre de pensées et de sentiments s'éveillaient en lui qu'il ne pouvait transmettre à son entourage, et maintenant il disait à Stépan Arkadiévitch la joie poétique du printemps, ses déboires et ses projets d'exploitation ; ses idées et ses

observations sur les livres qu'il avait lus, et surtout le plan de son ouvrage, dont le principe, bien que lui-même ne le remarquât pas, était la critique de tous les vieux traités d'agriculture. Stépan Arkadiévitch toujours charmant, et qui comprenait tout d'un seul mot, était cette fois particulièrement aimable, et Lévine remarqua en lui un nouveau trait qui le flattait : une sorte de respect affectueux pour lui.

Les soins d'Agafia Mikhaïlovna et du cuisinier pour que le dîner fût particulièrement bon, eurent pour résultats que les deux amis qui avaient faim, mangèrent beaucoup de pain et de beurre pour les hors-d'œuvre, des champignons marinés, et que Lévine ordonna de servir la soupe sans les bouchées, sur lesquelles comptait particulièrement le cuisinier pour étonner le convive. Mais Stépan Arkadiévitch, bien qu'habitué à d'autres dîners, trouvait tout merveilleux : la soupe, le pain, et le beurre et surtout les champignons et les choux, le poulet au blanc, le vin de Crimée, tout était excellent, extraordinaire.

— Superbe ! superbe ! dit-il en allumant une cigarette, après le rôti. Je me sens chez toi comme si ayant quitté un bateau, après le bruit et les secousses, je me trouvais sur la plage. Alors tu dis que l'ouvrier doit être regardé comme élément, et être pris en considération dans le choix des moyens d'exploitation ? Je suis très profane en cette ma-

tière, mais il me semble que ta théorie et son application auront aussi quelque influence sur l'ouvrier.

— Oui, mais, attends. Je parle au point de vue non de l'économie politique, mais de l'agriculture. Elle doit, comme les sciences naturelles, étudier les phénomènes sans que l'ouvrier, avec son caractère économique, ethnographique...

A ce moment entra Agafia Mikhaïlovna avec les confitures.

— Mes compliments, Agafia Mikhaïlovna, lui dit Stépan Arkadiévitch, en baisant le bout de ses gros doigts, quel dîner ! Eh bien, Kostia, n'est-il pas encore temps ? ajouta-t-il.

Lévine regarda par la fenêtre le soleil qui s'abaissait derrière la forêt.

— Il est temps ! Il est temps ! dit-il. Kouzma, attellez le break.

Ils descendirent rapidement.

Une fois en bas, Stépan Arkadiévitch retira lui-même, avec soin, la housse de toile d'une boîte laquée, l'ouvrit et se mit à préparer son fusil, une arme très belle, d'un nouveau système.

Kouzma, escomptant déjà un gros pourboire, ne lâchait pas Stépan Arkadiévitch et lui mettait ses guêtres et ses bottes, ce que Stépan Arkadiévitch lui laissait faire très volontiers.

— Kostia, si le marchand Riabinine vient, donne l'ordre qu'on le reçoive et le fasse attendre... Je lui ai dit de venir aujourd'hui.

— Veux-tu donc vendre ta forêt à Riabinine ?

— Oui. Le connais-tu ?

— Comment si je le connais ! J'ai eu affaire à lui : définitivement, absolument !

Stépan Arkadiévitch se mit à rire. « Définitivement et absolument », c'étaient les paroles favorites du marchand.

— Oui, il parle très drôlement. — Tu as compris où va le maître ? ajouta-t-il en caressant Laska qui tournait autour de Lévine en glapissant, et léchait tantôt sa main, tantôt ses bottes et son fusil.

Quand ils sortirent, le break était déjà près du perron.

— J'ai fait atteler bien que ce ne soit pas loin, mais nous irions peut-être mieux à pied ?

— Non, allons plutôt en voiture, dit Stépan Arkadiévitch en s'approchant du break.

Il s'assit, enveloppa ses jambes d'un plaid tigré et alluma un cigare.

— Comment se fait-il que tu ne fumes pas ? Le cigare ce n'est pas un plaisir, mais le commencement et le symbole du plaisir. Vois-tu, c'est la vie ! C'est bien ! Voilà comment je voudrais vivre !

— Mais qui donc t'en empêche ? demanda en souriant Lévine.

— Non, tu es un homme heureux. Tu as tout ce que tu aimes. Tu aimes les chevaux, tu en as ; les chiens, tu en as ; la chasse, tu l'as ; l'exploitation, tu as un domaine.

— C'est peut-être parce que je me réjouis de ce que j'ai et ne regrette pas ce qui me manque, dit Lévine songeant à Kitty.

Stépan Arkadiévitch comprit, le regarda mais ne dit rien.

Lévine était reconnaissant à Oblonski, qui, avec son tact habituel, remarquant que Lévine avait peur de parler des Stcherbatzki, n'en disait rien.

Cependant Lévine voulait enfin savoir ce qui le tourmentait tant, mais il n'osait pas entamer cette conversation.

— Eh bien ! comment vont tes affaires ? Hein ? dit Lévine trouvant que ce n'était pas bien de sa part de ne penser qu'à lui-même.

Les yeux de Stépan Arkadiévitch brillèrent gaïement.

— Mais tu ne comprends pas qu'on puisse aimer le pain blanc, quand on a du pain noir ; selon toi c'est un crime et moi je n'admets pas la vie sans l'amour, dit-il, comprenant à sa façon la question de Lévine. Qu'y faire ? Je suis ainsi fait. Et, vraiment cela ne fait de tort à personne et fait tant de plaisir à soi-même...

— Quoi ? y a-t-il quelque chose de nouveau ? demanda Lévine.

— Il y a, mon cher. — Voilà... tu connais le type des femmes d'Ossian, des femmes qu'on voit en rêve... Eh bien, ces femmes existent en réalité... et elles sont terribles. La femme, vois-tu, tu auras

beau l'étudier, ce sera toujours un sujet nouveau pour toi.

— Alors, mieux vaut ne pas du tout l'étudier.

— Non. Un mathématicien a dit que le plaisir n'est pas dans la découverte de la vérité mais dans sa recherche.

Lévine écoutait en silence et malgré tous ses efforts il ne pouvait nullement se transporter dans l'âme de son ami et comprendre ses sentiments ni le charme de l'étude de pareilles femmes.

XV

Le lieu de la chasse n'était pas loin de la rivière, dans un jeune bois. Près de la forêt, Lévine descendit et conduisit Oblonski sur une petite clairière moussue déjà débarrassée de la neige; lui-même alla à l'autre bout, vers un bouleau au tronc dédoublé et, y appuyant son fusil, il ôta son cafetan, serra sa ceinture, et essaya les mouvements de ses bras.

La vieille et grise Laska, qui le suivait pas à pas, s'assit prudemment en face de lui et dressa les oreilles. Le soleil se couchait derrière la forêt et à la lumière des rayons du couchant, les petits bouleaux se dessinaient nettement avec leurs branches pendantes, leurs bourgeons gonflés, prêts à éclater. De la forêt épaisse, encore couverte de neige, on percevait le faible murmure de l'eau coulant en ruisselets. Les petits oiseaux gazouillaient et volaient d'un arbre à l'autre.

Dans les intervalles de silence absolu on enten-

dait le bruissement des feuilles de l'année précédente que déplaçait la neige fondante, et celui de la croissance de l'herbe. « Comment ! On entend et voit croître l'herbe ! » se dit Lévine en remarquant une feuille humide de tremble, de couleur ardoisée, qui s'agitait près d'une toute petite et toute jeune herbe. Il était debout, écoutait et regardait tantôt en bas sur la terre mouillée couverte de mousse, tantôt Laska aux aguets, tantôt les cimes dépouillées de la forêt qui s'étendait devant lui sur la colline, tantôt le ciel couvert de trainées blanches de nuages. Un épervier, sans se hâter, en agitant les ailes, vola au-dessus de la forêt lointaine, un autre qui suivait la même direction disparut. Les oiseaux gazouillaient de plus en plus fort dans les bosquets. Non loin criait un hibou et Laska, en tressaillant, faisait quelques pas, penchait la tête de côté et commençait à écouter. Le coucou chantait de l'autre côté de la rivière, deux fois il poussa un cri, puis voulut poursuivre et s'embrouilla.

— Comment ! Déjà le coucou ? dit Stépan Arkadiévitch sortant de son buisson.

— Oui, j'entends, répondit Lévine, mécontent de rompre le silence de la forêt. Maintenant ce ne sera pas long.

Stépan Arkadiévitch disparut de nouveau dans le buisson et Lévine ne vit plus que le feu vif de l'allumette remplacé aussitôt par la lueur rouge de la cigarette et une petite fumée bleue.

« Clic-clic ! » faisait le chien de fusil de Stépan Arkadiévitch qu'il préparait.

— Qu'est-ce qui crie ? demanda-t-il attirant l'attention de Lévine sur un cri prolongé, semblable à celui d'un poulain s'ébrouant d'une voix aigüe.

— Ne le sais-tu pas ? C'est un lièvre, un mâle. Mais assez causé ! Ecoute. Ils volent ! s'écria presque Lévine en soulevant le chien de son fusil.

Un sifflement lointain, ténu, régulier éclata de la façon bien connue des chasseurs : toutes les deux secondes, un sifflement, un troisième, et ensuite l'on perçut un craquement.

Lévine regardait à droite et à gauche et voilà que juste devant lui, dans le ciel bleu, au-dessus des cimes des trembles, il vit un oiseau qui volait. Il volait droit sur lui.

Les sons rapprochés de son cri, rappelant assez le bruit régulier du calicot qu'on déchire, éclataient aux oreilles. On distinguait déjà le long bec et le cou de l'oiseau, et, au moment où Lévine se préparait à tirer, derrière le buisson où était Oblonski brilla un éclair rouge : l'oiseau s'abattit comme une feuille puis s'éleva de nouveau. Un second éclair brilla, un coup partit et, en battant de l'aile, comme pour se retenir dans l'espace, l'oiseau s'arrêta, resta immobile un moment et tomba lourdement sur le sol.

— Est-ce raté ? demanda Stépan Arkadiévitch qui derrière la fumée ne voyait pas.

— Voici, dit Lévine en désignant Laska qui, une oreille dressée agitait le bout de sa queue, et marchait lentement comme pour faire durer le plaisir, puis joyeuse apportait à son maître l'oiseau tué.

— Eh bien ! je suis content que tu aies réussi, dit Lévine éprouvant au même temps un sentiment d'envie de n'avoir pas lui-même tué la bécasse.

— Mon fusil a raté du canon droit, répondit Stépan Arkadiévitch en rechargeant. Chut... en voici.

En effet, on entendait des sifflements perçants qui se suivaient rapidement. Deux bécasses, jouant et se poursuivant, volaient au-dessus des têtes des chasseurs ; mais elles sifflaient seulement, sans pousser leur cri. Quatre coups éclatèrent et les bécasses, comme des hirondelles, firent un tour rapide et disparurent

La chasse était belle. Stépan Arkadiévitch tua encore deux pièces, Lévine également deux, dont une qu'il ne put retrouver. Il commençait à faire sombre. Vénus, claire, argentée, brillait déjà de son doux éclat, très bas, à l'occident, derrière les bouleaux, et haut, à l'orient Arcturus allumait ses feux rouge sombre. Au-dessus de sa tête, Lévine distinguait puis perdait les étoiles de l'Ours. Les bécasses avaient cessé de voltiger, mais Lévine avait résolu d'attendre jusqu'à ce que Vénus, qu'il voyait plus bas que les branches du bouleau, fût

au-dessus et que toutes les étoiles de l'Ours fussent tout à fait distinctes. Vénus avait déjà dépassé les branches, la constellation de l'Ours se dessinait entièrement avec son chariot, sur le ciel bleu foncé, mais il attendait toujours.

— N'est-il pas temps de partir? demanda Stépan Arkadiévitch.

Dans la forêt tout était calme, pas un oiselet ne remuait.

— Attends encore, répondit Lévine.

— Comme tu voudras.

Ils étaient maintenant à quinze pas l'un de l'autre.

— Stiva! fit tout à coup Lévine, pourquoi ne me dis-tu pas si ta belle-sœur est déjà mariée ou quand aura lieu son mariage?

Lévine se sentait si ferme et si calme qu'aucune réponse, pensait-il, ne pouvait l'émouvoir. Mais il ne s'attendait nullement à ce qu'allait lui dire Stépan Arkadiévitch.

— Elle n'est pas mariée et ne pense guère à se marier. Elle était très malade, les médecins l'ont envoyée à l'étranger. On craint même pour sa vie.

— Que dis-tu! exclama Lévine. Très malade? Qu'a-t-elle? Comment...

Pendant qu'il prononçait ces paroles, Laska, en dressant les oreilles, regardait haut dans le ciel et leur jetait un regard de reproche: « Voilà, ils ont trouvé le temps de causer, pensait-elle, et les

autres volent... Voilà, c'est ça !... Ils les laisseront échapper... »

Mais au même moment, tous deux perçurent les sifflements aigus qui semblaient vouloir exprès leur agacer l'oreille.

Ils prirent leurs fusils. Deux éclairs brillèrent et deux coups éclatèrent en même temps.

La bécasse, qui planait haut, instantanément replia ses ailes et tomba dans le bosquet en brisant de jeunes pousses.

— Très bien ! Encore une ! cria Lévine, et il courut dans le bosquet, avec Laska, pour chercher l'oiseau.

« Mais ? qu'y avait-il donc de désagréable ? se dit-il, cherchant à se rappeler. Ah ! oui, Kitty est malade... que faire... C'est bien dommage. »

— Ah ! tu as trouvé, tu es une bonne bête, dit-il prenant de la bouche de Laska l'oiseau encore chaud et le mettant dans sa gibecière presque pleine. Stiva ! trouvé ! cria-t-il.

XVI

En revenant à la maison Lévine demanda tous les détails sur la maladie de Kitty et les plans des Stcherbatzki, et, bien qu'il eût été honteux de se l'avouer, ce qu'il apprenait lui était agréable. Il était heureux parce que c'était un nouvel espoir et surtout parce que celle qui lui avait fait tant de peine souffrait à son tour. Mais quand Stépan Arkadiévitch se mit à parler des causes de la maladie de Kitty et mentionna le nom de Vronski, Lévine l'interrompit.

— Ces détails de famille ne me regardent nullement et, à vrai dire, ne m'intéressent pas.

Stépan Arkadiévitch eut un sourire imperceptible à ce changement subit, et qu'il connaissait bien, du visage de Lévine devenu aussi sombre qu'il était gai un instant auparavant.

— Tu as déjà terminé avec Riabinine à propos du bois ? demanda Lévine.

— Oui, il m'en donne un bon prix, trente-huit mille roubles : huit mille d'avance et le reste échelonné en six années. Il y avait longtemps que je cherchais, personne ne m'en donnait plus.

— C'est-à-dire que tu as donné ta forêt pour rien dit simplement Lévine.

— Comment pour rien ? fit Stépan Arkadiévitch avec un bon sourire, sûr que maintenant Lévine ne trouverait rien de bien.

— Parce que la forêt vaut au moins cinq cents roubles la déciatine, reprit Lévine.

— Ah ! ces propriétaires ruraux ? dit en plaisantant Stépan Arkadiévitch. Il est drôle votre ton de mépris envers nous citadins ! Et quand il faut faire une affaire c'est nous qui sommes les plus habiles. Crois-moi, j'ai tout calculé, et la forêt est bien vendue, j'ai même peur que l'autre ne se dédisse. Après tout ce n'est pas une forêt de mâts ! dit Stépan Arkadiévitch, désirant par le mot « mâts » convaincre tout à fait Lévine de l'injustice de ses doutes. Mais c'est du bois ordinaire. Et il n'y en aura pas plus de trente *sagènes* (1) par *déciatine*. Et il m'en donne deux cents roubles.

Lévine eut un sourire de mépris. « Je connais, pensa-t-il, cette manie commune à tous les habitants des villes qui, ayant deux fois en dix ans séjourné à la campagne en ont retenu deux ou trois

(1) Une *sagène* vaut à peu près deux mètres ; on mesure le bois de chauffage en *sagènes* cubes.

expressions, et les emploient à tort et à travers, fermement convaincus qu'ils savent tout : *la forêt de mâts*, il y en aura *trente sagènes*. Ils prononcent ces mots sans les comprendre. »

— Je ne te ferai pas la leçon sur ce que tu écris là-bas, dans ta chancellerie, dit-il, et s'il est nécessaire je m'en instruirai près de toi, mais toi tu es convaincu que tu t'y connais très bien en bois ; et c'est une chose si difficile ! Est-ce que tu as compté les arbres ?

— Comment compter les arbres ? fit en riant Stépan Arkadiévitch désirant dissiper la mauvaise humeur de son ami. « Compter les grains de sable et les rayons des planètes, une intelligence supérieure le pourrait-elle ? » déclama-t-il.

— Oui, mais l'intelligence de Riabinine le peut, et pas un marchand n'achètera un bois sans compter, si on ne le lui donne gratuitement, comme toi. Je connais ta forêt ; je chasse par là chaque année ; et elle vaut cinq cents roubles la déciatine, argent comptant, et il t'en donne deux cents roubles à échéances. Alors tu lui fais cadeau de trente mille roubles.

— Allons, n'exagère pas, dit piteusement Stépan Arkadiévitch. Pourquoi donc personne n'a-t-il voulu m'en donner davantage ?

— Parce que tous se sont entendus avec le marchand, il les a payés pour cela. J'ai eu affaire à eux tous ; je les connais. Ce ne sont pas des marchands

mais des sangsues. Ils ne s'engagent même pas dans une affaire où ils pourraient gagner 10 ou 15 pour 100 ; ils attendent afin d'acheter un rouble pour dix kopeks.

— Eh bien, laissons cela. Tu n'es pas de très bonne humeur.

— Pas du tout, dit sombrement Lévine, comme ils approchaient de la maison.

Près du perron stationnait un petit cabriolet bien cerclé de fer, attelé d'un cheval bien nourri.

Le commis de Riabinine, qui servait en même temps de cocher, était dans la voiture, serré dans son cafetan, et tenait les rênes.

Riabinine lui-même était déjà dans la maison et vint au-devant des deux amis dans le vestibule. C'était un homme grand, maigre, d'âge moyen ; il portait la moustache et son menton proéminent était rasé ; ses yeux étaient saillants et ternes. Il était vêtu d'un long paletot bleu avec des boutons plus bas que les reins et chaussé de hautes bottes plissées sur les talons et tirées sur les mollets, mises dans des galoches. Il s'avança en s'essuyant le visage avec son mouchoir et rajustant son paletot qui pourtant tenait très bien, et avec un sourire calme tendit la main à Stépan Arkadiévitch, comme s'il voulait attraper quelque chose.

— Ah ! vous voilà arrivé ! dit Stépan Arkadiévitch en lui serrant la main. C'est bon.

— Je n'ai pas voulu manquer de parole à Votre

Excellence, bien que les routes soient très mauvaises ; je vous jure que j'ai fait la plus grande partie du chemin à pied, mais je suis venu à temps. Constantin Dmitritch, mes respects, s'adressa-t-il à Lévine en tâchant de lui attraper la main. Mais Lévine, fronçant les sourcils fit semblant de ne pas remarquer son geste et sortit les bécasses de son carnier. Vous vous êtes amusés à chasser. Quel oiseau ? ajouta Riabinine en regardant avec mépris les bécasses. Le goût en est bon ! Et il hocha la tête d'un air de douter de la valeur de la chose.

— Veux-tu venir dans mon cabinet ? dit en français Lévine à Stépan Arkadiévitch, en fronçant les sourcils d'un air sombre.

— Passez dans le cabinet, vous causerez là-bas.

— C'est bien.

— Où il vous plaira, dit Riabinine avec une dignité méprisante comme s'il voulait faire sentir que s'il était difficile pour d'autres de savoir quelle contenance tenir, lui ne s'embarrassait de rien.

En entrant dans le cabinet, Riabinine, par habitude, regarda autour de lui, comme pour chercher l'icone ; mais l'ayant trouvée, il ne se signa pas. Il parcourut du regard les armoires et les rayons de livres, et comme pour les bécasses, il eut un sourire de mépris, n'admettant pas l'utilité de tout cela.

— Eh bien ! Avez-vous apporté de l'argent ? demanda Oblonski. Asseyez-vous.

— Nous avons l'argent. Je suis venu pour vous voir, pour causer.

— Causer de quoi? Mais asseyez-vous donc.

— Oui, dit Riabinine en s'asseyant et s'accoudant sur le dossier de la chaise, de la façon la plus incommode. Il faut me faire une concession... c'est très cher. Quant à l'argent il est prêt jusqu'au dernier kopek... Pour l'argent il n'y a jamais de retard.

Lévine, qui pendant ce début de la conversation avait rangé son fusil dans le placard, était déjà près de la porte, mais à ces paroles du marchand, il s'arrêta.

— Et c'est pourquoi vous prenez la forêt pour rien, dit-il. Il est venu trop tard, c'est moi qui aurais dû faire le prix.

Riabinine se leva, et souriant, sans mot dire, il regarda Lévine de haut en bas.

— Il est très dur Constantin Dmitritch, dit-il en continuant de sourire, et s'adressant à Stépan Arkadiévitch. On ne peut rien lui acheter définitivement. J'ai marchandé son froment et lui en offrais un bon prix.

— Pourquoi vous donnerais-je gratuitement mon bien? Je ne l'ai pas volé.

— Faites excuse; de nos jours il est impossible de voler. Aujourd'hui tout se fait honnêtement et ouvertement, vraiment on ne peut pas voler. Nous avons discuté honnêtement. Il demande un prix

très élevé pour la forêt. Je le prie de rabattre un peu.

— Mais l'affaire est-elle terminée oui ou non ? Si oui, il n'y a rien à marchander, si non, c'est moi qui achète la forêt.

Le sourire disparut aussitôt du visage de Riabinine. L'expression rapace et cruelle du vautour l'y remplaça. Ses doigts agiles, osseux, déboutonnèrent son paletot, laissant voir la blouse, un morceau du gilet et la chaîne de montre, et il tira rapidement un gros portefeuille usé.

— S'il vous plaît, le bois est à moi ; et, se signant rapidement, il tendit la main. Prenez l'argent, le bois est à moi. Voilà comment Riabinine achète. Il ne compte pas ses kopeks, dit-il en fronçant les sourcils et agitant son portefeuille.

— A ta place je ne me hâterais pas, dit Lévine.

— Impossible, objecta Oblonski, j'ai donné ma parole.

Lévine sortit en faisant claquer la porte. Riabinine regarda du côté de la porte et hocha la tête avec un sourire.

— La jeunesse... c'est un enfantillage. J'achète, croyez-en mon honneur, comme ça, pour la gloire, pour que ce soit Riabinine et pas un autre qui achète la forêt d'Oblonski, et Dieu sait si je rentrerai dans mon argent. Croyez-moi, au nom de Dieu. S'il vous plaît, il faudrait faire un papier...

Une heure après, le marchand serré dans son

pardessus boutonné jusqu'au menton, le papier en poche, s'asseyait, bien enveloppé, dans son cabriolet et partait chez lui.

— Ah ! ces seigneurs ! fit-il à son intendant, quel tourment !

— Oh ! oui, confirma l'employé en lui passant les guides et boutonnant le tablier de cuir. Je vous félicite pour cet achat, Mikhaïl Ignatitch.

— Bon, bon...

XVII

Stépan Arkadiévitch la poche gonflée de billets de banque, que pour trois mois d'avances lui avait donnés le marchand, monta au salon. L'affaire de la forêt était terminée, l'argent en poche, la chasse était belle et Stépan Arkadiévitch se trouvait en excellente disposition, c'est pourquoi il avait un vif désir de dissiper la mauvaise humeur de Lévine. Il voulait finir la journée aussi agréablement qu'elle avait commencé.

En effet, Lévine était de mauvaise humeur et, malgré tout son désir d'être prévenant et aimable avec son charmant hôte, il ne pouvait se dominer. La nouvelle que Kitty ne se mariait pas, peu à peu commençait à l'exciter.

Kitty n'était pas mariée, elle était malade d'amour pour un homme qui la dédaignait. Cette offense semblait l'atteindre. Vronski la dédaignait et elle le dédaignait, lui, Lévine. Alors Vronski avait le

droit de mépriser Lévine, il était donc son ennemi. Mais Lévine ne s'expliquait pas tout cela. Il sentait vaguement qu'il y avait en ce fait quelque chose d'offensant pour lui, et sa mauvaise humeur s'étendait à tout d'une façon générale. Cette vente ridicule, cette duperie, dont était victime Oblonski, et qui s'était signée chez lui, l'irritait aussi.

— Eh bien, as-tu terminé? demanda-t-il à Stépan Arkadiévitch, quand il fut en haut. Veux-tu souper?

— Oui. Je ne refuse pas. Quel appétit j'ai à la campagne, c'est admirable! Pourquoi n'as-tu pas proposé à Riabinine de manger?

— Que le diable l'emporte!

— Oh! comme tu t'es conduit envers lui, tu ne lui as même pas serré la main. Pourquoi donc?

— Parce que je ne donne pas la main à mon valet et que mon valet vaut cent fois mieux que lui.

— Quel aristocrate tu fais? Et l'union des classes?

— Qui trouve du plaisir à l'union s'unisse, moi, cela me dégoûte.

— Je vois que tu es un vrai réactionnaire.

— Vraiment! Je ne m'en étais jamais douté. Moi je suis Constantin Lévine, c'est tout.

— Et Constantin Lévine qui est de très mauvaise humeur! dit en riant Stépan Arkadiévitch.

— Oui, je suis de mauvaise humeur et sais-tu pourquoi? Excuse-moi... c'est à cause de ta sottise...

Stépan Arkadiévitch, fit une moue bonne enfant, comme un homme offensé et dérangé sans raison.

— C'est bien ! dit-il. D'abord, chaque fois qu'un homme vend quelque chose, aussitôt la vente faite, on lui dit que cela valait beaucoup plus cher. Mais auparavant, personne ne lui dit jamais rien... Mais je vois que tu as une dent contre ce malheureux Riabinine.

— Possible ! Et sais-tu pourquoi ? Tu diras encore que je suis un rétrograde ou pire que cela, mais cependant, j'éprouve un grand dépit et suis profondément attristé de voir l'appauvrissement de la noblesse, de cette noblesse à laquelle j'appartiens, et à laquelle, en dépit de la fusion des classes, je suis très content d'appartenir ; si encore cet appauvrissement était le résultat d'une vie luxueuse, cela ne serait rien ; vivre en grand seigneur, c'est l'affaire des gentilshommes, eux seuls le savent ; que les paysans, autour de nous, achètent la terre, je ne m'en plains pas : les seigneurs ne font rien, les paysans travaillent et se placent ainsi au-dessus de l'homme oisif. C'est dans l'ordre des choses et je l'approuve tout le premier. Mais je suis peiné de voir que cet appauvrissement est dû, comment dirai-je, à une sorte de bêtise de notre part. Un fermier, un Polonais, vient d'acheter à moitié prix à une dame qui habite Nice, un magnifique domaine ; un autre marchand acquiert pour un rouble la *déciatine* de la terre qui en vaut dix, et

toi-même, sans aucune raison, tu fais cadeau, à ce coquin, de trente mille roubles.

— Alors quoi ? faut-il compter chaque arbre ?

— Parfaitement. Et toi tu n'as pas compté tandis que Riabinine a compté ! Les enfants de Riabinine auront de quoi vivre, de quoi s'instruire, et les tiens ne l'auront peut-être pas.

— Permits-moi de te dire qu'il y a quelque chose de mesquin dans ce calcul. Nous avons nos occupations, ces gens ont les leurs ; ils doivent gagner leur vie. Mais, l'affaire est terminée, et voilà mon omelette préférée... et Agafia Mikhaïlovna nous donnera de cette excellente eau-de-vie...

Stépan Arkadiévitch s'assit à la table et se mit à plaisanter avec Agafia Mikhaïlovna, jurant n'avoir pas mangé depuis longtemps tel diner et tel souper.

— A la bonne heure, au moins, vous faites des compliments, dit Agafia Mikhaïlovna ; Constantin Dmitritch, qu'on lui donne ce qu'on voudra, même une croûte de pain, il mange et s'en va sans rien dire.

Malgré tous ses efforts, Lévine restait sombre et taciturne. Il avait le désir de poser une question à Stépan Arkadiévitch, mais il ne pouvait s'y résoudre et ne trouvait ni les mots ni le moment favorable.

Stépan Arkadiévitch était descendu dans sa chambre. Il se déshabillait, se lavait, prenait sa chemise de nuit plissée et se couchait ; mais Lévine restait toujours dans sa chambre, causant de

choses insignifiantes, sans avoir le courage de dire ce qu'il voulait.

— Comme on fait bien le savon ! dit-il, en regardant le morceau de savon parfumé qu'Agafia Mikhaïlovna avait préparé pour l'hôte, mais qu'Oblonski n'employait pas. Regarde, c'est une œuvre d'art.

— Oui, maintenant, tout se perfectionne d'une façon extraordinaire, dit Stépan Arkadiévitch en bâillant avec béatitude. Le théâtre par exemple et les établissements de plaisir... Ah ! ah ! fit-il, en bâillant... La lumière électrique partout... Ah ! ah ! ah !

— Oui, la lumière électrique... fit Lévine... Oui... Eh bien ! où est maintenant Vronski ? demanda-t-il tout à coup en posant le savon.

— Vronski ? fit Stépan Arkadiévitch suspendant son bâillement. Il est à Pétersbourg. Il est parti peu après toi, et depuis il n'est pas venu une seule fois à Moscou. Et sais-tu, Kostia, je te dirai la vérité, continua-t-il en s'accoudant sur la table et posant sur sa main son beau visage coloré, où brillaient comme des étoiles ses yeux humides, bons et calmes, toi-même as été coupable... Tu t'es effrayé de l'adversaire... Or moi, comme je te le disais alors, je ne sais de quel côté il y avait le plus de chances. Pourquoi n'es-tu pas allé droit au but ? Je t'ai dit alors que... — il bâillait en contractant ses mâchoires, sans ouvrir la bouche.

« Sait-il ou non que j'ai fait ma demande ? » pensa

Lévine en le regardant. « Oui, il y a quelque chose de rusé, de diplomatique dans son visage. » Et se sentant rougir, il fixa, sans mot dire, les yeux de Stépan Arkadiévitch.

— S'il y avait quelque chance de son côté, ce n'était que le charme de l'extérieur, continua Oblonski. Tu sais, ce parfait aristocrate et sa belle situation dans le monde agissaient plutôt sur sa mère que sur elle.

Lévine fronça les sourcils. L'offense du refus subi le brûlait au cœur comme une blessure fraîche ; mais il était chez lui, et chez soi les murs mêmes vous réconfortent.

— Attends ! Attends ! dit-il, interrompant Oblonski, tu parles d'aristocratie ; permets-moi de te demander en quoi consiste cette aristocratie de Vronski ou de n'importe qui, cette aristocratie qui, selon toi, est cause de mon échec ? A ton avis je ne suis pas un aristocrate, tandis que Vronski, un homme dont le père est sorti de rien, et dont la mère a eu Dieu sait quelles aventures, en est un. Non, excuse-moi, mais je me crois aristocrate ainsi que tous ceux qui, comme moi, comptent dans leur passé trois ou quatre générations de gens honnêtes, appartenant aux classes les plus cultivées (ne parlons pas du talent ni de l'intelligence, c'est autre chose), qui n'ont jamais fait de tort à personne, qui n'ont jamais eu besoin de personne, comme mon père et mon grand-père. Et j'en con-

nais plusieurs dans ce cas. Il te semble humiliant que je compte les arbres d'un bois et tu fais cadeau à Riabinine de trente mille roubles, mais tu n'auras pas honte de recevoir une pension et je ne sais quoi encore ; eh bien ! moi, je pense autrement, c'est pourquoi je tiens beaucoup à ce que j'ai reçu de ma famille et à ce que je dois à mon travail... Nous sommes des aristocrates, nous, et non pas ceux qui ne peuvent exister que par les dons des grands de ce monde et qu'on peut acheter pour vingt kopeks.

— Mais contre qui te fâches-tu ? Je suis tout à fait de ton avis, dit Stépan Arkadiévitch franchement et gaîment, bien qu'il se sentit visé par la mention de ceux qu'on peut acheter pour vingt kopeks.

Le ton de Lévine l'amusait franchement.

— Contre qui te fâches-tu ? Bien que tu exagères beaucoup au sujet de Vronskî, je te l'abandonne. Je te dirai tout simplement une chose : à ta place je partirais pour Moscou et...

— Non, j'ignore si tu le sais ou non, mais je te le dirai, cela m'est égal : j'ai fait ma demande et j'ai été éconduit, si bien que Catherine Alexandrovna est maintenant pour moi un souvenir pénible et honteux.

— Pourquoi ? En voilà des bêtises !

— Non, n'en parlons plus. Pardonne-moi, je te prie, si j'ai été grossier avec toi, dit Lévine. — Après avoir dit ce qu'il avait sur le cœur, il redevenait tel

que le matin. — Tu n'es pas fâché, Stiva? Je t'en prie, ne m'en veuille pas; et, en souriant, il lui prit la main.

— Mais non, pas du tout, il n'y a pas de quoi. Je suis heureux que nous nous soyons expliqués. Et tu sais, la chasse du matin est magnifique. Ne ferions-nous pas bien d'y partir? Je ne dormirai pas et j'irai tout droit de la chasse à la gare.

— Très bien.

XVIII

Malgré que toute la vie intérieure de Vronskî fût remplie par sa passion, sa vie extérieure, sans changement ni frein, suivait la voie ancienne, habituelle des relations et des intérêts du monde et du régiment. Les intérêts du régiment tenaient pour Vronskî une place importante, premièrement parce qu'il aimait son régiment et ensuite parce qu'il en était aimé. Au régiment, non seulement on l'aimait, mais on le respectait et on était fier de lui. On était fier que cet homme immensément riche, très instruit, très intelligent, ayant ouverts devant lui les chemins des succès de toutes sortes, de l'amour et de l'ambition, négligeât tout cela et les intérêts mondains pour prendre à cœur les intérêts du régiment et des camarades.

Vronskî savait ce que pensaient de lui ses camarades, et, outre qu'il aimait cette vie, il se sentait obligé d'être digne de l'opinion qu'on avait de lui.

Naturellement il ne parlait à personne de son amour, il ne se trahissait pas, même au milieu des débauches auxquelles il prenait part (il ne buvait jamais assez pour perdre toute conscience de lui-même), et il fermait la bouche à ceux de ses camarades qui essayaient de faire quelque allusion à sa liaison. Mais, malgré cela, son amour était connu de toute la ville. Tous étaient plus ou moins au courant de ses relations avec madame Karénine. La plupart des jeunes gens lui enviaient ce qui, précisément, était le plus pénible, la haute situation de madame Karénine, en raison de laquelle cette liaison était le point de mire de la société.

La majorité des jeunes femmes qui entouraient Anna, et qui depuis longtemps étaient agacées de l'entendre appeler « juste », se réjouissaient de la situation qu'elles supposaient et n'attendaient que le revirement de l'opinion publique pour l'écraser de tout le poids de leur mépris. Elles préparaient déjà les mottes de boue qu'elles lui jetteraient quand le moment serait venu. La plupart des gens âgés et des personnages importants étaient mécontents de la publicité du scandale qui se préparait.

La mère de Vronski, en apprenant sa liaison, s'en était d'abord réjouie, parce que, selon elle, rien ne donnait plus de relief à un jeune homme brillant qu'une liaison dans le grand monde, et parce que madame Karénine, qui lui avait tant plu

et avait tant parlé de son fils, était vraiment, au point de vue de la comtesse Vronski, une belle femme élégante ; mais par la suite, ayant appris que son fils refusait un poste, très important pour son avenir, à seule fin de rester au régiment et de continuer à voir madame Karénine, et qu'en raison de ce refus des personnages haut placés lui tenaient rigueur, elle changea d'opinion. Elle était aussi mécontente de ce que cette liaison, d'après ce qu'elle en avait appris, ne fût pas l'aventure gaie, brillante, mondaine qu'elle eût approuvée, mais une passion désespérée, une passion à la Werther, capable de conduire son fils à quelque folie. Elle ne l'avait pas vu depuis son départ précipité de Moscou, et par son fils aîné, elle lui ordonna de la venir voir.

Le frère aîné, lui aussi, n'était pas content de son cadet. Il ne s'inquiétait pas de quel amour il s'agissait, grand ou superficiel, calme ou passionné, coupable ou non (lui-même, père de famille, entretenait une danseuse, aussi était-il indulgent), mais il savait que c'était un amour qui ne plaisait pas à qui il était important qu'il plût, et, pour cette raison, il le désapprouvait.

Outre les occupations du service et du monde, Vronski avait encore la passion des chevaux.

Cette année-là, il devait y avoir, pour les officiers, une course d'obstacles ; Vronski se fit inscrire, acheta une jument anglaise pur sang, et, malgré

son amour, il se laissa emballer par les futures courses.

Ces deux passions ne se gênaient pas. Au contraire, il lui fallait une occupation, un entraînement indépendant de son amour, où il pût se reposer des impressions violentes qui l'agitaient.

XIX

Le jour des courses à Krasnoié-Sélo, Vronski vint plus tôt que d'habitude manger son bifteck dans la salle à manger commune des officiers de son régiment. Il n'avait pas besoin d'un entraînement sévère, il avait juste le poids fixé, quatre *pouds* et demi, mais il lui importait de ne pas grossir, c'est pourquoi il évitait les farineux et le sucre. En veston déboutonné et gilet blanc, il était assis, les deux bras accoudés sur la table, attendant son bifteck, et il regardait un roman français posé sur son assiette. Il regardait le livre uniquement pour ne pas parler aux officiers qui entraient et sortaient. Il pensait. Il pensait au rendez-vous qu'Anna avait promis de lui donner après les courses ; il ne l'avait pas vue depuis trois jours et, en raison du retour de son mari de l'étranger, il ne savait pas si oui ou non le rendez-vous serait possible aujourd'hui, mais il n'avait aucun moyen de se renseigner.

Il l'avait vue pour la dernière fois dans la villa de sa cousine, la princesse Betsy ; il allait le plus rarement possible à la villa des Karénine. Ce jour-là, cependant, il voulait y aller et se demandait quel motif il aurait de s'y présenter.

« Je dirai que Betsy m'a envoyé lui demander si elle a l'intention d'aller aux courses. Oui, c'est cela », résolut-il, en relevant la tête de dessus son livre. Et se représentant vivement le bonheur de la voir, son visage devint rayonnant.

— Envoie chez moi, et qu'on attelle au plus vite la troïka, dit-il au domestique qui lui remit le bifteck sur un plat d'argent très chaud.

Il commença à manger.

De la salle de billard voisine arrivait le bruit du jeu, des conversations et des rires. A la porte d'entrée parurent deux officiers, l'un très jeune, au visage malingre, fin, arrivé récemment du corps des pages au régiment, l'autre, un vieil officier, gros, les yeux boursoufflés, un bracelet au bras.

Vronski, en les apercevant, fronça les sourcils, et feignant de ne pas les voir, jeta un regard oblique vers le livre et se mit à manger et à lire à la fois.

— Eh bien ? Tu prends des forces ? lui demanda le gros officier en s'asseyant près de lui.

— Tu le vois, répondit Vronski en fronçant les sourcils et s'essuyant la bouche, sans le regarder.

— Et tu n'as pas peur de grossir ? reprit l'autre en avançant une chaise pour le jeune officier.

— Comment? fit sèchement Vronskî avec une grimace de dépit qui laissa voir ses dents serrées.

— Tu n'as pas peur de grossir?

— Garçon, du xérès! commanda Vronskî sans répondre, et mettant son livre de l'autre côté, il continua de lire.

Le gros officier prit la carte des vins, et s'adressant à son jeune compagnon :

— Choisis toi-même ce que nous boirons, lui dit-il en lui tendant la carte et le regardant.

— Du vin du Rhin, si tu veux, dit le jeune officier en jetant un regard timide sur Vronskî, et tâchant de saisir dans ses doigts ses moustaches naissantes.

Voyant que Vronskî ne se retournait pas, le jeune officier se leva.

— Allons dans la salle de billard, dit-il.

Le gros officier se leva obéissant, et ils se dirigèrent là-bas.

A ce moment, entra dans la salle le grand et élégant capitaine Iachvine; il gratifia d'un signe de tête hautain les deux officiers et s'approcha de Vronskî.

— Hein? Voilà où il est! cria-t-il en lui frappant fortement l'épaule de sa large main.

Vronskî se retourna fâché, mais aussitôt son visage s'éclaira du sourire calme et assuré qui lui était propre.

— C'est bien, Aliocha! fit le capitaine de sa haute

voix de baryton. Tu as raison, mange et bois un petit verre.

— Mais je ne veux pas manger.

— Voilà les inséparables ! ajouta Iachvine en regardant d'un air moqueur les deux officiers qui entraient en ce moment dans la salle. Et il s'assit près de Vronski.

— Pourquoi n'es-tu pas venu au théâtre de Krasnoïé-Sélo ? Madame Numérov n'était pas mal du tout. Où étais-tu ?

— Je suis resté longtemps chez les Tverskoï, dit Vronski.

— Ah ! fit le capitaine.

Iachvine, joueur, noceur, homme sans principes ou plutôt à principes immoraux, était, au régiment, le meilleur ami de Vronski. Celui-ci l'aimait pour sa force physique extraordinaire et surtout pour sa capacité de boire comme un tonneau sans qu'il y paraisse, pour la grande force morale qu'il montrait dans ses rapports envers ses chefs et ses camarades, et qui lui valait la crainte et le respect de tous ; il menait le jeu par dizaines de mille roubles, et, malgré le vin qu'il buvait, il jouait avec tant de finesse et d'adresse qu'on le regardait comme le meilleur joueur du club anglais. Vronski le respectait et l'aimait surtout parce qu'il sentait que Iachvine, en dehors de son nom et de sa fortune, l'aimait pour lui-même. Et de tous les hommes, il était le seul à qui Vronski eût

désiré parler de son amour. Il sentait que Iachvine seul, bien qu'il semblât mépriser tout sentiment, pouvait comprendre cette forte passion qui maintenant remplissait toute sa vie.

En outre il était convaincu, qu'ennemi des potins et du scandale, il comprendrait parfaitement son amour et ne le traiterait pas en plaisanterie, comme un simple passe-temps, mais comme une chose sérieuse et importante.

Vronskî ne lui avait jamais parlé de son amour, mais il savait qu'il ne l'ignorait pas, qu'il comprenait tout comme il le fallait, et il avait du plaisir à le voir dans ses yeux.

— Ah oui ! fit-il quand Vronskî lui répondit qu'il était resté chez les Tverskoï, et ses yeux noirs brillèrent ; il prit sa moustache gauche et, par mauvaise habitude, se mit à la mordiller.

— Eh bien ! et toi, qu'as-tu fait hier ? As-tu gagné ? demanda Vronskî.

— Huit mille roubles, mais tous ne sont pas bons, je ne les recevrai pas.

— Eh bien ! alors, tu peux perdre sur moi aussi, dit Vronskî en riant (Iachvine avait parié une forte somme sur Vronskî).

— Je ne perdrai jamais autant. Makhotine seul est dangereux.

Et la conversation tourna sur les courses du jour, la seule chose à quoi pouvait maintenant penser Vronskî.

— Allons, j'ai fini, dit Vronski; et il se dirigea vers la porte. Iachvine se leva aussi en écartant ses longues jambes et en inclinant son large dos.

— C'est encore trop tôt pour moi de dîner, dit-il, mais je vais boire. Je viendrai tout à l'heure. Hé! du vin? cria-t-il de sa forte voix, célèbre dans tout le régiment, et qui faisait trembler les vitres. Non! n'apportez rien! cria-t-il aussitôt. Tu vas chez toi, alors je t'accompagne.

Et tous deux sortirent.

XX

Vronskî habitait une large et propre chaumière finnoise divisée en deux parties : Pétritzkî habitait avec lui à la campagne. Il dormait quand Vronskî et Iachvine entrèrent.

— Allons, lève-toi ! C'est assez dormir ! dit Iachvine en passant derrière le paravent et en secouant par l'épaule Pétritzkî, la chevelure tout ébouriffée et le nez enfoui dans l'oreiller.

Pétritzkî bondit soudain sur les genoux et se détourna.

— Ton frère est venu ici, dit-il à Vronskî. Il m'a réveillé. Que le diable l'emporte ! Il a dit qu'il reviendrait ; et s'enroulant de nouveau dans les couvertures il se jeta sur l'oreiller. Mais laisse donc, dit-il, se fâchant contre Iachvine qui lui tirait la couverture. Laisse ! Il se retourna et ouvrit les yeux. Dis-moi plutôt ce qu'il faut boire ? J'ai un si mauvais goût dans la bouche que...

— De l'eau-de-vie, c'est le meilleur, fit Iachvine de sa voix forte. Tereschenko ! donne de l'eau-de-vie et des concombres à ton maître, cria-t-il, écoutant sa voix visiblement avec plaisir.

— Tu crois que l'eau-de-vie ?... Hein ? demanda Pétritzki en s'étirant et se frottant les yeux. Et toi, tu en boiras ? Buons ensemble ! Vronski, tu boiras ? dit Pétritzki en se levant et s'enveloppant dans la peau de tigre qui lui servait de couverture.

Il sortit dans la porte du paravent, leva le bras et se mit à dire, en français : « Il était un roi de Thulé... Vronski, tu boiras ? »

— Va-t'en ! dit Vronski, qui endossait une redingote avec l'aide de son valet.

— Où vas-tu ? demanda Iachvine, voici la troïka, ajouta-t-il en apercevant la voiture qui s'avancait.

— Je pars à l'écurie, il me faut encore passer chez Briansky à propos des chevaux, dit Vronski.

En effet, Vronski avait promis d'aller chez Briansky, à dix *verstes* de Péterhof et de lui apporter de l'argent pour les chevaux ; il voulait aussi faire cette course ; mais ses camarades comprirent aussitôt qu'il n'allait pas que là.

Pétritzki, en continuant à chanter, cligna un œil et fronça les lèvres, semblant dire : Nous connaissons ce Briansky.

— Prends garde, ne sois pas en retard, dit Iachvine. — Et pour changer de conversation,

regardant par la fenêtre le cheval qu'il avait vendu, il ajouta : Eh ! mon bai, va bien !

— Attends ! s'écria Pétritzkî à Vronskî déjà prêt à sortir ; ton frère a laissé pour toi une lettre et un billet. Attends ! où sont-ils ?

Vronskî s'arrêta.

— Eh bien ! où sont-ils donc ?

— Où sont-ils ? Voilà la question ? prononça solennellement Pétritzkî, l'index rapproché de son nez.

— Mais parle donc, c'est bête ! dit en souriant Vronskî.

— Je n'ai pas allumé la cheminée, ce doit être ici quelque part.

— Eh bien, qu'est-ce que tu chantes ? Où est la lettre ?

— Vraiment je l'ai oublié ! Je l'ai peut-être rêvé ! Attends, attends ! Qu'as-tu à te fâcher. Si tu avais bu comme moi, hier, quatre bouteille de vin, tu oublierais même où tu es. Attends ! attends ! je vais me rappeler.

Pétritzkî alla derrière le paravent et se coucha sur son lit.

— Attends ! j'étais couché comme ça ; lui était là... Oui, oui... voilà la lettre ! Et Pétritzkî tira la lettre de dessous le matelas où il l'avait fourrée.

Vronskî prit la lettre et le billet de son frère. C'était ce qu'il attendait : des reproches de sa mère parce qu'il ne venait pas, et un billet de son frère

où il lui disait qu'il avait besoin de lui parler. Vronskî savait qu'il s'agissait toujours de la même chose : « Qu'est-ce que cela peut bien leur faire » ? pensa-t-il ; et, froissant les lettres, il les glissa entre deux boutons de son veston afin de les lire en route. Dans le vestibule de la chaumière il rencontra deux officiers, un de son régiment, l'autre d'un autre régiment.

Le logis de Vronskî était toujours le lieu de réunion de tous les officiers.

— Où vas-tu ?

— J'ai besoin d'aller à Péterhof.

— Le cheval est déjà à Tsarskoïé-Sélo ?

— Oui, mais je ne l'ai pas encore vu.

— On dit que Gladiateur, de Makhotine, est devenu boiteux.

— Blague ! mais comment courrez-vous par cette boue ? fit un autre.

— Voici mes sauveurs !... s'écria Pétritzkî en apercevant les nouveaux venus. Devant lui se tenait le brosseur avec l'eau-de-vie et les concombres sur un plateau. Voilà, Iachvine a ordonné de boire pour se rafraîchir.

— Eh bien ! vous avez dormi hier soir ? dit un des nouveaux venus. De la nuit nous n'avons pas pu fermer l'œil.

— Non, mais comment ayons-nous terminé ? racontait Pétritzki. Volkov est monté sur le toit en disant qu'il était triste. J'ai proposé : allons faire de

la musique, la marche funèbre ! Et il s'est endormi sur le toit aux sons de la musique.

— Allons, bois, prends de l'eau-de-vie, puis tu prendras l'eau de seltz, le beurre et le citron, dit Iachvine qui se tenait près de Pétritzkī comme une mère qui forcerait son enfant à prendre un remède. Et ensuite un peu de champagne, comme ça, une petite bouteille.

— Voilà, qui est censé ! Attends, Vronskī, buvons !

— Non... Au revoir, messieurs, aujourd'hui je ne bois pas.

— Quoi ! As-tu peur de t'alourdir ? Eh bien, nous boirons seuls. Donne-moi de l'eau de seltz et du citron.

— Vronskī ! appela l'un d'eux quand déjà il était dans le vestibule.

— Quoi ?

— Tu ferais bien de te faire couper les cheveux ; ils sont lourds, surtout sur le crâne !

En effet, Vronskī commençait une précoce calvitie.

Il rit gaiement en laissant voir ses dents rapprochées, et mettant son chapeau sur sa tête chauve, il sortit et monta en voiture.

— A l'écurie ! fit-il, et il fit le geste de tirer la lettre pour la lire. Mais il se ravisa, ne voulant pas se distraire avant l'inspection du cheval : « Après... » dit-il.

XXI

L'écurie provisoire, un baraquement en planches, était construite tout près de l'hippodrome et la veille on avait dû y mener son cheval. Il ne l'avait pas vu depuis quelques jours ; ne pouvant lui-même promener son cheval, il l'avait confié à un entraîneur et maintenant il ignorait absolument en quel état était sa monture.

Il sortait à peine de la voiture que son palefrenier, qui de loin avait reconnu la voiture, appelait l'entraîneur. Celui-ci, un Anglais sec, en hautes bottes et jaquette courte, le menton orné de quelques poils, s'avança à sa rencontre d'une allure gauche de jockey, les coudes écartés, la démarche balancée.

— Eh bien ! comment va Froufrou ? lui demanda Vronski, en anglais.

— All right ! sir, articula du fond de sa gorge la voix de l'Anglais. Mieux vaut que vous n'y alliez pas, ajouta-t-il en levant sa casquette. J'ai mis la

muselière, la bête est très excitée. Il vaut mieux n'y pas aller, cela trouble le cheval.

— Non, j'irai, je veux voir.

— Allons, dit l'Anglais, toujours sans ouvrir la bouche, en fronçant les sourcils et agitant les coudes.

Il passa devant de son allure gauche.

Ils entrèrent dans la petite cour devant le hangar. Le garçon de service, en jaquette propre, presque cossu, le balai à la main, vint au devant des visiteurs et les suivit. Dans l'écurie se trouvaient cinq chevaux, chacun dans sa stalle. Vronski savait qu'on devait y amener ce même jour son principal concurrent, Gladiateur, un alezan appartenant à Makhotine, et il désirait voir Gladiateur, qu'il ne connaissait pas, encore plus que son propre cheval, mais il savait que d'après les sévères règlements des courses, non seulement il ne pouvait le voir, mais qu'il était même incorrect de s'intéresser à lui. Pendant qu'il traversait le couloir le garçon ouvrit la porte de la deuxième stalle à gauche et Vronski aperçut un grand cheval roux aux pieds blancs. Il savait que c'était Gladiateur, mais avec le sentiment de l'homme qui se détourne d'une lettre ouverte ne lui appartenant pas, il se retourna et alla au box de Froufrou.

— Ici, c'est le cheval de Mach... Mach... Impossible de prononcer ce nom ! fit l'Anglais en lui désignant de son index à l'ongle noir, par-dessus l'épaule, la stalle de Gladiateur.

— De Makhotine? mais c'est mon plus redoutable concurrent, dit Vronski.

— Si vous montiez ce cheval, je tiendrais pour vous; dit l'Anglais.

— Froufrou est plus nerveuse, lui est plus fort, dit Vronski en souriant au compliment qui lui était fait.

— Dans la course des obstacles, tout dépend de la monte et du *pluck*, dit l'Anglais.

Le *pluck*, c'est-à-dire l'énergie, l'audace, Vronski non seulement en sentait en lui assez, mais chose bien plus importante, il était fermement convaincu que personne au monde ne pouvait avoir plus de *pluck* que lui.

— Et vous êtes parfaitement sûr qu'il ne faut pas autre chose?

— Absolument, répondit l'Anglais. Je vous en prie, ne parlez pas haut, le cheval s'énervé; ajouta-t-il en désignant de la tête le box fermé devant lequel ils se trouvaient et d'où l'on entendait les piaffements sur la paille. Il ouvrit la porte et Vronski entra dans le box faiblement éclairé d'une petite fenêtre. Là piaffait sur la paille fraîche une jument baie avec une muselière. Dans la demi-obscurité de la stalle, Vronski, de nouveau, involontairement, embrassait d'un regard toutes les qualités de son coursier favori. Froufrou était un animal de taille moyenne, et ses formes n'étaient pas irréprochables : elle était très étroite de poitrail,

bien qu'elle le bombât beaucoup; la croupe était un peu basse; les jambes de devant et surtout celles de derrière étaient un peu cagneuses. Les veines des jambes ne paraissaient pas très fortes, mais par contre, sous la selle, l'animal était extraordinairement large, ce qui frappait particulièrement à cause de son ventre maigre. Les os des jambes, au-dessus des genoux, vus de devant, ne semblaient pas plus gros que le doigt, mais de profil ils étaient excessivement larges. Toute la bête, sauf aux côtes, paraissait rétrécie, mais elle avait au plus haut degré une qualité qui faisait oublier tous ses défauts : c'était la *race*, ce sang qui *se montre*, comme disent les Anglais. Les muscles saillants au-dessous des veines tendues sous la peau fine, mobile, unie, semblaient aussi durs que les os. Sa tête maigre, aux yeux gais et brillants, s'élargissait près des naseaux pleins de sang. Dans tout le corps et surtout dans la tête, il y avait une expression particulière, énergique et douce à la fois. C'était une de ces bêtes qui semblent ne pas parler uniquement parce que la conformation de leur bouche ne le leur permet pas. Vronski, du moins, s'imaginait qu'elle comprenait tout ce que lui-même racontait, maintenant, en la regardant.

Aussitôt que Vronski entra dans son box, elle soupira profondément, et pour voir ceux qui entraient, elle tourna son œil si obliquement que le

blanc se couvrit de sang, puis elle agita sa mâchoire et piaffa lentement.

— Eh bien, vous voyez comme elle est nerveuse, dit l'Anglais.

— Allons! ma chérie! allons! fit Vronski s'approchant de la jument et s'efforçant de la calmer.

Plus il s'approchait, plus elle s'énervait, mais quand il arriva près de sa tête, elle se calma tout d'un coup et ses muscles tressaillirent sous son poil fin et doux.

Vronski caressa son large cou, arrangea une mèche de sa crinière et s'approcha de sa face et de ses naseaux, tendus, frémissants comme l'ailé d'une chauve-souris. Elle aspira et expira avec bruit par ses naseaux tendus, en tressaillant, elle aplatit son oreille pointue et allongea sa lèvre épaisse et noire vers Vronski comme pour le saisir par sa manche. Mais se rappelant la muselière elle se secoua et de nouveau se mit à frapper le sol de ses petites jambes sculpturales.

— Calme-toi, mignonne, calme-toi! dit-il en lui caressant la croupe, et, joyeusement convaincu que la bête était en excellent état, il sortit de l'écurie.

La nervosité du cheval se communiquait à Vronski. Il sentait son sang affluer à son cœur, et lui aussi, comme sa monture, voulait se mouvoir, et mordre. Il était inquiet et joyeux.

— Eh bien, je compte sur vous, dit-il à l'Anglais. A six heures et demie, sur la place!

— Entendu, dit l'Anglais. Et où allez-vous, milord? demanda-t-il tout à coup, employant le titre de milord qu'il ne donnait presque jamais.

Vronskî, étonné de l'audace de la question, se hâta de regarder l'Anglais comme il savait regarder, en dirigeant son regard non sur les yeux, mais sur le front. Puis, ayant compris que l'Anglais avait posé cette question non pas en maître mais en jockey, il lui répondit :

— J'ai affaire chez Briansky. Dans une heure je serai chez moi.

« Combien de fois me pose-t-on cette question aujourd'hui ? » se dit-il ; et il rougit, ce qui lui arrivait rarement. L'Anglais le regardait attentivement et comme s'il savait où allait Vronskî, il ajouta :

— Avant tout il faut être calme avant la course. Ne soyez pas de mauvaise humeur et ne vous laissez troubler par rien.

— All right ! répondit Vronskî en souriant, et, sautant dans sa voiture, il ordonna d'aller à Peterhof.

A peine avait-il fait quelques pas que le nuage qui menaçait depuis le matin s'élargissait et que la pluie tombait.

« Ça va mal, pensa Vronskî en relevant la capote de la voiture. Il y avait déjà de la boue, maintenant ce sera une mare ! »

Enfoncé dans un coin de la voiture fermée, il prit la lettre de sa mère et le billet de son frère et se mit à les lire.

Oui, c'était toujours la même chose. Tous, mère frère, trouvaient nécessaire de se mêler de ses affaires intimes. Cette intervention excitait en lui la colère, sentiment qu'il éprouvait rarement.

« Qu'est-ce que cela peut leur faire ? Pourquoi chacun croit-il de son devoir de se soucier de moi ? Et pourquoi s'en prennent-ils à moi ? Parce qu'ils voient qu'il s'agit de quelque chose qu'ils ne peuvent pas comprendre. S'il s'agissait d'une liaison mondaine banale, ils me laisseraient tranquille. Ils sentent que c'est autre chose, que ce n'est pas un caprice, que cette femme m'est plus chère que la vie, et ils ne peuvent comprendre cela, c'est pourquoi ils en ressentent du dépit. C'est nous qui l'avons fait et nous ne nous plaignons pas », dit-il, entendant par *nous* lui et Anna,

« Non, ils veulent nous apprendre à vivre et ils n'ont pas même l'idée de ce que c'est que le bonheur ; ils ne savent pas qu'en dehors de cet amour il n'y a pour nous ni bonheur ni malheur, que la vie n'existe pas ! »

Il leur en voulait à tous de leur intervention, précisément parce qu'il sentait en son âme qu'ils avaient tous raison. Il sentait que l'amour qui l'unissait à Anna n'était pas un entraînement momentané qui passe, comme passe une liaison mondaine, sans laisser d'autres traces dans la vie de l'un et de l'autre, qu'un souvenir agréable ou ennuyeux ; il sentait toutes les tortures de leur situation, toutes les

difficultés de cacher leurs amours aux yeux du monde auquel il était nécessaire de mentir, qu'il fallait tromper. Et il lui fallait mentir, tromper, dissimuler, sans cesse penser aux autres, tandis que la passion qui les liait était si forte que tous deux oubliaient tout ce qui n'était pas leur amour!

Il se rappelait nettement toutes les occasions si nombreuses qui le forçaient à mentir et à tromper, ce qui répugnait tant à sa nature. Il se rappelait avec une acuité particulière le sentiment de honte que provoquait en elle, ainsi qu'il l'avait remarqué plusieurs fois, cette obligation de mentir et de tromper; et il éprouvait une sensation étrange, que depuis sa liaison il ressentait parfois. C'était comme un sentiment de dégoût envers Alexis Alexandrovitch, envers lui-même, ou même envers tout le monde; il ne le savait au juste. Il refoulait toujours ce sentiment étrange. Et maintenant, tout en se secouant, il laissait libre cours à ses idées.

« Oui, auparavant, elle était malheureuse mais fière et calme, tandis que maintenant elle ne peut avoir ni fierté ni dignité, bien qu'elle ne le montre pas. Oui, il faut en finir, » conclut-il.

Et pour la première fois lui venait en tête l'idée nette qu'il fallait en finir avec ce mensonge et cela le plus vite possible. « Quitter tout et aller nous cacher tous les deux quelque part, seuls avec notre amour! » se disait-il.

XXII

La pluie cessa bientôt, et quand Vronski arriva au galop, le soleil paraissait de nouveau; les toits des villas, les vieux tilleuls du jardin, de chaque côté de la rue principale, brillaient déjà, et l'eau gouttait gaiement des branches et des toits. Il ne pensait déjà plus à l'état dans lequel cette pluie mettrait l'hippodrome; il se réjouissait seulement d'être sûr, grâce à cette pluie, de la trouver à la maison et seule, puisqu'il savait qu'Alexis Alexandrovitch, rentré récemment d'une ville d'eaux, n'était pas encore installé à la villa de Peterhof.

Espérant la trouver seule, Vronski, comme il le faisait toujours pour ne pas attirer l'attention, descendit de voiture avant le pont et alla à pied. Il n'entra pas par le perron de la rue, mais par la cour.

— Monsieur est-il arrivé? demanda-t-il au jardinier.

— Non. Madame est chez elle. Mais allez par le perron, il y a là-bas des domestiques qui vous ouvriront, dit le jardinier.

— Non, je passerai par le jardin.

Certain désormais de la trouver seule, il désirait la surprendre à l'improviste ; en effet, il n'avait pas promis de venir ce jour-là et elle ne l'attendait pas avant les courses. Il marchait en relevant son sabre et s'avavançait prudemment sur le sable des allées bordées de fleurs.

En se dirigeant vers la terrasse qui accédait au jardin, Vronskï oubliait soudain toutes les pensées qu'il avait eues le long de la route au sujet de leur situation difficile et pénible. Il n'envisageait plus qu'une chose : qu'il allait la voir à l'instant, non pas en imagination, mais en réalité. Il arrivait déjà, posant tout le pied sur les marches de la terrasse pour ne pas faire de bruit, quand, tout à coup, il se rappela ce qu'il oubliait toujours, ce qui, dans leurs relations, était leur plus grand tourment, son fils, avec son regard qui lui semblait interrogateur et hostile.

Ce garçon plus que tout était un obstacle à leurs relations. Quand il était là ni Vronskï ni Anna ne se permettaient de parler de quoi que ce soit qu'il ne pût répéter devant tous, ni même de faire des allusions que l'enfant n'eût pas comprises. Ils ne s'étaient pas concertés pour agir ainsi, c'était venu naturellement. Ils considéraient comme une offense

pour eux-mêmes de tromper cet enfant. Devant lui ils causaient comme de simples connaissances. Mais malgré cette prudence, Vronski remarquait souvent le regard attentif et étonné qu'il fixait sur lui; il constatait une timidité étrange, une variabilité d'humeur chez cet enfant qui se montrait tantôt caressant, tantôt froid avec lui; comme s'il eût compris qu'entre cet homme et sa mère il existait un lien sérieux dont il ne pouvait comprendre la signification.

En effet, l'enfant sentait qu'il ne pouvait comprendre ce rapport et il en était offensé; il ne pouvait s'expliquer le sentiment qu'il devait avoir pour cet homme. Avec le flair particulier des enfants pour la manifestation du sentiment, il sentait nettement que son père, sa gouvernante, la vieille bonne, que tous, non seulement n'aimaient pas Vronski, mais le regardaient avec horreur et crainte : bien qu'ils n'osassent rien dire de lui et que lui-même le considérât comme son meilleur ami. « Que signifie donc cela? Qui est-il? Comment faut-il l'aimer? Si je ne comprends pas, je suis coupable, ou bien alors je suis un sot ou un mauvais garçon? » pensait l'enfant, et c'étaient ces reflexions qui lui donnaient cette expression indécise, interrogative, un peu hostile, cette timidité et cette versatilité qui gênaient tant Vronski. La présence de cet enfant éveillait toujours en lui un sentiment étrange de dégoût sans cause, surtout dans les derniers temps.

Vronskî et Anna éprouvaient en face de lui un sentiment semblable à celui du navigateur qui verrait d'après la boussole que la direction dans laquelle il avance rapidement n'est pas la bonne, mais qui n'aurait pas la force d'arrêter le mouvement et s'éloignerait de plus en plus, sachant qu'avouer l'écart de la vraie direction c'est avouer la perte.

Cet enfant, avec son instinct naïf de la vie, était la boussole qui leur montrait le degré de l'écart qu'ils connaissaient mais ne voulaient pas avouer.

Serioja, cette fois, n'était pas à la maison ; elle était seule, assise sur la terrasse, attendant le retour de son fils qui était allé se promener et que la pluie avait dû surprendre. Elle avait envoyé un domestique le chercher et s'était assise en l'attendant.

Vêtue d'une robe blanche flottante, elle était dans un coin de la terrasse, derrière des plantes, et n'avait pas entendu marcher. Sa tête, brune et frisée, était inclinée ; elle serrait contre son front l'arrosoir froid, qu'elle retenait de ses deux belles mains ornées de bagues, qu'il connaissait si bien. La beauté de toute sa personne, de sa tête, de son cou, de ses mains, frappait chaque fois Vronskî comme une chose inattendue. Il s'arrêta, la regardant avec admiration. Mais, dès qu'il voulut faire un pas pour s'avancer vers elle, elle sentit aussitôt son approche, repoussa l'arrosoir et tourna vers lui son visage brûlant. « Qu'avez-vous ? Vous êtes souffrante ? » dit-il en français en s'appro-

chant d'elle. Il voulut s'élancer vers elle, mais se rappelant que des étrangers pouvaient les voir, il retourna à la porte du balcon et rougit comme il rougissait chaque fois qu'il se sentait obligé de se contraindre et de s'arrêter.

— Non, je me porte bien, dit-elle en se levant et serrant fortement sa main tendue. Je ne t'attendais pas.

— Mon Dieu, quelles mains froides ! dit-il.

— Tu m'as effrayée, je suis seule et j'attends Serioja. Il est allé se promener, ils reviendront par ici.

Mais malgré ses efforts pour conserver son calme, ses lèvres tremblaient.

— Pardonnez-moi d'être venu, mais je ne peux passer un jour sans vous voir, continua-t-il en français comme toujours, évitant ainsi le froid *vous* impossible entre eux et le *toi*, dangereux en russe.

— Pourquoi pardonner, je suis si heureuse !

— Mais vous êtes souffrante et attristée, continua-t-il sans lâcher sa main et s'inclinant sur elle. A quoi pensez-vous ?

— Toujours à la même chose, dit-elle en souriant.

Elle disait vrai. A quelque moment qu'on lui demandât à quoi elle pensait, elle pouvait répondre sans mentir : toujours à la même chose, à son bonheur et à son malheur. Au moment de son arrivée elle se demandait précisément pourquoi pour les

autres, pour Betsy, par exemple, dont elle connaissait la liaison, ignorée du monde, avec Toutchévitch, tout cela était-il si facile, tandis qu'elle se tourmentait tant ? Cette pensée, par suite de certaines considérations, la tourmentait toujours particulièrement.

Elle l'interrogea sur les courses. La voyant émue, il lui répondit en tâchant de la distraire, et du ton le plus dégagé lui narra les détails et les préparatifs des courses.

« Dois-je le dire ou ne pas le dire ? » pensa-t-elle en regardant ses yeux calmes et tendres. « Il est si heureux, il est si occupé des courses qu'il ne le comprendra pas comme il faut. Il ne comprendra pas toute l'importance pour nous de cet événement. »

— Mais vous ne m'avez pas dit à quoi vous pensiez quand je suis arrivé ? dit-il interrompant son récit. Dites-le moi, s'il vous plaît ?

Elle ne répondit pas et baissa un peu la tête, le regardant en dessous d'un air interrogateur ; ses yeux brillaient à travers ses longs cils. Sa main qui jouait avec une feuille détachée tremblait. Il la regardait et son visage exprimait cette docilité, ce dévouement servile qui l'avait tant charmée.

— Je vois qu'il est arrivé quelque chose ; puis-je être tranquille un seul instant lorsque je sais que vous avez un chagrin que je ne partage pas ? Parlez au nom de Dieu, suppliait-il.

« Oui, je ne lui pardonnerai pas s'il ne comprend toute l'importance de ce que j'ai à lui dire. Mieux vaut n'en pas parler. A quoi bon tenter des épreuves ! » pensait-elle toujours en le regardant de la même façon et sentant que sa main et la feuille tremblaient de plus en plus.

— Au nom de Dieu ! répéta-t-il en lui prenant la main.

— Faut-il le dire ?

— Oui, oui...

— Je suis enceinte ! prononça-t-elle d'une voix basse et lente.

La feuille que tenait sa main tremblait encore plus fort mais elle ne le quittait pas des yeux, cherchant à voir comment il acceptait cette nouvelle.

Il pâlit, voulut dire quelque chose mais s'arrêta, lâcha sa main et baissa la tête.

« Oui, il a compris toute l'importance de cet événement ! » pensa-t-elle, et, avec reconnaissance, elle lui pressa la main.

Mais elle se trompait en croyant qu'il avait compris l'importance de la nouvelle de la même façon qu'elle-même — une femme — la comprenait.

A cette nouvelle, il éprouva ce même sentiment étrange de dégoût qu'il avait maintes fois ressenti, mais à un degré moindre, et, en même temps, il comprit que la crise qu'il désirait était enfin arrivée, qu'on ne pouvait plus se cacher du mari et que,

d'une façon ou de l'autre, il fallait couper court à cette situation fausse. En outre, son émotion physique se communiquait à lui. Il la regarda d'un regard attendri et docile, baisa sa main, se leva et, en silence, se mit à marcher sur la terrasse.

— Oui, dit-il résolument en s'approchant d'elle, ni vous ni moi n'avons envisagé nos relations comme un plaisir et maintenant le sort en est jeté. Il faut mettre fin à ce mensonge dans lequel nous vivons, dit-il en la regardant.

— En finir ! comment faire, Alexis ? dit-elle tout bas.

Elle se calmait et son visage brillait d'un sourire tendre.

— Quitter votre mari et unir nos vies.

— Elles le sont déjà, répondit-elle d'une voix à peine distincte.

— Oui, mais les unir complètement, complètement.

— Mais comment, Alexis... dites-moi comment ? fit-elle avec une ironie d'autant plus amère que la situation était plus critique. Y a-t-il une issue à pareille situation ? Ne suis-je pas la femme de mon mari ?

— Chaque situation a une issue. Il faut se décider, dit-il. Tout est préférable à la situation où tu vis. Je vois combien tu souffres à cause du monde, de ton fils, de ton mari.

— Non, pas de mon mari ! fit-elle avec un sourire,

très simple, je l'ignore et ne pense pas à lui. Il n'existe pas pour moi.

— Tu ne dis pas la vérité. Je te connais, tu souffres aussi pour lui.

— Mais il ne le sait même pas, dit-elle ; et tout à coup une vive rougeur couvrit son visage, et des larmes de honte parurent dans ses yeux. Mais ne parlons plus de lui.

XXIII

Vronski avait déjà essayé plusieurs fois, bien qu'avec moins d'insistance que maintenant, de provoquer l'examen de leur situation, et chaque fois il s'était heurté à cette légèreté de raisonnement avec laquelle elle répondait maintenant à ses questions, comme s'il y avait en cela quelque chose qu'elle ne pouvait ou ne voulait pas s'expliquer ou comme si, dès qu'elle commençait à en parler, la vraie Anna disparaissait pour laisser répondre à sa place une femme qui lui était étrangère, qu'il n'aimait pas et qu'il craignait. Mais aujourd'hui il était résolu à aller jusqu'au bout.

— Qu'il sache ou non, cela ne nous regarde pas, dit Vronski de son ton habituel, ferme et calme. Nous ne pouvons... Vous ne pouvez rester ici, surtout maintenant.

— Que faire selon vous? demanda-t-elle avec la même légèreté moqueuse.

Elle qui craignait tant qu'il ne prit légèrement sa grossesse était maintenant dépitée qu'il en tirât la nécessité d'entreprendre quelque chose.

— Lui avouer tout et le quitter.

— Très bien. Supposons que je le fasse, dit-elle, savez-vous ce qui en adviendra? Je vais vous le dire d'avance.

Et une flamme méchante s'alluma dans ses yeux tout à l'heure si tendres : « Ah ! vous en aimez un autre et vous avez avec lui des relations criminelles ! (singeant tout à fait son mari, elle accentuait comme lui le mot *criminelles*). Je vous ai prévenue des conséquences d'un tel acte au point de vue religieux, mondain et familial. Vous ne m'avez pas écouté, maintenant je ne puis donner mon nom au fruit de la honte... »

« Et mon fils ! allait-elle dire, mais sur ce sujet elle ne pouvait pas plaisanter ». Voilà ce qu'il dira, ou quelque chose de ce genre ? ajouta-t-elle.

— En un mot, il dira, avec ses façons d'homme d'Etat, dans un langage clair et net, qu'il ne peut pas m'abandonner mais qu'il prendra toutes les mesures dépendant de lui pour arrêter le scandale. Et ce qu'il dira il le fera avec calme, ponctuellement. Voilà ce qu'il adviendra. Ce n'est pas un homme, c'est une machine, et une machine méchante quand elle se fâche, ajouta-t-elle, se rappelant Alexis Alexandrovitch avec tous les détails de sa personne, ses façons de parler ; elle lui fai-

sait un crime de tout ce qu'elle pouvait trouver en lui de défectueux et ne lui pardonnait rien pour le crime terrible dont elle-même était coupable envers lui.

— Mais, Anna, reprit Vronski d'une voix persuasive et douce en tâchant de la calmer, il faut néanmoins tout lui dire et ensuite se guider sur ce qu'il entreprendra.

— Que faire ? fuir ?

— Pourquoi pas ! Je ne vois pas la possibilité de vivre ainsi. Et ce n'est pas pour moi, je vois que c'est vous qui souffrez.

— Oui, fuir et devenir votre maîtresse, dit-elle avec colère.

— Anna ! prononça-t-il avec un doux reproche.

— Oui, continua-t-elle, devenir votre maîtresse et perdre tout !

De nouveau elle voulait parler de son fils et ne pouvait prononcer ce mot. Vronski ne pouvait comprendre comment, avec sa nature forte et honnête, elle pouvait supporter cet état de mensonge et ne pas désirer en sortir, et il ne devinait pas que la cause principale en était dans son *fils*, ce mot qu'elle ne pouvait pas prononcer. Quand elle pensait à son fils et à son attitude future envers la mère qui aurait quitté son père, elle était tellement épouvantée de ce qu'elle avait fait qu'elle ne raisonnait plus ; mais en vraie femme, elle tâchait seulement de se rassurer par de fausses raisons et de

vaines paroles, et cela afin de tout laisser comme par le passé et de pouvoir oublier la terrible question suscitée par la présence de son fils.

— Je te le demande, je t'en supplie, dit-elle tout-à-coup, d'un tout autre ton, plein de sincérité et de tendresse, en lui prenant la main, ne me parle jamais de cela.

— Mais, Anna...

— Jamais. Laisse-moi faire. Je connais toute la bassesse, toute l'horreur de ma situation, mais ce n'est pas si facile à résoudre que tu penses... Laisse-moi agir et obéis-moi. Et ne me parle plus jamais de cela. Tu me le promets ? Non, non, promets-le-moi !...

— Je promets tout, mais je ne puis être tranquille surtout après ce que tu as dit. Je ne puis être tranquille quand toi-même ne peux l'être.

— Moi ! répéta-t-elle. Oui, parfois je souffre, mais cela passera si tu ne me parles jamais de cela. Quand tu m'en parles, c'est alors seulement que je souffre.

— Je ne comprends pas, dit-il.

— Je sais, l'interrompit-elle, combien, il t'est difficile de mentir et je te plains. Je pense souvent que pour-moi tu as gâché ta vie.

— A l'instant, je pensais la même chose : combien à cause de moi tu dois souffrir. Je ne puis me pardonner ton malheur.

— Moi, malheureuse ! fit-elle en s'approchant de

lui et le regardant avec un sourire plein d'amour. Moi je suis un être qui a faim et à qui l'on donne à manger. Il a peut-être froid, son habit est peut-être déchiré et il en a honte, mais il n'est pas malheureux. Moi malheureuse ! Non, voici mon bonheur !...

Elle entendit la voix de son fils qui approchait, et, jetant un regard rapide sur la terrasse, elle se leva brusquement. Son regard s'enflamma d'un feu qu'il connaissait. D'un mouvement rapide elle leva ses belles mains chargées de bagues, le prit par la tête, le regarda longuement et, approchant de son visage ses lèvres ouvertes et souriantes, rapidement elle lui baisa les yeux et les lèvres puis le repoussa. Elle voulait s'en aller mais il la retenait.

— Quand ? murmura-t-il en la regardant avec enthousiasme ?

— Aujourd'hui, à une heure, répondit-elle ; et avec un long soupir, de son pas léger et rapide, elle alla au devant de son fils.

La pluie avait atteint Serge dans le grand jardin et avec sa vieille bonne il s'était mis à l'abri sous une tonnelle.

— Eh bien, au revoir, dit-elle à Vronskï. Il va falloir bientôt aller aux courses, Betsy a promis de passer me chercher.

Vronskï regarda sa montre et partit hâtivement.

XXIV

Quand Vronski avait regardé l'heure, sur la terrasse des Karénine, il était si ému et si préoccupé de ses pensées qu'il avait vu les aiguilles sur le cadran sans se rendre compte de l'heure qu'il était. Il sortit sur la chaussée et à pied, dans la boue, se dirigea vers sa voiture.

Il était tellement absorbé par la pensée d'Anna qu'il ne songeait pas à l'heure et ne se demandait pas s'il avait encore le temps d'aller chez Brianski. Ainsi qu'il arrive souvent il ne lui restait que la capacité extérieure de la mémoire qui lui montrait l'ordre de ce qu'il avait à faire. Il s'approcha de son cocher qui somnolait sur son siège, dans l'ombre oblique et épaisse des tilleuls, il admira les spirales des mouches qui tourbillonnaient au-dessus des chevaux en sueur, puis éveillant son cocher, il sauta dans la voiture et donna l'ordre d'aller chez Brianski. Au bout de sept *verstes* seu-

lement, il se ressaisit, regarda sa montre et comprit qu'il était cinq heures et demie, et qu'il était en retard.

Ce jour-là il y avait plusieurs courses : les courses des officiers de la garde impériale, des courses de deux *verstes*, de quatre *verstes* et, enfin, le steeple-chase auquel il prenait part. Il avait le temps d'arriver pour cette course, mais s'il allait chez Brianskï, il arriverait juste quand toute la Cour impériale serait déjà là, ce qui n'était pas bien. Néanmoins comme il avait donné à Brianskï sa parole qu'il irait chez lui, il résolut d'y aller, et il recommanda au cocher de ne pas ménager l'attelage.

Il arriva chez Brianskï, resta avec lui cinq minutes et repartit aussitôt. Cette allure rapide le calma. Tout ce qui était pénible dans ses relations avec Anna, tout le vague qui restait après leur conversation, sortit de sa tête. Avec un plaisir mêlé d'émotion il pensait maintenant aux courses, auxquelles, malgré tout, il arriverait à temps, et, par moments, la perspective du bonheur du rendez-vous promis pour cette nuit enflammait son imagination d'une vive lumière.

L'émotion des courses prochaines le saisissait de plus en plus à mesure qu'il se rapprochait de l'hippodrome, et qu'il dépassait les voitures de ceux qui arrivaient de leurs villas ou de Pétersbourg et des environs pour y assister.

Dans son logement, il n'y avait déjà plus personne, tous étaient aux courses ; son valet l'attendait près de la porte cochère. Pendant qu'il faisait sa toilette, il lui annonça que la deuxième course était déjà commencée, que beaucoup de messieurs étaient venus le demander et que, de l'écurie, le garçon était venu deux fois.

Vronskî s'habilla sans hâte (il ne se hâtait jamais et ne perdait pas son sang-froid) et donna l'ordre d'aller aux écuries. De loin il voyait déjà des flots d'équipages, des piétons, des soldats qui entouraient l'hippodrome, et les tribunes garnies de spectateurs.

Ce devait être la deuxième course, car au moment où il entra dans l'écurie, il entendit la sonnette. Comme il s'approchait de l'écurie il rencontra la monture de Makhotine, le roux Gladiateur, qu'on amenait sur le champ de courses, couvert d'une housse orange et bleue avec d'énormes oreillères.

— Où est Cord ? demanda-t-il au palefrenier.

— A l'écurie, il selle.

Dans l'écurie ouverte, Froufrou était déjà sellée, on allait la faire sortir.

— Ne suis-je pas en retard ?

— All right ! All right ! tout va bien, prononça l'Anglais. Ne soyons pas nerveux.

Vronskî promena encore son regard sur les belles formes de sa bête qui tremblait de tout son corps,

et, se détachant avec peine de cette vue, il sortit du baraquement.

Il s'approchait des tribunes au meilleur moment pour ne pas attirer sur lui l'attention. La course de deux verstes venait de se terminer et tous les yeux étaient fixés sur un cavalier-garde, qui tenait la tête, et un hussard qui le suivait, et qui, d'un ultime effort, lançaient leurs chevaux et s'approchaient du poteau.

Au milieu et en dehors du cercle, tous regardaient le poteau, et des groupes de cavaliers-gardes, soldats et officiers, avec de grands cris exprimaient la joie du triomphe attendu de leur chef ou de leur camarade.

Vronski, sans être remarqué, pénétra au milieu de la foule presque au moment où retentissait la cloche annonçant la fin de la course, et le grand cavalier-garde, arrivé premier et couvert de boue, s'affala sur sa selle, lâcha les guides de son trotteur gris, devenu noir de sueur, qui soufflait péniblement.

L'étalon, en s'arc-boutant avec effort sur ses jambes, retenait sa marche rapide et l'officier des cavaliers-gardes, comme un homme qui vient de s'éveiller d'un sommeil pénible, regardait autour de lui et s'efforçait de sourire. Une foule d'amis et d'inconnus l'entourait.

Vronski évitait cette foule mondaine, sélect, qui, en causant, s'agitait distraitement et avec ai-

sance devant le pavillon. Il y aperçut madame Karénine, Betsy et la femme de son frère, et, afin de ne pas se distraire, il ne s'approcha pas d'elles. Mais à chaque instant, il rencontrait des connaissances qui l'arrêtaient, l'entretenaient des détails des courses qui venaient d'avoir lieu et lui demandaient pourquoi il arrivait si tard. Pendant que les coureurs étaient appelés à la tribune où tous s'élançaient pour recevoir les récompenses, le frère aîné de Vronski, Alexandre, — il était de même taille et de même corpulence qu'Alexis, mais plus beau quoiqu'il eût le teint plus coloré et le nez rouge ; il portait l'uniforme de colonel, — s'approcha de lui.

— As-tu reçu mon billet ? demanda-t-il. On ne peut pas te rencontrer.

Alexandre Vronski, malgré sa vie débauchée et son amour de la boisson, fréquentait assidûment la cour. Maintenant qu'il parlait à son frère d'une chose qu'il savait très désagréable pour lui, sachant que des yeux pouvaient être fixés sur eux, il avait pris un air souriant comme s'il plaisantait avec lui sur un sujet sans importance.

— Je l'ai reçu, mais vraiment je ne comprends pas de quoi tu t'inquiètes, dit Alexis.

— Je m'inquiète de ce que tout à l'heure on m'a fait remarquer que tu n'étais pas là, et que lundi on t'a rencontré à Péterhof.

— Il y a des choses qui ne regardent que ceux

qu'elles intéressent directement, et c'est précisément le cas de l'affaire dont tu t'occupes...

— Oui, mais alors on ne sert pas. On ne...

— Je te prie de ne pas t'en occuper et c'est tout.

Le visage crispé d'Alexis Vronskï pâlit, sa mâchoire inférieure trembla, ce qui lui arrivait rarement. C'était un homme de très bon cœur, il se fâchait rarement, mais quand il se fâchait et quand son menton tremblait, alors, Alexandre Vronskï le savait, il devenait dangereux.

Alexandre Vronskï sourit gaiement.

— Je voulais seulement te transmettre la lettre de notre mère. Réponds-lui et ne t'énerve pas avant la course. Bonne chance, ajouta-t-il en souriant et en s'éloignant.

Mais peu après, un salut amical arrêta encore Vronskï.

— Tu ne reconnais plus tes amis ? Bonjour, mon cher ! dit Stépan Arkadiévitch, qui au milieu de ce monde brillant de Pétersbourg, comme à Moscou, épanouissait son visage rouge aux favoris luisants et bien peignés. Je suis arrivé hier et suis enchanté d'assister à ton triomphe. Quand nous verrons-nous ?

— Viens demain au mess, dit Vronskï en lui serrant la manche de son paletot ; et il gagna le milieu de l'hippodrome où l'on amenait déjà les chevaux pour la course d'obstacles.

Les chevaux couverts de sueur qui venaient de

courir, étaient remmenés par les palefreniers, et, l'un après l'autre, paraissaient des chevaux frais pour la prochaine course, la plupart de race anglaise, et dans leurs couvertures bien sanglées, ils ressemblaient à d'énormes et étranges oiseaux. A droite, on amenait la belle et svelte Froufrou qui s'avancait d'un pas élastique, comme si ses jambes, assez longues, se fussent posées sur des ressorts.

Non loin d'elle, on ôtait à Gladiateur sa couverture, et ses formes belles et régulières, avec sa croupe superbe et ses pieds extraordinairement courts, attiraient l'attention de Vronski. Il voulut s'approcher de son cheval, mais de nouveau un ami l'arrêta et en causant se mit à dire :

— Ah ! voilà Karénine ! Il cherche sa femme et elle est au milieu de la tribune. Vous ne l'avez pas vue ?

— Non, je ne l'ai pas vue, répondit Vronski ; et sans même regarder la tribune où, lui disait-on, était madame Karénine, il s'approcha de son cheval.

Vronski n'avait pas eu le temps de vérifier la selle, à propos de laquelle il devait donner un ordre, qu'on appelait les cavaliers à la tribune, afin de tirer les numéros d'ordre. Dix-sept officiers, les visages sérieux, sévères, certains même pâles, se réunirent devant la tribune et tirèrent les numéros. Vronski prit le numéro 7. On entendit le commandement : « En selle ! »

Se sentant avec les autres le centre sur lequel étaient fixés tous les yeux, Vronski, dans cet état anxieux qui d'ordinaire avait pour effet de le rendre lent et calme dans ses mouvements, s'approcha de sa monture. Cord, en l'honneur des courses, avait endossé son costume de cérémonie : une redingote noire boutonnée, un col très empesé qui lui remontait les joues, un chapeau rond noir, et de hautes bottes. Il était, comme toujours, calme et imposant, et lui-même à la tête du cheval, le tenait par les deux brides ; Froufrou continuait de trembler comme prise de fièvre. Son œil en feu obliquait vers Vronski qu'elle voyait s'approcher. Vronski poussa son doigt sous la selle. L'œil obliqua encore davantage, et la bête montra les dents et coucha l'oreille. L'Anglais, par un grimacement des lèvres, exprimait son mécontentement de ce qu'on examinait son sellage.

— Montez ! vous serez moins nerveux.

Vronski se retourna une dernière fois vers ses adversaires. Il savait que pendant la course il ne les verrait plus. Deux étaient déjà en avant, à l'endroit d'où les chevaux devaient partir. Galtzine, un des adversaires dangereux de Vronski, et son ami, tournait autour du trotteur bai qui ne lui permettait pas de l'enfourcher. Le petit hussard, en pantalon étroit, allait au galop, courbé en deux sur son cheval afin d'imiter les Anglais. Le prince Kouzovlev, pâle, était sur sa jument du haras de Gra-

bovski et l'Anglais la menait par la bride. Vronski, comme tous ses camarades, connaissait l'amour-propre excessif de Kouzovlev, joint à la *faiblesse* de ses nerfs.

Chacun savait qu'il avait peur de tout et craignait de monter un cheval de front, mais maintenant, précisément parce que c'était dangereux, parce que les hommes pouvaient se casser le cou, parce que, près de chaque obstacle se tenaient un médecin, le fourgon d'ambulance avec la croix rouge et les infirmières, il avait résolu d'y participer. Son regard rencontra les yeux de Vronski qui lui fit un signe amical, encourageant. Il voyait tout, sauf son principal concurrent, Makhotine et son Gladiateur.

— Ne vous hâtez pas, disait Cord à Vronski, et souvenez-vous d'une chose : Ne stimulez pas la monture près de l'obstacle, laissez-la aller comme elle veut.

— Bon, bon ! dit Vronski en prenant les guides.

— Si c'est possible prenez la tête, mais ne vous désespérez pas jusqu'au dernier moment, même si vous restez en arrière.

Le cheval n'avait pas eu le temps de se mouvoir que Vronski, d'un mouvement vigoureux et habile, mettait le pied sur l'étrier d'acier et, avec aisance, s'installait sur la selle dont le cuir grinçait. Attrapant du pied droit l'autre étrier, d'un geste habile il égalisa entre ses doigts les doubles guides, et

Cord retira sa main. Comme si elle ne savait sur quel pied partir, Froufrou de toute la longueur de son cou, tendait les guides, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en tâchant de tromper son cavalier, et Vronskî, de la voix et de la main, s'efforçait en vain de la rassurer.

Ils s'approchaient déjà de la rivière, se dirigeant vers l'endroit du départ. Vronskî, précédé des uns, suivi des autres, entendit tout à coup, derrière lui sur la boue de la route, le bruit du galop d'un cheval, et Makhotine sur son Gladiateur aux pieds blancs le dépassa. Makhotine sourit en montrant ses longues dents, mais Vronskî le regarda avec colère.

En général, il ne l'aimait pas, mais maintenant il le regardait comme son plus dangereux adversaire et il était furieux contre lui qu'il l'eût dépassé, énervant ainsi sa monture. Froufrou lança sa jambe gauche pour le galop, fit deux sauts, et mécontente des guides tendues, partit au trot en faisant sauter son cavalier.

Cord, lui aussi, fronça les sourcils et courut derrière Vronskî.

XXV

Dix-sept officiers participaient à cette course. La course devait avoir lieu sur une grande piste de quatre *verstes*, de forme elliptique, s'étendant devant la tribune. Neuf obstacles étaient disposés sur la piste : la rivière, une grande barrière haute de deux *archines*, en face de la tribune un fossé à sec, un fossé plein d'eau, une côte rapide, une banquette irlandaise (c'était un des obstacles les plus difficiles) qui se composait d'une haie d'épines, derrière laquelle se trouvait encore un fossé que le cheval ne voyait pas, de sorte qu'il devait sauter les deux obstacles ou risquait de se tuer ; après la banquette, encore deux fossés pleins d'eau et un troisième à sec, enfin, le but devant la tribune. Mais la course ne commençait pas à la courbe, elle commençait à cent *sagènes* en avant, et dans cet espace se trouvait le premier obstacle, la rivière,

de trois *archines* de largeur, que les cavaliers, à leur gré, pouvaient sauter ou passer à gué.

Trois fois les cavaliers s'étaient alignés, mais chaque fois l'un ou l'autre cheval avançait les autres et il fallait recommencer.

Le célèbre starter, le colonel Sestrine, commençait à se fâcher, quand enfin, pour la quatrième fois, il cria : « En marche ! » et les cavaliers s'élancèrent.

Tous les yeux, toutes les jumelles étaient tournés sur le groupe bizarre des cavaliers, pendant qu'ils s'alignaient « On a donné le signal ! On court ! » s'écriait-on de tous côtés après le silence de l'attente. Et les piétons, par groupes, commencèrent à courir d'un endroit à l'autre afin de mieux voir.

Au premier moment le rang des cavaliers s'allongea et on les vit par deux ou trois, l'un après l'autre, s'approcher de la rivière. Pour les spectateurs ils semblaient être tous ensemble, mais pour les cavaliers il en était autrement : chaque seconde avait pour eux une grande importance.

Froufrou, émue et trop nerveuse au premier moment, laissa quelques chevaux quitter leur place avant elle, mais bien avant la rivière, Vronski, retenant de toutes ses forces sa monture, dépassait facilement trois cavaliers et devant lui il n'avait plus que le roux Gladiateur avec Makhotine qui sans peine avançait Vronski ; enfin, devant tous

les autres, la gracieuse Diane qui portait Kouzovlev plus mort que vif.

Tout d'abord jusqu'au premier obstacle, Vronski n'étant maître ni de lui-même ni de son cheval, ne pouvait guider le mouvement de sa monture. Gladiateur et Diane s'avancant ensemble et presque en même temps, se soulevèrent au-dessus de la rivière et bondirent de l'autre côté. Sans bruit, comme en un vol, Froufrou passa après eux. Mais à ce moment, quand Vronski se sentit en l'air, il aperçut tout à coup, presque sous les pattes de son cheval, Kouzovlev, et, de l'autre côté de la rivière, il le vit se débattant avec Diane.

(Kouzovlev avait lâché les rênes après avoir sauté et son cheval s'était abattu sous lui.)

Ce détail, Vronski l'apprit plus tard; maintenant il ne voyait qu'une chose : que juste à l'endroit où Froufrou devait poser les pieds pouvait se trouver la tête ou les jambes de Diane. Mais Froufrou, comme un chat qui tombe, fit un effort des jambes et des reins et, dépassant le cheval, vola plus loin. « Oh ! brave bête ! » pensa Vronski.

Après la rivière, Vronski se sentit tout à fait maître de son cheval et se mit à le retenir, ayant l'intention de traverser la grande barrière derrière Makhotine, et seulement à l'intervalle suivant, deux cents *sagènes*, sans obstacles, d'essayer de le devancer.

La grande barrière se trouvait juste devant la

tribune impériale ; l'empereur, toute la cour et une foule énorme, tous regardaient les deux cavaliers, lui et Makhotine, qui tenaient la tête, à une longueur l'un de l'autre, au moment où ils approchaient du diable (ainsi s'appelait cet obstacle). Vronski sentait des yeux dirigés sur lui de tous côtés, mais il ne voyait rien, sauf les oreilles et le cou de son cheval, la terre qui courait à sa rencontre et la croupe et les pieds blancs de Gladiateur qui gardait toujours la même avance sur lui. Gladiateur se souleva sans toucher les planches, fit un mouvement de sa queue courte et disparut des yeux de Vronski. « Bravo ! » fit une voix. Au même moment, devant les yeux de Vronski et devant lui-même disparaissaient les planches de la barrière. Sans le moindre changement d'allure le cheval se souleva sous lui, les planches disparurent, seulement quelque chose craqua derrière le cheval, qui, excité par Gladiateur qui passait devant, se soulevait trop tôt devant l'obstacle et le frappait de son sabot de derrière. Mais son allure n'était pas changée, et Vronski, en recevant au visage une petite éclaboussure, comprit qu'il était toujours à la même distance de Gladiateur. De nouveau il aperçut devant lui sa croupe, sa queue courte et les mêmes pieds blancs qui se remuaient rapidement sans s'éloigner.

Au moment même où Vronski pensait que le moment était venu de dépasser Makhotine, Frou-

frou, d'elle-même, ayant deviné ce qu'il pensait, sans être stimulée, prit de l'avance et se rapprocha de Makhotine, de la façon la plus avantageuse, du côté de la corde. Makhotine ne lui en laissa pas le temps. A peine Vronskî eut-il pensé qu'on pouvait passer en dehors, que Froufrou avait changé de jambe et commençait à le dépasser précisément de telle façon. L'épaule de Froufrou, qui commençait à s'embrunir de sueur, était en ligne avec la croupe de Gladiateur ; ils firent quelques pas côte à côte, mais devant l'obstacle dont ils s'approchaient, Vronskî pour ne pas prendre le grand cercle commença à agiter les rênes, et, rapidement, à la descente, dépassa Makhotine. Il aperçut en passant son visage couvert de boue. Il lui sembla même qu'il souriait. Vronskî dépassa Makhotine mais aussitôt il le sentit derrière lui, et perçut dans son dos la respiration saccadée et l'haleine encore tout à fait fraîche des naseaux de Gladiateur.

Les deux obstacles suivants : fossé et barrière, furent franchis facilement, mais Vronskî commença à entendre plus près le souffle et les pas de Gladiateur. Il stimula sa monture et, avec joie, sentit qu'elle accélérât aisément sa course.

Le souffle et le son des sabots de Gladiateur lui indiquèrent qu'il avait repris son avance.

Vronskî tenait la tête, c'était précisément ce qu'il voulait, ce que lui avait conseillé Cord, et maintenant il était sûr de la victoire. Son émotion, sa joie

et sa tendresse pour Froufrou grandissaient. Il voulait se retourner mais il n'osait le faire et tâchait de se calmer, de ne pas trop stimuler son cheval, pour lui garder des forces régulières, et calmes, comme celles qu'il sentait en Gladiateur. Il ne restait qu'un obstacle et le plus difficile. S'il le passait le premier il était vainqueur. Il s'approchait de la banquette irlandaise. Déjà, de loin, avec Froufrou, il avait vu cette banquette et à tous deux, à lui et au cheval, venait un doute momentané. Il remarqua de l'indécision dans les oreilles du cheval et leva sa cravache. Mais aussitôt il sentit que le doute était mal fondé : le cheval savait ce qu'il fallait. Il fit un effort, et lentement, précisément comme il le supposait, il se souleva, et quittant la terre, s'abandonna à la force d'inertie qui le transporta loin derrière le fossé, et de la même allure, sans efforts sur le même pied, Froufrou continua la course.

— « Bravo, Vronski ! » disaient des voix d'hommes.

Il savait que c'étaient des amis de son régiment qui se trouvaient près de cet obstacle. Il reconnaissait sans peine la voix de Iachvine mais ne le voyait pas.

— « Oh ! mon amour ! » disait-il en lui-même à Froufrou, en écoutant ce qui se passait derrière lui.

— « Il l'a passé ! » pensa-t-il en entendant derrière lui les pas de Gladiateur.

Il ne restait que le dernier fossé plein d'eau, d'une largeur de deux *archines*. Vronskî ne le regardait même pas, mais, désirant arriver premier, il se mit à tirer sur les guides, suivant l'allure, en baissant et soulevant la tête du cheval. Il sentait que sa bête donnait ses derniers efforts, non seulement son cou et ses épaules étaient mouillés, mais son toupet, sa tête, ses oreilles pointues, ruisselaient de sueur, et sa respiration était rauque et courte ; cependant il savait que cet effort serait plus que suffisant pour les deux cents *sagènes* qui restaient. Mais par ce seul fait qu'il se sentait plus près du sol et que le mouvement était plus mou, Vronskî savait combien de vitesse avait donné son cheval. Il passa le fossé presque sans le remarquer ; elle l'avait franchi comme un oiseau, mais à ce même moment, Vronskî constata, avec horreur, sans en comprendre la cause, qu'il n'avait pas suivi le mouvement du cheval et venait de faire un mouvement impardonnable, en s'affaissant sur la selle. Tout à coup sa situation changea et il eut la sensation qu'il venait d'arriver quelque chose d'affreux. Il ne pouvait encore s'en rendre compte que déjà près de lui passaient les pieds blancs du trotteur roux, et Makhotine au galop, le dépassait. Vronskî tomba, une jambe sur le sol, et sa monture s'affaissa par-dessus lui. A peine avait-il eu le temps de dégager sa jambe que l'animal roulait de côté en râlant péniblement et faisant pour se relever de vains

efforts, de son cou fin, tout en sueur ; il se débattait sur le sol, près de ses jambes, comme un oiseau blessé : le mouvement maladroit fait par Vronski lui avait brisé les reins ; mais il ne le comprit que beaucoup plus tard ; maintenant il ne voyait qu'une chose : que Makhotine s'éloignait rapidement et que lui, Vronski, était seul, immobile sur le sol boueux, et que devant lui gisait Froufrou respirant lourdement, la tête penchée, et le regardant d'un œil suppliant. Il ne comprenait pas encore ce qui était arrivé. Vronski tira sa jument par la bride ; de nouveau elle se débattit, comme un petit poisson, en faisant craquer les ailes de la selle ; elle dégagea ses pattes de devant, mais n'eut pas la force de soulever sa croupe, se débattit encore et de nouveau retomba sur le flanc.

Vronski, le visage défiguré par la colère, pâle, les lèvres tremblantes, lui donna un coup de talon dans le ventre et se remit à tirer les guides. Mais l'animal ne bougea pas, et, poussant seulement sa tête vers son maître, le regarda semblant vouloir parler.

— Ah ! ah ! ah ! hurla Vronski en se prenant la tête. Ah ! qu'ai-je fait ! s'écria-t-il. La course perdue, et par une faute honteuse, impardonnable ! Et cette malheureuse bête, si bonne, perdue ! Ah ! qu'ai-je fait !

Des gens, des médecins, des infirmiers, des officiers de son régiment accouraient vers lui. A son

grand regret il se sentait sain et sauf. Le cheval avait les reins brisés et il fallait l'abattre. Vronski ne pouvait ni répondre aux questions ni parler à personne. Il se tourna et, sans relever le bonnet qui glissait de sa tête, il quitta l'hippodrome ne sachant lui-même où il allait. Il se sentait malheureux pour la première fois de sa vie ; le malheur qu'il éprouvait était d'autant plus pénible que la faute en était à lui seul.

Iachvine le rejoignit avec son bonnet et l'accompagna jusque chez lui. Une demi-heure après Vronski commença à se remettre, mais le souvenir de cette course resta pour longtemps dans son âme comme le plus pénible et le plus tourmenté de sa vie.

XXVI

Les relations extérieures d'Alexis Alexandrovitch avec sa femme étaient les mêmes qu'auparavant. La seule différence consistait en ce qu'il était encore plus occupé qu'auparavant. Comme les années précédentes, au commencement du printemps, il partit aux eaux, à l'étranger, rétablir sa santé, affaiblie chaque année par le surmenage de l'hiver; d'ordinaire, il revenait en juillet et aussitôt, avec une énergie redoublée, reprenait son travail habituel. Comme d'habitude sa femme s'était installée dans leur villa, et lui restait à Pétersbourg.

Depuis leur conversation après la soirée de la princesse Tverskaïa, il n'avait jamais reparlé à Anna de ses soupçons jaloux, et son ton de persiflage habituel lui semblait être le plus commode dans ses rapports actuels avec sa femme. Il était un peu plus froid avec elle, et ne paraissait avoir contre elle qu'un peu de mécontentement

pour cette première conversation que, cette nuit-là, elle avait éludée. Dans ses rapports envers elle il y avait une nuance de dépit mais rien de plus. « Tu n'as pas voulu t'expliquer avec moi, tant pis pour toi », pensait-il, comme un homme qui, s'efforçant en vain d'éteindre l'incendie, se fâcherait de ses efforts stériles et dirait : « Eh bien, pour ta peine tu brûleras ! »

Lui, cet homme intelligent et fin dans les affaires du service, ne comprenait pas toute la folie d'une semblable attitude envers sa femme. Il ne la comprenait pas parce qu'il lui était trop pénible de comprendre sa véritable situation, et il avait muré et scellé cette partie de son âme qui renfermait ses sentiments d'époux et de père.

Lui, auparavant père attentif, était devenu depuis la fin de cet hiver particulièrement froid avec son fils, et observait envers lui la même attitude ironique qu'envers sa femme : « Hé ! jeune homme ! » faisait-il en l'interpellant.

Alexis Alexandrovitch pensait et disait qu'il n'avait jamais eu tant d'occupations que cette année-là, mais il n'avouait pas que lui seul augmentait ses occupations, que c'était un moyen pour lui de laisser de côté les sentiments familiaux ; cependant, ses soucis devenaient d'autant plus pénibles qu'ils restaient renfermés plus profondément. Si quelqu'un s'arrogeait le droit de demander à Alexis Alexandrovitch ce qu'il pensait de sa femme, celui-ci si

doux et si correct d'ordinaire ne répondait rien mais en lui-même éprouvait une vive irritation contre le questionneur. C'est pourquoi, dans l'expression du visage d'Alexis Alexandrovitch apparaissait une sorte de fierté sévère chaque fois qu'on l'interrogeait sur la santé de sa femme.

Alexis Alexandrovitch ne voulait penser ni à la conduite de sa femme ni à ses sentiments, et en effet, il n'y pensait pas.

La villa d'Alexis Alexandrovitch était à Péterhof et, ordinairement, la comtesse Lydia Ivanovna passait aussi l'été là-bas et voisinait fréquemment avec Anna. Cette année, la comtesse Lydia Ivanovna n'était pas venue une seule fois chez Anna Arkadieвна et avait fait à Alexis Alexandrovitch quelques allusions sur les dangers d'un rapprochement d'Anna avec Betsy et Vronski.

Alexis Alexandrovitch l'avait arrêtée sévèrement, déclarant sa femme au-dessus de tout soupçon, et depuis lors il avait évité la comtesse. Il ne voulait pas voir et ne voyait pas que dans le monde bien des gens soupçonnaient déjà sa femme ; il ne voulait pas comprendre et ne comprenait pas pourquoi sa femme insistait particulièrement pour aller à Tzarskoié-Sélo, où habitait Betsy et d'où était proche le camp du régiment de Vronski. Il ne se permettait pas d'y penser et n'y pensait pas, mais en même temps, au fond de son âme, sans jamais se l'exprimer à lui-même, et n'ayant du reste

aucune preuve à l'appui, il était sûr d'être un mari trompé, et il en était malheureux.

Combien de fois durant leurs huit années de bonheur conjugal, en regardant des femmes infidèles et des maris trompés, Alexis Alexandrovitch s'était-il dit : « Comment peut-on rester unis en ces circonstances ? Comment ne pas délier cette situation misérable ? » Et maintenant que le malheur s'abattait sur sa tête, non seulement il ne cherchait pas comment délier cette situation, mais il ne voulait à aucun prix la reconnaître. Il ne voulait pas la reconnaître précisément parce qu'elle était trop terrible, trop contre nature.

Depuis son retour de l'étranger, Alexis Alexandrovitch était venu deux fois à la campagne. Une fois il y avait dîné, l'autre fois il y avait passé la soirée avec des hôtes, mais il n'y avait pas couché une seule fois, comme il le faisait les années précédentes.

Le jour des courses était une journée très chargée pour Alexis Alexandrovitch, mais depuis le matin, arrangeant l'emploi de son temps, il avait décidé qu'aussitôt après le dîner, de bonne heure, il irait à la campagne chez sa femme, et de là aux courses où serait toute la cour et où il lui fallait paraître. Il irait chez sa femme parce qu'il avait décidé d'y aller une fois par semaine, par convenances ; ensuite, comme ce jour-là était le quinze, il devait lui remettre, comme d'habitude, l'argent

nécessaire pour ses dépenses. Avec sa faculté habituelle de se dominer, dès qu'il songea à sa femme, il ne s'attarda pas à cette pensée.

Alexis Alexandrovitch avait été très occupé toute la matinée. La veille, la comtesse Lydia Ivanovna lui avait envoyé une brochure d'un célèbre voyageur en Chine, actuellement à Pétersbourg, avec une lettre lui demandant de recevoir lui-même le voyageur, qu'elle lui signalait comme un homme très intéressant et pouvant être utile. Alexis Alexandrovitch n'avait pas eu le temps de lire la brochure le soir et il l'avait achevée le matin. Ensuite étaient venus les solliciteurs ordinaires, puis les rapports, les réceptions, les nominations, les démissions, la distribution des récompenses, des pensions, des salaires, la correspondance. Cette besogne de chaque jour, comme l'appelait Alexis Alexandrovitch, lui prenait beaucoup de temps. C'étaient ensuite ses affaires personnelles, les visites de son médecin et de son gérant. Le gérant ne prit pas beaucoup de temps. Il remit seulement l'argent nécessaire à Alexis Alexandrovitch et rendit un compte très bref de l'état des affaires, qui n'étaient pas des plus prospères : cette année-là, par suite des fréquentes sorties et des dépenses plus grandes, il y avait un déficit. Mais le docteur, le célèbre médecin de Pétersbourg, qui était en relations amicales avec Alexis Alexandrovitch, lui prit beaucoup de temps. Il ne l'attendait pas ce

jour-là et fut étonné de sa visite ; il le fut encore davantage quand le médecin l'interrogea sur sa santé, l'ausculta et lui palpa le foie.

Alexis Alexandrovitch ne savait pas que son amie Lydia Ivanovna, ayant remarqué que cette année sa santé n'était pas bonne, avait demandé au docteur de l'aller voir et de l'examiner : « Faites cela pour moi ! » lui avait dit la comtesse Lydia Ivanovna.

— Je le ferai pour la Russie, comtesse, avait répondu le docteur.

— Excellent homme ! avait répliqué la comtesse Lydia Ivanovna.

Le docteur se montra peu satisfait d'Alexis Alexandrovitch. Il lui trouva le foie très gonflé, l'appétit très diminué, et jugea le résultat des eaux nul. Il lui prescrivit de prendre le plus possible d'exercice, de travailler de tête le moins possible, et, principalement, d'éviter toute contrariété, ce qui précisément pour Alexis Alexandrovitch était aussi impossible que de ne pas respirer ; et le médecin partit en laissant à Alexis Alexandrovitch l'impression désagréable d'une mauvaise nouvelle, à laquelle il ne pouvait rien.

En sortant, le docteur rencontra sur le perron M. Sludine, le chef de cabinet d'Alexis Alexandrovitch. Ils étaient camarades de l'Université et bien que se voyant peu ils avaient l'un pour l'autre beaucoup d'estime et de sympathie ; c'est pourquoi

à personne aussi bien qu'à Sludine le docteur n'aurait dit son opinion sincère sur le malade.

— Comme je suis heureux que vous l'ayez vu ! dit Sludine, il n'est pas bien, il me semble... Eh bien ! qu'en pensez-vous ?

— Voilà ! dit le docteur en faisant au-dessus de la tête de Sludine un geste à son cocher pour le faire avancer. Voilà, répéta le docteur et il prit de sa main blanche un doigt de son gant de peau et le tendit : ne tendez pas trop la corde et tâchez de la déchirer, ce sera difficile, mais tendez-la jusqu'à la dernière limite et appuyez le doigt dessus, alors elle se rompt sans effort. Or lui par son zèle, sa conscience dans le travail, est tendu jusqu'à l'extrême limite et la pression est très lourde, conclut le docteur en soulevant ses sourcils. Vous irez aux courses ? ajouta-t-il, en descendant vers sa voiture. Oui, oui, sans doute cela prend beaucoup de temps, dit le docteur répondant à ce que lui disait Sludine et qu'il n'avait pas bien entendu.

Après le docteur dont la visite avait été si longue, ce fut le tour du célèbre voyageur. Alexis Alexandrovitch, profitant de la brèche qu'il venait de lire et de ce qu'il savait auparavant sur ce sujet, étonna l'explorateur par la connaissance parfaite du sujet et l'ampleur de son opinion éclairée.

Avec le voyageur on annonçait le maréchal de la noblesse d'une province quelconque, venu à Péters-

bourg et qui avait besoin de lui parler. Après son départ il lui fallut expédier les affaires quotidiennes avec son chef de cabinet et ensuite faire une visite pour une affaire très sérieuse et très importante chez un grand personnage.

Alexis Alexandrovitch rentra juste pour le dîner, à cinq heures, et aussitôt après, avec son chef de cabinet qu'il avait invité, ils partirent à la villa et aux courses.

Sans même s'en rendre compte, Alexis Alexandrovitch s'arrangeait toujours maintenant pour n'être pas seul quand il allait chez sa femme.

XXVII

Anna était en haut, devant le miroir, et mettait, avec l'aide d'Annuchka, le dernier ruban à sa robe, quand elle entendit, près du perron, le bruit des roues qui écrasaient le gravier.

« Pour Betsy, c'est encore trop tôt, » pensa-t-elle; et, regardant par la fenêtre, elle aperçut la voiture et en vit sortir le chapeau noir et les oreilles bien connues d'Alexis Alexandrovitch.

« Qu'il arrive mal à propos ! Est-ce pour passer la nuit ? » pensa-t-elle, et tout ce qui pouvait en résulter lui sembla si terrible, si effrayant, que, sans réfléchir un moment, avec un visage gai et souriant, elle sortit à sa rencontre et, sentant en elle la présence de l'esprit de mensonge et de tromperie qu'elle connaissait, elle s'y abandonna entièrement et commença à parler sans savoir elle-même ce qu'elle disait.

— Ah ! c'est charmant ! dit-elle en tendant la

main à son mari et saluant d'un sourire Sludine qui était presque de la famille. J'espère que tu coucheras ici ! furent les premières paroles que lui souffla l'esprit de mensonge et de tromperie. Et maintenant, nous allons aller ensemblé. C'est dommage que j'aie promis à Betsy, elle doit venir me prendre.

Au nom de Betsy, Alexis Alexandrovitch fronça les sourcils.

— Oh ! je ne séparerai pas les inséparables ! dit-il, de son ton de raillerie habituelle. J'irai avec Mikhaïl Vassilievitch. A propos, le médecin m'a ordonné de marcher, je ferai la route à pied, je m'imaginerai être aux eaux.

— Le temps ne presse pas, dit Anna. Voulez-vous du thé ?

Elle sonna :

— Donnez du thé, et dites à Serge de venir, qu'Alexis Alexandrovitch est arrivé. Eh bien ! comment te portes-tu ? Mikhaïl Vassilievitch, vous n'étiez pas encore venu chez moi ; regardez comme c'est beau sur la terrasse, dit-elle, s'adressant tantôt à l'un, tantôt à l'autre.

Elle semblait parler d'un ton naturel, mais elle parlait beaucoup trop et trop vite. Elle-même le sentait, d'autant plus que le regard curieux de Mikhaïl Vassilievitch lui paraissait l'observer.

Mikhaïl Vassilievitch sortit aussitôt sur la terrasse.

Elle s'assit près de son mari.

— Tu n'as pas l'air tout à fait bien, dit-elle.

— Oui, aujourd'hui, le docteur est venu me voir, il m'a pris une heure de temps. Je sens que c'est quelque ami qui me l'a envoyé, on trouve ma santé si précieuse!...

— Mais, que t'a-t-il donc dit?

Elle l'interrogeait sur sa santé, sur ses occupations, le priait de se reposer, de s'installer à la campagne. Elle disait tout cela gaiement, rapidement, avec un éclat particulier des yeux. Mais Alexis Alexandrovitch n'attachait à ce ton aucune importance. Il n'entendait que les paroles et ne leur attribuait que le vrai sens qu'elles avaient. Et il lui répondait simplement bien qu'en plaisantant. Dans toute cette conversation il n'y avait rien de particulier, mais par la suite, Anna ne put jamais se rappeler cette scène, sans en éprouver de la honte.

Sérioja entra, accompagné de sa gouvernante. Si Alexis Alexandrovitch s'était permis d'observer, il aurait remarqué le regard timide, distrait, avec lequel Serge regarda son père et sa mère. Mais il ne voulait rien voir, il ne voyait pas.

— Eh bien! jeune homme! Il a grandi! Vraiment, il devient un homme! Bonjour, jeune homme!

Et il tendit sa main à Serge effrayé.

L'enfant avait toujours été timide avec son père, mais depuis qu'Alexis Alexandrovitch l'appelait « jeune homme », et qu'il cherchait à savoir si

Vronski était son ami ou son ennemi, il s'éloignait de lui et comme dernière défense regardait sa mère. Avec sa mère seule, il se sentait à l'aise. A ce moment Alexis Alexandrovitch en causant avec la gouvernante tenait son fils par l'épaule et Sérioja était si gêné et si mal à l'aise qu'Anna remarqua qu'il était prêt à pleurer.

Anna qui avait rougi au moment de l'arrivée de son fils, remarquant la gêne de Sérioja, se leva rapidement, ôta de l'épaule de son fils la main d'Alexis Alexandrovitch puis l'entraîna sur la terrasse et revint aussitôt.

— Voilà qu'il est temps, dit-elle, en regardant l'heure. Pourquoi Betsy ne vient-elle pas?

— Oui, dit Alexis Alexandrovitch, en se levant et joignant les mains, il fit craquer ses doigts. Je suis venu aussi pour t'apporter de l'argent, puisqu'on ne nourrit pas le rossignol avec des fables, dit-il, je parie que tu en as besoin.

— Non, ah si, j'en ai besoin, dit-elle, sans le regarder et rougissant jusqu'à la racine des cheveux. Mais j'espère que tu viendras ici après les courses.

— Oh! oui, répondit Alexis Alexandrovitch. Voici la beauté de Péterhof, la princesse Tverskaïa, ajouta-t-il, en regardant par la fenêtre l'équipage anglais avec sa caisse haut suspendue qui s'approchait : Quelle élégance! C'est exquis! Eh bien! partons, nous aussi.

La princesse Tverskaïa ne sortit pas de l'équipage et seul le valet à hautes bottes, pélerine et chapeau noirs, descendit près du perron.

— J'y vais ! Adieu ! dit Anna, et, embrassant son fils, elle s'approcha d'Alexis Alexandrovitch et lui tendit la main : — Tu es charmant d'être venu.

Alexis Alexandrovitch lui baisa la main.

— Eh bien ! au revoir ! Tu viendras prendre le thé ?

Mais dès qu'elle cessa de le voir, elle sentit sur sa main la place où ses lèvres s'étaient posées et tressaillit de dégoût.

XXVIII

Quand Alexis Alexandrovitch parut aux courses, Anna était déjà à côté de Betsy, au milieu de toute la haute société. Deux hommes, son mari et son amant, étaient pour elle deux centres de la vie, et sans les voir, elle sentait leur proximité. Bien qu'il fût encore loin, elle perçut l'approche de son mari et, involontairement, elle le suivait dans les ondes de la foule où il se déplaçait. Elle sentait quand il s'approchait de la tribune, tantôt répondant avec indifférence aux saluts flatteurs, tantôt saluant amicalement, distraitement, ses égaux, tantôt attendant les regards des puissants de ce monde et soulevant le grand chapeau rond qui lui rabattait le haut des oreilles. Elle connaissait tous ses procédés, et tous l'écœuraient. « L'ambition, rien que l'ambition, le désir d'arriver, voilà tout ce qu'il y a dans son âme, pensait-elle ; et les hautes consi-

dérations, l'amour du progrès, de la religion, tout cela ce ne sont que des armes pour réussir.»

Par ses regards dans la tribune des dames (il regardait juste de son côté mais ne reconnaissait pas sa femme dans les flots de volants, de rubans, de plumes, d'ombrelles et de fleurs), elle comprenait qu'il la cherchait, mais exprès elle ne le regardait pas.

— Alexis Alexandrovitch, lui cria la princesse Betsy, vous ne voyez sans doute pas votre femme, elle est là.

Il sourit de son sourire froid.

— Tout ici est si brillant que les yeux ne peuvent se fixer, dit-il.

Et il alla dans la tribune. Il sourit à sa femme comme doit sourire le mari qui rencontre sa femme qu'il ne vient que de quitter, et salua la princesse et les autres personnes de connaissance, en rendant à chacune ce qui lui était dû, c'est-à-dire en disant un mot aimable aux dames, et saluant les messieurs. En bas, près de la tribune, se trouvait un général aide de camp très estimé d'Alexis Alexandrovitch et connu par son esprit et son instruction.

Entre les différentes courses il y avait des repos et rien n'empêchait la conversation. Le général aide de camp critiquait les courses. Alexis Alexandrovitch les défendait. Anna entendait sa voix fine, régulière, sans perdre une seule de ses paroles, et

chacune lui semblait fausse et lui agaçait péniblement l'oreille.

Quand commença la course de quatre *verstes* avec obstacles, elle se pencha en avant et ne quitta pas des yeux Vronskî qui s'approchait du cheval et le montait, et en même temps elle écoutait la voix odieuse de son mari qui parlait toujours. Elle était saisie de crainte pour Vronskî mais elle était encore plus troublée des sons de la voix de son mari, dont elle connaissait les intonations et qui semblait ne pas vouloir s'arrêter. « Je suis une mauvaise femme, je suis une femme perdue, pensa-t-elle, mais je n'aime pas mentir, je ne *supporte pas* le mensonge, et *sa nourriture* à lui (son mari), c'est le mensonge. Il sait tout, il voit tout. Que sent-il donc s'il peut parler si tranquillement? S'il me tuait, s'il tuait Vronskî, je le respecterais, mais non, il ne connaît que le mensonge et les convenances. » Elle ne savait au juste ce qu'elle voulait de son mari, quelle attitude elle désirait qu'il prit, elle ne comprenait pas que ce besoin de parler d'Alexis Alexandrovitch qui l'agaçait tant, n'était que l'expression de son trouble et de son inquiétude intérieurs. Un enfant qui s'est fait mal en sautant agite ses muscles pour étourdir sa douleur, de même l'exercice intellectuel était nécessaire à Alexis Alexandrovitch pour éviter de songer à sa femme, en sa présence et en celle de Vronskî, dont le nom revenait à chaque instant. Et de même qu'il est

très naturel pour l'enfant de sauter, pour lui il était naturel de parler.

Il disait :

— Le danger dans les courses de cavalerie est la condition nécessaire. Si l'Angleterre peut citer dans son histoire militaire les actes les plus brillants de la cavalerie, c'est exclusivement pour avoir développé cette force des bêtes et des hommes. Les sports, selon moi, ont une grande importance, et comme toujours nous n'en voyons que le côté superficiel.

— Pas si superficiel que cela, dit la princesse Tverskaïa. On dit qu'un officier s'est cassé deux côtes.

Alexis Alexandrovitch sourit de son sourire sans expression qui découvrait seulement les dents.

— Si vous voulez, princesse, ce n'est pas superficiel, mais intérieur... Mais il ne s'agit pas de cela,

Et de nouveau il s'adressa au général avec qui il causait sérieusement :

— N'oubliez pas que ce sont des militaires qui courent, des hommes qui ont choisi cette carrière, et avouez que dans chaque profession il y a le revers de la médaille ; cela rentre tout simplement dans les devoirs militaires. Le sport hideux de la boxe ou la tauromachie sont des signes de barbarie, mais le sport spécialisé est, au contraire, un indice de développement.

— Non, je n'y reviendrai plus, cela m'émeut trop, dit la princesse Betsy. N'est-ce pas, Anna ?

— Oui, c'est émouvant, mais on ne peut s'en détacher, dit une autre dame. Si j'avais été Romaine, je n'aurais pas manqué une seule représentation du cirque.

Anna ne disait rien et sans quitter la jumelle regardait ailleurs.

A ce moment, un général de haute taille traversa la tribune. Alexis Alexandrovitch s'interrompit hâtivement mais avec dignité, se leva et salua bas l'officier qui passait.

— Vous ne courez pas ? plaisanta l'officier.

— Ma course est plus difficile, répondit avec déférence Alexis Alexandrovitch.

Et bien que la réponse ne signifiait rien, l'officier prit l'air d'avoir reçu la réponse intelligente d'un homme spirituel et d'avoir parfaitement compris
LA POINTE DE LA SAUCE.

— Il y a deux partis, continua Alexis Alexandrovitch : les acteurs et les spectateurs, et l'amour de ces spectacles est l'indice le plus sûr de l'infériorité de développement des spectateurs, mais...

— Princesse, voulez-vous parier ? dit Stépan Arkadiévitch en s'adressant à Betsy. Pour qui pariez-vous ?

— Moi et Anna, pour le prince Kouzovlev, répondit Betsy.

— Moi pour Vronski. Une paire de gants ?

— Ça va.

— Et comme c'est beau, n'est-ce pas ?

Alexis Alexandrovitch se tut pendant qu'on causait autour de lui et aussitôt il se remit à parler.

— Je conviens que si ce ne sont pas des jeux d'hommes...

Mais à ce moment les cavaliers s'élancèrent et toutes les conversations s'arrêtèrent. Alexis Alexandrovitch se tut aussi, et tous, debout, regardèrent du côté de la rivière. Alexis Alexandrovitch ne s'intéressait pas aux courses, aussi ne regardait-il pas les cavaliers et il continuait à promener ses yeux fatigués sur les spectateurs. Son regard s'arrêta sur Anna.

Son visage était pâle et sévère. Évidemment elle ne voyait rien ni personne sauf un seul. Sa main serrait nerveusement l'éventail; elle ne respirait pas. Il la regarda et détourna hâtivement ses yeux sur d'autres visages. « Oui, voici encore une dame et encore d'autres qui sont très émues. C'est très naturel, » se dit Alexis Alexandrovitch. Il ne voulait pas la regarder, mais, malgré lui, il était attiré vers elle. De nouveau il fixa ce visage, sans y vouloir lire ce qui, si clairement, y était inscrit, et malgré lui, avec horreur, il y découvrait ce qu'il ne voulait pas savoir.

La première chute, celle de Kouzovlev, dans la rivière, avait ému tous les spectateurs, mais Alexis Alexandrovitch vit clairement sur le visage pâle, triomphant d'Anna, que celui qu'elle regardait n'était pas tombé. Quand, après que Makhotine et

Vronskï eurent franchi la grande barrière, un autre officier tomba sur la tête et se tua net et qu'un frisson d'horreur parcourut tout le public, Alexis Alexandrovitch aperçut qu'Anna ne le remarquait même pas et comprenait à peine ce qui se disait autour d'elle. Il la regardait de plus en plus souvent et obstinément fixait sur elle son regard. Anna, tout absorbée par Vronskï, sentait de côté le regard froid de son mari fixé sur elle. Elle se retourna pour un instant, le regarda interrogativement et, fronçant un peu les sourcils, elle se détourna de nouveau.

« Maintenant, tout m'est égal, » semblait-elle dire, et elle ne se tourna plus une seule fois vers lui. La course était malheureuse. Sur dix-sept cavaliers il en tomba plus de la moitié. A la fin de la course, tous étaient émus et cette émotion était encore plus vive parce que l'empereur était mécontent.

XXIX

Tous exprimaient hautement leur mécontentement et répétaient cette phrase que quelqu'un avait prononcée : « Il ne manque que le cirque avec des lions », et tous ressentait une sorte d'effroi. Aussi quand Vronski tomba et qu'Anna poussa tout haut un : Ah ! n'y avait-il à cela rien d'extraordinaire. Mais après ce cri, le visage d'Anna exprima un changement qui était déjà tout à fait inconvenant. Elle s'était perdue entièrement : se débattant comme un oiseau pris au piège, tantôt elle voulait se lever et partir, tantôt elle disait à Betsy :

— Partons ! Partons !

Mais Betsy ne l'entendait pas. Elle était penchée et causait à un général qui venait de s'approcher d'elle. Alexis Alexandrovitch s'approcha d'Anna et poliment lui offrit son bras.

— Partons si vous le désirez ! lui dit-il en français.

Anna écoutait ce que disait le général et ne remarquait pas son mari.

— On dit qu'il s'est cassé les jambes; disait le général, cela n'a pas le sens commun.

Anna, sans répondre à son mari, leva sa jumelle et regarda où était tombé Vronski. Mais c'était loin et tant de gens s'étaient massés autour qu'on ne pouvait rien distinguer. Elle baissa la jumelle; prête à s'en aller. Mais à ce moment un officier s'approcha et vint dire quelque chose à l'empereur. Anna s'avança pour écouter.

— Stiva! Stiva! cria-t-elle à son frère.

Mais son frère ne l'entendit pas. De nouveau elle voulait partir.

— Encore une fois je vous offre mon bras; si vous voulez partir, dit Alexis Alexandrovitch en lui touchant le bras.

Elle s'écarta de lui avec horreur et, sans le regarder, répondit :

— Non, non, laissez-moi. Je reste.

Elle voyait maintenant que de l'endroit où était tombé Vronski, accourait vers la tribune un officier. Betsy lui faisait signe avec son mouchoir. L'officier apportait la nouvelle que le cavalier n'était pas tué, mais que le cheval s'était brisé les reins.

A cette nouvelle. Anna s'assit rapidement et cacha son visage dans son éventail.

Alexis Alexandrovitch vit qu'elle pleurait et non

seulement elle ne pouvait retenir ses larmes, mais les sanglots l'étouffaient.

Il se plaça devant elle, lui donnant le temps de se ressaisir.

— Pour la troisième fois, je vous offre mon bras, lui dit-il un moment après.

Anna le regarda, ne sachant que répondre. La princesse Betsy lui vint en aide.

— Non, Alexis Alexandrovitch, j'ai amené Anna et j'ai promis de la reconduire.

— Excusez-moi, princesse, fit-il avec un sourire poli, et la regardant fermement dans les yeux, mais je vois qu'Anna ne se sent pas bien, et je désire qu'elle rentre avec moi.

Anna, effrayée, jeta un regard autour d'elle, se leva docilement, et mit sa main sur le bras de son mari.

— J'enverrai chez lui, je prendrai des nouvelles et te les ferai savoir, lui chuchota Betsy.

En sortant de la tribune, Alexis Alexandrovitch parla comme d'habitude avec ceux qu'il rencontra, et Anna dut comme toujours répondre et parler, mais elle ne comprenait rien et marchait dans un rêve au bras de son mari. « Est-il tué ou non? Est-ce vrai? Viendra-t-il ou non? Le verrai-je aujourd'hui? » pensait-elle.

En silence elle s'assit dans la voiture d'Alexis Alexandrovitch, et sans dire une parole elle sortit de la foule des voitures. Malgré tout ce qu'il voyait,

Alexis Alexandrovitch ne se permettait pas de penser à la vraie situation de sa femme. Il ne voyait que les indices extérieurs. Il avait vu qu'elle se tenait d'une façon choquante, et il crut de son devoir de le lui faire observer. Mais il lui était difficile de ne pas en dire davantage. Il ouvrit la bouche pour lui notifier que sa conduite avait été inconvenante, mais malgré lui, il proféra tout autre chose.

— Combien nous sommes tous enclins à ces spectacles cruels ! dit-il.

— Comment ? Je ne comprends pas, dit Anna avec mépris.

Il fut froissé et aussitôt se mit à dire ce qu'il voulait :

— Je dois vous dire... commença-t-il.

« C'est l'explication », pensa-t-elle et elle eut un sentiment d'effroi.

— Je dois vous dire que vous vous êtes tenue, aujourd'hui, d'une façon inconvenante, lui dit-il en français.

— Comment cela ? dit-elle à haute voix en tournant rapidement la tête vers lui, et le regardant droit dans les yeux, mais au lieu de cette gaieté feinte qui lui était habituelle il remarqua son air résolu sous lequel, fiévreusement, elle cachait sa crainte.

— Ne vous oubliez pas, fit-il en désignant la portière ouverte en face du cocher. Il se leva et releva la vitre.

— Qu'avez-vous trouvé d'inconvenant ? répéta-t-elle.

— Le désespoir que vous n'avez pu cacher à la chute d'un cavalier.

Il attendait sa réponse, mais elle le regardait en silence.

— Je vous ai déjà demandé de vous tenir dans le monde de telle façon que les mauvaises langues n'aient pas de prise sur vous. Il fut un temps où je parlais de nos relations familiales, maintenant je parle uniquement de nos rapports mondains. Vous vous êtes tenue d'une façon inconvenante, et je désire que cela ne se renouvelle plus.

Elle n'entendait pas la moitié de ses paroles ; elle ressentait de la peur et pensait : « Est-ce vrai que Vronski ne s'est pas tué, est-ce de lui qu'on a dit qu'il est sauvé et que son cheval s'est brisé les reins ? » Quand il cessa de parler, elle se contenta d'un sourire de feinte moquerie et ne répondit rien, car elle n'avait pas écouté ses paroles. Alexis Alexandrovitch avait commencé à parler hardiment, mais quand il eut conscience de ce qu'il avait dit, la peur qu'elle ressentait le gagna. Il vit ce sourire et il tomba dans une erreur étrange.

« Elle sourit de mes soupçons. Oui, elle me redira ce qu'elle m'a déjà dit, que mes soupçons ne reposent sur rien, qu'ils sont ridicules. »

Maintenant que le menaçait la découverte de la vérité, il désirait plus que tout qu'elle lui répondit

avec la moquerie d'autrefois que tous ces soupçons étaient ridicules et n'avaient aucun fondement. Ce qu'il savait était si terrible qu'il était prêt à croire n'importe quoi.

Mais l'expression de son visage effrayé et sombre ne permettait plus l'erreur.

— Je me trompe peut-être, dit-il. En ce cas, je vous demande pardon.

— Non, vous ne vous trompez pas, fit-elle lentement en le regardant avec désespoir. Vous ne vous êtes pas trompé. Je suis, et ne puis ne pas être désespérée. Je vous écoute, et je pense à lui. Je l'aime, je suis sa maîtresse. Je ne puis vous supporter, j'ai peur de vous. Je vous hais... Faites de moi ce que vous voudrez.

Et, en se rejetant dans le fond de la voiture, elle éclata en sanglots, et cacha son visage dans ses mains.

Alexis Alexandrovitch ne bougea pas et ne changea pas la direction de son regard, mais son visage prit soudain l'immobilité solennelle d'un mort, et cette expression ne le quitta plus jusqu'à la villa. Arrivés près de la maison, il tourna la tête vers elle, et toujours avec la même expression :

— C'est bien, dit-il, mais j'exige le respect des convenances à l'avenir, jusqu'à, — sa voix trembla, — jusqu'à ce que j'aie pris les mesures nécessaires pour mettre mon honneur à l'abri, mesures que je vous communiquerai ultérieurement.

Il descendit le premier de la voiture, et l'aida à en sortir. Devant les domestiques, il lui serra la main, remonta en voiture et repartit pour Pétersbourg.

Peu après arriva un valet de la part de la princesse Betsy ; il remit à Anna un billet ainsi conçu. « J'ai envoyé prendre des nouvelles d'Alexis, et il m'écrit qu'il est sain et sauf, mais désespéré ! » « Alors *il* viendra, pensa-t-elle. Comme j'ai bien fait de tout lui dire ! »

Elle regarda sa montre. Elle avait encore trois heures à attendre, et le souvenir précis de leur dernier rendez-vous enflamma son sang.

« Mon Dieu, comme il fait clair ! C'est horrible, mais j'aime voir son visage, j'aime cette lumière fantastique .. Mon mari ! Ah ! oui ! ... Eh bien, Dieu soit loué, j'en ai fini avec lui ! »

XXX

Comme dans tous les endroits où les gens se réunissent, dans la petite ville d'eaux allemande où s'étaient rendus les Stcherbatzki, il s'était produit cette sorte de cristallisation habituelle de la société qui définit pour chaque membre sa place fixe et immuable. De même qu'une petite goutte d'eau gelée acquiert la forme d'une étoile de neige, de même chaque nouvel individu qui arrive aux eaux, est placé immédiatement dans l'endroit qui lui convient.

FURST Stcherbatzki SAMMT GEMANLIN UND TOCHTER, d'après l'appartement qu'ils occupaient, leur nom et les connaissances qu'ils avaient retrouvées, se localisaient aussitôt dans une certaine place qui leur était réservée.

Aux eaux, cette année, se trouvait une vraie princesse de sang royal, allemande, grâce à laquelle

la classification de la société était observée encore plus strictement.

La princesse Stcherbatzki désirait vivement présenter sa fille à la princesse allemande, et le lendemain cette cérémonie eut lieu.

Kitty, dans sa robe de Paris, *très simple*, c'est-à-dire très élégante, fit une profonde révérence à la princesse allemande qui lui dit : « J'espère que les roses reparaitront bientôt sur ce joli visage. » Et aussitôt les Stcherbatzki furent définitivement classés en un cercle d'où ils ne pouvaient sortir. Ils firent connaissance avec la famille d'une milady, avec une comtesse allemande et son fils, blessé à la dernière guerre, avec un savant suédois, et avec un M. Canut et sa sœur. Mais la société habituelle des Stcherbatzki était naturellement une dame de Moscou, Maria Eugeniévna Rtitcheva, dont la fille déplaisait à Kitty, parce qu'elle aussi était devenue malade d'amour, et un colonel de Moscou que Kitty avait vu depuis son enfance en uniforme à épaulettes et qui, ici, avec ses petits yeux, son cou découvert et sa cravate de couleur, était très ridicule, et d'autant plus ennuyeux pour Kitty qu'elle ne pouvait jamais se débarrasser de lui.

Quand tout cela fut fermement établi, Kitty s'ennuya encore davantage, d'autant plus que le prince était parti à Carlsbad et qu'elle restait seule avec sa mère. Elle ne s'intéressait pas à leurs connaissances, sentait qu'elle ne trouverait en elles rien de

nouveau. Son principal intérêt dans la ville d'eaux était d'observer ceux qu'elle ne connaissait pas. Kitty attribuait toujours aux gens des sentiments extraordinairement beaux, surtout à ceux qu'elle ne connaissait pas, et maintenant elle s'efforçait de comprendre quel rapport existait entre eux et elle, et ce qu'ils étaient. Kitty s'imaginait les caractères les plus nobles et les plus beaux et prenait de l'intérêt à ses observations.

Parmi ceux qui l'occupaient particulièrement il y avait une jeune fille venue aux eaux avec une dame malade, madame Stahl. Cette dame Stahl appartenait à la haute société, mais elle était si malade qu'elle ne pouvait marcher, et seulement par les très beaux jours allait jusqu'à la source dans une petite voiture. Mais c'était moins le mal que l'orgueil — comme l'expliquait la princesse — qui faisait que madame Stahl ne connaissait personne parmi les Russes. Une jeune fille russe soignait madame Stahl et, en outre, comme le remarquait Kitty, elle se liait avec tous les malades gravement atteints, nombreux aux eaux, et, de la façon la plus naturelle, leur prodiguait aussi ses soins.

Cette jeune fille russe, d'après les observations de Kitty, n'était pas parente de madame Stahl, et, en même temps, ce n'était pas une garde-malade rétribuée.

Madame Stahl l'appelait Varenka, les autres l'appelaient mademoiselle Varenka. Outre que Kitty

s'intéressait à cette observation des rapports de cette jeune fille envers madame Stahl et les autres malades qu'elle ne connaissait pas, éprouvait-elle, comme il arrive toujours, une sympathie très grande pour cette demoiselle Varenka, et par les regards échangés entre elles, elle sentait qu'elle lui plaisait aussi.

Cette demoiselle Varenka n'était pas toute jeune, c'était une de ces créatures sans âge. On pouvait lui donner de dix-neuf à trente ans. En examinant ses traits, malgré la couleur malade de son visage on la trouvait plutôt belle. Elle aurait pu passer pour bien faite sans une trop grande maigreur des épaules et une tête disproportionnée à sa taille moyenne, mais elle ne devait pas être attrayante pour les hommes.

Elle rappelait une belle fleur ayant conservé ses pétales mais déjà fanée et sans parfum. De plus elle ne pouvait être attrayante pour les hommes parce qu'il lui manquait ce que Kitty avait en excès : cette flamme concentrée de la vie et la conscience de son charme.

Elle paraissait toujours préoccupée d'une idée fixe et par suite semblait ne pouvoir s'intéresser à rien d'étranger. Par le contraste qu'elle présentait avec Kitty, elle l'attirait particulièrement. Kitty sentait qu'en elle, dans sa façon de vivre, elle trouverait le modèle dont la recherche la faisait tant souffrir ; elle comprenait enfin l'intérêt, le

sens de la vie en dehors des odieuses relations mondaines d'une jeune fille envers les hommes, car maintenant, elle trouvait honteux de s'exposer comme une marchandise qui attend son acheteur. Plus Kitty observait son amie inconnue plus elle se convainquait que cette femme était précisément cette créature parfaite qu'elle s'imaginait, et plus elle désirait la connaître.

Les deux jeunes filles se rencontraient plusieurs fois par jour, et à chaque fois les yeux de Kitty disaient : « Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ? N'est-ce pas que vous êtes bien cette créature charmante que je me représente ? Mais au nom de Dieu, ne pensez pas, ajoutait son regard, que je me permette de m'imposer à vous ; tout simplement je vous admire et vous aime. » « Moi aussi, je vous aime et vous êtes charmante et je vous aimerais encore davantage si j'avais le temps », répondait le regard de l'inconnue. Et en effet, Kitty la voyait toujours occupée : tantôt elle promenait les enfants d'une famille russe, tantôt elle portait un plaid à un malade et l'en enveloppait, tantôt elle achetait des biscuits pour le café de quelqu'un.

Peu après l'arrivée des Scherbatzki aux eaux parut un couple qui devint l'objet d'une attention peu bienveillante. C'était un homme de très haute taille, vouté, aux mains énormes, vêtu d'un pardessus court, élimé, et pas à sa taille ; ses yeux étaient noirs, naïfs, et en même temps terribles ;

une jeune femme assez bien, marquée de variole, mal habillée, sans goût l'accompagnait. Reconnaissant que les nouveaux venus étaient des Russes, Kitty s'imagina aussitôt un beau et touchant roman dont ils étaient les héros ; mais la princesse, ayant appris par la liste des étrangers que c'étaient Nicolas Lévine et Maria Nikolaïevna, expliqua à Kitty quel sacripant était ce Lévine, et tous ses rêves sur ces deux personnages, non à cause des récits de sa mère, mais parce qu'il était le frère de Constantin, lui semblèrent tout à coup désagréables. Ce Lévine, avec son tic de la tête, excita bientôt en elle du dégoût. Il lui semblait que dans ses grands yeux terribles qui la suivaient obstinément, s'exprimait un sentiment de haine, de raillerie, et elle s'efforçait d'éviter sa rencontre.

XXXI

Le temps était vilain : il avait plu toute la matinée, et les malades avec leurs parapluies se pressaient dans la galerie. Kitty se promenait avec sa mère et le colonel de Moscou qui paradait dans un costume européen acheté tout confectionné à Francfort. Ils marchaient d'un côté de la galerie en tâchant d'éviter Lévine qui se promenait de l'autre. Varenka en robe sombre, coiffée d'un chapeau noir à bord rabattu, se promenait avec une Française aveugle, d'un bout à l'autre de la galerie, et, chaque fois qu'elle croisait Kitty, elle lui jetait un regard amical.

— Maman, puis-je lui adresser la parole ? dit Kitty qui suivait des yeux son amie inconnue et entrevoyait la possibilité de la rencontrer à la source où les uns et les autres se rendaient.

— Oui, si tu veux, mais auparavant je me renseignerai sur elle et moi-même commencerai à lui

parler, répondit la mère. Qu'as-tu trouvé en elle de particulier? C'est une dame de compagnie, probablement. Si tu veux, je ferai connaissance avec madame Stahl, j'ai connu sa belle-sœur, dit la princesse en levant fièrement la tête.

Kitty savait que sa mère était un peu froissée de ce que madame Stahl paraissait éviter de faire sa connaissance. Elle n'insista pas.

— Elle a un charme extraordinaire, dit-elle en regardant Varenka pendant que celle-ci faisait boire la Française. Regardez comme en elle tout est simple et charmant!

— Tu es drôle avec tes ENGOUEMENTS, dit la princesse. Non, mieux vaut retourner, ajouta-t-elle en remarquant Lévine et sa compagne qui venaient de leur côté en compagnie du docteur allemand; avec qui Lévine discutait à haute voix et d'un ton irrité.

Elles avaient à peine eu le temps de se retourner qu'elles entendirent non plus une conversation à haute voix mais de véritables cris. Lévine, qui s'était arrêté, vociférait et le docteur lui-même se laissait emporter. Les gens s'attroupaient autour d'eux. La princesse et Kitty se hâtèrent de s'éloigner et le colonel se joignit à la foule pour savoir de quoi il s'agissait.

Quelques minutes après il revint près d'elles.

— Qu'y avait-il donc là-bas? demanda la princesse.

— C'est honteux! répondit le colonel. A l'étran-

ger on ne craint rien autant que de se rencontrer avec des Russes. Ce monsieur, de haute taille, a injurié le docteur, parce que celui-ci ne le soigne pas comme il l'entend. Il a même levé sa canne. C'est honteux, tout simplement !

— Ah ! comme c'est désagréable ! dit la princesse. Eh bien, comment cela s'est-il terminé ?

— Il faut remercier Dieu que cette Russe s'en soit mêlée, celle qui a ce chapeau en forme de champignon, ce doit-être une Russe, fit le colonel.

— Mademoiselle Varenka ? demanda joyeusement Kitty.

— Oui, oui. Elle est accourue plus vite que les autres, elle a pris ce monsieur sous le bras et l'a emmené.

— Vous voyez, maman, dit Kitty, et vous vous étonnez que je l'admire.

Dès le lendemain, en observant son amie inconnue, Kitty remarqua qu'elle avait envers Lévine et sa compagne la même attitude qu'envers ses autres PROTÉGÉS.

Elle s'approchait d'eux, leur parlait, se faisait l'interprète de la femme qui ne parlait aucune langue étrangère.

Kitty se mit à insister davantage près de sa mère pour qu'elle lui fit faire connaissance avec Varenka. Et si désagréable que ce fût pour la princesse de faire les premières avances à madame Stahl, qui se permettait une attitude orgueilleuse,

elle prit des renseignements sur Varenka, jugea d'après eux qu'il n'y avait rien de fâcheux à faire sa connaissance, et, la première, elle aborda Varenka.

Profitant du moment où sa famille était à la source et Varenka arrêtée devant la boulangerie, la princesse s'approcha d'elle.

— Permettez-moi de faire votre connaissance, dit-elle avec un sourire digne. Ma fille est amoureuse de vous. Vous ne me connaissez peut-être pas. Je...

— C'est plus que réciproque, princesse, répondit hâtivement Varenka.

— Quel grand service vous avez rendu hier à votre malheureux compatriote ! dit la princesse.

Varenka rougit.

— Je ne me rappelle pas ; il me semble que je n'ai rien fait, dit-elle.

— Comment ! Mais vous avez évité des ennuis à ce Lévine.

— Oui, *sa compagne* m'a appelée. J'ai tâché de le calmer. Il est bien malade et mécontent de son médecin. Et moi j'ai l'habitude de soigner les malades.

— Oui, j'ai entendu dire que vous vivez à Menton avec votre tante, madame Stahl. J'ai connu sa belle-sœur.

— Non, madame Stahl n'est pas ma tante, je l'appelle maman, mais ne lui suis pas parente.

Elle m'a élevée, répondit Varenka en rougissant de nouveau.

Elle avait dit cela si simplement, avec tant de charme, l'expression de son visage était si franche que la princesse comprit pourquoi Kitty aimait Varenka.

— Eh bien, que fait ce Lévine? demanda la princesse.

— Il part, répondit Varenka.

A ce moment, Kitty venant de la source accourait, toute joyeuse que sa mère eût fait connaissance avec la jeune fille.

— Eh bien Kitty, ton grand désir de faire connaissance avec mademoiselle...

— Varenka, dit en souriant la jeune fille, tout le monde m'appelle ainsi.

Kitty, rouge de plaisir, serra longuement, en silence, la main de sa nouvelle amie, qui ne répondait pas à la pression de sa main mais lui abandonnait la sienne. Cependant le visage de mademoiselle Varenka s'éclairait d'un sourire doux, joyeux, bien qu'un peu triste, qui découvrit de fortes et belles dents.

— Moi-même je désirais depuis longtemps... dit-elle.

— Mais vous êtes si occupée!...

— Ah! pas du tout, au contraire, je n'ai aucune occupation, répondit Varenka.

Mais au même moment elle dut quitter ses nou-

velles connaissances parce que deux jeunes filles russes, les filles d'un malade, accouraient vers elle.

— Varenka ! maman vous appelle ! criaient-elles.
Et Varenka les suivit.

XXXII

Les détails que la princesse avait appris sur le passé de Varenka, sur ses rapports envers madame Stahl et sur madame Stahl elle-même, étaient ceux-ci : madame Stahl, qui, suivant les uns, avait tourmenté jusqu'à la mort son mari, et que, d'après les autres, son mari, au contraire, avait fait souffrir toute sa vie par sa conduite immorale, était une femme malade et exaltée. A la mort de son enfant, né quand déjà le divorce était prononcé entre elle et son mari, et qui mourut aussitôt après sa naissance, les parents de madame Stahl, connaissant sa sensibilité, craignirent que cette épreuve ne la tuât et changèrent l'enfant qu'ils remplacèrent par la fille d'une cuisinière à la cour, née la même nuit et dans la même maison, à Pétersbourg ; c'était Varenka. Madame Stahl apprit plus tard que Varenka n'était pas sa fille, mais

continua de l'élever, d'autant plus que celle-ci se trouvait alors sans parents.

Depuis plus de dix ans, madame Stahl vivait à l'étranger, dans le Midi, ne quittant pas le lit. Les uns disaient qu'elle se posait en femme vertueuse et très pieuse, d'autres soutenaient qu'elle était dans l'âme une noble créature ne vivant, comme elle l'affichait, que pour le bien de son prochain. Personne ne savait à quelle religion elle appartenait : était-elle protestante, catholique, orthodoxe, on l'ignorait, une seule chose était indiscutable, elle était en relations d'amitié avec de hauts personnages de diverses confessions.

Varenka avait toujours vécu avec elle à l'étranger et tous ceux qui connaissaient madame Stahl connaissaient et aimaient mademoiselle Varenka, comme tous l'appelaient.

Sachant tout cela, la princesse ne trouvait rien à dire au rapprochement de sa fille avec Varenka, d'autant plus que celle-ci avait des manières et une éducation très distinguées, parlait à la perfection le français et l'anglais, et, ce qui était le principal, avait transmis, de la part de madame Stahl, ses regrets de ne pouvoir, vu son état de santé, avoir le plaisir de faire connaissance avec la princesse.

Une fois présentée à Varenka, Kitty se rapprocha d'elle de plus en plus, et chaque jour découvrit en elle de nouvelles qualités.

La princesse, ayant appris que Varenka avait

une jolie voix, l'invita à venir chez elle le soir, pour chanter.

— Kitty jouera du piano ; celui que nous avons n'est pas excellent, il est vrai, mais vous nous ferez un grand plaisir, dit la princesse avec son sourire pincé, qui était maintenant désagréable à Kitty, car elle avait remarqué que Varenka n'avait pas envie de chanter. Cependant Varenka vint le soir et apporta son cahier de musique. La princesse avait invité Maria Eugeniévna, sa fille et le colonel.

Varenka ne parut pas gênée de la présence de personnes qu'elle ne connaissait pas et aussitôt s'approcha du piano. Elle ne savait pas s'accompagner mais lisait admirablement les notes. Kitty, très bonne pianiste, l'accompagna.

— Vous avez un talent extraordinaire, lui dit la princesse quand Varenka eut chanté ; ce premier morceau est fort bien,.

Maria Eugeniévna et sa fille la remercièrent et lui firent des compliments.

— Regardez quelle foule s'est rassemblée pour vous écouter, dit le colonel en se penchant à la fenêtre.

En effet, un groupe assez compact s'était formé sous les fenêtres.

— Je suis très heureuse que cela vous ait fait plaisir, répondit simplement Varenka.

Kitty, toute fière, regardait son amie. Elle admirait son art, sa voix et son visage, mais par-dessus

tout ce fait que Varenka, évidemment, n'éprouvait aucun orgueil de son talent et restait tout à fait indifférente aux louanges. Elle semblait seulement demander si elle devait chanter encore ou si c'était assez.

« Si c'était moi, pensait Kitty, comme je serais fière ! Comme je serais heureuse de voir cette foule sous les fenêtres. Et elle, tout cela la laisse indifférente. Elle ne chante que pour ne pas refuser, pour être agréable à maman. Qu'y a-t-il en elle ? Qu'est-ce qui lui donne cette capacité de négliger tout, d'être indifférente et calme ? Comme je désirerais le savoir, l'apprendre d'elle ! » pensait Kitty en regardant attentivement ce visage calme. La princesse demanda à Varenka de chanter encore, et celle-ci chanta un autre morceau, de la même façon, classiquement, d'une façon charmante, se tenant droite près du piano et battant la mesure de sa main maigre et brune.

Le morceau suivant, dans le cahier, était une romance italienne. Kitty joua l'introduction et se retourna vers Varenka.

— Passons cela, dit Varenka en rougissant.

Kitty étonnée s'arrêta, semblant l'interroger, et posa ses yeux sur le visage de Varenka.

— Eh bien, passons à autre chose, dit-elle hâtivement, en tournant les feuilles, comprenant aussitôt qu'à ce morceau se rattachait quelque souvenir pénible.

— Non, non, reprit Varenka en mettant la main sur la musique et souriant. Non, chantons cela. Et elle le chanta avec le même calme, la même correction et la même perfection que les morceaux précédents. Quand elle eut fini, tous la remercièrent de nouveau et allèrent prendre le thé.

Kitty et Varenka sortirent dans le jardin attendant à la maison.

— N'est-ce pas qu'un souvenir est lié pour vous à cette romance ? demanda Kitty. Ne le dites pas, ajouta-t-elle vivement. Dites-moi seulement si je me trompe.

— Non, pourquoi pas ? Je le dirai tout simplement, dit Varenka ; et sans attendre l'objection, elle poursuivit : Oui, c'est un souvenir, et un souvenir pénible. J'ai aimé un homme et c'est à lui que j'ai chanté ce morceau.

Kitty, les yeux grands ouverts, regardait attentivement Varenka.

— Je l'aimais et il m'aimait, mais sa mère n'a pas voulu qu'il m'épouse et il est devenu le mari d'une autre. Maintenant il n'habite pas loin de nous, je le vois de temps en temps. Vous ne pensiez pas que j'avais un roman, moi aussi ? dit-elle, et son joli visage brilla de cette flamme qui jadis, Kitty le sentait, avait dû l'éclairer.

— Comment ne l'aurais-je pas pensé ? Si j'étais un homme, je ne pourrais aimer personne après vous avoir connue. Je ne comprends pas seulement

comment il a pu se soumettre au désir de sa mère, vous oublier et vous rendre malheureuse. Il n'avait pas de cœur.

— Oh non ! c'est un homme très brave, et moi je ne suis pas malheureuse ; au contraire, je suis très heureuse. Eh bien, alors, nous ne chantons plus aujourd'hui ? ajouta-t-elle en se dirigeant vers la maison.

— Comme vous êtes belle ! Comme vous êtes belle ! exclama Kitty, et l'arrêtant, elle l'embrassa. Si je pouvais vous ressembler un peu !

— Pourquoi ressembler à quelqu'un ? Vous êtes belle comme vous êtes, dit Varenka avec son sourire doux et fatigué.

— Non, je ne suis pas du tout bonne. Eh bien, dites-moi... Attendez, asseyons-nous, dit Kitty, la faisant asseoir de nouveau près d'elle, sur le banc. N'est-il pas blessant de penser qu'un homme dédaigne votre amour, qu'il ne veut pas...

— Mais il ne m'a pas dédaignée, je suis sûre qu'il m'aimait, seulement c'est un fils obéissant...

— Oui, mais s'il n'agissait pas par la volonté de sa mère, si c'était de lui-même, tout simplement ? demanda Kitty, sentant que son visage brûlant de honte trahissait son secret.

— Alors il agirait mal et je ne le regretterais pas, répondit Varenka, ayant compris qu'il ne s'agissait plus d'elle, mais de Kitty.

— Mais l'offense ! fit Kitty. On ne peut pas oublier

l'offense. On ne peut pas ! dit-elle, se rappelant son regard au dernier bal, pendant l'arrêt de la musique.

— Quelle offense ? Vous n'avez rien à vous reprocher ?

— C'est pire ! c'est honteux !

Varenka hocha la tête et posa sa main sur celle de Kitty.

— Mais en quoi est-ce honteux ? dit-elle. Vous ne pouviez dire à un homme indifférent pour vous que vous l'aimiez.

— Sans doute, je n'en ai jamais dit un mot, mais il le savait. Non, non, il y a des regards, il y a des manières. Vivrais-je cent ans, je n'oublierais pas...

— Alors quoi ? Je ne comprends pas. Il s'agit de savoir si maintenant vous l'aimez ou non, dit Varenka appelant les choses par leur nom.

— Je le hais ! Je ne puis me pardonner !

— Quoi ?

— La honte, l'offense !

— Ah ! si toutes les femmes étaient aussi sensibles que vous ! dit Varenka, mais il n'y a pas une jeune fille qui n'ait éprouvé cela, et ce n'est pas si important.

— Et qu'y a-t-il donc d'important ? demanda Kitty en la regardant curieusement.

— Ah ! beaucoup de choses ! fit en souriant Varenka.

— Mais quoi donc ?

— Beaucoup de choses plus importantes que tout cela ! répéta Varenka ne sachant que dire.

A ce moment, la voix de la princesse s'entendit de la fenêtre :

— « Kitty ! Il fait frais. Prends un châle ou rentre à la maison ! »

— C'est vrai, il est temps, dit Varenka en se levant. Il faut encore que j'aille voir madame Berthe, elle m'a demandée.

Kitty lui tenait la main et l'interrogeait d'un regard passionné et suppliant :

— « Quoi ? Qu'y a-t-il de plus important, qui donne une telle quiétude ? Vous le savez, dites-le-moi ? »

Mais Varenka ne comprenait pas ce que lui demandait le regard de Kitty. Elle se rappelait seulement qu'elle devait aller voir madame Berthe et rentrer pour le thé de madame Stahl avant minuit.

Elle entra dans la chambre, prit sa musique, et ayant salué tout le monde, s'apprêta à partir.

— Permettez-moi de vous accompagner, dit le colonel.

— Sans doute, vous ne pouvez aller seule la nuit, ajouta la princesse. J'enverrai au moins Paracha.

Kitty remarqua que Varenka retenait à peine un sourire en entendant qu'elle devait être accompagnée.

— Non. Je sors toujours seule et il ne m'arrive jamais rien, dit-elle en mettant son chapeau.

Et embrassant encore une fois Kitty, sans dire ce qui était important, d'un pas décidé, la musique sous le bras, elle disparut dans la demi-obscurité de la nuit d'été, emportant avec elle son secret : ce qu'il y a de plus important, qui lui donnait ce calme et cette dignité qu'on lui enviait.

XXXIII

Kitty fit aussi la connaissance de madame Stahl, et cette connaissance, jointe à l'amitié de Varenka, non seulement eut sur elle une grande influence, mais la consola de ses chagrins. Elle trouvait cette consolation parce que cette connaissance lui avait découvert un monde tout nouveau qui n'avait rien de commun avec son passé, un monde supérieur et beau de la hauteur duquel on pouvait tranquillement contempler ce passé. Elle comprenait qu'en dehors de la vie instinctive, à laquelle jusqu'alors elle s'était adonnée, il existait aussi une vie spirituelle. Cette vie se révélait par la religion, mais par une religion n'ayant rien de commun avec celle que connaissait Kitty depuis son enfance et qui se traduisait par la messe le matin, l'office du soir à la maison des Veuves, où on pouvait rencontrer des connaissances, et l'étude par cœur, avec les prêtres, des textes slaves. C'était une religion supé-

rieure, mystérieuse, liée à une série de belles pensées et de sentiments, à laquelle non seulement on pouvait croire, parce que c'était ordonné, mais qu'on pouvait aimer. Kitty n'apprit point tout cela par des paroles. Madame Stahl causait avec elle comme avec une charmante enfant qu'on admire comme un souvenir de sa propre jeunesse; une fois seulement elle mentionna que dans toutes les douleurs humaines, la consolation est donnée par l'amour et la foi, ajoutant que pour le Christ compatissant il n'existe pas de douleur minime; et aussitôt, elle passa à un autre sujet. Mais, dans chacun de ses mouvements, dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses regards, « célestes », comme disait Kitty, et surtout dans toute l'histoire de sa vie qu'elle connaissait par Varenka, elle apprenait « ce qui était important », et qu'elle ignorait jusqu'ici.

Mais si élevé que fût le caractère de madame Stahl, si touchante que fût son histoire, si digne et si tendre que fût sa parole, Kitty remarquait en elle des traits qui l'étonnaient. Elle remarquait qu'en parlant de ses parents, madame Stahl avait un sourire méprisant, ce qui était contraire à la bonté chrétienne. Elle remarquait encore, quand elle rencontrait chez madame Stahl un prêtre catholique, que celle-ci tenait soigneusement son visage dans l'ombre de l'abat-jour et souriait d'une façon particulière. Si peu graves

que fussent ces observations, Kitty en éprouvait de la gêne, et elle finissait par douter un peu de madame Stahl. Mais en revanche, Varenka, seule, sans parents, sans amis, qui, avec son triste désenchantement ne désirait rien, ne regrettait rien, était pour elle cette perfection idéale à laquelle elle rêvait d'atteindre. En observant Varenka elle avait compris qu'il fallait seulement, pour être heureuse et bonne, s'oublier, aimer les autres. Et Kitty voulait y parvenir.

Ayant enfin compris ce qui était *le plus important*, Kitty ne se contentait plus de l'admirer, mais aussitôt, de toute son âme, elle s'adonnait à cette nouvelle vie qui s'ouvrait devant elle. D'après les récits de Varenka sur ce que faisaient madame Stahl et les autres, Kitty s'était tracé le plan de sa vie future. Elle décida qu'à l'exemple de la nièce de madame Stahl, *Aline*, dont Varenka lui avait beaucoup parlé, n'importe où elle serait elle chercherait les malheureux, leur viendrait en aide, leur distribuerait des évangiles, qu'elle lirait aux malades, aux criminels, aux mourants. L'idée de la lecture de l'évangile aux criminels, comme le faisait Aline, la séduisait particulièrement. Mais tout cela n'étaient que rêveries mystiques, que Kitty ne confiait ni à sa mère ni même à Varenka.

Cependant, en attendant la réalisation en grand de ses projets, Kitty, aux eaux, où il y avait tant de malades et d'affligés, trouvait déjà de fréquentes

occasions, en imitant Varenka, de mettre en pratique ses nouvelles résolutions.

Tout d'abord la princesse remarqua seulement que Kitty se trouvait sous la forte influence de « SON ENGOUEMENT » pour madame Stahl et surtout pour Varenka. Elle voyait que Kitty non seulement imitait cette dernière dans son activité, mais qu'involontairement elle prenait sa démarche, ses façons de parler, de cligner les yeux, mais, ensuite la princesse s'aperçut qu'indépendamment du charme, une sérieuse transformation s'était accomplie dans son âme.

La princesse voyait sa fille lire pendant des soirées entières l'évangile, en français, que lui avait donné madame Stahl, ce qu'elle ne faisait jamais auparavant ; qu'elle évitait le monde et se rapprochait des malades sous la protection de Varenka, et sortait avec la famille pauvre d'un peintre malade, nommé Pétrov. Kitty paraissait fière de remplir dans cette famille les devoirs de sœur de charité. Tout cela était fort bien et la princesse n'avait point d'objections à y faire, d'autant plus que la femme de Pétrov était une femme très distinguée et qu'une grande-duchesse qui avait remarqué l'activité de Kitty, l'en félicitait et l'appelait l'ange consolateur. Enfin c'eût été parfait sans l'exagération, mais la princesse voyait que sa fille tombait dans l'extrême et elle lui dit :

— IL NE FAUT JAMAIS RIEN OUTRER.

Mais Kitty ne lui répondit rien. Elle pensait en elle-même qu'on ne saurait trop faire dans l'œuvre chrétienne. Comment pouvait-on tomber dans l'exagération en suivant la doctrine qui ordonne de tendre l'autre joue quand l'une est souffletée, de donner sa chemise quand on vous demande un vêtement. Mais ce zèle déplaisait à la princesse, et d'autant plus que Kitty, comme elle le sentait, ne voulait pas lui ouvrir son âme.

En effet, Kitty lui cachait ses nouvelles idées, ses nouveaux sentiments. Elle les cachait non par manque de respect et d'affection pour sa mère, mais précisément parce que c'était sa mère. A toute autre plutôt qu'à celle-ci elle les eût révélés.

— Il y a longtemps qu'Anna Pavlovna n'est pas venue chez nous, dit un jour la princesse en parlant de madame Pétrov. Je l'ai invitée, elle paraît mécontente de quelque chose.

— Mais je ne l'ai pas remarqué, maman, dit Kitty en rougissant.

— Il y a longtemps que tu n'es allée chez eux?

— Demain nous devons faire une promenade dans la montagne, répondit Kitty.

— Bien, allez, dit la princesse en fixant le visage confus de sa fille et tâchant de deviner la cause de sa confusion.

Le même jour Varenka vint dîner et raconta qu'Anna Pavlovna avait réfléchi et n'irait pas faire

la promenade dans la montagne. Et la princesse remarqua que Kitty rougissait de nouveau.

— Kitty, n'y a-t-il rien eu de désagréable entre toi et les Pétrov? demanda la princesse restée seule avec sa fille. Pourquoi a-t-elle cessé d'envoyer ses enfants et de venir chez nous?

Kitty répondit qu'il n'y avait rien eu entre eux et qu'elle ne comprenait pas du tout pourquoi Anna Pavlovna paraissait fâchée contre elle. Kitty disait vrai, elle ignorait la cause du changement d'attitude d'Anna Pavlovna envers elle, mais elle le devinait. Et ce qu'elle devinait elle ne pouvait pas plus le dire à sa mère qu'elle ne pouvait se le dire à elle-même. C'était une de ces choses qu'on sent mais qu'on ne peut formuler, même à soi-même, tant il est horrible et honteux de se tromper.

Souvent et sans cesse, elle cherchait dans ses souvenirs quels avaient été ses rapports avec cette famille. Elle se rappelait la joie naïve qui s'était exprimée à leur rencontre sur le bon visage rond de madame Pétrov; elle se souvenait de leurs conversations secrètes sur le malade, de leurs complots pour l'empêcher de travailler — ce qui lui était défendu — et le faire promener; elle pensait à l'affection du petit garçon qui l'appelait « ma Kitty » et ne voulait pas aller se coucher sans elle. Mais il n'y avait rien de mal en tout cela! Ensuite, elle se rappelait le visage amaigri de Pétrov, son long cou, dans son veston

brun, ses cheveux rares, bouclés, ses yeux bleus interrogateurs, qui, au commencement, effrayaient Kitty, et ses tentatives pénibles de paraître vif et animé en sa présence. Elle se rappelait ses efforts, les premiers temps, pour vaincre la répugnance qu'elle éprouvait pour lui comme pour tous les poitrinaires, la gêne qu'elle éprouvait à inventer des conversations. Elle se rappelait les regards timides, attendris, qu'il avait pour elle ; le sentiment étrange de compassion et de souffrance, qu'elle ressentait ensuite, et la joie de se sentir bonne qu'elle en avait éprouvée.

Comme tout cela était bon ! Ce fut ainsi au début ; mais, depuis quelques jours, tout s'était gâté, Anna Pavlovna avait reçu Kitty avec une amabilité feinte et ne cessait de les observer, elle et son mari.

Était-ce sa joie touchante à son approche qui causait la froideur d'Anna Pavlovna ?

« Oui, se rappelait-elle. Anna Pavlovna n'était pas naturelle, elle n'avait pas sa bonté coutumière quand, avant-hier, elle disait avec dépit : « Ah ! il « vous attendait impatiemment. Il n'a pas voulu « prendre le café sans vous, bien qu'il soit très « faible. » Oui, il lui a même été désagréable que je lui donne son plaid. Tout cela est si simple, mais il a accepté si maladivement, il a remercié si longuement, que je me suis sentie gênée. Et puis mon portrait qu'il a si bien fait ; et surtout ce regard

confus et tendre ! Oui, oui, c'est ça, se répétait Kitty avec horreur. Non, c'est impossible ! Cela ne peut être ! Il est si malheureux ! »

Ce doute empoisonnait le charme de sa nouvelle vie.

XXXIV

Avant la fin de la cure, le prince Stcherbatzki, qui, après son séjour à Karlsbad, était allé à Baden et à Kissingen, chez des compatriotes, pour s'imprégner de l'humeur russe, revint chez les siens.

Les opinions du prince et de la princesse sur la vie à l'étranger, étaient diamétralement opposées. La princesse trouvait tout parfait, et malgré sa haute situation dans la société russe, elle désirait, à l'étranger, ressembler à une dame européenne, ce qui n'allait pas, avec son extérieur franchement russe ; c'est pourquoi elle devait se composer une attitude, ce qui la gênait un peu. Le prince, au contraire, trouvait tout mauvais à l'étranger ; il n'aimait pas la vie européenne, portait des costumes russes et affectait de se montrer moins européen qu'il ne l'était en réalité.

Le prince, amaigri, les joues pendantes, revenait

tout joyeux, et sa bonne humeur s'accrut quand il trouva Kitty tout à fait remise.

La princesse lui apprit l'amitié de Kitty avec madame Stahl et Varenka, et lui parla du changement qui s'accomplissait en elle. Le prince en fut ennuyé et tout cela excita en lui le sentiment habituel de jalousie pour tout ce qui éloignait sa fille de lui et pouvait diminuer son influence sur elle. Mais ces nouvelles désagréables étaient noyées dans sa joie et sa gaiété habituelles qui s'avivaient encore aux eaux de Karlsbad.

Le lendemain de son arrivée, le prince, en long pardessus, le visage ridé à la russe, les joues relevées par un col empesé, l'humeur excellente, partit à la source avec sa fille. La matinée était belle, les maisons gaies, propres, avec leurs jardinets ; la vue des femmes allemandes aux visages et aux mains rouges, imbibées de bière, qui travaillaient gaiement, et le soleil clair, réjouissaient son âme ; mais plus il s'approchait de la source, plus les malades devenaient nombreux et leur aspect semblait encore plus triste au milieu du confortable habituel de la vie allemande. Kitty n'était plus frappée de ce contraste. Le soleil clair, l'éclat joyeux de la verdure, les sons de la musique, étaient pour elle le cadre habituel de tous ces visages connus et des changements en mieux ou en pire qu'elle suivait. Mais pour le prince, la lumière et l'éclat de cette matinée de juin, les sons de l'or-

chestre qui jouait une valse gaie, à la mode, et surtout la vue des servantes bien portantes, semblaient quelque chose de monstrueux et d'inconvenant auprès de ces mourants qui se rassemblaient là de tous les coins de l'Europe et marchaient tristement.

Malgré le sentiment de fierté qu'il éprouvait, comme un retour de la jeunesse, quand il avait à son bras sa fille préférée, il se sentait maintenant un peu gêné, honteux de sa santé, de ses membres gros et forts ; il éprouvait presque le sentiment d'un homme qui se trouve déshabillé en société.

— Présente-moi, présente-moi à tes nouveaux amis, dit-il à sa fille en lui serrant le bras de son coude. Je suis tout de même content de ton vilain Soden parce qu'il t'a si bien remise. Seulement c'est bien triste chez vous. Qui est-ce ?

Kitty lui nommait les personnes qu'ils croisaient. A l'entrée même du jardin, ils rencontrèrent l'aveugle, madame Berthe, avec sa conductrice, et le prince se rasséréna en voyant l'expression attentive de la vieille Française aux sons de la voix de Kitty. Aussitôt, avec l'amabilité exagérée des Français, elle se mit à lui parler, le félicitant d'avoir une si charmante fille et appelant Kitty son trésor, sa perle, son ange consolateur.

— En ce cas, elle est l'ange numéro 2, dit le prince en souriant. Et l'ange numéro 1 est mademoiselle Varenka.

— Oh ! mademoiselle Varenka est vraiment un ange ! dit madame Berthe.

Dans la galerie, ils rencontrèrent aussi Varenka. Elle marchait très vite, de leur côté, et portait un élégant sac rouge.

— Papa est arrivé, lui dit Kitty.

Varenka fit — simplement et naturellement comme tout ce qu'elle faisait — un mouvement intermédiaire entre le salut et la révérence et aussitôt se mit à causer avec le prince, comme elle causait avec tous, sans gêne et très simplement.

— Naturellement, je vous connais beaucoup, lui dit le prince avec un sourire par lequel Kitty vit qu'elle plaisait à son père. Où allez-vous si vite ?

— Maman est ici, dit-elle, s'adressant à Kitty. Elle n'a pas dormi de la nuit et le docteur lui a conseillé de sortir. Je lui apporte son ouvrage.

— Alors c'est l'ange numéro 1, dit le prince quand Varenka se fut éloignée.

Kitty vit qu'il voulait railler Varenka, mais ne le pouvait faire parce que Varenka lui plaisait.

— Eh bien, c'est cela, nous verrons tous tes amis, ajouta-t-il, et madame Stahl, si elle daigne me reconnaître.

— Est-ce que tu l'as connue, papa ? demanda Kitty inquiète en remarquant l'éclat moqueur qui s'allumait à son nom dans les yeux du prince.

— J'ai connu son mari, elle aussi, un peu, quand elle n'était pas encore piétiste.

— Qu'est-ce que c'est que piétiste, papa ? demanda Kitty, effrayée déjà à la pensée que ce qu'elle appréciait tant en madame Stahl portât un nom.

— Je ne le sais pas moi-même au juste. Je sais seulement qu'elle remercie Dieu pour tout, même pour chaque malheur : ainsi pour la mort de son mari elle a remercié Dieu. Eh bien, c'est drôle, puisqu'ils vivaient en mauvaise intelligence. Qui est-ce, ce visage maladif ? demanda-t-il en remarquant, assis sur un petit banc, un malade de taille moyenne, en paletot brun, dont le pantalon blanc faisait des plis étranges sur les os des jambes décharnées.

Ce monsieur leva son chapeau de paille, découvrant ainsi de grands cheveux bouclés et un front haut, rougi maladivement par le chapeau.

— C'est le peintre Pétrov, répondit Kitty en rougissant, et c'est sa femme, ajouta-t-elle en désignant Anna Pavlovna, qui, comme exprès, à leur approche, se dirigea vers son enfant qui jouait dans les allées.

— Comme il est à plaindre, quel charmant visage ! dit le prince. Pourquoi ne t'es-tu pas approchée ? Il voulait te dire quelque chose.

— Eh bien, allons-y, dit Kitty se dirigeant résolument de son côté. Comment allez-vous ? demanda-t-elle à Pétrov.

Pétrov se leva en s'appuyant sur sa canne et timidement regarda le prince.

— C'est ma fille, dit le prince. Permettez-moi de faire votre connaissance.

Le peintre salua et sourit, montrant des dents blanches, extrêmement brillantes.

— Nous vous avons attendue hier, princesse, dit-il à Kitty.

Il chancela en parlant et répéta ce mouvement pour faire croire qu'il l'avait fait exprès.

— Je voulais venir, mais Anna Pavlovna m'a fait dire par Varenka que vous n'iriez pas vous promener.

— Comment ! fit Pétrov en rougissant et toussotant et il chercha des yeux sa femme. Annette ! Annette ! fit-il d'une voix haute et sur son cou blanc de grosses veines se tendirent comme des cordes.

Anna Pavlovna s'approcha :

— Pourquoi as-tu fait dire à la princesse que nous n'irions pas nous promener ? prononça-t-il nerveusement, presque sans voix.

— Bonjour, princesse, dit Anna Pavlovna avec un sourire forcé, et toute différente de ce qu'elle était autrefois. Enchantée de faire votre connaissance, dit-elle s'adressant au prince, on vous attend depuis longtemps, prince.

— Pourquoi as-tu fait dire à la princesse que nous n'irions pas ? répéta le peintre sur le même ton rauque et avec une irritation, d'autant plus grande que sa voix le trahissait et qu'il ne pouvait

donner à ses paroles l'intonation qu'il voulait.

— Ah ! mon Dieu ! J'avais pensé que nous n'irions pas, répondit la femme avec dépit.

— Comment ! Quand ?... Il eut une nouvelle quinte et fit un geste de la main.

Le prince leva son chapeau et s'éloigna avec sa fille.

— Oh ! oh ! soupira-t-il tristement. Oh ! le malheureux, le malheureux !

— Oui, papa, répondit Kitty, et il faut savoir qu'ils ont trois enfants, pas de domestiques et peu de ressources. Il reçoit quelque chose de l'Académie, racontait-elle avec animation, tâchant d'étouffer l'émotion qui la saisissait, à cause du changement d'attitude d'Anna Pavlovna.

— Ah ! voici madame Stahl, dit Kitty en désignant la petite voiture, où était étendu sur des coussins quelque chose de gris et de bleu, abrité d'une ombrelle. C'était en effet madame Stahl. Derrière elle, se tenait son conducteur, un Allemand bourru et bien portant qui poussait sa voiture, et, à côté, se trouvait un comte suédois, blond, que Kitty connaissait de nom. Quelques malades s'arrêtaient près de la voiture, regardant cette dame comme quelque chose d'extraordinaire.

Le prince s'avança vers elle, et Kitty vit aussitôt dans ses yeux une petite flamme de raillerie qui la rendit confuse.

Il s'approcha de madame Stahl et se mit à causer

avec elle en cette admirable langue française si polie, si galante, si rare maintenant.

— J'ignore si vous vous souvenez de moi, mais je dois me rappeler à votre souvenir pour vous remercier de vos bontés envers ma fille, lui dit-il en levant son chapeau et restant découvert.

— Le prince Alexandre Stcherbatzki, dit madame Stahl en levant sur lui ses yeux bleu clair où Kitty remarqua une sorte de mécontentement, je suis très heureuse, j'aime tant votre fille.

— Votre santé n'est toujours pas bonne?

— J'y suis tellement habituée! et madame Stahl présenta le prince au comte suédois.

— Vous avez peu changé, dit le prince, il y a cependant dix ou douze ans que je n'ai eu l'honneur de vous voir.

— Oui. Dieu envoie la croix et donne la force de la porter. On se demande souvent à quoi sert cette vie! De l'autre côté... fit-elle avec dépit à Varenka qui lui enveloppait mal ses jambes dans le plaid.

— Pour faire le bien probablement, dit le prince en riant des yeux.

— Ce n'est pas à moi d'en juger, dit madame Stahl qui avait remarqué l'expression du prince. Alors, vous m'enverrez ce livre, cher comte? Je vous ennuie beaucoup? s'adressa-t-elle au jeune Suédois.

— Ah! fit le prince en apercevant près de lui le colonel de Moscou. Et saluant madame Stahl il

s'éloigna avec sa fille et le colonel qui s'était joint à eux.

— C'est notre aristocrate, prince ! dit le colonel d'un air moqueur ; il en voulait à madame Stahl parce qu'elle n'avait pas lié connaissance avec lui...

— Toujours la même ! répondit le prince.

— On dit qu'elle reste couchée depuis dix ans...

— Elle ne se lève pas parce qu'elle a les jambes très courtes. Elle est très mal faite...

— Ce n'est pas possible ! s'écria Kitty.

— Les mauvaises langues le disent, mon amie. Et ta Varenka supporte ses caprices... ajouta-t-il. Oh ! ces dames malades !

— Oh ! non, papa, reprit avec chaleur Kitty. Varenka l'adore. Et puis elle fait tant de bien ! Demande à qui tu voudras ! tout le monde la connaît et l'aime.

— Peut-être, fit-il en lui serrant le bras, mais quand on fait le bien, il vaut mieux que personne ne le sache.

Kitty se tut, non parce qu'elle n'avait rien à objecter, mais parce que même à son père elle ne voulait pas révéler ses pensées secrètes. Cependant, bien qu'elle n'eût pas l'intention de se rallier à l'opinion de son père, ni de laisser celui-ci pénétrer en elle, elle sentit que l'image de madame Stahl, que, depuis un mois, elle portait comme une idole en son âme, disparaissait pour toujours. Il

ne restait qu'une femme aux jambes courtes, couchée parce qu'elle était mal bâtie et qui tourmentait la pauvre Varenka parce qu'elle ne lui mettait pas le plaid comme elle le désirait. Et malgré tous les efforts de son imagination, elle ne pouvait plus faire revivre l'ancienne madame Stahl.

XXXV

Le prince avait transmis sa bonne humeur à ses familiers, à ses connaissances et même à son propriétaire, un Allemand.

Au retour de la source avec Kitty, le prince qui avait invité pour le café le colonel, Maria Evguenievna et Varenka, ordonna de mettre la table et les chaises dans le jardin sous les marronniers et d'y servir le déjeuner. Et maîtres et domestiques s'amusèrent sous l'influence de sa gaité ; ils connaissaient sa générosité. Une demi-heure après, un médecin de Hambourg, malade, qui habitait en haut, regardait avec ennui, par la fenêtre, cette joyeuse compagnie russe de gens bien portants réunis sous le marronnier, à l'ombre des feuilles tremblotantes, en demi-cercle devant la table couverte d'une nappe blanche, sur laquelle étaient servis le café, le pain, le beurre, le fromage, la volaille froide ; la princesse, en bonnet à rubans

lilas, était assise et distribuait les tasses et les tartines. Le prince était à l'autre bout, il mangeait avec appétit et causait joyeusement, à haute voix.

Il avait étalé autour de lui ses achats (un petit coffret, des coupe-papier de toutes sortes) achetés en diverses villes d'eaux, et il les distribuait à tous, et à Lischen, la servante, et au propriétaire avec qui il plaisantait en mauvais allemand, lui affirmant que ce n'étaient pas les eaux qui avaient guéri Kitty mais son excellente cuisine et surtout sa soupe aux pruneaux. La princesse se moquait de son mari pour ses habitudes russes, mais était amusée et joyeuse comme elle ne l'avait pas été depuis son arrivée à Soden. Le colonel, comme toujours, souriait aux plaisanteries du prince mais prenait le parti de la princesse, s'imaginant connaître l'Europe à fond.

La bonne Maria Evgueniévna pouffait de rire à tout ce que le prince disait de drôle, et Varenka, que Kitty n'avait jamais vu rire, s'épanouissait en un petit rire que provoquait les plaisanteries du prince.

Tout cela égayait Kitty mais, néanmoins, elle restait soucieuse. Elle ne pouvait résoudre le problème qu'involontairement son père lui avait posé par son regard jovial sur ses amis et sur la vie qu'elle aimait tant.

A ce problème s'ajoutait encore le changement survenu dans ses rapports avec les Pétrov, qui

apparaissait aujourd'hui d'une façon si évidente et si désagréable.

Tout le monde était gai, mais Kitty ne pouvait l'être et cela la tourmentait encore davantage. Elle éprouvait un sentiment analogue à celui qu'elle éprouvait dans son enfance quand, enfermée par punition dans sa chambre, elle entendait les cris joyeux de ses sœurs.

— Et pourquoi faire as-tu acheté tout ce bazar ? dit la princesse en souriant et donnant à son mari une tasse de café.

— Voilà, on se promène et l'on s'approche d'une boutique ; le marchand te demande de lui acheter quelque chose : ERLAUCHT EXCELLENZ DURCHLAUCHT. Et une fois qu'on a dit Durchlaucht, je ne puis résister, j'en suis pour dix thalers.

— C'est seulement par ennui, dit la princesse.

— Parfaitement, par ennui, un de ces ennuis, ma chère, où l'on ne sait où disparaître.

— Comment peut-on s'ennuyer, prince ? Il y a maintenant en Allemagne tant de choses intéressantes, dit Maria Evgueniévna.

— Mais je connais tout ce qui est intéressant, la soupe aux poireaux, les saucisses aux petits pois. Je connais, je connais tout cela.

— Non, prince, vous avez beau dire, leurs institutions sont intéressantes, opina le colonel.

— Mais qu'y a-t-il d'intéressant ? Tous sont contents ; ils ont vaincu tout le monde. Eh bien, mais

moi, de quoi serais-je content ? Je n'ai vaincu personne, et puis il faut retirer soi-même ses bottes et les mettre derrière la porte. Le matin, aussitôt levé, il faut s'habiller, aller au salon, prendre un mauvais thé. A la maison ! Ce n'est pas la même chose. On s'éveille sans se hâter ; on se fâche pour une chose ou pour une autre ; on gronde, on se remet, et on réfléchit, tout cela sans se presser.

— Mais le temps, c'est de l'argent, vous l'oubliez, fit le colonel.

— Quel temps ? Il y a des années dont on donnerait un mois pour cinquante kopeks, et il y a des minutes qu'on ne céderait à aucun prix. N'est-ce pas, Kitty ? Pourquoi es-tu si triste ?

— Moi ? Je n'ai rien.

— Où allez-vous donc ? Restez avec nous, dit-il à Varenka.

— J'ai besoin d'aller à la maison, répondit Varenka en se levant, et, de nouveau, elle se mit à rire. Puis elle se calma, prit congé de tous et entra dans la maison pour y prendre son chapeau.

Kitty la suivit. Varenka elle-même lui paraissait maintenant tout autre. Elle n'était pas pire mais elle était différente de ce qu'elle l'avait crue auparavant.

— Ah ! il y a longtemps que je n'ai tant ri ! dit Varenka en prenant son ombrelle et son petit sac. Quel charmant homme est votre père !

Kitty se taisait.

— Quand nous verrons-nous? demanda Varenka.

— Maman veut aller chez les Pétrov. Y serez-vous? dit Kitty en examinant Varenka.

— J'y serai, répondit Varenka. Ils font leurs préparatifs de départ. J'ai promis de les aider à faire leurs malles.

— Eh bien, j'irai aussi.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Pourquoi? dit Kitty ouvrant largement les yeux, et, pour ne pas laisser échapper Varenka, elle s'accrocha à son parapluie. Non, attendez; pourquoi?

— Maintenant que votre père est arrivé, ils sont gênés avec vous.

— Non, dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que j'aille chez les Pétrov. Vous ne le voulez pas, pourquoi?

— Je ne vous le dirai pas, répondit tranquillement Varenka.

— Non, dites, je vous prie.

— Faut-il tout vous dire? demanda Varenka.

— Tout! tout! répéta Kitty.

— Mais il n'y a rien de particulier, seulement Mikhaïl Alexéiévitich (c'était le nom du peintre) qui au commencement voulait s'en retourner immédiatement maintenant ne veut plus partir, dit en souriant Varenka.

— Eh bien! Eh bien! Achevez! dit Kitty regardant sombrement Varenka.

— Eh bien, je ne sais pourquoi, mais Pétrov a déclaré qu'il ne veut plus partir parce que vous êtes ici. C'était sans doute mal à propos, mais vous avez été cause d'une querelle. Et vous le savez vous-même, quand les malades sont irrités...

Kitty fronçant de plus en plus les sourcils se taisait. Varenka parlait seule et, voyant que se préparait soit une crise de larmes soit un flot de paroles, elle ne savait au juste, elle tâchait d'adoucir l'effet de ses paroles :

— Alors, il vaut mieux que vous n'y alliez pas... Et vous comprenez... ne soyez point offensée...

— C'est bon ! C'est bon ! se mit à dire rapidement Kitty en arrachant le parapluie des mains de Varenka et regardant son amie dans les yeux.

Varenka avait envie de sourire à cette colère enfantine de son amie, mais elle craignait de l'offenser.

— Comment pouvez-vous dire que c'est bon ? Je ne comprends pas, dit-elle.

— C'est bon, parce que tout cela n'était qu'une feinte ; tout cela était faux, et pas du tout sincère. Qu'avais-je affaire avec cet étranger ? Et voilà que je suis cause de la querelle, que j'ai fait ce que personne ne me demandait, parce que tout était mensonge, mensonge, mensonge !

— Mais dans quel but feindre ? demanda doucement Varenka.

— Ah ! c'est sot et vilain ! Je n'avais nul besoin...

Tout est mensonge ! dit-elle en ouvrant et fermant l'ombrelle.

— Mais dans quel but ?

— Pour paraître meilleure devant les hommes, devant soi-même, devant Dieu ; pour tromper tout le monde. Mais maintenant c'est fini ! Mieux vaut être mauvais que mentir et tromper.

— Mais quelle tromperie ? demanda avec reproche Varenka. Vous parlez comme si...

Mais Kitty était tellement surexcitée qu'elle ne la laissait pas parler.

— Ce n'est pas de vous, ce n'est pas de vous que je parle. Vous êtes parfaite. Oui, je sens que vous êtes parfaite. Mais que faire si moi je suis mauvaise ? Cela ne serait pas si je n'étais pas mauvaise. Car alors je serais telle que je suis, je ne feindrais pas. Quel intérêt ai-je avec Anna Pavlovna ? Qu'ils vivent comme ils voudront, moi je vivrai à ma guise... Et cela n'est pas bien, non, ce n'est pas ça...

— Mais qu'est-ce qui n'est pas bien ? demanda étonnée Varenka.

— Tout. Je ne puis vivre autrement que selon mon cœur, et vous, vous vivez selon des principes. Moi, je vous ai aimée tout simplement, et vous, sans doute, vous voulez seulement m'instruire, me sauver !

— Vous êtes injuste.

— Mais je ne dis rien des autres, je parle de moi.

— Kitty ! appela la princesse. Viens ici ! Montre tes coraux à ton père.

Kitty, la mine fière, sans se réconcilier avec son amie, prit sur la table les coraux dans une petite boîte et alla vers sa mère.

— Qu'as-tu, pourquoi es-tu si rouge ? lui dirent en même temps son père et sa mère.

— Rien, répondit-elle, je reviens tout de suite ; et elle repartit.

« Elle est toujours ici, pensa-t-elle. Que lui dirai-je ? Mon Dieu, qu'ai-je fait ? qu'ai-je dit ? Pourquoi l'ai-je offensée ? Que lui dirai-je ? » et elle s'arrêta près de la porte.

Varenka, en chapeau, était assise près de la table et examinait le ressort de son parapluie que Kitty avait cassé. Elle leva la tête.

— Varenka ! Pardonnez-moi ! Je ne sais pas ce que j'ai dit !...

— Vraiment, je ne voulais pas vous attrister, dit Varenka en souriant.

La paix était conclue, mais avec l'arrivée de son père, se changea pour Kitty tout ce monde dans lequel elle vivait. Elle ne renonçait pas à tout ce qu'elle avait appris, mais elle comprenait qu'elle se trompait en pensant qu'elle pouvait devenir ce qu'elle voulait être. Elle paraissait s'éveiller. Elle sentait toute la difficulté qu'il y a à se tenir sincèrement, sans vanité, à la hauteur où elle voulait s'élever. En outre elle sentait toute la tristesse de ce

monde de souffrances, de maladies, de mourants, dans lequel elle vivait. Elle trouvait pénibles les efforts qu'elle faisait sur elle-même pour aimer ce monde et elle aspirait à se trouver au plus vite à l'air frais, en Russie, à Pétrovskoié où elle avait appris par une lettre que sa sœur Dolly était déjà installée avec ses enfants.

Mais son amitié pour Varenka ne faiblissait pas. En lui disant adieu, Kitty la supplia de venir chez eux, en Russie.

— Je viendrai quand vous serez mariée, lui dit Varenka.

— Je ne me marierai jamais.

— Eh bien ! je n'irai jamais.

— Alors, rien que pour cela je me marierai. Prenez donc garde à ne pas oublier votre promesse !

Les prévisions du docteur s'étaient réalisées.

Kitty revint en Russie, guérie. Elle n'était ni si insouciante ni si gaie qu'auparavant mais elle était calme. Les chagrins de Moscou n'étaient plus pour elle qu'un souvenir.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE ET DU PREMIER VOLUME
DE *Anna Karénine*.

FIN DU TOME QUINZIÈME
DES ŒUVRES COMPLÈTES DU CTE LÉON TOLSTOÏ.

VERIFICAT
2007

IMPRIMERIE DE LAGNY

